W. No. 197 3 21257/B

MÉDECINE
DU
VOYAGEUR.
TOME II.

MEDECINE
DU
VOYAGEUR.
TOME II.

42600

MÉDECINE
DU
VOYAGEUR;
OU

Avis sur les Moyens de conserver la santé, et de remédier aux accidens et aux maladies auxquels on est exposé dans les Voyages, tant par terre que par mer. Suivie d'un Essai de Médecine pratique sur les Voyages, considérés comme Remèdes.

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Hæc..... *Ecole de Salerne. Aphor. II.*

Par J. D. DUPLANIL,

Citoyen français, Docteur en Médecine de la ci-devant Université de Montpellier.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N°. 28.

AN IX. — 1801.

Verwijderd K. B.

Koninklijke Bibliotheek te 's Hage.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

MÉDECINE DU VOYAGEUR.

SUITE DE LA IIIe. PARTIE.

SECTION SECONDE.

Des maladies internes.

419. Les maladies, que nous allons parcourir, sont bien différentes de celles dont nous venons de nous occuper (250—418). Elles peuvent, comme par exemple, la *petite-vérole*, la *rougeole*, etc., avoir aussi leur siège sur la surface du corps ; mais elles affectent toujours plus ou moins les parties internes, et sont plus ou moins accompagnées de *fièvre* : les secours qu'elles éxigent, ne sont donc plus simplement externes. Aussi ces maladies demandent-elles nécessairement que l'homme de l'art à qui l'on s'adresse, soit instruit dans la pratique de la médecine: c'est une raison de plus pour que le voyageur soit attentif à se soustraire aux causes capables de les faire naître (417).

420. En effet, s'il est difficile de se procurer sur la route un bon chirurgien (468 note), il est presqu'impossible d'y rencontrer un habile médecin, qu'on ne trouve en général que dans les villes, et même dans les grandes villes : or, comme la terminaison d'une maladie que l'on traite, est toujours en raison de la qualité et de la propriété des premiers remèdes actifs administrés pour la guérir, il suit que si le traitement est mal commencé, elle peut avoir une issue funeste, tandis qu'entreprise par un homme de l'art véritablement instruit, cette maladie n'a, et ne peut avoir que la fin qui lui est reservée par la nature (*a*).

(*a*) Les maladies n'ont pas toutes, à beaucoup près, la même terminaison : les unes, telles que les *fièvres pestilentielles*, *gangréneuses*, etc. (459, note), sont éminemment mortelles, et résistent à tous les efforts de l'art le mieux dirigé. Il est probable que l'homme non civilisé, l'homme de la nature n'en éprouve pas de pareilles, et qu'il ne meurt que de décrépitude ou d'accident, comme d'une chûte, etc. D'autres maladies deviennent incurables entre les mains du médecin le plus habile, et malgré les secours les mieux administrés : cette terminaison est due à des complications, ou à une organisation du malade, qu'il ne tient pas davantage de la nature, mais de ses ancêtres, et qu'il a

421. Le voyageur qui veille et qui veille sans cesse à sa conservation, se procure donc deux grands avantages à-la-fois : 1°. Il échappe à la maladie, et par suite aux souffrances, et quelquefois aux dangers dont elle est plus ou moins accompagnée : 2°. Il évite d'être exposé

---

peut-être encore détériorée par ses excès; d'autres guérissent, mais à l'aide de quelques secours; d'autres enfin guérissent sans remèdes. Ces dernières sont assez nombreuses, et pourraient l'être davantage, car elles formeraient la presque totalité, s'il n'y avait que des médecins instruits; parce qu'entièrement convaincus qu'il n'y a aucun remède indifférent, ils ne s'avisent point d'en prescrire, lorsque la maladie, marchant droit à la guérison, annonce que la nature se suffit et n'a besoin de rien.

C'est donc avec raison que l'on dit qu'entre les mains du vrai médecin, une maladie, telle qu'elle soit, n'a que l'issue qui lui est réservée par la nature. Comme il n'est que son ministre (433), il n'agit que d'après les indications qu'elle lui présente. Ainsi donc, dans une maladie éminemment mortelle, où tous les organes n'ont d'action, de vigueur, de vie, que ce qu'il leur en faut pour aller plus vîte à la destruction générale; où les indications se heurtent et se détruisent les unes les autres; où enfin rien ne se montre de certain que la perte du malade, il ne s'occupe que des moyens

aux suites toujours désagréables et souvent fâcheuses, pour ne rien dire de plus, dans lesquelles n'entraînent malheureusement que trop souvent les méprises de celui à qui on est quelquefois obligé de s'adresser faute de pouvoir choisir.

422. Les *maladies internes* sont divisées en

---

d'alléger les souffrances, et de rendre le terme fatal moins difficile à supporter. Dans toutes les autres maladies, où l'intensité et l'énergie des symptômes sont toujours en raison de l'opiniâtreté des efforts qu'elle fait pour vaincre l'ennemi qu'elle combat, il agit; mais, toujours en rapport avec elle, il ne prescrit rien que ce qu'elle indique elle-même, et le sort de la maladie n'est jamais que celui qu'elle s'est proposé.

Ce n'est pas ce qui arrive lorsque l'ignorant, qui ne doute de rien, ou qui croit que la science ne consiste qu'à entasser remèdes sur remèdes, les place sans connaissance de cause et sans mesure. Leurs effets, contraires à ceux qu'il fallait produire, ajoutent des accidens à ceux de la maladie, qui perd bientôt son caractère, pour en prendre un qui lui est étranger (468). Alors la marche n'ayant plus sa première direction, la fin ne peut plus être celle présumée dans le début: elle peut même être funeste; tandis que si le malade eût été abandonné à lui-même, elle eût pu n'être qu'heureuse, etc., etc., etc.

deux grandes classes : en *aiguës*, ayant une marche vive et prompte, de manière que la maladie se termine en peu de temps, au plus tard en 40 jours; et en *chroniques*, dont la marche lente et incertaine les fait durer des mois, des années, et quelquefois le reste de la vie.

423. Il est clair que nous ne pouvons nous occuper, dans cette troisième partie de notre ouvrage, que des *maladies aiguës* qui prennent subitement, que le voyageur est censé ne pas connaître, et dont le traitement lui est parfaitement étranger. Il n'en est pas de même des *maladies chroniques*. Si celle dont il est attaqué lui permet de voyager, ce qui arrive souvent, il la connaît, il est familiarisé avec le traitement qu'elle exige, puisque jusques-là il s'est soigné, ou fait soigner par les gens de l'art, qui lui ont administré les remèdes dont il avait besoin, qu'il a vus, touchés, et dont il a quelqu'habitude : tout ce que nous en pourrions dire ici serait donc superflus. Mais dans la quatrième partie, où nous considérons les voyages comme remèdes, nous parlerons de ces maladies, parce que ce sont celles dont on peut en espérer la guérison.

424. Il n'est donc question, quant à présent (423), que des *maladies aiguës*, dont même

nous ne traitons que parce qu'en voyage, il est impossible de se procurer les secours des gens de l'art aussitôt qu'ils deviennent nécessaires; car, comme nous venons de l'observer (420), les praticiens habiles sont très-rares, et, supposé qu'il en existe dans le voisinage du lieu où l'on tombe malade, on n'est pas toujours à même de l'avoir sur le champ. Il est donc important que pour soi-même, ou pour se rendre utile à ses compagnons de voyage, l'on ait quelqu'instruction, afin qu'en attendant le médecin, on puisse rendre service au malade, soit en l'empêchant de faire ce qui pourrait être contraire à sa position, soit en lui procurant quelques soulagemens, soit enfin en lui prescrivant les premiers remèdes, si le médecin tardait trop à venir.

425. Nous avons déjà dit que le succès d'une maladie dépend de la manière dont le traitement est commencé (420). Qu'on se représente donc l'état déplorable d'un malheureux voyageur, surpris en route par les symptômes affreux, par exemple, d'une *apoplexie*. A la vue de cet infortuné sans connaissance, sans sentiment, etc., les assistans troublés et alarmés sont réduits, s'ils n'ont aucune notion en médecine, à des vœux impuissans, ou à laisser agir les commères ou les charlatans,

qu'on trouve par-tout, et qui ont toujours des recettes pour toutes les maladies qu'on leur abandonne, ou dont ils s'emparent; car, bien que l'art de guérir soit de tous le moins avancé, il n'en est cependant pas qui soit plus exercé. Tout le monde s'en mêle, aux risques et périls des pauvres malades; et quand le médecin arrive, il gémit, ou sur le temps perdu, ou sur ce que les premiers remèdes administrés n'ont fait que précipiter le malade.

426. On n'est guères plus heureux quand on est à la portée de ces chirurgiens de village, comme il y en a tant. L'ignorant a saigné, et il a tué parce que c'était une *apoplexie séreuse*. Cependant, quelque dangereuse que soit l'*apoplexie*, tout le monde sait que beaucoup de malades en reviennent, et si elle était toujours bien traitée, peut-être sauverait-on le plus grand nombre de ceux qui en sont attaqués.

427. Mais l'*apoplexie* et les autres maladies graves ne sont pas les seules qui présentent les suites funestes d'un traitement mal commencé. En effet, il est très-ordinaire de voir une simple indisposition convertie en maladie opiniâtre, et quelquefois incurable. Les *échauboulures*, les *ébullitions*, etc. (446 et suiv.), en sont des exemples frappans. Ceux qui n'en

savent pas davantage, se hâtent de faire passer ces *éruptions*, et l'humeur à laquelle elles donnent issue, en quelque petite quantité qu'elle soit, étant répercutée, introduit dans la circulation un vice qui devient le germe de maladies quelquefois dangéreuses, et souvent très-difficiles à guérir.

428. Mais s'il est important qu'une maladie soit bien commencée, il ne l'est pas moins qu'elle soit prise à temps. Toutes celles qui marchent avec rapidité, comme l'*apoplexie* (425—650 et suiv.), la *pleurésie* (748), les *fièvres continues*, *putride*, *maligne*, etc. (471—536), parviennent en peu de jours à leur état; et si du premier abord la nature qui, comme nous l'avons déjà dit (270), est toujours là, se trouve, dans les efforts qu'elle fait pour vaincre le mal, arrêtée par un obstacle qu'il eût peut-être été facile à l'art de renverser, alors les progrès vers la destruction deviennent si rapides, qu'ils sont bientôt invincibles : tandis que le médecin instruit, présent à l'invasion de la maladie, pouvant observer les phénomènes qu'elle présente, et distinguer les symptômes qui manifestent le pouvoir triomphant de la nature, d'avec ceux qui annoncent les entraves qui s'opposent à sa marche, ne manque pas de saisir le mo-

ment d'appliquer le remède propre à applanir les voies et à lui rendre sa puissance.

429. Voilà comme tantôt un *vomitif*, tantôt une *saignée*, etc., placés au moment juste où ils sont indiqués, ont souvent civilisé une maladie qui eût été funeste si l'obstacle, détruit par l'un ou l'autre de ces remèdes, eût persisté. Qu'on y fasse donc de sérieuses attentions ; dès qu'une maladie s'annonce, il n'y a pas à balancer ; il faut appeller du secours. Ce n'est pas ce que l'on fait toujours : on ne veut pas s'occuper de quelques symptômes, qui semblent n'avoir aucun caractère : on les dédaigne : souvent même on ne change rien dans son régime ; et quand la maladie éclate, elle est au-dessus de toutes les ressources de l'art.

430. Ce n'est pas que la nature n'ait la plus grande part dans la guérison des maladies internes. Nous avons vu que la *résorbtion du sang*, dans les *contusions*, la *cicatrisation*, dans les *plaies*, le *cal* et *l'exfoliation des os*, dans les *fractures*, étaient absolument l'ouvrage de la nature, et que l'art du chirurgien consistait uniquement à écarter les obstacles qui pouvaient s'opposer à son travail (271).

431. L'art du médecin n'est pas autre chose : dès qu'un obstacle, dû à une cause

quelconque, arrête la circulation des fluides ou le jeu des solides, à quelque dégré que ce soit, il y a maladie; et les efforts que la nature fait pour détruire cet obstacle, en faisant agir et réagir les parties les unes sur les autres, produisent des effets qui constituent les symptômes de cette maladie. Les anxiétés, les douleurs, etc., enfin tous les phénomènes que présente une maladie, ne sont autre chose que l'effet ou les effets d'un travail, que cette nature toujours agissante entreprend en faveur du patient, pour le délivrer du mal qui l'obsède. Le plus souvent seule, et même sans que le malade s'en mêle, elle fait disparaître de petites douleurs, de petites indispositions, dont il reste à peine le souvenir; et si le malade cède à la voix intérieure qui lui dit, tantôt de prendre du repos, tantôt de retrancher de ses alimens ou de s'en abstenir absolument, tantôt de boire abondamment de l'eau ou de quelque tisanne délayante, rafraîchissante, etc.; on voit ces moyens simples et suscités par le pur instinct, faire disparaître la plupart des maladies, même celles qui commencent par la *fièvre*.

432. Mais il n'en est pas toujours ainsi; l'obstacle peut être tel (431), que l'action de la nature, éprouvant plus ou moins de ré-

sistance, suscite de l'irritation, qui, en raison de son intensité et du lieu ou des viscères qui en sont le foyer, produit ces maladies si diverses, si variées dans leur marche, dans leurs phénomènes et dans leur terminaison. Or, cet obstacle est le véritable objet de la médecine. La science du médecin consiste donc à le bien connaître, et, dès qu'il est connu, à le combattre par les moyens qu'indique la nature, lors même qu'elle ne peut les employer.

433. Ainsi des modifications dans le régime, les *vomitifs*, les *saignées*, les *purgatifs*, les *altérans*, les *diurétiques*, les *fondans*, les *calmans*, etc., etc., deviennent tour-à-tour des armes victorieuses dans les mains de celui qui ne s'en sert que parce qu'il voit que la nature a les mains liées. Car le médecin n'est que son aide, son lieutenant, son ministre, qui ne réussit et ne peut espérer de réussir que lorsqu'il agit pour elle, et comme elle eût fait elle-même si elle n'eût pas été empêchée. Et dans le fait, conçoit-on comment un remède peut produire un effet salutaire dans la machine humaine, sans la main secourable de cette conservatrice de la santé et de la vie? La nature est donc le grand guérisseur. Le médecin, sans elle et hors d'elle, ne peut

absolument rien faire de bien ; et lorsqu'il se mêle d'agir sans ce guide aussi sûr que nécessaire, il n'est plus qu'un aveugle, qui précipite le malheureux qui lui donne sa confiance ; et il ne peut compter ses exploits que par ses infortunes.

434. De ces observations (419—433), qu'on n'aille pas conclure que l'art n'existe pas. Sans doute qu'il est difficile, que peu de gens le possèdent de manière à être toujours utiles, et qu'il serait souvent plus avantageux de s'abandonner à la seule nature, que d'accepter les secours de beaucoup de ceux qui prétendent le savoir et qui l'exercent. Cependant l'existence de la médecine est si peu un problême, qu'il n'est personne qui n'en puisse donner soi-même la preuve.

435. En effet, quel est celui qui, s'il a un peu vécu, ou s'il est parvenu à un certain âge, n'ait, dans un temps ou dans un autre, cherché et n'ait réussi à se soulager ? Or, se soulager, n'importe comment ni par quel moyen, c'est exercer la médecine ; c'est encore exercer la médecine, que de se créer un régime ou une manière de vivre capable de prévenir une maladie, ou de réformer celui que l'on suivait pour éloigner la maladie que l'on croit menacer (469 et suiv.). Car, la

science ne consiste pas seulement à savoir prescrire des remèdes ou à faire des ordonnances : cette partie de l'art, sans contredit très-utile, n'est pas à beaucoup près la plus importante. Un médecin a dit (*a*) : qu'il voudrait apprendre à se passer de remèdes. Ce vœu, qui est celui de l'homme de bien, sera formé par tous ceux qui réfléchiront sur les maux sans nombre, que la mauvaise administration des remèdes a fait et fait tous les jours dans la société. Le médecin qui trouve dans la direction du régime, des ressources que d'autres ne s'attachent à rencontrer que dans la boutique des apothicaires, a certainement un grand avantage sur les donneurs de drogues. C'est de ne pas irriter, fatiguer, épuiser les viscères ou les organes de l'infortuné malade qui, après qu'il est guéri de la maladie pour laquelle on les a prescrites, se trouve le plus souvent obligé de se traiter de nouveau, pour se guérir de la maladie des remèdes.

436. La médecine existe donc, puisque chacun avec quelqu'attention peut parvenir à

(*a*) BUCHAN, *Médecine domestique*, *Préface de l'auteur.*

conserver sa santé et à éloigner les maladies (435). Oh ! que les hommes seraient heureux s'ils possédaient tous l'art de se garantir des maladies ! En échappant aux douleurs qui les accompagnent nécessairement, ils échapperaient à un fléau non moins redoutable, l'ignorance ou l'avidité des charlatans. Mais, bien que la médecine préservative soit si simple, si facile, et tellement à la portée de tout le monde, que chacun peut l'exercer, et l'exerce souvent sans s'en douter ; cependant elle est si peu ou si mal pratiquée, qu'on voit tous les jours des gens tomber malades ; et, comme la plupart sont encore plus incapables de se conduire en maladie que de se conserver en santé, il faut de toute nécessité qu'on vienne à leur secours.

437. Nous allons commencer par indiquer les moyens les plus efficaces, et en même temps les plus faciles à mettre en usage, pour remédier aux indispositions et aux maladies légères qu'on éprouve le plus fréquemment en voyage. Nous parlerons ensuite de quelques maladies graves. Mais, comme il faut absolument appeller un médecin aussitôt qu'on en est attaqué (425—429) ; nous devrions nous contenter de prescrire les premiers secours dont a absolument besoin le malade, en attendant l'homme de

l'art, et ne faire qu'indiquer les remèdes qu'exigent ces maladies, afin que, si l'on se trouve dans l'impossibilité d'avoir les conseils d'un médecin, on soit en état d'apprécier ceux qui sont donnés par les gens officieux qui se proposent de le remplacer. Cependant il est possible qu'on soit absolument au dépourvu, et que, ne rencontrant pas même de commères ni de charlatans, l'on se voye réduit au désespoir de n'avoir rien à se prescrire à soi-même, ou à ses compagnons de voyage, dans l'état critique où l'on se trouve. C'est en faveur de ces infortunés que nous donnerons en outre le précis du traitement nécessaire dans ces maladies graves.

CHAPITRE PREMIER.

De quelques maladies légères, telles que la courbature, les échauboulures, les ébullitions et les démangeaisons.

§. Ier.

De la courbature.

438. LA *courbature* est rarement une maladie *essentielle*; elle est souvent le prélude d'une autre maladie, et quelquefois d'une maladie grave. Nous verrons les symptômes qui la caractérisent accompagner même l'invasion de quelques *fièvres de mauvais caractère*, etc.; mais, dans ces cas, elle cède promptement la place aux phénomènes de la maladie qui commence. En général, la *courbature* est moins une maladie qu'une simple indisposition, qui survient à la suite d'un excès de quelque nature qu'il soit. Les voyageurs sont exposés à beaucoup de fatigues, et il ne leur arrive que trop souvent de se livrer sans mesure aux plaisirs de la table, à la débauche, etc. Ce reproche peut être

être fait sur-tout aux navigateurs (255 et suiv.)

439. De ces excès il résulte un affaissement dans la machine, des *brisures* dans les jambes, dans les cuisses et dans les lombes; des lassitudes dans tous les membres; la tête est pesante, et quelquefois douloureuse; on y sent par fois de la chaleur ainsi que dans les entrailles; l'appétit est émoussé, le sommeil agité, etc., et l'on ne soupire qu'après le repos. Telle est la courbature, qui peut durer deux ou trois jours, et qui, lorsqu'on ne tourmente pas le malade par des remèdes contraires, se termine tantôt par une sueur, tantôt par des *échauboulures*, des *ébullitions*, etc.

440. Le grand remède de la *courbature* est de se soustraire à la cause qui l'a fait naître. Ainsi, il faut commencer par renoncer à la table, ou à l'exercice violent, ou au travail opiniâtre, ou aux plaisirs trop prolongés, etc. Ce conseil est d'autant plus important, que n'étant qu'indisposé, et la cause de cette indisposition étant plus ou moins attrayante, ou même agréable, on ne veut pas l'abandonner pour si peu de chose. Mais qu'on y prenne garde : ces excès, qui causent aujourd'hui un simple mal-aise, occasionneront demain une

véritable maladie, qu'il sera peut-être très-difficile de guérir.

441. Nous avons dit ailleurs (*a*), que ce mal-aise était un ordre de la nature, qui crie à celui qui l'éprouve, de *s'arrêter*. En effet, nous ne sommes doués que d'une certaine dose de forces. Si, tandis que nous les employons, inattentifs au moment où elles commencent à se perdre, nous ne leur donnons pas le temps de se renouveller, bientôt elles se trouveront épuisées, et cet épuisement peut parvenir à un tel dégré qu'il soit à la fin au-dessus de toutes les ressources de l'art.

442. Dès que l'on se sent fatigué, et que cette fatigue est accompagnée des symptômes que nous venons de décrire (439), il faut donc céder à cette invitation de la nature et s'arrêter. Ensuite on se livrera au repos, dont on a un si grand besoin, et si l'on en a la facilité, on prendra celui du lit, singulièrement propre à favoriser la sueur qui termine souvent cette indisposition. Si l'estomac ne demande rien, on s'abstiendra d'alimens; si l'on se sent altéré, on boira de la *limonade*, de l'*oxycrat*

(*a*) *Médecine domestique*, tom. IV, chap. LVII, §. III, art. I.

(282), du *petit-lait*, etc.; le tout dégourdi. Enfin, l'on prendra un ou deux lavemens si l'on se sent quelque chaleur dans le ventre. Le lendemain on continuera ce traitement aussi simple que la maladie. On ajoutera seulement quelques alimens, dont l'estomac sentira le besoin; on les choisira dans les végétaux, ou l'on se contentera de lait, d'œufs frais, etc.

443. Cette indisposition n'a besoin d'aucune sorte de remèdes. Les purgations n'y sont pas plus nécessaires que les saignées, dont on doit sentir le danger, puisque la courbature, étant toujours l'effet d'une fatigue quelconque, contre-indique par cette seule raison les évacuations de quelque genre qu'elles soient. Il n'y a qu'un ignorant ou qu'un charlatan avide de débiter ses drogues, qui puisse prescrire des remèdes dans le cas dont il est question.

444. Il faut que les voyageurs soient prévenus que l'on trouve, aussi bien dans les campagnes que dans les villes, de ces êtres qui, guidés par un vil intérêt, ne voient et ne veulent voir dans ceux qui les appellent, que des gens à qui ils doivent vendre leurs drogues. Le genre ou la nature de la maladie ne les occupe guère: ils prescrivent toujours les mêmes remèdes; ils ne font que les multiplier

plus ou moins : ils ne se mettent pas plus en peine du succès. S'ils réussissent, ils s'en attribuent la gloire ; mais si le malade succombe, ils accusent la maladie d'avoir été mortelle, et on les croit sur parole.

445. Quoique nous regardions le repos du lit (442) comme important dans cette indisposition, cependant il ne nous paraît pas nécessaire qu'un voyageur interrompe sa route pour se le procurer. Il lui suffira de renoncer non-seulement à l'exercice, au travail, ou à la débauche dont l'excès l'a incommodé, mais encore à toute espèce de mouvement violent ; de prendre dans la voiture toutes ses aises, autant que cela lui sera possible ; de s'abstenir de manger, puisqu'il n'a pas d'appétit ; de se tenir un peu couvert, ou, pendant les chaleurs de l'été, de s'abriter des courans d'air ; de se coucher aussitôt qu'il descendra dans l'auberge, même au milieu du jour, pendant que ses compagnons dîneront, et d'emporter dans la voiture une ou deux bouteilles d'*oxycrat* (282), de *limonade*, ou de *petit-lait*. Il prendra le matin, avant de monter en voiture, un lavement, s'il en a besoin.

§. II.

Des Echauboulures, des Ebullitions, etc.

446. Ces sortes d'*éruptions* ne méritent pas le nom de maladie ; et nous nous serions abstenu d'en parler, si nous ne savions, par expérience, qu'elles peuvent se convertir en maladies de peau très-rebelles, et même en maladies internes très-graves, lorsqu'on se hâte de vouloir les faire passer par l'usage de remèdes toujours nuisibles dans ce cas (427). C'est donc plus pour empêcher qu'on n'en fasse, que pour en prescrire, que nous parlons ici de cette espèce d'éruptions.

447. Tout le monde sait que, dans les temps chauds, on voit paraître sur le visage, au cou, à la poitrine, sur les bras, etc., des rougeurs, ou plutôt de petites éruptions cutanées, superficielles, accompagnées de chaleur interne, et quelquefois de fièvre légère. Elles ont plusieurs noms, en raison des légères variétés qu'elles présentent. On les appelle *pourpre rouge*, *pourpre blanc*, *échauffement*, *sudamina*, *purpura urtica*, etc., mais plus communément *échauboulures* ou *ébullitions* ; quelque-

fois elles viennent après des sueurs ; d'autres fois elles terminent la *courbature* (438 et suiv.).

448. Dans l'un et l'autre cas, bien loin de menacer d'aucun danger, il faut au contraire les regarder comme une députation que la nature suscite pour prévenir de véritables maladies. Tout ce qu'il y a à faire, c'est de se tenir un peu couvert, de fuir les courans d'air, et de boire quelques tasses de thé léger, chaud. On s'abstiendra de toute espèce d'exercice; on ne prendra que des alimens légers et en petite quantité. On se tiendra en repos, et on prendra quelques bains, si l'on en a la facilité, sur-tout si l'on n'est pas actuellement en route.

449. Ces éruptions ne laissent en général aucune trace après elles, excepté quelquefois de petites écailles semblables à celles de la rougeole, avec laquelle on pourrait confondre l'une ou l'autre de ces éruptions, si l'on n'était pas attentif aux caractères qui les différencient (447—572 et suiv.). Elles ne durent pas plus de deux ou trois jours, si on les laisse à elles-mêmes, et si on se contente de suivre le régime que nous venons de prescrire. Mais si on les contrarie par des *lotions*, des *embrocations*, des *sudorifiques*, des *saignées*, etc., alors l'humeur de ces petits boutons, arrêtée

ou repoussée dans l'intérieur, peut introduire dans la masse du sang des causes de maladies incurables.

450. Que bien loin de s'effrayer à la vue de ces rougeurs, on ait donc la confiance qu'elles sont l'effet d'un travail de la nature, qui par-là nous délivre d'une maladie, dont nous aurions été attaqués plus ou moins promptement; et que sur-tout, l'on ferme l'oreille aux conseils perfides de ces gens (444) qui ont des remèdes pour tout, et qui les administrent sans s'inquiéter des suites qu'ils peuvent avoir.

§. III.

Des Démangeaisons.

451. Les *démangeaisons* peuvent dépendre de beaucoup de causes. Tout le monde sait qu'elles sont un symptôme caractéristique de la *gale* (398 et suiv.), et que la mal-propreté de certains insectes, la vermine, etc., les occasionnent très-souvent. Dans ces cas, elles se dissipent par les secours de la propreté seule, ou avec la maladie dont elles sont les symptômes. Mais elles peuvent être dues à l'échauffement, ou à l'âcreté du sang et de la lymphe; et alors les démangeaisons donnent

à la peau un caractère qui approche quelquefois de celui de la *dartre* (409 et suiv.), montrant comme elle de petites pustules qui, quand on les gratte, donnent une sérosité, laquelle se convertit en une croûte farineuse.

452. Les *démangeaisons* ne sont rien par elles-mêmes, sur-tout quand elles sont récentes. On les voit disparaître en peu de temps, au moyen de quelques frictions séches, faites avec les brosses douces pour la peau, ou avec un linge fin usé. Mais que l'on change son régime, sur-tout si en route l'on a jusques là mangé des viandes salées, des ragoûts, du fromage fort, etc., causes ordinaires de l'échauffement et de l'âcreté des humeurs dont nous venons de parler (451). Sur terre cela devient facile, dût-on être réduit à vivre de lait, d'œufs, de légumes, de fruits, etc., qu'on trouve, si non par-tout, du moins de manière à n'en pas manquer.

453. Mais dans un vaisseau, on n'est pas toujours dans le cas de choisir. Cependant il n'est rien qu'on ne doive faire pour changer d'alimens. Car si cette âcreté prenait de l'intensité, elle conduirait en peu de temps au *scorbut* (634 et suiv.), ou à quelqu'autre maladie du genre putride. Il faut donc, autant qu'on le pourra, ne manger que des viandes blanches, et seule-

ment rôties. On se fera servir beaucoup de légumes et de fruits de la saison. On boira peu de vin, et si l'on se sentait échauffé, on boirait de la bière légère, de la limonade ou de l'*oxycrat* (282). Si les démangeaisons résistent à ces moyens, il faudra prendre quelques bains, et on vivra de pain et de lait pour toute nourriture.

454. Le premier mouvement, lorsqu'on sent une démangeaison, est de se gratter. Cependant ce frottement brusque et peu ménagé, peut déchirer la peau toujours tendre dans les parties qui démangent, et conduire à des boutons et peut-être à des *dartres* (409 et suiv.). Il faut donc tâcher de s'en dispenser : il faut également se garder de tous les remèdes externes tant recommandés contre les démangeaisons. Très-peu sont salutaires, et beacoup peuvent être dangereux. Le régime et les bains, que nous venons de prescrire (453), sont les seuls qui puissent toujours faire du bien, sans jamais faire de mal. Ce ne sera pas l'avis des charlatans (444); mais l'observation et l'expérience, beaucoup plus sûres que leur routine, condamnent toutes les applications de remèdes externes, sur-tout ceux dans lesquels entrent les huiles, les graisses, etc.

CHAPITRE II.

Des Fièvres en général, et de quelques Fièvres en particulier.

455. Les fièvres sont des maladies très-fréquentes. Il n'est personne qui en soit exempt. On les voit attaquer dans tous les âges de la vie; et les hommes et les femmes y sont également exposés. Elles ne sont point des maladies simples; elles sont toujours plus ou moins compliquées : aussi ont-elles des terminaisons très-différentes les unes des autres. On en voit qui méritent à peine le nom de maladie, et qui se dissipent comme elles ont commencé, sans que le malade s'en soit occupé, tandis que d'autres demandent un traitement très-méthodique, et qui soit suivi pendant un temps très-considérable : encore ne réussit-il pas toujours; car il n'est que trop vrai qu'il y en a d'éminemment mortelles (420, note). Heureusement qu'elles sont très-rares!

456. Mais il y en a beaucoup de très-graves, dont peut-être on parviendrait à prévenir le danger, si, dès qu'elles s'annoncent, on se hâtait

de céder au vœu de la nature, qui, par les lassitudes qui caractérisent le commencement de toutes les fièvres un peu fortes, inspire le besoin du repos. On a en effet observé que le repos, sur-tout celui du lit, a souvent guéri seul une fièvre dans son début, et qu'au contraire des fièvres qui se présentaient avec des symptômes modérés, devenaient souvent funestes à des voyageurs qui n'ont pas voulu écouter cette inspiration de la nature, sous prétexte qu'ils étaient pressés d'arriver à leur destination.

457. Nous avons dit que le succès d'une maladie dépendait de la manière dont elle était commencée (427), et qu'il fallait qu'elle fût entreprise à temps, c'est-à-dire, dès son invasion (428). Ce précepte s'applique surtout aux fièvres dont les premiers symptômes sont en général violens, et qui, pour la plupart, étant de la classe des *maladies aiguës*, ont une marche rapide et parviennent promptement à leur état (422).

458. Les fièvres forment une famille de maladies très-nombreuses qu'on a divisées et subdivisées, etc. Mais toutes ces divisions ne peuvent ni ne doivent nous occuper. Notre but est seulement de mettre le voyageur à même de reconnaître aux premiers symptômes

qu'elle présente, si la fièvre dont il peut être attaqué demande des secours prompts, et si par conséquent elle exige qu'on suspende le voyage. Car, s'il est assez heureux pour se procurer un médecin dans le lieu ou dans les environs du lieu où il en est frappé, la description de ces premiers symptômes et l'indication du traitement qu'ils demandent, remplissent notre intention et doivent remplir la sienne.

459. A cet effet, nous allons donner le tableau des premiers symptômes des fièvres en général, parce qu'ils varient peu pour chaque espèce, avant qu'elle soit caractérisée; c'est-à-dire, que dans ce début, toutes les fièvres ont une physionomie commune, qui ne permet pas de les classer. Aussi est-il très-rare de pouvoir prononcer le nom d'une fièvre, avant le 2e., et souvent avant le 3e. jour, à moins qu'elle ne soit *épidémique* ou *pestilentielle* (*a*); et les secours qu'elles deman-

(*a*) Tout le monde sait que l'on nomme *épidémie* toute maladie qui attaque un grand nombre de personnes à-la-fois; et l'on donne le nom de *pestilentielles* à ces sortes de maladies, lorsqu'elles ont quelques symptômes semblables à quelques-uns de ceux qui caractérisent cette maladie redou-

dent dans ce début sont également les mêmes à très-peu de chose près.

460. Lors donc que, malgré les précautions qu'a dû prendre le voyageur pour échapper aux causes de maladies exposées (52—249), il lui arrive cependant de tomber malade, il reconnaîtra qu'il est attaqué d'une fièvre, aux symptômes suivans : une augmentation de chaleur dans toute l'habitude du corps ; bientôt le pouls est plus fréquent, plus élevé, plus fort que dans l'état naturel ; il survient des lassitudes, et une faiblesse universelle ; la tête et l'estomac sont plus ou moins douloureux ; l'appétit est perdu ; toutes les sécrétions sont diminuées ; on est altéré, on a des maux de cœur, des inquiétudes, des anxiétés ; on ne peut dormir ; on est incapable de remplir aucunes fonctions etc. ; et lorsque la fièvre prend subitement, c'est ordinairement par le froid qu'elle débute, et ce froid est souvent accompagné de frisson, de serrement de cœur, de maux d'estomac, de vomissement, etc.

---

table appellée *peste*, tels que les *bubons*, la *gangrène*, etc. Or toutes ces maladies, la peste elle-même, sont de la classe des fièvres.

461. Dès qu'on éprouve ces symptômes, en partie ou en totalité, il n'y a pas à balancer; il faut s'arrêter dans l'auberge de la dînée ou de la couchée, et faire appeller le médecin le plus instruit du canton, si l'on a à choisir. En l'attendant, on fera bassiner un lit, et l'on s'y reposera. (456) Le repos du lit calme les spasmes, modère la violence de la circulation, et donne à la nature la liberté de développer le caractère de la fièvre, et de préparer les voies par lesquelles elle se débarrassera de la matière morbifique.

462. Il faut ensuite que le malade consulte ses besoins. En général, il est altéré et désire quelque boisson qui le rafraîchisse; alors de l'*oxycrat* (282), de l'*oxymel*, de l'*hydromel*, du *petit-lait* acidulé avec le suc d'orange ou de citron; de l'*eau* d'*orge*, ou du *thé de camomille* ou de *pomme*, édulcoré avec le miel, pris tièdes, remplissent très-bien cette indication. Il peut en boire abondamment, mais à petits coups répetés tous les quarts d'heure. Il mettra les pieds et les mains dans l'eau tiède, et il prendra un ou deux lavemens.

463. Si le malade a des envies de vomir, il préferera l'*eau d'orge* ou le *thé* de *camomille*; et si, malgré son usage, les maux de cœur

continuent, il faut, sans attendre davantage, qu'il prenne 7 ou 8 décigrammes (15 grains) d'*ipécacuanha*, en poudre, délayé dans un verre d'eau chaude, et qu'il facilite le vomissement avec des verres d'eau chaude pris coup sur coup, tant que le besoin de vomir subsiste. Un vomitif aussi bien indiqué, et pris à cette époque, a souvent fait avorter une fièvre. Quand il aura cessé de vomir, il prendra un verre de petit-lait, et continuera d'en boire, ou de toute autre boisson (462), jusqu'à l'arrivée du médecin.

464. Souvent l'ipécacuanha suscite une ou deux selles, ce qui est toujours avantageux; souvent aussi il occasionne quelques mouvemens de colique : alors il faut que le malade prenne un ou deux lavemens d'eau de son, ou de parties égales de lait et d'eau. Voilà en général ce qu'il y a à faire dans les premières vingt-quatre heures. Le malade n'a pas d'appétit ; donc il ne lui faut pas d'alimens, encore moins de vin, de liqueurs spiritueuses, de confitures, de thériaque, etc., etc. Si la maladie débute par le froid, le frisson etc., (460), ce qui annonce en général une *fièvre intermittente*, alors il se conduira comme nous dirons (599 et suiv.).

465. Au seul nom de fièvre, on voit des

gens se hâter de recourir à la *saignée*, d'autres aux *sudorifiques*, qu'ils regardent comme des spécifiques, sans lesquels ils se croiraient perdus. Cependant la vérité est que ces remèdes ont fait beaucoup plus de mal que de bien, parce qu'ils sont toujours administrés plutôt par routine, par prévention pour le nom de la maladie etc., que par une véritable indication. Lorsque la fièvre est *inflammatoire* (484), il n'est pas douteux que la saignée ne puisse être indiquée, et même nécessaire, car elle ne l'est pas toujours. Mais cette espèce de fièvre est bien plus rare qu'on ne pense. Il est bien démontré aujourd'hui que le plus grand nombre de nos fièvres est du genre putride et nerveux, dans lesquelles la saignée est évidemment nuisible, à moins qu'elles ne soient compliquées d'*inflammation*, comme on l'observe quelquefois, et comme nous le ferons remarquer (484); et encore, dans la supposition de cette inflammation, les boissons délayantes et rafraîchissantes prescrites (462), sont-elles encore les seuls moyens par lesquels il faille en général commencer le traitement; car on voit souvent ces boissons, lorsqu'elles sont prises en grande quantité, tenir lieu de saignée. D'ailleurs on a envoyé chercher le médecin qui prononcera.

466.

466. Quant aux sudorifiques, comme la plupart des fièvres sont dues à la *transpiration* (723) arrêtée, l'opinion qui les fait désirer est en quelque sorte fondée. Mais les sudorifiques dont il doit être ici question, ne sont pas des drogues échauffantes tels que les *cordiaux*, les *ratafiats*, les *élixirs*, les *épices* etc., qui ne sont bons qu'à enflammer le sang, augmenter le spasme et rendre la maladie plus dangereuse. C'est la chaleur du lit, aidée par les bains de pieds et de mains dans l'eau tiède, et par les boissons chaudes (462). Encore ne faut-il pas surcharger le malade de couvertures, car ce n'est pas la sueur qu'il faut exciter dans le commencement d'une maladie, mais la *transpiration* (723), et les moyens simples que nous indiquons sont les seuls capables de la procurer. TISSOT, dans son *Avis au peuple*, en parlant des sudorifiques employés si inconsidérément dans le commencement de maladies, sur-tout par les gens de la campagne, ne craint pas de dire qu'il a vu des cas dans lesquels les soins que l'on s'était donnés pour forcer la sueur, avaient procuré la mort du malade, aussi évidemment que si on lui eût cassé la tête avec un pistolet.

467. L'on ne s'avisera donc pas de se laisser

saigner, ou de prendre des sudorifiques dans le début d'une fièvre (465—466). On prendra encore moins de ces *eaux de mélisse*, de *Cologne*; de ces *potions*, de ces *apozêmes*, que vendent, tout préparés, les charlatans et les chirurgiens de village. Le commencement d'une fièvre n'est que trouble, agitation, mouvement désordonné. Le malade n'a qu'un désir, celui du repos; qu'un besoin, celui de boire: aussi l'eau et toutes les boissons aqueuses sont-elles si agréables, si importantes à cette époque! car, en appaisant la sècheresse et l'ardeur dont il se plaint, elles modèrent la chaleur du sang, donnent de la fluidité aux humeurs, de la souplesse aux organes et favorisent toutes les excrétions. Alors seulement la maladie prend son véritable caractère; alors seulement la nature indique la manière dont elle veut que le médecin vienne à son secours. Jusques-là les remèdes, quels qu'ils soient, ne peuvent être que nuisibles ou dangereux. L'on ne fera donc rien que ce que nous avons conseillé (460 et suiv.). Le malade aura beaucoup fait, s'il a beaucoup bu de l'une ou de l'autre de ces tisanes; et le médecin, arrivant, n'aura pas à gémir sur le tort des remèdes.

468. Mais si le médecin tarde trop à venir, soit parce qu'il habite à une trop grande dis-

tance, soit parce qu'il est occupé auprès d'un autre malade qu'il ne peut quitter; ou s'il n'en doit point arriver, parce qu'il n'y en a pas dans le canton; si enfin l'on est dans un vaisseau où il n'y a pas de chirurgien, etc., etc.; dans tous les cas, voilà le malade livré au premier qui a l'audace de l'entreprendre; et l'impudent qui n'est mu que par un vil intérêt, qui ne se mêle de guérir les maladies que pour vendre des drogues, qui calcule que plus il en administrera plus il gagnera, ne pense qu'à les prodiguer. Sans s'inquiéter du caractère de la maladie, dont le plus souvent il ne fait pas connaître le nom, mais à laquelle il en donne toujours un capable d'effrayer, pour se rendre plus nécessaire; sans chercher à puiser dans les indications de la nature, dont il n'a pas la première idée, le genre de secours qu'elle attend de l'art, il entasse remèdes sur remèdes, ou plutôt il accumule désordres sur désordres: car ETTMULLER, SYDENHAM, BAGLIVI, HOFFMANN, tous les plus grands médecins ont reconnu que les symptômes formidables de la plupart des maladies graves, étaient dûs bien moins à la nature de ces maladies, qu'aux remèdes donnés à contre temps (*a*).

(*a*) Sans doute qu'au défaut de médecins on

469. C'est donc un vrai malheur quand le voyageur malade ne peut rencontrer un médecin instruit; la maladie dont il est attaqué, aura le plus souvent une terminaison heureuse

---

trouve souvent des chirurgiens qui sont dans l'usage de faire la médecine; mais à moins que celui du canton ne jouisse d'une très-grande réputation (et il y en a qui la méritent; cependant ceux-là sont rarement réfugiés dans les villages), ce que nous disons ici des charlatans peut en général leur être appliqué. Comme eux, il sont vendeurs de remèdes; comme eux, ils les vendent tout préparés, sans en donner la véritable composition; comme eux, spéculant sur le débit qu'ils en doivent faire, il est de leur intérêt d'en administrer le plus qu'ils peuvent; comme eux enfin, ils affectent de donner les noms les plus alarmans aux maladies souvent les plus bénignes. Cette manière de faire la médecine est un vrai brigandage, car il est évident que l'avantage du malade n'y entre pour rien. Je ne parle pas des chirurgiens-majors des armées, ni des chirurgiens de vaisseaux, qui sont en général très-instruits, et dignes de toute confiance. Mais il serait à désirer qu'obligés de vendre leurs drogues, ces derniers les donnassent en nature à leurs malades, ou qu'ils les fissent préparer en leur présence. Cette conduite les isolerait absolument des charlatans, avec lesquels ils n'auraient plus rien de commun.

(420 note), si elle est traitée d'après les principes posés par la nature elle-même, au lieu qu'il est impossible qu'elle ne devienne funeste entre les mains de pareils ignorans, de pareils fripons. C'est pour avoir été témoin de ces calamités, c'est pour avoir eu à déplorer le sort de quelques-uns de ces hommes, aussi estimables qu'infortunés, qui, victimes de cette charlatanerie scélérate, ont péri au milieu de leur carrière, ou sont restés infirmes le reste de leurs jours, que j'ai entrepris cet ouvrage. (Voyez la *Préface*).

470. Il faut que ceux qui ne peuvent obtenir de secours des gens de l'art, sachent par leur propre expérience, que les maladies, même les plus graves, demandent peu de remèdes, parce que le méchanisme du corps humain étant tel que la plus petite cause de maladie y excite des mouvemens, au moyen desquels ce qui nuit est chassé du centre vers la circonférence, si ces mouvemens, si ces efforts de la nature sont en proportion avec la résistance que leur opposent les forces du malade, on voit la maladie parcourir ses périodes et parvenir à une heureuse terminaison, sans que le médecin ait eu besoin d'administrer des remèdes. Voilà ce qui rend raison de ces guérisons spontanées et naturelles, qui portent

le vulgaire à douter de la nécessité de la médecine (*a*). Or on ne les observe d'une manière marquée, ces guérisons, que dans les *maladies aiguës* (422), dont la marche et les symptômes sont en raison de l'activité et de l'énergie de la nature; nous allons en voir des exemples dans les *fièvres continues* et *intermittentes*.

(*a*) Nous avons dit (435) que la médecine ne consiste pas seulement dans l'administration des remèdes, et que la direction du *régime* en était une partie infiniment importante. Nous pouvons donc dire ici que l'on aurait tort de douter de la nécessité de la médecine, par la raison qu'il y a des maladies qui guérissent *sans remèdes*; car, *sans remèdes*, ne veut pas dire *sans secours*. Or, donner des secours, quels qu'ils soient, c'est faire la médecine. Donc les maladies, qui guérissent par les secours du seul régime, prouvent autant la nécessité de la médecine, que celles dans le cours desquelles on ne peut se dispenser d'administrer des remèdes.

Il nous reste à fixer l'idée que nous attachons ici au mot *remède*. Nous entendons par *remède*, ou *médicament*, toutes substances simples ou composées, qui ne sont pas de la classe de celles en usage dans l'état de santé. Ainsi l'eau, froide ou chaude, prise intérieurement ou extérieurement en lavement, en bains, etc., quoique faisant véritable-

§. Ier.

De la fièvre continue simple, de la fièvre inflammatoire.

471. La *fièvre continue simple*, est une maladie aiguë qui est toujours plus ou moins accompagnée de signe d'inflammation. Aussi est-elle plus ordinaire aux jeunes gens, à ceux

---

ment ce que font des remèdes, ne nous paraît pas devoir être appellée ainsi. Il en est de même du *lait*, du *vin*, du *bouillon*, du *vinaigre*, des fruits, etc., qui font d'excellens effets, comme *cordiaux*, *restaurans*, *rafraîchissans*, *anti-scorbutiques*, etc. Nous disons même qu'une maladie est guérie sans remèdes, si le malade n'a pris que du *petit-lait*, des *tisannes d'orge*, de *camomille*, de *pommes*, etc., édulcorées avec du *sucre*, du *miel*, du *sirop*, des *confitures*, etc., parce que les objets, dont sont composées ces tisannes, sont communs, d'un usage familier, et n'ont point de ces vertus capables d'opérer des effets prompts ou des changemens considérables dans le corps, comme les substances qui méritent véritablement le nom de *remèdes* : telles, par exemple, l'*ipécacuanha*, le *tartre stibié* (*tartrite de potasse antimonié*), la *manne*, la *rhubarbe*, le *séné*, les *sels*, le *quinquina*, l'*opium*, le *mercure*, etc.; etc. (460, note).

qui sont dans la force de l'âge, qui vivent dans l'abondance, sans faire assez d'exercice, qui ont beaucoup de sang, etc.; et on l'observe plus à la fin du printemps, ou pendant l'été, que dans les autres saisons.

472. Elle a pour cause tout ce qui est capable d'échauffer le sang : comme les excès en tout genre, les débauches, les liqueurs fortes, tout ce qui peut supprimer la *transpiration* (723), comme boire froid quand on a chaud (110), se coucher sur la terre humide, etc.: dormir au soleil, peut encore l'occasionner.

473. Elle est ordinairement annoncée par des lassitudes, par un resserrement et un sentiment de froid général, qui est bientôt suivi de chaleur plus ou moins vive; ensuite viennent les symptômes communs, décrits (460). Mais ceux qui caractérisent cette sorte de fièvre sont : un pouls plein, dur, fréquent; la tête douloureuse, les yeux rouges, le teint animé, la langue séche et brune, une soif considérable. Le malade a des douleurs dans le dos et dans les reins ; la peau est séche, etc, etc.

474. Cette *fièvre*, qu'on appelle *continue*, parce qu'elle ne quitte point le malade qu'elle ne soit guérie, de sorte qu'il n'éprouve aucun relâche tant qu'elle dure, cette fièvre, dis-je, est toujours grave, sur-tout lorsque les signes

d'inflammation ont un certain dégré d'intensité ; cependant elle est rarement funeste ; on pourrait même dire qu'elle ne l'est jamais, lorsqu'on laisse à la nature la haute-main dans le traitement ; elle est plus communément *bénigne*, et parmi les maladies de cette classe, elle est celle qui peut fournir le plus fréquemment l'occasion de remarquer de ces guérisons *sans remédes*, dont nous venons de parler (470, note).

ARTICLE PREMIER.

Traitement de la fiévre continue simple.

475. Si, dès que le malade éprouve les premiers symptômes de cette maladie, que d'abord nous supposons *bénigne* (474), il se fait descendre dans une auberge, se met dans un lit sec et bassiné ; s'il fait appeller un médecin ; si en l'attendant, il prend peu à la fois, mais très-souvent et chaud, de l'une ou l'autre des boissons délayantes et rafraîchissantes conseillées (462), acidulées avec un filet de vinaigre, ou un peu de gelée de groseilles ; s'il met les pieds et les mains dans l'eau tiéde, toutes les 5 ou 6 heures ; s'il prend quelques lavemens, etc., on le verra en général se sentir insensiblement et en peu de temps soulagé.

476. Si ces moyens sont répétés tous les jours, si en même temps il observe une diète sévère, car il n'a besoin d'aucun aliment, pas même de bouillon, il verra la maladie marcher à son état sans secousses, sans accidens, et vers le dix ou douxième jours le pouls devenir plus mollet, plus doux; la langue s'humecter, blanchir et se nétoyer; les urines devenir abondantes, et déposer un sédiment plus ou moins rougeâtre; la sueur couler, ou les lavemens procurer des selles plus ou moins liées ou bilieuses, etc., etc.

477. A cette époque le malade ne ressent plus de douleurs, sa respiration et sa tête sont libres, il dort bien; alors, et quelquefois deux ou trois jours plus tôt, l'estomac annonce des besoins, et le malade se sent faible, il faut nourrir; on commence par des bouillons, dont on donnera d'abord deux dans les 24 heures: s'ils passent bien, et promptement, on les augmentera graduellement; bientôt on ordonnera des *crêmes* de riz, des soupes, etc., enfin un peu de viande blanche etc., un peu de vin vieux trempé à ses repas (*a*).

(*a*) On demandera si ce malade, qui n'a pas seulement été purgé, est bien guéri? Il y a une autre

478. Pour être témoin d'une marche aussi régulière dans la *fièvre continue*, *simple*, *bé-*

---

question à faire : est-il en bonne convalescence ? car tout le monde sait qu'entre la maladie et la santé, il faut passer par cet état, qui n'est ni l'un ni l'autre (1659 et suiv.). En effet, dans la convalescence, il n'y a plus de maladie, elle doit être cessée ; d'un autre côté, la santé n'existe pas encore, puisque le convalescent ne peut exercer ses fonctions avec la facilité, la force, et la régularité qu'il y apportait avant la maladie. Or voici les caractères de la convalescence, d'après HIPPOCRATE (Prognost., lib. 3.). « Le malade entre en con-» valescence lorsqu'il n'éprouve plus de douleurs, » qu'il respire avec facilité, qu'il dort paisible-» ment les nuits, et qu'il présente tous les signes » qui inspirent la sécurité la plus complette ». Qu'on examine notre malade ; telle est sa position.

Il y a ici une remarque importante à faire ; c'est que, dans quelque maladie que ce soit, la convalescence est d'autant plus parfaite, que le malade a moins pris de remèdes, ou, en d'autres termes, que se confiant dans la nature, il a attendu patiemment ces momens salutaires qui préparent les évacuations (460, note) ; parce qu'alors la *crise* est plus prompte, plus facile, plus entière. En effet, on ne peut concevoir que la *crise* puisse avoir ces caractères chez un malade tourmenté par cette foule de remèdes, de vertus si différentes, et accumulés les uns sur les autres sans ordre,

nigne, il faut mettre à part toute routine, toute prévention; consulter, comme nous venons

---

comme sans choix; par ces saignées toujours trop multipliées; par ces purgatifs répétés depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin. Si l'on ne peut douter que la *crise* d'une maladie ne puisse jamais être que l'effet de ces mouvemens de la nature, qui, lorsqu'elle n'est pas contrariée, travaille sans cesse à élaborer la matière morbifique, à l'atténuer, à la rendre fluide, pour qu'elle puisse s'évacuer par les voies qu'elle dispose, et qui sont toujours les plus courtes et les plus faciles pour le malade, il est clair qu'elle ne s'obtiendra jamais par ces méthodes actives, fougueuses, désordonnées et meurtrières, autant qu'absurdes, familières aux ignorans, aux empyriques, aux charlatans, etc.

La maladie qui nous occupe, livrée à la nature, fait *crise* tantôt par les urines, tantôt par les sueurs, tantôt par les selles, et tantôt par deux et quelquefois par trois de ces voies à la fois. Si l'on médicamente sans cesse, et toujours dans le sens inverse, car l'ignorant ne se doute seulement pas qu'il y ait dans chaque animal une puissance active, toujours agissante pour sa conservation, et qui, dans le cas de maladie, manifeste ses moyens de guérison d'une manière évidente pour l'œil exercé; si, dis-je, l'on médicamente sans cesse, la *crise* ne peut avoir lieu, parce que cette matière morbifique, déplacée avant que d'être préparée,

de le dire (477, note), les indications de la nature, et plus souvent qu'on ne pense les goûts du malade. Il n'a que soif, et la boisson qu'il désire est de la classe des rafraîchissans, des délayans, etc., il faut le satisfaire; il faut même la lui rendre agréable, et la lui changer de temps en temps, afin de le porter à en prendre davantage. Il aime à respirer un air frais, il faut donc renouveller souvent celui de sa chambre, et si la saison est chaude, rafraîchir cette chambre, en y aspergeant de l'eau froide, du vinaigre, etc. Rarement la compagnie, le bruit plaisent aux malades, encore moins à ceux qui ont la fièvre; ils aiment en général à être seuls, tranquilles: il faut donc écarter d'eux tout ce qui serait capable d'al-

---

et poussée vers la vessie, vers la peau ou vers les intestins, ne fait qu'y porter de l'irritation, et par-là entretient le désordre. Aussi, lorsque le traitement, que nous blâmons, ne tue pas, il faut que le malade s'attende à une rechûte, toujours à redouter, n'ayant pas recouvré assez de forces pour soutenir une nouvelle maladie; et s'il en réchappe, il n'a, pour convalescence, qu'une faiblesse et une débilité qui le maintiennent très-long-temps, quelquefois des années entières, dans un état qui tient beaucoup plus de la maladie que de la santé.

térer ou d'affecter cette tranquillité, et ne lui laisser que sa garde, ou tout au plus une seconde personne quand il faut le changer. Mais il faut toujours qu'il soit tenu très-proprement, le changer de linge soir et matin, etc. Ces moyens, que l'humanité prescrirait quand ils ne seraient pas indiqués par la maladie, joints à ceux exposés (475 et suiv.), mènent le malade jusqu'à la convalescence (477, note).

479. C'est à cette époque que doivent être placés les purgatifs, quand ils sont nécessaires (*a*), parce que le malade a déjà recou-

---

(*a*) Les symptômes qui nécessitent les purgatifs sont : la bouche mauvaise, le dégoût, la langue chargée, des maux de reins, des douleurs dans les lombes, des inquiétudes, des grouillemens dans le ventre, etc. Celui qui les éprouve, dans quelque temps que ce soit, a besoin d'être purgé. Mais ils ne se manifestent pas dans toutes les maladies. Rien d'aussi ridicule que de voir se purger parce qu'on est, ou parce qu'on vient d'être malade. La prédilection pour les purgatifs est telle, que certaines gens ne connaissent point d'autres remèdes : ils les prescrivent dans toutes les maladies, et dans tous les temps des maladies ; et la soumission des malades autorise cette manie. On serait étonné de voir des remèdes aussi dégoûtans que le sont en général les purgatifs, être en si grande faveur, si

vré un peu de forces pour en soutenir l'action. Mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient toujours nécessaires. HIPPOCRATE s'en abstenait dans la *fièvre continue, bénigne*, lorsque la cessation de tous les symptômes annonçait que toutes les humeurs, étant devenues homogènes et capables d'une assimilation parfaite par la *résolution* (343), il n'y a pas de rechûte à craindre. Il s'en abstenait également lorsque la maladie avait été jugée par une *crise* par-

---

l'on n'en trouvait la cause dans cette disposition de l'homme à ne se laisser mener que par ce qui frappe les sens. On lui donne une médecine; il est évacué. Cet effet matériel, qu'on lui dit salutaire, lui paraît en effet bien plus capable de le guérir que tous les autres remèdes dissolvans, délayans, fondans, altérans, etc., dont le succès ne se manifeste que par la disparition, toujours tardive, du mal. Voilà pourquoi les drogues des charlatans sont presque toutes de cette classe. Elles purgent; donc elles sont bonnes: elles purgent beaucoup; elles méritent donc la préférence.

La vérité est que les purgatifs, proprement dits, sont à peine des remèdes; car, dans la plupart des maladies, leurs fonctions se bornent à entraîner les matières préparées, tandis que les vrais remèdes, ceux qui en méritent véritablement le nom, sont les substances qui changent, qui corrigent,

faite, c'est-à-dire, par des évacuations qui ont emporté avec elles toute la matière morbifique; ce qu'on reconnaît au bien-être qu'éprouve promptement le malade; aux forces, à l'appetit qui reviennent insensiblement; à une convalescence facile et heureuse, etc. (477, note).

480. Cependant si, parce que les évacuations n'auraient pas eu leur plein et entier effet, le convalescent se trouvait éprouver quelques-uns des symptômes qui nécessitent les

---

qui dénaturent, qui neutralisent, etc., la matière morbifique, et la mettent en état d'être évacuée. Or les purgatifs ne font que chasser, entraîner, expulser, évacuer, etc. Aussi, dans les empoisonnemens, lorsque le poison n'est pas encore passé dans les voies de la circulation, sont-ils de la plus grande importance : ils le sont encore dans les maladies humorales, putrides, etc., dont le foyer morbifique est dans les premières voies. On a comparé grossièrement les purgatifs à des *balais* : ils en font réellement l'office; mais comme ils ne peuvent évacuer que par les principes irritans dans lesquels réside leur vertu purgative, quels dangers ne doivent-ils pas faire courir, lorsque, ne trouvant rien à évacuer, ce qui est le cas où se trouve celui qui est en bonne convalescence, ils n'agissent plus qu'à nu dans le canal intestinal!

purgatifs,

purgatifs, décrits (note précédente), il faudrait qu'il prît une couple de médecines douces, composées de cette manière :

Prenez : de *follicules de séné*, 8 grammes (2 gros).

de *rhubarbe concassée*, 4 grammes (1 gros).

de *manne en sorte*, 6 ou 8 décagrammes (2 onces, ou 2 onces $\frac{1}{2}$).

Faites jetter un bouillon à la rhubarbe et au séné, dans un verre d'eau : retirez du feu : laissez fondre la manne, passez. On prend cette médecine en un verre : on la réitère le 2e. ou le 3e. jour.

481. Mais si la maladie passée ne commande pas toujours les purgatifs chez les convalescens, ils sont souvent nécessités par les mauvaises digestions qu'il fait. Rien d'aussi important, et cependant rien d'aussi difficile que de bien diriger les repas d'une personne qui relève de maladie. Lorsque la maladie a été bien jugée (477), l'estomac jouit de toutes ses facultés, à la faiblesse près, qui est d'autant plus grande que la diète a été plus sévère et a duré plus de jours. L'appétit est quelquefois très-vif, et si l'on est assez imprudent pour le satisfaire entièrement, l'estomac et les intestins faibles

et débiles digéreront mal; delà, de mauvaises digestions, des indigestions, etc.

482. Un convalescent ne doit donc jamais manger à chaque repas autant que l'estomac paraît demander. Il faut qu'il mange peu à-la-fois, mais souvent, s'il veut se rétablir et se fortifier promptement, parce qu'il n'y a que ce qui digère bien, qui nourrisse. Il ne mangera que d'un mêts à chaque repas; il boira du vin vieux, trempé de deux tiers ou moitié d'eau; mais il ne boira qu'à ses repas. Le soir il prendra peu d'alimens; le sommeil n'en sera que meilleur. Il fera autant d'exercice à pied, à cheval ou en voiture que ses forces pourront le lui permettre. S'il se manifeste quelqu'enflure aux jambes, qu'il ne s'en inquiète pas, l'exercice modéré de la promenade à pied en sera le remède. Il n'est pas nécessaire qu'il aille à la garde-robe tous les jours, mais il ne faut pas non plus qu'il soit constipé; il prendra donc un lavement tous les deux ou trois jours, s'il est trop resserré.

483. Il ne faut pas qu'il se hâte de reprendre ses occupations habituelles; il faut qu'il attende que ses forces soient réparées jusqu'à un certain point. Le voyageur qui roule dans sa voiture, peut s'en servir, comme d'un moyen d'exercice (452); mais il aura l'atten-

tion de rentrer de bonne heure, pour éviter le serein ; et il ne marchera qu'à petites journées, car il lui faut de longs sommeils. Ceux qui sont dans les voitures publiques ne reprendront leur course que quand ils seront assez fortifiés pour en supporter les fatigues et les inconvéniens, comme de se lever trop matin, de ne faire que deux repas (1664 et suiv.)

ARTICLE II.

Traitement de la Fièvre inflammatoire.

484. Mais lorsque, dans les premieres vingt-quatre heures, la boisson abondante, les bains de pieds et de mains, les lavemens, etc. (475), n'ont point procuré de soulagement, et qu'au contraire la chaleur et l'ardeur ont augmenté ; que l'activité du pouls et tous les autres symptômes ont pris plus d'intensité (473) ; qu'il survient une difficulté de respirer, des anxiétés, l'insomnie, etc., alors la maladie devenant plus inflammatoire, la saignée devient indispensable, et, si le médecin n'est pas encore arrivé, il faut envoyer chercher, sans hésiter davantage, le chirurgien du lieu, ou tout autre qui serait en état de faire cette opération. La quantité de sang qu'on

doit tirer, sera proportionnée à la force du malade et à la gravité des symptômes. On la fera au bras, à moins que les douleurs de tête ne soient très-fortes, alors on saignera au pied; ensuite on continuera les boissons et tous les autres secours, etc. (475).

485. Si, au bout de dix ou douze heures depuis la saignée, le pouls s'amollit, il ne faut plus tirer de sang, quelle que soit d'ailleurs l'intensité des autres symptômes; mais il faut rapprocher les bains de pieds et de mains, dans chacun desquels on ajoutera un demi-septier de vinaigre plus ou moins, et, dans l'intervalle de chaque bain, on fomentera les jambes, les cuisses, le ventre du malade avec des flanelles ou des serviettes trempées dans cette eau vinaigrée, qu'on appliquera ensuite, et qu'on renouvellera à mesure qu'elles se sècheront. On lui donnera des lavemens composés d'eau et de lait, à dose égale. Pour lui rafraîchir la bouche, on lui donnera à mâcher quelques zestes d'orange, ou une cuillerée à café de gelée de groseille, ou de pomme, etc.; ou il prendra quelques gorgées d'eau miellée, avec addition d'un peu de vinaigre.

486. S'il faut une seconde saignée, parce que le pouls a conservé, après dix ou douze

heures de la première, toute sa dureté, elle doit être faite tout de suite; et douze ou quinze heures après, si les choses sont encore dans le même état, on procédera à une troisième, mais qui sera la dernière. Car ce n'est pas pour éteindre entièrement la fièvre que l'on saigne, mais seulement pour en modérer l'excès. La fièvre est si nécessaire pour la coction de la matière morbifique, que le malade ne guérirait pas si l'on avait le malheur de l'anéantir dans les commencemens d'une maladie. Elle est l'instrument dont la nature se sert pour élaborer cette matière et en procurer l'évacuation. On en fait tous les jours l'expérience dans les *maladies chroniques* (422), qui ne guérissent point, à moins qu'il ne se manifeste une fièvre, soit naturellement, soit par les secours de l'art.

487. Mais pour que la fièvre soit aussi salutaire, il faut qu'elle soit modérée; trop forte elle n'aurait plus que des effets destructeurs. Or, la saignée, aidée de boissons délayantes et rafraîchissantes (462), est un des moyens les plus sûrs et les plus prompts d'en calmer l'effervescence; mais il n'en faut pas plus de trois. On peut même dire que les maladies les plus inflammatoires n'en demandent pas davantage. Quand on les fait dans les deux

premiers jours, elles ont procuré tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Prétendre faire sortir toute la fièvre ou toute la maladie avec le sang, c'est une extravagance meurtrière, qui a coûté la vie à plus de gens que la saignée n'en a sauvés. Dès que la fièvre est réduite à un dégré modéré, il faut se contenter des boissons, des bains, des fomentations, des lavemens, etc. (485), et laisser à la nature le soin de la *coction* et de la *crise* (477, note). C'était la pratique d'HIPPOCRATE, c'est celle de tous les médecins qui ne veulent que guérir.

488. Il arrive quelquefois, quoique rarement dans cette sorte de fièvre, qu'il se manifeste des maux de cœur, des envies de vomir, etc. Cela tient à quelques restes de mauvaises digestions, que la boisson entraîne facilement, ou qu'elle fait rejetter par le vomissement; alors on n'a pas besoin de s'en occuper. D'autres fois ces envies de vomir viennent à la suite de la saignée, et sont immédiatement suivies du vomissement. Il n'y a rien autre chose à faire que de donner de l'eau chaude, chaque fois que le besoin de vomir se manifeste. Mais si, dans l'un et l'autre cas, le vomissement tardait à s'effectuer, il faudrait prendre 8 décigrammes (15 grains) d'*ipé-*

cacuanha en poudre dans un verre d'eau chaude (463), et faire prendre un verre d'eau chaude chaque fois que le malade à besoin de vomir.

489. L'opération du vomissement finie, on reprend les boissons, les lavemens d'eau et de lait, les fomentations, etc. (485); et si le ventre devient dur, on pourra donner 6 décagrammes (2 onces) de sirop de violettes, ou 3 décagrammes ½ (1 once) de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*) par pinte de boisson, en continuant les boissons, les lavemens, ect., jusqu'à ce que le ventre soit amolli. Ce traitement amènera le calme, fera disparaître les accidens; et vers le quatorzième ou quinzième jour, temps que dure cette maladie, le malade entrera en convalescence (477).

ARTICLE III.

Traitement de la Fièvre continue très-grave.

490. Enfin, il est possible que, malgré l'exactitude la plus scrupuleuse dans l'emploi des moyens (484—489), il arrive cependant que les premiers accidens soient suivis d'accidens plus à craindre encore. L'on voit le malade s'affaisser; le pouls, après avoir perdu sa force, sa dureté, sa fréquence, au lieu de de-

venir naturel, faiblit, et semble s'éteindre ; la respiration devient plus difficile ; le malade ressent un engourdissement dans tous les membres, un tremblement dans les nerfs, des soubresauts dans les tendons, etc., alors il n'y a pas de temps à perdre, il faut faire appliquer des *sinapismes* sous la plante des pieds, ou même des *vésicatoires* au gras des jambes (*a*),

---

(*a*) Les *sinapismes* sont des cataplasmes, composés de parties égales de moutarde en poudre et de mie de pain, qu'on fait cuire ensemble, avec quantité suffisante de bon vinaigre. On les rend plus actifs en y ajoutant, quand ils sont cuits, une ou deux gousses d'ail écrasées. On les applique sous la plante des pieds, frottée de vinaigre. Comme ils ne font que rougir la peau, on les renouvelle toutes les 12 heures.

Les *vésicatoires* sont des remèdes plus actifs, puisqu'ils font lever des vessies pleines de sérosités sur les parties où on les applique. Il faut appeller le chirurgien du village, qui en tient de tout préparés, et le charger de les panser. Il faut cependant le surveiller, afin qu'il les fasse sécher dès que la maladie sera guérie ; car il arrive souvent qu'elle l'est, et même depuis long-temps, et que la suppuration des jambes ne tarit pas. Les chirurgiens ne manquent pas de dire, dans ces cas, que cela tient à une surabondance d'humeurs. C'est une

et l'on soutient les forces du malade avec une cuillerée de bon vin vieux pur, répétée toutes les deux ou trois heures, ou avec un demi-septier de ce même vin vieux versé dans une pinte de petit-lait, dont il prend une tasse toutes les demi-heures.

491. Le bon vin vieux de Bourgogne ou de Bordeaux est le meilleur des *cordiaux*. Il est donc préférable à toutes les compositions d'apothicaires qui portent ce nom. Lorsque les

---

charlatanerie. Quand une maladie a été bien jugée, et que le malade n'en a plus aucun symptôme (477), il n'y a plus d'humeurs. Ce sont les pansemens qui les provoquent. Mais bien que l'écoulement ne soit que local, il n'en est pas moins funeste; parce que, mettant le malade dans l'impossibilité de marcher, et par-là de faire aucun exercice, la convalescence languit, et se prolonge; les forces, par conséquent, ne reviennent pas; les digestions se font mal; l'appétit se perd, ainsi que le sommeil; le découragement, l'ennui se mettent de la partie, etc.; de-là une nouvelle maladie, qui n'est due qu'au remède. C'est ainsi que, par l'abus d'une des plus puissantes ressources de la médecine, on vient à bout de les rendre nuisibles.

Les vésicatoires feront toujours du bien dans les cas dont il est question (490), et dans quelques-unes des maladies suivantes que nous ne manque-

accidens sont appaisés, on supprime les *sinapismes*, ou bien on laisse sécher les vésicatoires, et bientôt le malade entre en convalescence (477, note). Nous devons cependant convenir que la *fièvre continue, aiguë, inflammatoire* est très-rarement grave à ce dernier dégré, sur-tout quand elle est traitée, comme nous venons de le conseiller, par des boissons abondantes, tout au plus par trois saignées (487) et par un vomitif, quand il est bien

---

rons pas de désigner. Mais tant qu'il y aura des gens assez ignorans, ou assez fripons, pour les appliquer sans cause ou sans nécessité, ou enfin, puisqu'il faut le dire, pour prolonger le traitement de la maladie, il sera permis de désirer qu'on puisse s'en passer. J'ai vu une dame, à qui l'on posa les vésicatoires dans une *petite-vérole bénigne*, dont le succès heureux ne pouvait être douteux pour personne, et qui fut pansée, pendant plus de six mois consécutifs, deux fois par jour. Enfin, autant ennuyée que fatiguée de ce faiseur de pansemens, elle le congédia. L'écoulement se tarit; mais elle fut encore plus de deux mois sans pouvoir marcher. On est humilié d'être homme quand on en voit d'assez vils pour créer des maux à leurs semblables, afin d'en faire payer le traitement. Combien un voyageur est à plaindre, quand il tombe en de pareilles mains!

indiqué (488); au lieu qu'il est impossible de calculer les accidens qui se succèdent sans interruption dans son cours, lorsqu'elle est livrée à un ignorant ou à un charlatan (468 et suiv.)

§. II.

De la Fièvre rémittente.

492. On donne le nom de *fièvre rémittente* à celle qui depuis l'invasion jusqu'à la fin ne quitte pas le malade, mais dans le cours de laquelle il éprouve des relâches plus ou moins longs, qui le soulagent, sans que pour cela il soit sans fièvre. La *rémission*, qui est le vrai caractère de cette maladie, et qui est ordinairement précédée de moiteur ou de sueur légère, dure plus ou moins d'heures, quelquefois un temps fixe, de manière que le redoublement revient à l'heure, ou au jour déterminé.

493. Cette fièvre, comme beaucoup d'autres, n'annonce pas d'abord ce qu'elle est. Il lui faut souvent plusieurs jours et quelquefois jusqu'à huit jours avant qu'elle présente son caractère (492). Jusques-là, c'est tantôt une *fièvre continue simple*, dont les symptômes ont plus ou moins d'intensité (471); tan-

tôt une *fièvre intermittente*, qui change de *type* (599 et suiv.), et plus souvent une fièvre de mauvais caractère. Car la *fièvre rémittente* est en général très-grave, et quelquefois très-dangereuse. Heureusement que les voyageurs y sont rarement exposés, excepté dans les Indes Orientales, en Afrique, et dans les pays où une grande chaleur se trouve combinée avec beaucoup d'humidité; mais elle est quelquefois *épidémique* (459, note). Il faut fuir les lieux qui en sont infectés. Ce conseil s'adresse sur-tout à ceux qui sont d'un tempérament phlegmatique, qui, dans leur vie stationnaire, respiraient un air épais, qui vivaient d'alimens mal-sains, qui faisaient peu d'exercice, etc. parce qu'ils y sont plus diposés.

494. Lorsque la *fièvre rémittente* est une dégénération de la *fièvre continue simple* (471) ou de la *fièvre intermittente* (599), elle ne présente d'autres symptômes extraordinaires que la *rémission*, et le retour des redoublemens, qui, dans ce dernier cas, peuvent être aussi réguliers que les accès des *fièvres intermittentes*. Si donc le redoublement arrive tous les jours et à la même heure, on l'appelle *rémittente quotidienne;* s'il ne revient que d'un jour l'un, *rémittente tierce*, et *rémittente quarte* s'il met deux jours de suite sans reparaître.

Comme elle a alors le plus grand rapport avec les fièvres intermittentes, elle demande le même traitement, que nous exposerons (609 et suiv.), et qui en triomphera facilement si elle n'est que *quotidienne* ou *tierce*. Car la *rémittente quarte*, de même que l'*intermittente* de ce nom (600), est plus opiniâtre et peut faire craindre des suites fâcheuses, comme l'*hydropisie*, le *marasme*, etc.

495. Mais la *fièvre rémittente* est rarement régulière; elle ne l'est jamais, quand elle débute par des symptômes qui caractérisent les fièvres dangereuses. Alors on peut la prendre pour une *fièvre bilieuse*, *nerveuse*, *putride*, *maligne* (519 et suiv.), etc., comme il arrive souvent lorsqu'elle est épidémique (459, note). Cependant voici les symptômes auxquels on peut la soupçonner.

496. D'abord des bâillemens, des pandiculations, des alternatives de chaud et de froid; des douleurs plus ou moins vives à la tête, des vertiges, le délire quelquefois dès l'invasion. Bientôt surviennent des douleurs et un gonflement dans l'estomac, souvent un vomissement de bile; alors les yeux et la peau paraissent jaunes; le pouls est quelquefois dur, mais rarement plein; les urines sont ardentes et déposent pendant la *rémission*. On voit des

malades qui sont constipés, tandis que d'autres éprouvent un cours de ventre incommode. Chez les uns on observe des convulsions; chez d'autres le point de côté pleurétique, ou des coliques, des douleurs rhumatismales, la salivation, etc. Il serait impossible de décrire tous les symptômes qui peuvent accompagner la *fièvre rémittente*, parce qu'ils varient suivant l'habitation, la constitution du malade et la saison de l'année. Ils peuvent encore beaucoup varier d'après le traitement, etc.

497. Aux premiers symptômes, le voyageur se fera arrêter dans une auberge où il puisse espérer de pouvoir être bien soigné. Il enverra chercher le médecin le plus instruit du canton; en l'attendant, il choisira la chambre la plus grande et la plus susceptible d'être aérée; car l'air frais et renouvellé souvent est d'une grande importance dans cette maladie. Il fera bassiner et sécher le lit, et se couchera; il fera faire un thé de fleurs de camomille, qu'on acidulera avec le suc de citron ou le vinaigre, auquel on ajoutera un peu de sucre; s'il peut avoir du petit-lait clarifié, on l'acidulera également; et il prendra souvent des petits verres de l'une ou l'autre de

ces boissons, qui doivent toujours être prises chaudes.

498. S'il se sentait abattu, affaissé, on peut le ranimer avec une cuillerée de bon vin vieux (491), donnée de temps en temps dans sa boisson. Mais il faut être très-circonspect avec l'usage des substances échauffantes; car cette fièvre étant susceptible de changer souvent de symptômes, il y aurait à craindre de susciter quelqu'inflammation. Il vaudrait mieux, dans ce cas, lui donner quelques cuillerées de panade, à laquelle on ajoute ur peu de suc de citron et de sucre.

499. S'il a des envies de vomir, ou s'il vomit, on lui donnera coup sur coup des verres d'eau chaude. Mais si, les maux de cœur persitant, le vomissement ne se déclare pas, il faut, sans attendre davantage, donner 8 décigrammes (15 grains) d'*ipécacuanha* (463). Quand le malade a cessé de vomir, il prend un verre de petit-lait, ou un bouillon léger, selon le dégré de force ou de faiblesse qu'il éprouve; car cette maladie doit être traitée d'après les symptômes dominans, parce que comme nous l'avons dit (492), son seul caractère immuable est la *rémission*. En effet, elle présente les symptômes, tantôt de la *fièvre bilieuse*, tantôt de la *fièvre nerveuse*, tantôt de la *fièvre*

putride, *maligne*, etc. Quelquefois on voit les symptômes de ces fièvres diverses se succéder, et même se compliquer chez le même malade. Le devoir du médecin est donc de combattre les symptômes à mesure qu'ils se manifestent, et de tâcher de rendre la marche de la maladie aussi simple que celle d'une *fièvre intermittente* (592 et suiv.), en la ramenant à des rémissions distinctes et régulières. Si le médecin qu'on a appellé ne tarde pas à venir, il ne laissera pas les symptômes fâcheux faire des progrès, et, sachant saisir les indications, il se verra n'avoir bientôt plus à combattre qu'une fièvre régulière.

500. Mais s'il diffère, s'il n'y en a ni dans le canton, ni dans les environs; si l'on est dans un vaisseau où il n'y a pas de chirurgien, etc.; dans tous ces cas, l'embarras est extrême. Car, s'il faut toute la sagacité, toute l'expérience du médecin le plus consommé dans son art, pour ne pas faire de fautes dans l'attaque de cette hydre aux cent têtes, combien ne serait-on pas malheureux de tomber dans les mains de ces ignorans de village, de ces charlatans qu'on trouve par-tout, et qui, dans pareilles circonstances, ne savent qu'ajouter aux désordres existans, par l'usage absurde de leurs remèdes et de leurs drogues (468)!

(468). Je ne vois qu'un parti à prendre; c'est, dès que l'on sait ne pouvoir avoir de médecin, de se faire transporter, et si l'on est dans un vaisseau, de se faire relâcher dans la ville la plus prochaine (262, note). Car nous ne pouvons entreprendre de décrire toutes les variétés de traitement qu'exigent ces variétés de symptômes.

501. Nous serons à la même peine, et pour les mêmes raisons, quand il sera question des *fièvres lente, nerveuse, putride, maligne*, etc. (517—536). Dans toutes ces maladies, qui ont beaucoup de rapport entre elles, le succès dépend presque toujours de la promptitude à saisir l'indication de placer le remède énergique. Or, il faudrait pouvoir peindre tous les instans de ces maladies, pour pouvoir préciser cette indication; ce qui est impossible, puisque leur marche est absolument irrégulière, et que les accidens inattendus et bizarres qu'elles présentent, ne répondent en aucune manière à ce que les causes connues ou les premiers symptômes devaient faire craindre ou espérer.

502. Nous devons donc nous contenter d'observer ici, qu'il est très-rare que la saignée soit nécessaire dans la *fièvre rémittente*. Pour s'y déterminer il faut que les symptô-

mes d'inflammation soient bien caractérisés (484). Les vomitifs au contraire y sont presque toujours utiles; les lavemens rendus *laxatifs*, au moyen d'une cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*), la *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*) à petite dose, souvent répétées dans la boisson, ou le *tartre stibié* (*tartrite de potasse antimonié*) en lavage, pour tenir le ventre libre; les purgatifs donnés à propos pour emporter la bile et les autres matières préparées; tous ces moyens, avec l'usage motivé des acides ou des fortifians, et quelquefois des uns et des autres administrés alternativement, forment la base de la méthode à suivre pour conduire le malade en peu de jours au moment de prendre le *quinquina*, qui termine le traitement et amène la guérison. On l'administre comme nous le dirons (618 et suiv). Lorsque le malade est en convalescence, il suit le régime conseillé (482).

§. III.

Des Fièvres intestinale, putride bénigne et bilieuse.

503. Ces fièvres, qui sont très-fréquentes, ne sont que des dégrés l'une de l'autre, et sont souvent compliquées ensemble. La *fièvre*

intestinale, qu'on appelle encore *fièvre d'humeurs*, ou *humorale*, est la plus simple. Elle a pour cause un amas de matières ou de saburre dans les premières voies, reste de mauvaises digestions. Lorsque ces matières séjournent quelque temps dans l'estomac et dans les intestins, elles y acquièrent de l'acrimonie, qui mène peu-à-peu à la putridité; ou lorsque cette acrimonie passe dans la circulation elle échauffe le sang, exalte la bile, la met en effervescence et la fait sortir de ses couloirs.

504. Ces fièvres sont peu dangereuses, quand elles sont traitées à temps. Mais si on les néglige, le dégré d'acrimonie et de putridité, dont cette saburre est susceptible, peut conduire aux *fièvres putride*, *maligne*, etc., maladies toujours très-graves et quelquefois funestes. Les grands mangeurs, ceux qui n'observent pas de règles dans leurs repas, qui se nourrissent d'alimens grossiers, qui mangent des fruits verts, des substances animales ou végétales corrompues, qui prennent trop de boissons chaudes, comme du *thé*, etc., qui boivent des eaux croupies, etc., y sont les plus sujets; et les voyageurs, qui ne veillent point à leur santé, y sont exposés.

505. La perte de l'appétit, le dégoût, la langue blanche et couverte de crasse plus ou

moins foncée, la bouche pâteuse ou amère, quelquefois des rapports d'un goût putride ou d'œuf couvé; un sentiment tantôt de froid, tantôt de chaleur au creux de l'estomac; le ventre paresseux, des urines écumeuses et qui déposent; des pesanteurs à la tête et dans toute l'habitude du corps; des digestions lentes, pénibles, mauvaises; les hypocondres plus ou moins tendus avec un sentiment de chaleur, etc. : tels sont les symptômes communs à toute plénitude d'humeurs.

506. S'il s'y joint de l'abattement, des lassitudes dans les membres, de petits frissons qui dans les commencemens alternent avec la chaleur; si le pouls devient fréquent, etc.; ces nouveaux symptômes désignent la *fièvre intestinale* (503), qui se termine quelquefois par une *diarrhée* ou par des *sueurs*; mais qui, si elle est mal traitée ou négligée, peut dégénérer en *fièvre putride;* et l'on a tout lieu de craindre cette dernière maladie, si l'on voit le pouls devenir petit et irrégulier, et si l'abattement et les autres symptômes fébriles (460) augmentent d'intensité.

507. Mais si le teint devient plus ou moins jaune; si la bouche est amère; si le malade sent un frissonnement dans l'intérieur; s'il est altéré; si la langue se charge de plus en plus;

si l'accablement et les maux de tête augmentent; si le malade a les membres comme brisés; s'il vomit ou rend par bas des humeurs âcres et bilieuses; s'il a des sueurs qui loin de le soulager l'épuisent; si le pouls est fréquent et dur; si les urines d'abord claires, deviennent de plus en plus foncées, sans déposer; si enfin, la maladie se prolongeant, il survient du délire avec assoupissement etc., on reconnaît à ces caractères la *fièvre bilieuse*, qui est en général *bénigne*, mais qu'on observe quelquefois *maligne*, dans certaines *épidémies* (459, note).

ARTICLE PREMIER.

Traitement de la Fièvre intestinale ou d'humeur.

508. Le voyageur doit s'arrêter à la *dînée* ou à la *couchée*, dès qu'il se sent attaqué de quelques-uns de ces symptômes: car s'il veut attendre qu'ils soient plus graves, il court le risque de laisser l'humeur, cause de tous ces désordres (503), acquérir un dégré de putridité qui peut le conduire à une *fièvre maligne*. L'indication à remplir, dans le début, est simple et facile: il ne s'agit que d'évacuer;

au lieu que si l'on diffère, il faudra en outre guérir tous les maux qu'elle aura faits. Le malade enverra chercher le médecin, et en l'attendant, il se fera faire une infusion de *fleurs de camomille* avec du miel, dont il boira abondamment, s'il a un sentiment de froid au creux de l'estomac ; si au contraire il y sent de la chaleur, il boira de la *limonade*, ou de l'*oxycrat* (282), ou de l'*oxymel*. Il prendra coup sur coup deux lavemens rendus *laxatifs* (502). Lorsqu'il croira avoir assez humecté l'humeur de l'estomac par la boisson, c'est-à-dire, douze ou quinze heures après qu'il aura commencé d'en prendre, et qu'il en aura bu au moins une couple de litres (pintes), on lui donnera 8 ou 10 décigrammes (15 ou 20 grains) d'*ipécacuanha* en poudre (463).

509. Le médecin, s'il doit arriver, a eu le temps de se rendre ; il prescrira ce qu'il convient de faire de plus. Mais s'il ne vient pas, le malade qui n'est pas guéri, doit continuer de boire dans la même proportion. Il reprendra les lavemens conseillés ci-dessus, et le 3e. jour il reviendra à l'*ipécacuanha*. 8 ou 10 heures après l'effet de ce second vomitif, il prendra une cuillère à café de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*) dans chaque verre de sa boisson, et la continuera les jours

suivans. Peu-à-peu les humeurs se fondront, et quand on verra que les lavemens les entraînent facilement, le malade prendra toutes les deux heures un verre de petit-lait, dans un litre (une pinte) duquel on aura fait fondre un décigramme (2 grains) de *tartre stibié* (*tartrite de potasse antimoniée*). Ce remède qui lâche le ventre, favorise encore les autres excrétions. On répétera le *petit-lait émétisé*, de deux en deux jours. Cependant on continuera la boisson, la *crême de tartre* et les lavemens, dans les jours d'intervalle.

510. Pendant ce traitement, si le malade ne se sent pas besoin de manger, ce qui arrive sur-tout les premiers jours, il se contentera des boissons prescrites (508). Mais si la fièvre est légère, telle qu'est presque toujours l'*intestinale* (503—507), alors il faut quelques alimens. Dans le courant de la journée, on donne des pruneaux, des pommes cuites, les fruits de la saison également cuits; et à dîner une panade ou une soupe au bouillon d'herbes. A mesure que l'humeur s'évacuera, on augmentera la dose de ces alimens.

511. Le malade n'a pas besoin d'être couché pendant cette maladie, que nous supposons n'être que la *fièvre intestinale* (503—506); il restera seulement au lit plus de temps qu'à

l'ordinaire, il se tiendra fraîchement, et l'été il aura soin de faire aérer sa chambre. Quand le ventre sera débarrassé et libre, on purgera deux ou trois fois, à deux jours de distance, avec la médecine prescrite (480). Alors le malade prendra des bouillons à la viande; il mangera à son dîner de la volaille et boira du bon vin vieux trempé; il se comportera enfin, comme il est dit pour la convalescence (482).

ARTICLE II.

Traitement de la Fièvre putride bénigne.

512. Mais si le second ou troisième jour de la maladie, l'abattement devient plus considérable; si le pouls plus petit, plus fréquent, devient irrégulier; si, tous les autres accidens prenant de l'accroissement, la tête s'affecte etc., il n'est plus permis de douter de la putridité des humeurs. Cette *fièvre putride*, que nous supposons *bénigne*, demande à plus forte raison qu'on commence le traitement par évacuer. En conséquence, on donnera les *boissons*, les *lavemens*, le *vomitif*, la *crême de tartre*, (*tartrite acidule de potasse*) et le *petit lait émétisé*, dans l'ordre prescrit (509); et dès que

la tête paraîtra se prendre, on appliquera, sous la plante des pieds, des *sinapismes*, ou s'ils ne produisent pas promptement leur effet, des *vésicatoires* au gras des jambes (490, note).

513. On sera sévère sur les alimens; on n'en donnera pas que les accidens ne soient calmés. On acidulera avec le suc de citron ou le vinaigre toutes les boissons, et on donnera de temps en temps un peu de bon vin vieux dans les trois quarts d'eau. L'orage cédera facilement à ces moyens; on purgera (480). Et si, après que le ventre sera entièrement débarrassé, il reste quelques mouvemens fébriles, le malade prendra, toutes les deux ou trois heures, six cuillerées à bouche, ou environ, de *vin de quinquina, acidulé avec* 10 *ou* 12 *gouttes d'élixir de vitriol*, que l'on continuera jusqu'à ce qu'ils soient entièrement disparus. Si l'on avait de la peine à trouver de ce vin, on peut le préparer sur-le-champ, en faisant bouillir 6 décagrammes (2 onces) de *quinquina* concassé très-menu, dans un litre (une pinte) d'eau, jusqu'à réduction de moitié; on laisse reposer, on tire à clair, on les mêle à un demi-litre (une chopine) de vin de Bordeaux ou de Bourgogne, vieux, et on y ajoute 50 à 60 gouttes d'*élixir de vitriol.*

ARTICLE III.

Traitement de la Fièvre bilieuse.

514. La *fièvre bilieuse* (507) demande également que l'on commence le traitement par de promptes évacuations. Toutes les boissons doivent être acidulées avec le citron ou le vinaigre : ou bien le malade boira de la limonade , de l'orangeade , de l'eau de groseilles , etc. On lui donnera l'*ipécacuanha* (463), qu'on répétera en raison de la quantité des matières évacuées ; les *lavemens* , la *crême de tartre* , (*tartrite acidule de potasse*) , *le petit lait émétisé* , etc. (509). Cependant si le pouls , dur et fréquent , est encore plein et embarrassé , s'il y a chaleur , douleur considérable aux hypocondres , il faudra peut-être commencer par faire une saignée au bras. L'avis d'un médecin serait bien nécessaire ici , car il s'agit de décider laquelle des deux évacuations sanguine ou alvine , est la plus urgente. Pour moi je pense qu'à moins que les symptômes en question ne soient très-graves , il faut d'abord entraîner la bile qui se trouve dans l'estomac et les intestins , afin d'empêcher qu'elle ne passe dans la circulation , et réserver la saignée , supposé que les symptômes restent

les mêmes, après l'ipécacuanha et les lavemens.

515. S'il faut saigner, on saignera dans le fort du redoublement, avant la sueur ; et si après la saignée la bouche est toujours mauvaise, si l'estomac ne paraît pas débarrassé, on reviendra le lendemain à l'*ipécacuanha* etc., qu'il faudra peut-être réitérer une 3e. fois, en mettant un jour d'intervalle : car les vomitifs, les lavemens, la *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), et le *petit lait émétisé*, sont les grands moyens d'abréger la durée de cette fièvre. S'il en fallait venir à une seconde saignée, parce que le pouls et les douleurs seraient toujours les mêmes, on la ferait faire au pied, le lendemain de la première ; s'il survient du délire avec assoupissement etc., on appliquera les *vésicatoires*, etc. (490, note), et on terminera le traitement par les purgations (480), le *vin de quinquina* (513).

516. Mais il est rare que la *fièvre bilieuse* soit aussi grave, et communément on n'a besoin ni de saignée ni de vésicatoires. Au reste la diète doit être sévère en raison de l'intensité de la maladie. Si le malade est en état de manger des fruits cuits (510), ils lui feront grand bien ; et si l'on est dans la saison, les fruits bien mûrs aigrelets, tels que les fraises,

les cerises, les groseilles, les framboises, les raisins, pris peu à-la-fois et souvent, sont très-salutaires. Les bouillons aux herbes sont les seuls qu'il se permettra jusqu'à la convalescence (482).

§. IV.

Des Fièvres malignes, etc.

517. S'il n'existe pas de fièvre simple (455); si elles sont toutes plus ou moins composées ou compliquées, de manière qu'il n'y en a pas qui ne présente des symptômes qui appartiennent également à d'autres, toutes les classifications qui en ont été faites doivent être plus ou moins défectueuses; aussi ont-elles été peu suivies. Il y a même des médecins qui, n'ayant égard qu'au danger ou à la sécurité dont elles sont accompagnées, n'en parlent que sous le nom de *malignes* ou de *bénignes*. C'est en adoptant cette division, que nous plaçons sur la même ligne les *fièvres putride, nerveuse* et *maligne proprement dite*, qu'on appelle encore, en raison des symptômes prédominans, ou des lieux où on les observe, *pétéchiale, pourprée, miliaire, pestilentielle; fièvre d'hopital, des prisons, des camps, des vaisseaux*, etc.

518. En effet, toutes ces fièvres ont une marche plus ou moins insidieuse, qui, amenant des phénomènes et des accidens que le début ne pouvait faire craindre, déroute souvent les plus expérimentés. D'ailleurs elles ont toutes une foule de symptômes communs, et qui sont d'autant plus graves que la fièvre approche le plus de la *pestilentielle* (459, note); et comme leurs symptômes présentent des indications également communes, qui généralisent le traitement, ce serait se répéter, que de faire autant de paragraphes que nous venons de nommer de *fièvres*. Nous ne décrirons que les symptômes généraux et communs à toute *fièvre maligne*; et nous ne parlerons de ceux de la *fièvre putride-maligne*, et de la *fièvre lente-nerveuse*, que comme ayant quelques caractères qui leur sont particuliers.

519. Les fièvres malignes débutent rarement avec des caractères de malignité. Elles sont le plus souvent précédées plusieurs jours d'avance, par quelques symptômes qui ne semblent annoncer que quelqu'indisposition. Cependant il en faut excepter la *peste*, et certaines *fièvres pestilentielles* et *épidémiques* (459, note), dans lesquelles on voit quelquefois le malade tomber comme frappé de la foudre. Mais nous ne pouvons nous occuper de ces

dernières maladies, parce que, ne se gagnant que par contagion, il n'est pas à supposer que les voyageurs, qui doivent avoir toujours des renseignemens certains sur la salubrité des pays qu'ils ont à parcourir, s'y exposent volontairement.

520. Les *fièvres malignes* dont nous devons parler sont celles qui peuvent survenir spontanément, parce qu'on a vécu ou que l'on vient de vivre sous l'influence des causes capables de les faire naître; telles sont: une habitation basse et humide; l'air corrompu par les émanations des animaux et des végétaux en putréfaction, ou par les cadavres des cimetières et des lieux qui ont été le théâtre de la guerre, etc.; la nourriture mal-saine; les substances animales, mangées sans être mélangées de végétaux; la viande et le poisson gardés trop long-temps; le blé gâté, l'eau croupie; la mal-propreté, l'adversité, le chagrin, etc. Si à toutes ces causes se joignent des excès de quelque genre que ce soit, sur-tout dans les plaisirs de l'amour, dans les travaux de l'esprit ou du corps, comme des veilles, des fatigues, de longs jeûnes volontaires ou forcés etc.; il arrivera qu'une personne d'une constitution molle et relâchée, d'un tempérament mélancolique ou phlegmatique, tom-

bant malade, ne pourra avoir qu'une maladie très-grave, que l'on reconnaîtra pour être une *fièvre maligne*, si elle présente les symptômes suivans :

521. Le malade est abbattu, il est las, fatigué, faible après le moindre mouvement; il a les membres comme brisés; il a des étourdissemens, des pesanteurs, des douleurs dans la tête; il est dégoûté, triste; il a l'humeur fort inégale et quelqu'absence d'esprit. Cependant le pouls est presque dans l'état naturel, plutôt petit qu'élevé, et l'on observe du dérangement ou de la diminution dans les excrétions. Cet état dure plus ou moins de jours.

522. A ces symptômes avant-coureurs, succèdent la perte de l'appétit, l'insomnie, le découragement, des soupirs profonds, quelquefois la crainte de la mort. Alors le pouls, toujours petit, devient plus fréquent, dur, et par la suite intermittent. La langue se sèche, sans altération; il survient de petits froids et de petites chaleurs; des envies de vomir et quelquefois un vomissement de bile : le mal de tête devient considérable, et il est accompagné de pulsations ou de battemens dans les artères temporales. Les yeux paraissent souvent rouges et enflammés, et le malade ressent des douleurs dans le fond des orbites. Il a un

bourdonnement dans les oreilles : la respiration est laborieuse et souvent interrompue. Il se plaint de douleurs dans la région de l'estomac, dans le dos, dans les reins. La langue, qui était devenue blanche, change de couleur ; elle devient noire et gercée, et les dents se couvrent de tartre en forme de croûte noirâtre. Le malade rend quelquefois des vers par haut et par bas ; il frissonne, il tremble et quelquefois il délire.

523. Le sang tiré de la veine paraît dissous et se putréfie promptement. Les déjections sont très-fétides, quelquefois verdâtres, noires ou d'une couleur rougeâtre. La peau, d'abord sèche, aride, brûlante, devient insensiblement froide, gluante ; ou elle se couvre de taches pâles ou rouges, qu'on appelle *pétéchies*, *pourpre* etc., ou livides, brunes, noires qui sont alors autant de points gangréneux. Enfin il survient quelquefois des hémorrhagies par la bouche, par le nez, par les yeux etc. ; un délire continuel, la prostration des forces, la perte de tout sentiment ; le malade n'entend plus, etc., etc., etc.

524. Cette maladie dure plus chez les jeunes gens, moins chez les vieillards qui, lorsqu'elle leur est funeste, périssent du onze au treizième jour. Ceux qui, parmi eux, en reviennent, en gardent

gardent souvent des impressions fâcheuses qui les font traîner long-temps, et auxquelles ils succombent quelquefois. Elle est moins dangereuse pour les jeunes gens, chez qui on la voit durer 30, 45, 60 jours et au-delà. Il n'est pas rare d'en voir qui, après avoir été très-mal, même à la mort, pendant 15, 20, jusqu'à 30 jours, néanmoins en réchappent (*a*).

525. Mais on peut espérer une issue favorable si, vers le 4e. ou 6e. jour, il s'établit un cours de ventre léger, une chaleur douce et une sueur modérée, et, quand ils durent un certain temps, ils emportent souvent la maladie. Il faut donc bien se garder de les arrêter. S'il survient des pustules miliaires entre les taches pourprées, et de la gale aux lèvres et au nez, vers le déclin, c'est un signe favorable. Il est également avantageux que le pouls s'élève par l'usage du vin ou de tout autre cordial, et que vers la fin il survienne la surdité, des tumeurs, n'importe dans quelle partie du corps; des abcès aux aînes, aux parotides, etc.

526. Si, au lieu de tous ces symptômes, le

(*a*) *Mélanges de Physique et de Médecine*, par Ch. LE ROY, tom. I.

malade a une diarrhée excessive, avec le ventre dur et enflé ; s'il a des taches noires ou livides sur la peau, des aphthes dans la bouche, des sueurs froides et visqueuses ; s'il perd la vue, ou si sa vue s'égare ; s'il éprouve un changement dans la voix, la difficulté d'avaler ; le tremblement de la langue et l'impossibilité de la rentrer dans la bouche ; s'il manifeste une propension constante à se découvrir la poitrine etc., etc., il faut craindre une issue fâcheuse ; et l'on ne doit plus rien espérer lorsque la sueur et la salive sont teintes de sang, que les urines sont noires ou déposent un sédiment de cette couleur ; que le malade a des *soubre-sauts* dans les tendons ; que les déjections ichoreuses, fétides et involontaires, sont accompagnées du froid des extrémités, etc.

527. Pour que cette *fièvre* si grave, si dangereuse et quelquefois si funeste (526), prenne le nom de *putride-maligne*, il faut que le malade éprouve, dans les commencemens, un sentiment d'amertume excessif dans la bouche, un dégoût considérable, de la plénitude (505), et de la chaleur dans l'estomac et dans les hypocondres ; une chaleur âcre dans toute l'habitude du corps avec altération ; des nausées, un vomissement d'humeurs âcres ou bilieuses, des déjections de mêmes matières, et extrê-

nement fétides ; un pouls petit, dur, fréquent, irrégulier, intermittent, etc.

528. Et on la nomme *lente-nerveuse* si, au pouls de la *fièvre putride-maligne*, et à une partie des symptômes (521 et suiv.), se joignent les suivans : des urines pâles, et qui ressemblent à de la petite bière éventée ; une respiration difficile, de l'oppression dans la poitrine ; de petits froids et de petites chaleurs qui se manifestent par la rougeur du visage ; la langue sèche sans grande altération, de grands soupirs, de légères absences d'esprit, des vertiges, etc., etc. Les signes que nous avons dit être avantageux dans la *fièvre maligne* (525), le sont également dans les *fièvres malignes-putrides* et *nerveuses*. Nous observerons seulement que les crachats abondans sont un symptôme favorable dans cette dernière maladie.

529. Il n'est personne qui ne sente que de pareilles maladies ne peuvent et ne doivent être traitées que par un médecin très-instruit. Nous ne pouvons donc que répéter ce que nous avons déjà dit relativement à la *fièvre rémittente* (500). Dès qu'on se sentira menacé, qu'on se fasse descendre dans la première grande ville, et si l'on est dans un vaisseau où il n'y a pas de chirurgien, qu'on se fasse

relâcher dans la ville la plus prochaine. D'après la manière dont elles débutent le plus souvent (521), on en a le temps. Cependant il n'y en a pas à perdre, et aux premiers symptômes il faut penser aux secours dont on va avoir besoin. On y sera même forcé si la faiblesse est telle que le moindre mouvement fatigue à l'excès et fait tomber en syncope, comme il arrive quelquefois, lorsque la *fièvre maligne* doit être *lente-nerveuse*.

530. D'ailleurs cet état d'abattement, de découragement, de tristesse, de frayeur, de crainte de la mort (522 et suiv.), demande que le malade voie promptement celui qui non-seulement doit travailler à le guérir, mais encore à le consoler. Dans ces maladies, l'ame est profondément affectée, et s'il était possible d'en bannir les idées noires qui la tourmentent, on leur ôterait beaucoup d'intensité. Le vrai médecin est sensible; il ne peut voir sans être déchiré, la position véritablement désolante de ces infortunés pour qui les douleurs du corps sont les moindres souffrances. Il se hâte de verser dans leur sein le baume de l'espérance, le premier des remèdes dans toutes les maladies; et la confiance que l'on a en lui, donne à ses avis, à ses conseils, à ses encouragemens, une force, un pouvoir que n'ont

pas ceux même du meilleur ami qui ne serait pas médecin.

531. Nous ne décrirons donc pas le traitement qui convient à ces fièvres, parce qu'il doit varier comme varient les phénomènes qu'elles présentent. Ici où la nature est sans ressort, où le sang est dissous et sans consistance (523), où les solides sont dans un relâchement plus ou moins absolu, où par conséquent il ne faut tendre qu'à ranimer, soutenir, fortifier, la saignée est certainement contre-indiquée. Cependant on a vu quelquefois survenir des symptômes d'inflammation qui l'ont rendue tellement nécessaire, qu'elle a sauvé le malade. Les *vésicatoires* (490, note), si puissans dans la *fièvre lente-nerveuse*, parce qu'ils généralisent la maladie; qu'ils l'appellent de l'intérieur à l'extérieur, et que par l'irritation qu'ils occasionnent, ils donnent du ton aux fibres amorties, sont le plus souvent contre-indiqués dans les *fièvres malignes*, dans la crainte de la *gangrène* (389), dont le malade est toujours plus ou moins menacé dans ces terribles maladies; il faut se contenter alors de *synapismes*. Cependant le professeur LE ROY (524, note) dit devoir le salut de plusieurs vieillards, aux *vésicatoires* appliqués de bonne heure. Tant il est vrai que, dans de

pareilles circonstances, le tact du médecin éclairé est le seul guide qu'il puisse suivre.

532. Mais les remèdes qui paraissent convenir à toutes ces fièvres, sont les *vomitifs*, surtout dans les commencemens; car après quelques jours, ils ne sont pas aussi sûrs. Les *lavemens*, les *laxatifs*, *le tartre stibié* (*tartrite de potasse antimonié*) en lavage, tant que le malade a la force de le supporter, sont encore de bons remèdes. Mais ceux dont on tire le plus d'avantages sont les *acides*, le *vin* et le *quinquina*. Il faut que tout ce que le malade prend, même ses alimens, soient acidulés, sur-tout dans les *fièvres malignes et putrides*. Dans la *fièvre lente-nerveuse*, on se conduit d'après les effets que les acides produisent sur la poitrine. Le *vin* (491 et suiv.) convient dans toutes: il faut seulement le donner à des doses incapables d'échauffer trop le sang. Quant au *quinquina*, il doit être donné à grandes doses et continué long-temps. Le malade le prend dans du vin, acidulé avec l'*élixir de vitriol* (513).

533. Mais ce dont il faut s'occuper, conjointement avec le médecin, c'est du *régime*. Il est de la plus grande importance dans ces maladies. Comme les principales indications qu'elles présentent sont de soutenir les forces

et de combattre la disposition des humeurs à la putridité, il suit que les alimens sont autant utiles ici, qu'ils sont nuisibles dans la plupart des autres maladies. Car, outre leur propriété, connue de tout le monde, de restaurer, ils ont encore celle de corriger la tendance des humeurs à la putridité.

534. On donnera donc peu à-la-fois, mais fréquemment, du gruau, de la panade, etc., acidulé avec le suc d'orange, de citron, etc., ou de la gelée de groseilles; et on y ajoutera un peu de vin, si le malade est très-faible et très-abattu. On peut lui donner encore des fruits bien mûrs, ou plutôt cuits, comme des cerises, des groseilles, des pommes, des pruneaux etc., au goût du malade. Il boira souvent et peu à-la-fois, du *petit-lait* mêlé avec un quart de vin, et acidulé comme les alimens, et même de temps en temps une cuillerée de vin de Bordeaux, pur, sur-tout lorsqu'il a des faiblesses.

535. Il faut tenir le malade très-proprement, le changer dès qu'il aura sué, à plus forte raison dès qu'il se sera sali, et emporter au loin les déjections aussi-tôt qu'ils les aura rendues. On le changera de lit tous les jours, s'il est possible, et on laissera exposées au grand air toutes les parties de celui qu'il vient de

quitter. On aura soin de tenir fraîchement la chambre dans laquelle il couche : il faut que cette chambre soit très-grande, susceptible d'être bien aérée par l'ouverture de fenêtres et de portes opposées (478), et on en renouvellera l'air plusieurs fois dans la journée, surtout si la saison est chaude. Il faut, de plus, asperger le lit, le plancher, les murs de la chambre, avec du *vinaigre*, ou réduire cet acide en vapeurs, en le jetant sur une pelle rougie au feu, ou en le faisant bouillir dans des vaisseaux évasés. On trempera des linges ou des mouchoirs dans cet acide, et on les fera flairer souvent au malade, etc.

536. Enfin, il faut que le malade soit parfaitement tranquille et à son aise ; qu'on éloigne de lui tout ce qui serait capable de le contrarier et de faire du bruit : car il y en a qui tombent en syncope au moindre mouvement qu'on fait dans leur chambre. Il n'aura donc que peu de monde autour de lui. Sa garde et quelqu'un, lorsqu'il a besoin d'être changé de linge ou de lit, voilà tout ce qu'il lui faut. Lorsqu'il sera entré en convalescence, il se conduira comme nous avons dit (482).

§. V.

Des Fièvres éruptives, telles que la Petite-Vérole, la Rougeole, la Fièvre-rouge ou Scarlatine, la Fièvre miliaire et l'Erysipèle.

537. La *petite-vérole*, la *rougeole*, la *fièvre scarlatine*, la *fièvre miliaire* et l'*érysipèle*, sont des fièvres continues qui diffèrent beaucoup de celles dont il est parlé (471 et suiv.). On a vu jusqu'ici ces maladies se guérir par des évacuations plus ou moins copieuses du ventre, par des sueurs, des urines, etc.; et si quelques-unes ont présenté des taches ou des pustules (523), ce n'a été que symptomatiquement. Dans les maladies dont il va être question, l'éruption est essentielle; elle en est le principal caractère, et l'humeur qu'elle rejette tient souvent lieu de toute autre évacuation. La fièvre n'y est que l'instrument dont la nature se sert pour porter la matière morbifique de l'intérieur à l'extérieur, et disposer la peau à la recevoir; aussi cesse-t-elle, en général, dès que cette humeur est établie dans le foyer où elle doit se préparer, pour ensuite s'évacuer ou s'anéantir par la dessication.

538. L'éruption est donc ce qui doit occuper essentiellement dans le traitement de ces maladies. A-t-elle son cours ordinaire, c'est-à-dire, l'humeur une fois parvenue à la peau y reste-elle le temps suffisant pour acquérir le dégré de maturité nécessaire à sa coction ? alors ces maladies sont *bénignes*, et tellement douces que souvent le malade se trouve guéri sans avoir été tenu de s'aliter : mais cette éruption est-elle contrariée par une cause quelconque, et l'humeur qu'elle doit évacuer est-elle forcée de s'arrêter, de rétrograder, de rentrer en dedans ? alors ces maladies, de calmes qu'elles devaient être, deviennent orageuses, malignes, funestes, puisqu'il peut en résulter la perte du malade.

539. Ces maladies sont donc *bénignes* ou *malignes* (517), et il y a beaucoup à croire qu'on n'en verrait jamais de cette dernière espèce, excepté lorsqu'elles sont *épidémiques*, sans les fautes que l'on commet sans cesse dans le regime, et souvent dans le traitement qu'elles exigent. *Bénignes*, elles se guérissent par les seuls efforts de la nature ; *malignes*, elles sont souvent au-dessus de toutes les ressources de l'art. La plus dangereuse de ces maladies est sans contredit la *petite-vérole*, qui est en outre la plus commune ; mais la nature qui a

voulu que tout le monde y fût assujetti, car peu de personnes en sont exemptes, a voulu aussi que tout le monde pût s'en préserver.

540. Elle a pour cela inspiré cette opération aussi salutaire que simple et facile, appellée *inoculation*; bienfait inestimable, qui, si tout le monde en connaissait le prix, sauverait tous ceux qui doivent avoir cette maladie, et même parviendrait à l'anéantir entièrement, puisque l'inoculation mérite à peine le nom de maladie; tandis que la *petite-vérole*, lorsqu'elle ne tue pas, laisse presque toujours des difformités et souvent des infirmités incurables (*a*). Ce n'est donc pas sans raison que nous avons conseillé (*b*) de ne jamais se mettre en voyage, particulièrement sur mer, sans avoir eu la petite vérole naturellement, ou sans avoir été inoculé.

541. Mais, comme l'inoculation n'est pas pratiquée universellement, même à beaucoup près, et que la petite-vérole n'attaque pas seulement dans l'enfance, il est à craindre de voir encore, ce qui n'est arrivé que trop souvent, cette maladie surprendre en route, et le voya-

---

(*a*) *Médecine domestique*, tom. II, chap. XII, §. II.

geur y succomber, ou rester infirme le reste de ses jours, parce qu'il a manqué de secours, ou qu'il n'a reçu que ceux d'ignorans ou de charlatans; nous allons donc traiter de cette maladie.

ARTICLE PREMIER.

De la Petite-Vérole.

542. Les personnes qui n'ont pas eu cette maladie, la plus contagieuse de nos contrées, et qui savent que chacun doit l'avoir dans un temps ou dans un autre, sont dans un tourment perpétuel, inspiré par la seule crainte de la gagner; et quand elle arrive, cette crainte peut jetter la machine dans un tel désordre que l'éruption ne puisse s'effectuer. Mais ceux qui doivent sur-tout la redouter, sont ceux qui se livrent à des excès de quelque genre que ce soit; car il est bien prouvé que ceux-là courent plus de risques dans cette maladie, qui n'observent aucune règle dans leur manière de vivre, qui sont adonnés à la débauche, qui mangent beaucoup, qui ne prennent que des alimens grossiers et indigestes, qui, ne faisant pas assez d'exercice, abondent en humeurs grossières, etc.

543. La petite vérole se montre dans toutes

les saisons, mais sur-tout l'été. On dit qu'elle est *discrète*, quand les boutons sont séparés les uns des autres, et on l'appelle *confluente* quand les boutons sont tellement serrés qu'ils se touchent et se confondent; mais c'est toujours la même maladie, et très-souvent la *confluente* est aussi heureuse que la *discrète*.

544. Elle s'annonce, comme toutes les fièvres (460), par des alternatives de chaud et de froid, avec des douleurs dans les reins et dans la tête; des envies de vomir, et quelquefois le vomissement; le pouls est vîte, élevé, et la peau est brûlante, etc. Le malade est agité; son sommeil est interrompu par des frayeurs et une sorte d'horreur, s'ymptôme ordinaire de l'éruption prochaine, qui paraît vers le troisième, ou mieux vers le quatrième jour. Ce n'est d'abord que des points rouges, semblables à des piquures de puces, qu'on apperçoit sur le visage, sur les poignets, ensuite sur le cou, la poitrine, les bras, etc., et ainsi graduellement jusque sous la plante des pieds : ces points grossissent peu-à-peu, et deviennent des boutons qui se remplissent d'une matière d'abord claire, ensuite épaisse, blanche, et enfin de couleur jaunâtre, qui suinte, se forme en croûte, se dessèche, etc., etc., etc.

545. L'éruption va bien, si, marchant comme

nous venons de le dire, de la tête aux pieds, elle va lentement ; si la fièvre qu'on appelle d'*éruption* tombe dès que les pustules paraissent ; si ces pustules ont une base bien rouge, si elles se remplissent d'une matière qui se transforme insensiblement en un véritable *pus*, car ces boutons sont autant de petits *abcès* : si enfin, vers le onzième ou douzième jour, le visage commence à se dégonfler, tandis que les mains, le corps et les pieds se gonflent à leur tour. A cette époque il survient des mouvemens fébriles, dont on s'apperçoit à peine dans les *petites-véroles bénignes*, mais qui sont d'autant plus sensibles que la maladie est moins régulière, plus orageuse ; on leur donne le nom de *fièvre secondaire* ou *fièvre de suppuration*.

546. Mais lorsque l'éruption paraît au commencement du troisième jour, ou même du deuxième, et que la fièvre d'éruption ne cesse point, c'est un signe défavorable. Si les pustules sont petites, applaties, brunes, livides, tachetées de noir au milieu et pleines d'une eau claire ; si entre elles on apperçoit des pétéchies ou des taches de pourpre (523), le danger est encore plus grand. Enfin, s'il y a suppression d'urines, ou si elles sont pâles, sanglantes, etc. ; si les selles sont verdâtres ou

sanglantes et très-fétides ; s'il survient des frissons dans le fort de la maladie, s'il y a du délire, si le visage ne se gonfle pas, s'il s'affaisse avant que les boutons soient en maturité, etc., etc., il n'y a presque rien à espérer, et il ne faut pas moins que l'expérience du médecin le plus consommé dans son art, pour empêcher le malade de succomber sous le poids de ces terribles accidens.

547. Le traitement de la petite-vérole dans l'état décrit (545), se borne au *régime*, comme nous l'avons déjà dit ; cependant il faut toujours appeller un médecin, qui s'avisera d'autant moins de prescrire des remèdes qu'il sera plus instruit. Ici la nature fait tout, comme nous avons vu dans la *fièvre continue bénigne* (475 et suiv.). Son ministre doit être simple spectateur : il doit seulement empêcher qu'il ne se commette dans le regime, des fautes capables d'entraver cette marche, et par-là donner lieu à des accidens plus ou moins difficiles à guérir ; mais en l'attendant, ou s'il n'y en a pas dans le canton, voici ce qu'il y a à faire :

548. Le malade se mettra à la *diète végétale*, quel que soit d'ailleurs son appétit ; il ne se permettra ni volaille, ni poisson, ni bouillon ; il mangera à dîner et à souper une soupe aux

herbes, ou une panade, ou du pain bouilli dans parties égales de lait et d'eau, avec un peu de sucre, et dans le courant de la journée des pommes cuites, des pruneaux, ou tout autre fruit de la saison, mais cuits. Pour boisson il prendra du petit-lait clarifié, ou de la décoction d'orge avec le miel; ce qu'il boira sera toujours chaud. Il mettra les pieds et les mains dans l'eau tiède, et il prendra des lavemens. S'il est tourmenté par des maux de cœur et des envies de vomir, on tâchera de les calmer par la boisson donnée en petite quantité à-la-fois, mais souvent répétée, et par des lavemens qui dans ces cas font diversion; car il faut, si l'on peut, se passer de vomitif qui, par les secousses qu'il suscite, augmente nécessairement l'éruption du visage.

549. Quelquefois il y a des boutons dans le gosier en assez grand nombre pour gêner la déglutition, et même empêcher d'avaler; alors le malade se gargarisera avec de l'eau miellée, à laquelle on ajoute un peu de vinaigre. Si l'on apperçoit sur les paupières des pustules assez multipliées pour faire craindre qu'en grossissant elles ne forcent les yeux d'être fermés, il faut, pour prévenir l'inflammation de la cornée, les étuver sans cesse, avec un linge fin, ou un peu de charpie trempée dans parties égales

égales de lait et d'eau tiède : si par négligence le collement des paupières était déjà effectué, on appliquera sur les deux yeux, de petits cataplasmes de mie de pain et de lait, ou mieux de pulpe de pomme de reinette cuite et chaude, et on les continuera jusqu'à ce que les yeux soient ouverts : alors on reprendra les petites fomentations de lait et d'eau.

550. Il n'est pas nécessaire que le malade garde le lit les quatre premiers jours de la maladie, c'est-à-dire, le temps qui précède l'éruption, quoique ce soit souvent, dans la *petite vérole bénigne*, le temps où il soit le plus malade (545). Qu'il se couvre de ses habits de chambre ordinaires ; qu'il se tienne dans une bergère, à l'abri du courant d'air : voilà tout ce qu'il faut ; car il est de la plus grande importance qu'il soit tenu fraîchement. Il faut en conséquence, que sa chambre soit grande, et qu'on en renouvelle l'air souvent dans la journée (478), en prenant toutefois les précautions indiquées par la saison.

551. C'est un préjugé bien funeste que de vouloir que le malade soit toujours chaudement dans son lit, sous des couvertures doublées, triplées, etc. et entre des rideaux bien fermés ! Si, à ces moyens, on ajoute des boissons et des remèdes *sudorifiques*, c'est-à-dire,

échauffans, on voit la fièvre augmenter, tandis qu'il est si important de la tenir à un degré modéré, et l'éruption hâter sa marche, la précipiter ; de sorte que, la matière n'ayant pas eu le temps de parvenir à sa maturité, il en résulte des suites plus ou moins fâcheuses, et au moins des abcès, ou des dépôts sur plusieurs parties du corps, qui ont plus ou moins de peine à guérir ; au lieu qu'en tenant le malade dans une température telle qu'elle ne soit pas assez froide pour éteindre la fièvre, ni assez chaude pour lui donner plus d'activité qu'elle n'en doit avoir, l'éruption marche comme nous l'avons dit (545), et la maladie guérit toute seule.

552. Il faut de plus que le malade soit proprement ; en conséquence il sera changé de linge tous les jours. On ne doit rien craindre si ce linge est blanc de lessive, bien sec et chaud. Rien de plus dangereux que de vouloir que le malade reste dans son même linge tout le temps de la maladie. La propreté, nécessaire dans tous les temps de la vie, l'est sur-tout dans les maladies, et à plus forte raison dans celles de la peau ; car le linge ne peut s'imbiber que d'une quantité donnée de la matière de la *transpiration* (723) ; et si la peau en fournit beaucoup, comme dans la

petite vérole ; si en outre elle fournit une matière épaisse et susceptible de se durcir, il n'est personne qui ne sente que ne pas renouveller le linge souvent, c'est vouloir que la matière de la transpiration et de la sueur, et ensuite l'humeur de la petite vérole, restent sur la peau faute de pouvoir être imbibées, et soient résorbées par les pores, ou bouchent ces pores de manière à arrêter le cours de ces évacuations. Dans tous ces cas, les maux qui peuvent en résulter sont incalculables.

553. Si le malade est connu pour avoir eu peur de la petite vérole dans le temps qu'il était en santé, il faut faire l'impossible pour qu'il l'ignore pendant toute la maladie. Il faut en conséquence que la garde ait la leçon à cet égard, et qu'elle refuse toutes les visites, sur-tout celles de gens indiscrets. Il faut encore qu'il n'y ait ni glace, ni miroir dans la chambre du malade. C'est par ces moyens simples et faciles à employer, qu'on voit le malade parvenir, peu-à-peu et sans accidens, au terme de cette maladie, et à la convalescence, pendant laquelle il sera purgé deux ou trois fois (480). Quand les boutons sont mûrs, on les coupe comme nous le disons (565).

554. Mais il faut convenir qu'on ne voit guère de ces petites véroles heureuses que

chez les enfans, ou chez les jeunes personnes qui n'ont pas encore abusé de leur estomac, et qui ne se sont livrées à aucune sorte d'excès; car, pour peu que celui qui va avoir la petite vérole ait vécu, il faut s'attendre à quelque irrégularité dans la marche de la maladie, et peut-être à quelques-uns des accidens décrits (546). D'ailleurs cette maladie est souvent *épidémique* (459, note), et il est rare qu'alors elle soit *bénigne*; il faut donc, du moment où on appercevra quelque écart dans la marche (445 et suiv.), faire de nouvelles diligences pour se procurer un médecin. Si enfin l'on ne peut absolument en avoir, observateur attentif de tous les phénomènes qui se présentent, on se conduira comme nous allons dire, ayant égard au tempérament, à l'âge, à la manière de vivre du malade, etc. Par exemple :

555. Les personnes jeunes, fortes, pléthoriques, peuvent avoir besoin d'être saignées, et il faut s'y déterminer si le pouls est vîte et dur, si la peau est sèche et ardente, etc. Il faut même réitérer la saignée 12 ou 15 heures après, si ces symptômes d'inflammation (484) persistent. Ils cèdent ordinairement à la première. Cependant TISSOT a fait faire jusqu'à quatre saignées à des jeunes gens qui étaient dans ce cas; mais il n'y a qu'un médecin qui

puisse ordonner de répandre autant de sang : nous en conseillons tout au plus deux ; car si l'on s'avisoit d'éteindre la fièvre (551), on affaiblirait le malade, et l'éruption ne pourrait avoir lieu : d'où naîtraient tous les désordres que l'on voudrait prévenir.

556. Mais plus fréquemment il y a plénitude d'humeur ; car il est d'observation que la petite vérole prend aux adultes assez souvent après une débauche. Dans ces cas, l'estomac est embarrassé ; les maux de cœur, les envies de vomir et le vomissement sont plus ou moins considérables : il faut favoriser cette évacuation, et même donner l'*ipécacuanha* (463) si le vomissement se fait trop attendre. Il ne s'agit point ici de craindre d'augmenter les boutons du visage (548), il faut débarrasser l'estomac ; il faut même faciliter les évacuations du ventre, au moyen de lavemens qu'on rendra *laxatifs* avec une cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*) : c'est remplir l'intention de la nature qui, dans le début de cette maladie, tente souvent ces évacuations par haut et par bas, et qui, par-là, prévient la putridité des humeurs.

557. Enfin il peut arriver que le malade soit d'une constitution délicate, faible, nerveuse, etc. et que, bien différent des jeunes gens plé-

thoriques (555), il n'ait pas assez de *fièvre*. Si donc le pouls est petit, profond et donnant la sensation d'un ver qui rampe, et s'il y a faiblesse, abattement, etc., ces circonstances demandent qu'on ranime, qu'on soutienne les forces, en un mot, qu'on excite la fièvre, sans laquelle il ne peut y avoir d'éruption (551). Les cordiaux deviennent alors nécessaires, et, comme nous n'en connaissons pas de meilleur que le bon vin (491), on en mettra une sixième partie, ou même un quart dans le petit-lait, ou dans la boisson que le malade aura adoptée, et on l'acidulera avec la gelée de groseilles ou le jus de citron; s'il y a soulèvement d'estomac sans vomissement, on donnera l'*ipécacuanha* (463). Il prendra des soupes, des panades, etc. (548). Cependant ces remèdes seraient de peu d'utilité, s'ils n'étaient secondés par le régime (548 et suiv.). Il faut donc, quand on a employé la *saignée*, ou le *vomitif*, ou le *vin*, selon qu'ils sont indiqués, en rester là, et ne s'occuper que du régime en attendant l'éruption; car il ne s'agit encore ici que du premier temps de la maladie, c'est-à-dire, de la *fièvre éruptive* (545).

558. Le second temps, ou le temps de l'*éruption*, pendant lequel les boutons poussent, demande que l'on soit encore plus attentif aux

phénomènes qui l'accompagnent ; car le succès dépend de la régularité de l'éruption (538). Il faut, avons-nous dit encore, qu'elle marche lentement (545). Si donc au moment où les boutons, c'est-à-dire, les piquures de pus se montrent, il y a trop de chaleur, trop d'agitation, l'éruption sera trop précipitée, les pustules ne se formeront pas, la matière ne prendra pas les caractères qu'elle doit avoir, etc.; de-là des maux sans nombre.

559. Pour les prévenir, il faut rafraîchir la chambre du malade, le faire sortir de son lit pendant quelques heures, et quand il s'y remettra, ne le couvrir que légèrement. Il boira abondamment de la décoction d'orge et de miel, acidulée avec le vinaigre, ou le suc de citron, la gelée de groseilles, etc. Il ne mangera pas, à moins que son estomac ne le demande fortement, etc. etc.

560. Quelquefois, à cette époque, on voit le malade avoir de la difficulté d'uriner, et même ne pouvoir pas uriner du tout : comme rien n'est plus avantageux dans la petite vérole qu'une évacuation soutenue et abondante d'urine, il n'est pas de moyens qu'il ne faille employer pour y parvenir. Chaque fois que le besoin d'uriner se fera sentir, le malade sortira de son lit, marchera dans sa chambre,

même pieds nuds, si cela est nécessaire; et s'il n'est pas en état de se lever, il faut qu'il se tienne long-temps sur son lit à genoux, et qu'il s'efforce de rendre ses urines. Si ces moyens ne réussissent pas, on lui donnera une cuillerée à café d'*esprit de nitre dulcifié* (*alcohol nitrique*), dans un verre de sa boisson, et on répétera ce remède jusqu'à ce qu'il ait uriné.

561. Nous avons déjà recommandé les lavemens (548); ils sont d'autant plus nécessaires, qu'il arrive souvent des constipations opiniâtres. Dans cette maladie, on voit des malades être des 7, 8 jours de suite sans aller à la garde-robe, ce qui n'est pas sans inconvénient, puisque les matières qui séjournent trop de temps dans le corps, y contractent de l'acrimonie, qui peut conduire à la putridité; il faut donc prendre un lavement au moins tous les deux jours, et s'il n'évacue pas, le rendre *laxatif* avec une cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*).

562. Mais c'est encore à cette époque où l'on voit quelquefois la petite vérole, changeant de caractère, prendre celui de la malignité (521 et suiv.); effet qui est toujours dû à un régime échauffant. Alors il survient entre les pustules des *pétéchies* ou le *pourpre*; la matière des boutons reste claire et sans consistance; les

boutons s'affaissent ou rentrent en dedans. Tantôt le pouls est fort et dur, tantôt fréquent et faible; il y a oppression, inquiétudes, assoupissement; la peau est sèche, etc. Dans ces cas, le danger est menaçant; un médecin éclairé serait de la plus grande utilité, car il fait prendre un parti. Une saignée a quelquefois sauvé le malade lorsque le pouls s'est trouvé fort et dur, tandis qu'elle tuerait s'il était faible, quoique fréquent. Dans ce dernier cas, il faut les *vésicatoires*, ou les *sinapismes* (490 et suiv.) s'il y a lieu de craindre la *gangrène* (389). On administre en même-temps le *quinquina*, le vin et les acides, comme dans la *fièvre maligne* (532), et on soutient le malade avec de petites quantités, répétées souvent, de fruits de nature acides cuits, comme les pommes, les pruneaux, les cerises, etc.

563. Mais la période la plus dangereuse de la petite vérole, est celle de la *fièvre secondaire* ou de *suppuration*, qu'on appelle le troisième temps de cette maladie (545). Elle commence quand les boutons du visage changent de couleur et brunissent. A cette époque la nature cherche souvent à soulager le malade par un *cours de ventre*, et quelquefois par la *salivation*. Il faut bien se garder de la contrarier. On favorisera l'évacuation du ventre

avec 3 décagrammes (2 onces) de casse, ou de tamarins, bouillies dans 1 litre (une pinte) d'eau, que l'on prendra par petites tasses dans la journée; on soutiendra les forces par les fruits cuits ci-dessus (562).

564. Si, au lieu du cours de ventre, la fièvre est telle que le pouls soit fréquent et dur, que la chaleur soit considérable, la respiration laborieuse, etc., accidens encore dûs au régime échauffant; il faut sur-le-champ faire une saignée pour prévenir l'*inflammation de poitrine*, et insister sur les boissons rafraîchissantes acidulées (548). Si au contraire le malade s'affaiblit, si les boutons deviennent tout-à-coup pâles, les extrémités froides, etc. il faut se hâter d'appliquer les *vésicatoires* (490), et administrer le vin (491), qui, dans ce cas, produit souvent les plus heureux effets.

565. Comme la cause de ces accidens paraît être la résorbtion d'une partie de la matière de la petite vérole, on pourrait les prévenir par un moyen bien simple, l'ouverture des boutons. Cette opération est aussi douce que facile; le malade n'en ressent absolument aucune douleur, parce que la peau blanche que l'on ouvre n'a plus de sentiment. Elle se fait de deux manières, ou en piquant les boutons avec une

aiguille, ou en les coupant avec des ciseaux. La première méthode est plus expéditive, mais elle oblige à y revenir, parce que le petit trou se ferme, et le bouton se remplit de nouveau, quelquefois jusqu'à trois fois; avec les ciseaux, on est plus de temps, mais on n'y revient pas, parce qu'en emportant un peu de la peau, le trou ne peut plus se fermer.

566. Quoi qu'il en soit, si l'on préfère l'aiguille, on la plonge dans chaque bouton à mesure qu'il commence à jaunir, et l'on essuie le *pus* avec un peu de charpie sèche. On commence par ceux du visage, qui sont mûrs les premiers, et l'on va ensuite à ceux de toutes les autres parties du corps. Si l'on veut employer les ciseaux, on en a de fins qui coupent bien, et l'on emporte le sommet de chaque bouton; on essuie également avec la charpie sèche.

567. Les avantages de l'ouverture des boutons ne se bornent pas à prévenir la résorbtion de la matière variolique dans les voies de la circulation: par son moyen, on diminue encore la tension de la peau, ce qui soulage singulièrement le malade; et ce qui est important, sur-tout pour les femmes, on sauve le désagrément d'être marqué, et peut-être défiguré. Si, par quelque cause que ce soit, l'on

ne veut pas se déterminer à cette opération, qu'au moins l'on ne s'oppose pas à ce qu'une jeune personne se gratte et se déchire les boutons du visage, sans cependant emporter la peau : elle ne fait que ce que nous conseillons ici, et, sans se douter de l'effet qui doit en résulter, elle se préserve elle-même d'être marquée. Cette opération n'est pas nouvelle, on la pratique de temps immémorial en Asie, où les Bramines se servent d'une épine d'un bois particulier, et uniquement destinée à piquer les boutons de la petite vérole : ce qu'ils font avec beaucoup d'adresse, et une promptitude extraordinaire.

568. Nous devons observer que les accidens que nous venons de décrire, comme pouvant survenir dans la seconde et la troisième périodes de la petite vérole, sont rares, et très-rares dans celle qui est conduite comme nous l'avons conseillé (547-557). Nous ajouterons que dans la supposition où, par une cause quelconque, on l'aurait mal commencée, si l'on se conduit bien dans la seconde période (558), la troisième sera calme et exempte d'accidens. Il est donc important que le voyageur, ne pouvant avoir de médecin, ne se confie pas à ces chirurgiens de village, ou à ces charlatans, entre les mains de qui cette maladie est toujours plus

ou moins orageuse, et souvent si funeste. Il est certainement plus avantageux pour le malade d'être livré à lui-même dans de telles circonstances, que de se mettre à la discrétion de pareils ignorans.

569. Le quatrième temps de la petite vérole est celui de la *dessication*, pendant lequel on voit se former les croûtes, pour ensuite se détacher, et tomber plus ou moins promptement : c'est le temps des purgations qu'on répétera à deux ou trois jours d'intervalle, jusqu'à ce que les symptômes qui les indiquent soient entièrement disparus (480). L'on suit d'ailleurs le régime prescrit aux convalescens (482). Mais ce temps peut encore être celui où, lorsque l'humeur n'a pas été évacuée en totalité, il se forme des *abcès* ou des *dépôts* dans une ou plusieurs parties du corps : dès qu'ils s'annoncent, il faut travailler à les amener à *suppuration*.

570. Pour cet effet, on appliquera des cataplasmes (354), qu'on continuera jusqu'à ce que ces abcès soient ouverts, et encore par de-là, jusqu'à ce que les tumeurs soient entièrement fondues. Ordinairement le malade se sent assez bien pendant cette suppuration, il suffit alors de suivre le régime indiqué (482). Mais s'il se sentait faible, sans appétit, etc., il

faudrait qu'il se mît au lait, et qu'il prît tous les jours une prise de la poudre suivante :

Prenez de *sel essentiel de quinquina*, huit grammes, (deux gros);
de *rhubarbe*, choisie, en poudre, quatre grammes, (un gros).

Mêlez parfaitement, partagez en 18 prises égales. On prend chaque dose dans un peu de vin, ou dans la première cuillerée de soupe.

571. Enfin il peut survenir, à la suite de cette maladie, de la *toux*, de la difficulté de respirer, etc. : alors le malade changera d'air, et choisira celui qui est sec; il se mettra au *lait d'ânesse*; il fera de l'exercice, sur-tout celui du cheval, etc. Mais si la santé ne revient pas, il ira consulter un médecin dès qu'il en aura la force, et s'en rapportera à ses avis.

ARTICLE II.

De la Rougeole.

572. Cette maladie, aussi contagieuse et aussi commune que la *petite vérole*, car il paraît que chacun l'a une fois dans la vie, est comme elle *bénigne* ou *maligne*. Dans le premier cas elle est tellement douce, que le malade appelle rarement du secours; dans le

second elle est dangereuse, non-seulement par la gravité des symptômes, mais encore par les accidens qui peuvent en être les suites. La rougeole prend plus communément au printemps, et disparaît en été.

573. Elle commence, comme toutes les fièvres, par des alternatives de froid et de chaud (460), avec mal-aise, défaut d'appétit, et une petite *toux brève*, dit BUCHAN (*a*), qui cependant ne se manifeste quelquefois qu'après l'éruption. Le malade est assoupi, la tête est pesante, les yeux sont rouges, chauds, enflammés, chargés, larmoyans, d'une sensibilité telle qu'ils ne peuvent soutenir la lumière. La langue est chargée. Il se fait une fonte de sérosité par les narines, et de larmes très-âcres par les yeux. La poitrine est plus ou moins douloureuse. Il survient souvent un vomissement ou un cours de ventre; et chez les enfans, un saignement de nez qui continue, même pendant l'éruption, laquelle a lieu pendant le quatrième jour.

574. A cette époque, on voit sur le visage,

(*a*) *Médecine domestique*, tom. II, chap. XIII, §. II.

d'abord au front, ensuite sur la poitrine, et successivement sur toutes les parties du corps, de petites piquures de puces, rouges, superficielles; qui restent de cette couleur jusqu'au six ou septième jour de la maladie; qui deviennent ensuite pâles, pour s'éteindre insensiblement, et disparaître entièrement vers le neuvième. Mais la fièvre, au lieu de cesser, comme dans la petite vérole, dès que l'éruption paraît, continue; il en est de même de la toux, et de la difficulté de respirer. Il n'y a que le vomissement qui quitte quand l'éruption commence.

575. Telle est la marche de la *rougeole bénigne*, qui souvent est si légère chez les enfans, qu'elle ne demande aucune attention. Il n'en est pas de même chez les adultes. Les yeux et sur-tout la poitrine, si l'on suit un régime échauffant, et que l'on fasse d'autres remèdes contraires, peuvent être affectés d'une manière à devenir incurables. Car les *rafraîchissans* sont aussi nécessaires ici que dans la petite vérole. Cependant les acides ne conviennent pas autant, à cause de l'état où se trouve la poitrine.

576. Le malade se mettra à la *diète végétale* (548); il boira du petit-lait clarifié, ou de la décoction d'orge avec le miel; mais l'un

et

et l'autre sans être acidulés. Il prendra quelques lavemens, sur-tout si le ventre est resserré; il mettra les pieds et les jambes dans l'eau tiède. S'il est tourmenté pas des maux de cœur, il prendra des tasses d'infusion de camomille pour faciliter le vomissement; si la toux est très-fréquente, il mettra fondre dans sa bouche un peu de sucre candi, ou il prendra de temps en temps une cuillerée à café d'une potion composée de 8 grammes (2 gros) de *sucre candi* en poudre, fondus dans 6 décagrammes (2 onces) d'huile d'*amandes douces*. Il exposera sa tête à la vapeur d'eau chaude, etc.

577. C'est en employant ces moyens, modifiés selon les circonstances, que l'on parviendra insensiblement au moment de voir les symptômes cesser, les taches disparaître, et l'épiderme tomber en écailles farineuses. Alors le malade, entré en convalescence, se purgera une couple de fois (480). Mais comme la poitrine a été plus ou moins attaquée pendant la maladie, elle demande, après qu'elle est guérie, beaucoup de ménagement. Le malade fera très-bien de se mettre au lait et de suivre un certain régime, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rétabli.

578. Mais la *rougeole*, comme la *petite vérole*, peut être *épidémique* (459); comme

elle, elle peut être plus ou moins grave, relativement à la constitution du sujet, à sa manière de vivre, etc. (555 et suiv.); enfin, comme la *petite vérole*, elle peut, par quelque cause que ce soit, devenir *maligne* (521—562). Dans tous ces cas, les secours du médecin sont de toute nécessité; il ne faut donc pas manquer de l'appeller, et si le voyageur est assez malheureux pour n'en pouvoir avoir, il suivra les conseils que nous avons donnés contre les accidens de la *petite vérole*; car, ayant, dans l'une et l'autre maladie, la même cause, je veux dire une marche irrégulière ou interrompue de l'éruption, ils demandent à-peu-près le même traitement, aux acides près qu'il faut en exclure dans la rougeole, à moins qu'il ne survienne des *pétéchies*, ou taches brunes, noires, etc.; car, alors les acides sont indiqués.

579. Si donc il se présente des symptômes d'inflammation (484), ce qui est plus ordinaire ici que dans la *petite vérole*, il faudra saigner (555). S'il se rencontrait une plénitude d'humeurs, ce qui est beaucoup plus rare, il faudrait évacuer (556). Plus souvent on voit l'éruption s'arrêter, les taches disparaître, les *pétéchies*, le pourpre se montrer (523), accidens qui ne sont pas moins fu-

nestes dans la *rougeole* que dans la *petite vérole*, et qu'il faut traiter de même (555—570). Nous y renvoyons pour ne pas nous répéter; observant seulement que la poitrine, qui est toujours fatiguée après la rougeole la plus bénigne (545), l'est bien davantage après une rougeole orageuse et maligne; il arrive même quelquefois qu'elle est affectée. C'est une autre maladie, pour laquelle il faut aller trouver un médecin aussitôt qu'on aura recouvré assez de forces, et s'en rapporter à ses avis.

ARTICLE III.

De la Fièvre rouge ou scarlatine.

580. Cette maladie tire son nom de la couleur de la peau, qui est rouge comme si elle eût été teinte en écarlate. Elle est assez commune aux enfans et aux jeunes gens, mais on la voit rarement chez les adultes. C'est sur la fin de l'été qu'on l'observe; et comme elle est contagieuse, il n'est pas rare de la voir gagner toute une même famille. Cette fièvre s'annonce par des alternatives de froid et de chaud, sans un mal-aise considérable. Bientôt la peau se couvre de taches rouges, plus lar-

ges, plus nombreuses, plus foncées et moins uniformes que dans la *rougeole* (572). Ces rougeurs durent deux ou trois jours, après quoi l'épiderme pèle et tombe en écailles.

581. Ce petit nombre de symptômes et leur peu d'intensité, annoncent le peu de gravité de cette maladie, qui en effet n'exige aucun remède, si elle marche comme nous venons de dire (580). Mais si l'éruption est arrêtée par une cause quelconque, elle peut devenir très-orageuse, et même se convertir en *fièvre maligne* (523). Lorsqu'elle va bien, le malade gardera la chambre, se mettra à la diète végétale (538), et boira du petit-lait ou de l'eau d'orge avec le miel; il mettra les pieds dans l'eau tiède et prendra des lavemens, comme dans la *rougeole bénigne* (576). Mais si l'éruption est arrêtée dans sa marche, comme on le voit arriver à ceux qui croient guérir cette fièvre par les liqueurs fermentées, les cordiaux, etc.; alors les accidens qu'elle présente sont ceux de la *petite vérole maligne* (562). Ils demandent donc qu'on se hâte d'appeller un médecin, et, si l'on ne peut s'en procurer, que l'on se conduise comme nous avons dit (562 et suiv.).

ARTICLE IV.

De la Fièvre miliaire.

582. La *fièvre miliaire* est ainsi appellée, parce que la peau de certaines parties du corps, et quelquefois de la totalité, se couvre de petites vessies ou pustules qui ressemblent, pour la forme et la grosseur, à des grains de *millet*, qui sont tantôt blancs, tantôt rouges, et quelquefois rouges et blancs tout ensemble. Cette maladie est le plus souvent symptomatique, c'est-à-dire symptôme d'une autre, comme de la *petite vérole* (542); de la *fièvre*, *maligne*, etc. (523); et quand elle est *essentielle*, c'est presque toujours épidémiquement, ou chez les femmes en couche. Cependant on la voit quelquefois survenir à des personnes indolentes et d'un tempérament phlegmatique, sur-tout aux femmes, si elles ont eu quelqu'affliction, quelque chagrin; si elles ont été forcées à une diète trop aqueuse, ou composée de fruits verts, d'alimens gâtés, d'eau corrompue, etc. Ces personnes peuvent être en voyage lorsqu'elles sont attaquées de cette maladie, et elles sont bien malheureuses si elles n'ont de secours que ceux des ignorans de

village. C'est donc en leur faveur que nous allons entrer dans quelques détails. Nous en parlerons encore (1331).

583. Cette fièvre s'annonce par un léger frisson, suivi de chaleur, de faiblesses, d'abattement et de soupirs; le pouls est petit, fréquent; la respiration difficile. Il y a de la toux, de l'oppression et des anxiétés dans la poitrine; de l'agitation et quelquefois du délire: la langue est blanche; les mains, chaudes en-dedans, tremblent. Le malade éprouve sous la peau une démangeaison et une douleur semblables à celles qu'occasionneraient des piquures d'épingle. Aussitôt après commencent à paraître de petites pustules innombrables, rouges ou blanches; effet qui est en général suivi d'une diminution dans la violence des symptômes; le pouls devient plus plein, mieux réglé, la peau plus moite; et la sueur, à mesure que la maladie avance, exhale une odeur de putridité particulière à cette fièvre; la faiblesse, l'abattement, l'oppression de poitrine disparaissent, et peu-à-peu les pustules séchent et tombent avec une démangeaison fort désagréable à la peau. Il est impossible d'assigner le temps précis où ces pustules commencent à paraître et où elles disparaissent. En général elles se montrent le troisième ou qua-

trième jour, et séchent le sixième ou septième. Quand l'éruption suit son cours, la maladie n'a rien de dangereux; mais lorsque les pustules paraissent et disparaissent tour-à-tour, il y a du danger; il y en a davantage, si elles disparaissent subitement sans reparaître de nouveau; alors la maladie prend tous les caractères de la *fièvre maligne* (522 et suiv.)

584. L'éruption de la fièvre miliaire demande, comme celle des maladies précédentes (545 et suiv., 574 et suiv. 580), que le malade n'ait ni trop chaud ni trop froid, et que la fièvre ne soit ni trop forte ni trop faible. On tiendra donc le malade dans une température telle que l'éruption ne marche pas trop vîte, et que les pustules ne disparaissent point avant que d'être parvenues à leur maturité. En conséquence, on ne le surchargera pas de couvertures; sa chambre sera grande, et on en renouvellera l'air de temps en temps (478).

585. On lui donnera des soupes au bouillon de poulet, ou de la panade, à laquelle, si le malade se sent faible, on ajoutera une ou deux cuillerées de vin vieux, et de sucre s'il le désire. On lui donnera des pommes cuites, des pruneaux et autres fruits cuits, etc. Quant à la boisson, il faut aussi qu'elle soit propor-

tionnée à l'état de force ou de faiblesse du malade. S'il ne se plaint pas de faiblesse, il prendra une infusion de menthe avec du sucre, ou du petit-lait clarifié ; s'il est abattu, on lui donnera du vin dans sa boisson, comme un demi-septier par litre (pinte), qu'on acidulera avec le suc de citron ou d'orange. On donnera quelques lavemens émolliens, si la tête est affectée, etc.

586. Lorsque le régime, que nous venons de prescrire, est bien dirigé, les remèdes sont peu nécessaires ; car, dès que l'éruption se montre, on voit les symptômes se civiliser, le malade reprendre courage, et insensiblement des forces, et entrer en convalescence sans avoir éprouvé d'accidens ; alors quelques purgations achèvent le traitement (478—479). Mais si l'éruption marche mal ; si elle paraît et disparaît (583), etc., il faut se hâter d'appeller un médecin, qui ordonnera les remèdes indiqués par les circonstances.

587. Si l'on ne peut avoir de médecin, on se conduira comme nous l'avons conseillé (555—471) ; car une partie des phénomènes de la *petite vérole maligne* (562) se retrouve dans la *fièvre miliaire* de mauvais caractère. Nous observerons seulement que les accidens qui surviennent ici sont bien plus souvent du

genre putride et malin que du genre inflammatoire, et qu'en conséquence la saignée y est très-rarement nécessaire. Nous ajouterons même qu'elle y ferait beaucoup de mal, parce qu'elle affaiblirait en pure perte le malade, qui en général supporte mal les évacuations dans cette maladie ; mais les *vésicatoires*, le *quinquina*, etc., administrés selon le besoin, y font grand bien.

ARTICLE V.

De l'Erysipèle.

588. Cette maladie est une *fièvre éruptive*, du genre de celles dont nous venons de traiter (537—587). Elle commence en effet par le frisson, la soif, la perte des forces, des douleurs à la tête et au cou, de la chaleur dans toute l'habitude du corps ; l'insomnie, un pouls vif et plein ; quelquefois des envies de vomir, ou le vomissement et le délire. Vers le deux, trois ou quatrième jour, la partie, qui doit en être le siége, se gonfle, devient rouge et se couvre de pustules imperceptibles ; alors la fièvre diminue.

589. Mais un caractère particulier à l'érysipèle, et qui empêche qu'on ne la confonde

avec les autres éruptions, c'est qu'en appuyant le doigt sur la partie enflammée, la place du doigt reste marquée en blanc pendant quelques instans, après lesquels elle devient aussi rouge qu'elle était auparavant: caractère que ne présente pas même la *rougeole*, avec laquelle l'*érysipèle*, sur-tout l'*érysipele boutonnée* a un tel rapport, qu'on les prend souvent l'une pour l'autre, faute d'avoir égard aux autres symptômes; parce que, comme la *rougeole*, elle dure environ neuf jours, et qu'elle laisse la peau couverte d'écailles. Mais c'est toujours comme cela que se termine l'*érysipèle*, à moins qu'elle ne suppure.

590. Nous ne décrirons pas toutes les espèces d'érysipèles, qui ne diffèrent de nom que par le siége qu'elles occupent. Nous ferons seulement mention de celle du visage, qui est souvent assez grave. Elle commence par une fièvre assez forte; le malade vomit des matières bilieuses; et quelquefois, dès le début, plus souvent le deuxième jour, il se déclare une rougeur avec enflure luisante dans quelque partie du nez, d'où semble partir l'enflure érysipélateuse, pour s'étendre sur la face, une partie du cou, les oreilles, et souvent jusque sous les cheveux. Cette tumeur

grandit et parvient à son terme en trois ou quatre jours; alors la fièvre et les autres symptômes cessent; peu-à-peu la rougeur s'éteint et l'épiderme tombe en écailles.

591. Quand l'*érysipèle* attaque le pied, les parties voisines se gonflent, et la peau devient luisante; si la douleur est forte, elle gagne toute la jambe, à laquelle on ne peut toucher sans faire souffrir le malade. Quand elle attaque les jambes, et que le malade n'est pas jeune ou qu'il est infecté de quelque vice qui circule dans le sang, la maladie traîne en longueur, ou se change quelquefois en ulcère, difficile à guérir.

592. En général l'*érysipèle* qui est étendue et profonde, et qui a pour siége des parties sensibles, est accompagnée de danger. Si la couleur, de rouge devient livide, noire, etc., elle doit faire craindre la *gangrène* (389). Si la tumeur érysipélateuse vient à suppurer, il peut encore en résulter la gangrène ou des fistules. Lorsqu'il survient difficulté de respirer, délire, assoupissement, etc., c'est mauvais signe, etc.

593. L'*érysipèle* prend le plus ordinairement en automne, et quand une saison froide et humide succède à de grandes chaleurs. La suppression subite de la *transpiration* (723), les

bains chauds trop long-temps continués, tout ce qui est capable d'échauffer le sang, un excès de débauche et de boisson; un accès de colère, la crainte, la frayeur; une évacuation accoutumée supprimée, ou la suppression d'un cautère, etc., sont les causes ordinaires de cette maladie, qu'on ne voit guère que chez les jeunes gens d'un tempérament sanguin ou pléthorique, et chez les femmes grosses. Mais ceux qui l'ont eue une fois peuvent l'avoir de nouveau. Les marins sont exposés à une sorte d'*érysipèle* qu'on appelle *scorbutique*, qui est rebelle sur mer, mais qui, comme le *scorbut*, guérit promptement dès qu'on est débarqué (634).

594. L'*érysipèle* demande le régime de la *petite vérole* (547—548). Le malade ne doit avoir ni trop chaud, ni trop froid; il suffit qu'il garde la chambre sans être tenu de rester au lit. Il se mettra à la *diète végétale* (548); il boira du *petit-lait clarifié*, ou de la décoction d'orge avec du miel : on ajoutera un peu de vin, si le pouls est enfoncé et que le malade soit abattu. Il mettra les pieds dans l'eau tiède et il prendra des lavemens.

595. Si l'*érysipèle* est à la face (590), il se conduira comme dans la *fièvre inflammatoire* (484 et suiv.). Il se gardera bien de rien ap-

pliquer sur le visage. On fait beaucoup de mal dans l'érysipèle, par les remèdes externes. La partie malade n'a besoin que d'être couverte de manière à éprouver une chaleur modérée, car il suffit d'y entretenir une douce *transpiration* (723). Or, un morceau de laine fine ou de flanelle douce remplit parfaitement cette indication; ce à quoi ne peuvent parvenir les onctions, les onguens, les emplâtres, etc., qui, composés de substances grasses, bouchent les pores de la peau, loin de les ouvrir. On est dans l'usage de faire des fomentations avec l'infusion de fleurs de sureau; mais elles ne sont pas sans inconvéniens, comme je l'ai dit ailleurs (*a*) : cela vient, sans doute, de ce qu'en l'appliquant trop chaude, on cautérise la peau que l'on dispose par-là à suppurer. Lorsque le malade est bien constitué et que l'éruption n'est pas arrêtée dans son cours, ces moyens suffisent. Peu-à-peu la douleur et la chaleur cessent, la peau de rouge devient jaune, brune; enfin l'épiderme se sèche et tombe en écailles. La maladie est finie : le malade se purgera et se conduira comme nous le conseillons (478 et suiv.)

(*a*) *Médecine domestique*, tom. II, chap. XVI, §. IV, note 2.

596. Mais l'*érysipèle* n'est pas toujours aussi docile. Elle est souvent contrariée dans sa marche, sur-tout chez les malades habitués aux liqueurs fortes, etc., ou qui croient la guérir par les remèdes échauffans, par les applications externes, etc.; et les accidens qui surviennent dans ces cas, auraient besoin de toute l'expérience d'un médecin instruit; il faut donc en appeller un, et suivre ses conseils. Mais si l'on est dans l'impossibilité de s'en procurer, il faut se comporter d'après la nature de ces accidens.

597. Lorsque les symptômes d'*inflammation* sont instans (484), on saigne; le malade prendra des lavemens, des bains de pieds; et si la fièvre et l'inflammation sont considérables, on lui donne la poudre suivante :

Prenez de *sel de nitre*, 6 décigrammes (12 grais).
de *rhubarbe* choisie, en poudre, 3 décigrammes (6 grains).

Melez.

Il prendra cette dose dans un verre de sa boisson, et la répétera deux ou trois fois par jour, selon le besoin. Lorsqu'il survient du délire, une affection comateuse, il faut appliquer des *vésicatoires* au cou ou derrière les oreilles, et des *sinapismes* aux pieds (490, note).

598. Mais si l'on n'a pu vaincre l'inflamma-

tion, et si la partie malade se dispose à la *suppuration*, alors il faut la favoriser par des *cataplasmes* (354), auxquels on ajoute un peu de safran; on fera des fomentations chaudes, etc. (595). Enfin, lorsque la couleur de l'*érysipèle* devient livide, bleuâtre, noire, etc., il faut, pour prévenir la *gangrène* (389), ou arrêter les progrès de celle qui existerait déjà, donner le quinquina à grandes doses (532). On appliquera sur la partie affectée, des compresses trempées dans de l'*esprit-de-vin camphré*, et on les renouvellera souvent dans la journée; ou bien des *cataplasmes de quinquina*, que l'on aidera par des fomentations fréquentes d'une forte décoction de cette écorce. Quant à l'*érysipèle* qui prend sur mer (593), elle se guérit comme le *scorbut* ou l'*affection scorbutique*, dont elle n'est qu'un symptôme (634 et suiv.)

§. VI.

Des Fièvres intermittentes, ou Fièvres d'accès.

599. Ces fièvres sont bien différentes de celles dont nous venons de nous occuper (455—598). Elles marchent par accès, qui se renouvellent à des heures et à des jours déterminés;

et chaque accès considéré à part semble être une maladie complète, qui a ses trois temps bien marqués, et qui se termine par une évacuation (la *sueur*), qui en est la *crise* (477, note) (*a*). On peut donc dire qu'une *fièvre intermittente* est un assemblage de maladies semblables entre elles, mais de courte durée, qu'on appelle *accès*, qui se succèdent dans un nombre plus ou moins grand, et qui prend son nom du nombre d'heures ou de jours qui se passent d'un *accès* à l'autre.

600. Ainsi, si l'accès revient tous les jours, la fièvre est *quotidienne;* s'il revient le troi-

---

(*a*) En effet, on observe, dans un accès de *fièvre intermittente*, les différens périodes que présente une *maladie aiguë* quelconque; et, après douze heures plus ou moins de souffrances, les symptômes qui caractérisent cet *accès* étant disparus, laissent le malade dans un état qui ressemble absolument à la *convalescence* (477, note), qui se dissipe bientôt avec le secours du repos et des alimens; et si le retour de l'accès suivant ne doit avoir lieu que 36, 60 heures après, comme dans les *fièvres tierce* et *quarte*, alors on a le temps de se remettre, au point que l'on jouit de toute sa santé quand un nouvel accès, une nouvelle maladie vient vous faire souvenir que vous êtes attaqué d'une *fièvre intermittente.*

sième

sième jour, de manière que le malade ait un jour entier où il n'a pas de fièvre, on la nomme *tierce ;* on l'appelle *quarte*, si l'accès ne revient que le quatrième jour, et alors le malade est deux jours pleins sans fièvre. Ces fièvres ne sont pas toujours régulières ; elles varient par les causes qui peuvent faire varier les retours. Aussi y en a-t-il de *doubles quotidiennes*, de *doubles tierces*, de *doubles quartes*. Il y en a encore qui ne reviennent que tous les cinq, six, sept et huitième jour, qu'une fois par mois, qu'une fois par an, etc. ; mais toutes ces fièvres sont rares, et rentrent, pour le traitement, dans la classe des *fièvres intermittentes régulières*.

601. La distinction que l'on fait de *fièvres intermittentes de printemps* et de *fievres intermittentes d'automne* est mieux fondée, parce qu'en effet elles ont un caractère et une durée très-différente dans l'une et l'autre saison. On donne le nom de *fièvres de printemps* à celles qui règnent depuis nivôse (janvier) jusqu'à la fin de prairial (juin), et celui de *fièvres d'automne* à celles qui règnent depuis thermidor (août) jusqu'à la fin de frimaire (décembre).

602. Les *fièvres intermittentes* sont très-communes ; il n'y a guères de personnes qui ne les aient éprouvées dans un temps ou dans un

autre. Il y en a même qui les ont plusieurs fois dans leur vie ; l'on dit cependant qu'on n'a jamais la *fièvre quarte* deux fois. Aussi sont-elles connues de tout le monde, sous le nom générique de *fièvres*. Quand on dit de quelqu'un : *il a les fièvres* ; cela veut dire : il a une *fièvre*, ou *quotidienne*, ou *tierce*, ou *quarte*, etc.

603. Il y a plus ; il est des pays où elles sont *endémiques* (*a*), où elles sont naturalisées, si l'on peut parler ainsi. Elles y règnent de manière qu'on y voit toujours et dans toutes les saisons des gens qui en sont attaqués. Il y en a d'autres où on les voit reparaître toutes les automnes. Ces pays sont ceux où le sol est marécageux, aquatique, etc., comme les côtes maritimes, les bords des rivières, des étangs, etc. ; car les vapeurs qui s'exhalent des eaux stagnantes et corrompues en sont une des causes les plus fréquentes.

604. Les autres causes sont : les alimens de difficile digestion, ou peu substantiels ; les fruits à noyaux, pas assez mûrs ; l'humidité

(*a*) On appelle *endémique* toute maladie qui est particulière à un pays, à un peuple, à une nation. Ainsi la *Plique* est une maladie *endémique* en Pologne ; le *Goëtre*, dans les Alpes ; les *Fièvres intermittentes*, en Hollande, etc.

de l'air et des habitations ; les fatigues, les veilles, les peines d'esprit, le chagrin. En un mot, tout ce qui peut relâcher les solides, diminuer la *transpiration* (723), arrêter ou entraver la circulation des fluides, etc., dispose aux *fièvres intermittentes*.

605. Elles s'annoncent, en général, lorsqu'elles ne prennent pas subitement, par des douleurs à la tête, dans les lombes et dans les reins ; par une lassitude dans tous les membres, un sentiment de froid aux extrémités, des pandiculations, des bâillemens, accompagnés d'anxiétés, de nausées, et quelquefois de vomissement : à tout cela succède le *frisson*, ensuite un tremblement plus ou moins violent. Mais peu-à-peu la peau qui était froide et sèche devient chaude, moite, et la sueur qui coule abondamment termine l'accès. Pendant et après l'accès les urines sont rougeâtres, et déposent un sédiment briqueté, ou qui a la couleur de brique pilée. Dans le commencement de l'accès, le pouls est petit, vîte et faible, et la soif est excessive.

606. Lorsque ces fièvres prennent subitement, c'est par le frisson qu'elles commencent ; quelquefois elles sont précédées d'une autre maladie, ou elles surviennent dans le cours d'une maladie. La *fièvre rémittente* se change

quelquefois en *fièvre intermittente*, et c'est toujours au grand avantage du malade; mais l'on voit aussi quelquefois celle-ci dégénérer en *fièvre rémittente* (492 et suiv.).

607. Les *fièvres intermittentes* sont en général peu dangereuses, il y en a même qui guérissent par le seul régime, d'autres toutes seules, après un certain nombre d'accès, comme sept; car on a observé que ce nombre en était souvent le terme, sur-tout de la *fièvre tierce de printemps*; enfin il y en a qui sont salutaires, c'est-à-dire, qui guérissent certaines infirmités ou *maladies chroniques* (422), qui incommodaient fort avant la fièvre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas rare de se voir, après une *fièvre intermittente*, mieux portant qu'auparavant. Il paraît cependant que la *fièvre tierce* (600), est la plus douce de toutes; elle est aussi la plus courte. La *fièvre quarte* est la plus longue: elle tient souvent à quelque affection du foie, dont aussi elle est quelquefois le remède.

608. Les *fièvres de printemps* (601) sont plus courtes que celles d'automne, parce que la saison dans laquelle elles prennent, devient de jour en jour plus favorable. Elles en diffèrent encore en ce qu'elles sont jointes à une disposition inflammatoire (484),

parce que c'est la disposition du corps dans cette saison. Les *fièvres d'automne* sont, au contraire, souvent accompagnées de symptômes de putridité (506); et comme la saison devient tous les jours plus fâcheuse, elles sont plus opiniâtres. Elles le sont d'autant plus qu'elles commencent plus tard. Quand la saison est avancée, on les voit s'annoncer comme des *fièvres putrides*, en sorte que ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se règlent en *fièvres d'accès*.

609. Nous avons dit (599) qu'une *fièvre intermittente* est un assemblage d'accès ou de maladies. Il y a donc deux choses à considérer dans le traitement qu'elle exige : d'abord l'accès ou la maladie de courte durée; ensuite la *fièvre*, composée d'un nombre plus ou moins grand de ces accès. Le traitement de l'accès se réduit à bien peu de chose. Il serait à désirer qu'on pût diminuer la violence des symptômes, et leur durée; mais jusqu'ici on a fait de vains efforts. Les calmans même ont été tentés dans cette intention, mais inutilement. Puisqu'on ne peut sauver au malade ni la rigueur du froid, ni les angoisses du frisson, ni les incommodités de la chaleur, c'est au malade à être, dans ces circonstances, son propre médecin : c'est à lui à chercher la situation

la plus favorable pour reposer ses membres brisés, ensuite les moyens les plus propres et les plus prompts d'éloigner de lui le froid glacial qui le pénètre jusqu'aux os, et d'étancher cette soif excessive qui le dévore.

610. En général, le lit et les boissons délayantes chaudes paraissent convenir au plus grand nombre des malades. Cependant il en est qui préfèrent de passer le temps du frisson vis-à-vis un grand feu, et de ne se coucher que pendant la chaleur; d'autres, au contraire, se couchent pendant le froid, et se lèvent dès qu'ils ont chaud; d'autres enfin restent debout tout le temps de l'accès, et ne se couchent que quand ils peuvent reposer et dormir. Quant aux boissons, la meilleure est, sans contredit, une *infusion de fleurs de camomille* chaude avec un peu de sucre, ou du *petit-lait clarifié*, ou de la *décoction d'orge*, etc. Cependant il y en a qui préfèrent de l'eau pure. J'en ai vu un qui prenait plusieurs tasses de café à l'eau très-fort, et qui prétendait s'en bien trouver. Au reste, de quelque manière qu'on se comporte, l'accès va toujours son train, et revient à son heure déterminée.

611. Si la fièvre prend subitement, ou si le voyageur, n'ayant pas voulu s'occuper des symptômes avant-coureurs (605), soit parce

qu'ils auront été doux, soit parce qu'il n'aura pas cru devoir s'arrêter pour si peu de chose, se trouve surpris par le frisson dans la voiture, il sera fort mal à son aise, car alors on est mal même dans un bon lit. Cependant il faut qu'il tâche de s'y arranger, sur-tout s'il n'est pas au moment de descendre dans l'auberge. Heureusement que ce qui presse le plus pendant un accès de *fièvre intermittente*, c'est d'appaiser la soif, qui est plus ou moins ardente; et que l'eau, qu'on trouve par-tout, qu'on doit même trouver dans la voiture (64), remplit parfaitement bien cette intention. Il en boira donc autant qu'il le jugera à propos. A l'auberge, il se mettra dans un lit, si cela lui convient, pour passer le reste de l'accès. Il se fera faire une infusion de fleurs de camomille, qu'il boira chaude; et, en attendant qu'elle soit apprêtée, il boira quelques verres d'eau sucrée. Il se tiendra tranquille; et, lorsqu'il aura sué, il changera de linge.

612. L'accès fini, il se fera donner un bouillon; après quoi il se reposera. Peu-à-peu il sentira ses forces revenir, ainsi que l'appétit. Il se fera servir un potage et un peu de volaille, et il boira de l'eau et du vin. Tel est le traitement que demande l'accès de quelque fièvre intermittente que ce soit: tout ce qu'on

voudrait faire de plus serait inutile ou dangereux. Il faut attendre le second accès pour savoir le nom de la fièvre dont on est attaqué. S'il revient le lendemain à la même heure à-peu-près, car souvent il avance, c'est, comme nous l'avons déjà dit (600), une *fièvre quotidienne*; si c'est le surlendemain, elle est *tierce*; si c'est le 4e. jour, elle est *quarte*.

613. Dans l'intervalle des accès, il faut suivre un *régime*, c'est-à-dire qu'il faut peu manger, se contenter d'un potage et d'un peu de volaille, et de ne pas boire de vin sans eau. Dans la journée, sur-tout le matin, le malade prendra quelques tasses d'infusion de *plantes amères;* telles sont les *fleurs de camomille*, les *feuilles d'absinthe* et de *trefle d'eau*, etc., ou d'une décoction de racine de *gentiane*, de *petite centaurée*, etc.: mais l'exercice est ici de la plus grande importance; il ne négligera donc pas d'en faire, soit à pied, soit à cheval, soit en voiture, selon que les forces le lui permettront.

614. La *fièvre intermittente*, quel que soit le nom qu'elle porte (600), est essentiellement la même, et se guérit par le même remède, le *quinquina*, qui en est le spécifique: mais il ne faut pas se hâter de l'administrer. Rien ne doit porter à se presser de guérir une *fièvre*

intermittente. Nous avons dit qu'elle guérissait quelquefois par le seul régime, quelquefois même toute seule (67), ce qui est toujours plus avantageux que par les remèdes. Il faut donc laisser courir quelques accès, comme cinq, sept, et même plus, si les accès n'augmentent pas de violence, et si le malade ne s'affaiblit pas. Cet avis regarde sur-tout les valétudinaires, ou ceux qui seraient attaqués de quelques maladies du foie, ou de la rate, ou de l'estomac, etc., puisque cette fièvre peut en être le remède. Mais si le malade s'affaiblit, ou si les accès deviennent de plus en plus violens, il faut prendre le quinquina, après toutefois qu'on aura évacué l'estomac et les intestins; car souvent le spécifique manque son effet, faute d'avoir été préparé pour le recevoir.

615. Lors donc que l'on est déterminé à guérir la fièvre, pour les raisons exposées (614), on commencera par prendre 8 décigrammes (15 grains) d'*ipécacuanha* en poudre, dans un verre d'eau tiède (463). On le prendra, si la fièvre est *quotidienne*, trois ou quatre heures avant l'accès que l'on attend: si elle est *tierce*, ou *quarte*, le lendemain du jour où l'on a eu l'accès; et l'on répétera cette dose, si l'estomac ne paraît pas assez nétoyé. Le ma-

lade prendra des lavemens pour ouvrir le ventre, ou favoriser l'écoulement de la bile. Si les lavemens ne remplissent point cette intention, on les rendra *laxatifs* avec une cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*), et l'on fera fondre une cuillerée à café de *créme de tartre* (*tartrite acidule de potasse*) dans chaque verre de sa boisson (489). S'il se manifeste des symptômes qui indiquent les *purgatifs* (480), on donnera une ou deux purgations.

616. Nous ne parlons pas de saignée, parce qu'en général elle est contraire dans ces sortes de fièvres, sur-tout dans celles d'automne. Leur cause est évidemment dans les premières voies. Les vomitifs et les purgatifs sont donc les seuls remèdes préparatoires indiqués; et même les purgatifs, si bien indiqués comme remèdes préparatoires, ne le sont plus après que la fièvre est passée, naturellement ou par le secours du *quinquina*.

617. Bien des gens s'imaginent que l'on a besoin d'être purgé parce qu'on vient d'éprouver une fièvre, et sur-tout parce qu'on vient de prendre une plus ou moins grande quantité de *quinquina*. Mais il est d'observation que les purgatifs, alors, font revenir la fièvre; et, eût-on d'ailleurs plusieurs des symptômes qui indiquent les purgations (479), il faut s'en garder

pendant vingt jours, un mois, jusqu'à ce qu'on soit très-certain que la fièvre ne reviendra plus.

618. Le malade ainsi préparé commencera l'usage du *quinquina*, qui agit d'autant plus puissamment contre les *fièvres intermittentes*, qu'il est moins apprêté, moins mélangé, etc. Ainsi la recette la plus simple est celle qu'il faut préférer. On le prescrira donc en poudre. En conséquence, on aura trois décagrammes (une once) de *quinquina* en poudre très-fine, qu'on partagera en douze prises égales. On prendra chacune de ces prises dans un peu de vin, ou de tisanne, ou sous forme de bols, enveloppée dans un peu de miel ou de sirop de limon, etc. Pour une *fièvre quotidienne*, on prendra de ces prises toutes les deux heures, excepté pendant l'accès. Pour une *fièvre tierce*, on mettra trois heures d'intervalle entre chaque prise; et dans la *fièvre quarte*, on mettra quatre heures, parce que d'un accès à l'autre on a, dans ces deux fièvres, le temps de prendre un plus grand nombre de prises. Quelquefois les premières prises purgent: ce n'est pas un mal; mais si elles continuent de purger, il faut les interrompre et donner un purgatif (480). Le lendemain on revient aux prises de *quinquina*. Lorsque les 3 décagrammes (l'once) de *quin-*

quina seront consommés, il faudra en avoir une nouvelle quantité pareille, et après elle une troisième, une quatrième, etc.

619. On ne peut spécifier la quantité de *quinquina* nécessaire pour guérir une fièvre. Le plus souvent il manque son effet, parce qu'on n'en prend pas assez, et très-souvent parce qu'on le prend à de trop longs intervalles. Le succès de ce remède demande qu'il soit pris à doses précipitées et en grande quantité dans un petit espace de temps. Plusieurs décagrammes (onces) données en quelques jours, réussiront mieux que plusieurs hectogrammes (livres) pris en quelques mois. Tout ceci, cependant, est subordonné à l'âge, à la constitution du sujet et à la violence des accès. Nous supposons ce malade adulte et d'une constitution ordinaire.

620. Au reste, on continue ce remède jusqu'à ce que l'on soit sûr que les accès ne reviendront plus; et l'on ne peut en être assuré qu'après avoir vu au moins trois accès manquer. On échoue dans le traitement de ces fièvres, parce qu'on abandonne le remède au premier accès qu'on voit ne pas revenir; mais la fièvre n'avait été qu'assoupie, pour ainsi dire, et elle reparaît dès qu'on a cessé le

spécifique. Pour réussir, il faut prendre le *quinquina* long-temps, et, après qu'il a manqué trois accès, comme nous venons de dire, continuer encore ce remède à plus petites doses, comme moitié, ou sous la forme de *vin*, déjà recommandé (513), ou comme nous allons le prescrire (621). Pendant l'usage du quinquina, le malade prendra quelques tasses de l'une ou l'autre des tisanes amères prescrites (613).

621. Le *quinquina* réussit mieux en poudre, que sous toute autre forme (618). Cependant il peut se trouver des personnes dont l'estomac ne pourrait supporter cette poudre, ou à qui elle répugnerait ; dans ce cas, il faut donner le remède en infusion ou en décoction. L'infusion se fait au vin, ou à l'eau pour ceux qui ne peuvent boire de vin. On a trois décagrammes (une once) de *quinquina* en poudre très-fine ; on le met dans une bouteille, et on verse par-dessus 1 litre (une pinte) de bon vin blanc vieux, ou 1 litre (une pinte) d'eau. On laisse infuser à froid quatre ou cinq jours, ayant soin de remuer souvent la bouteille, et on tire à clair. La décoction se fait de la manière suivante :

Prenez de *quinquina* concassé, 3 décagrammes (une once).

de *racine de serpentaire* } de chaque
de *Virginie*, } 8 grammes (2
de *sel d'absinthe*, } gros).

Faites bouillir le tout dans 1 litre (une pinte) d'eau, jusqu'à réduction de moitié. Passez : ajoutez une égale quantité de vin rouge.

622. L'infusion, soit au vin, soit à l'eau, et la décoction, se prennent à la dose d'un verre, répété 5 ou 6 fois dans la journée, toujours hors de l'accès. Mais ces préparations ayant moins d'activité que la poudre, il faut continuer le remède plus long-temps. Les *fièvres d'automne* sont plus opiniâtres que celles de printemps ; elles demandent donc un traitement plus long. Elles demandent même, après qu'elles seront guéries, que l'on continue le *quinquina* à petites doses, tout le reste de la mauvaise saison ; et comme les *fièvres intermittentes* négligées, sur-tout la *fièvre quarte*, dégénèrent quelquefois en maladies *chroniques* (422), il est de la plus grande importance de les déraciner entièrement : mais que l'on se garde de purger (620).

629. La méthode de traiter les *fièvres intermittentes*, que nous venons d'exposer (611 et suiv.), est la plus sûre de les guérir. Je ne l'ai jamais vu manquer, quand elle a été suivie exactement, et que le malade n'a rien

fait d'ailleurs de contraire. Car, pendant l'usage du *quinquina*, il faut suivre un régime tel que celui prescrit (613). Si, au lieu de l'observer dans les intervalles des accès, on se permet de vivre à son ordinaire, sous prétexte qu'on se porte bien; si même l'on se permet des excès dans le boire et dans le manger, ou si l'on mange des alimens de difficile digestion, si l'on boit des liqueurs fortes, etc., alors on ne doit point être étonné que la fièvre ne se passe pas. C'est la faute du malade, et non celle du remède.

630. Mais un malheur attaché à ces *fièvres*, et qui est cause que beaucoup sont très-rebelles à guérir ou deviennent incurables, c'est que tout le monde se mêle de les traiter. Il n'est pas de vieilles femmes qui ne se croient posséder au moins un spécifique, qui, selon elles, ne demande aucun assujétissement, aucun régime. Le malade, qui n'en sait pas davantage, prend le remède; et comme il ne guérit pas (*a*), il le recommence, ou il a recours à un autre

(*a*) Les fièvres intermittentes guérissent quelquefois seules, ou par l'effet du seul régime (607); mais elles ne guérissent point si on les tourmente par un traitement mal entendu, ou par des remèdes contraires. C'est qu'il n'y a pas de remède

qu'on lui dit être encore plus merveilleux, mais tout aussi infructueusement. Le temps s'avance, la maladie s'enracine plus profondément, et elle devient mortelle.

631. Le seul remède qui guérisse sûrement et radicalement les *fièvres intermittentes*, est le *quinquina*, et les substances indigènes que nous avons dit (*a*) pouvoir le suppléer : c'est courir à sa perte, que d'en tenter d'autres. Qu'on ferme donc l'oreille à tous ces conseils d'ignorans et de charlatans, qui, sous prétexte que ces fièvres ne peuvent être guéries en peu de jours, les font durer des années. Qu'on se garde sur-tout de faire de ces expériences hardies, comme de se plonger dans une rivière ou dans la mer; de boire de l'eau-de-vie jusqu'à l'ivresse, de se donner une indigestion, etc. Les faits que l'on peut citer en faveur de ces témérités, s'il est vrai qu'il en existe de cette sorte, ne sont qu'un

---

indifférent; et que celui qui n'est pas propre à faire du bien dans la circonstance où l'on se trouve, fait nécessairement du mal. Peut-on concevoir qu'une maladie puisse guérir, et que la santé puisse revenir dans un corps qui est sans cesse sous l'influence d'une cause capable de le rendre malade? Il ne faut s'attendre, dans ce cas, qu'à des complications, qui deviennent l'écueil de la médecine.

(*a*) *Médecine domestique*, t. II, ch. III, note 9.

point

point dans la balance, si on les compare avec les maux sans nombre qu'elles ont occasionnés et qu'elles occasionnent tous les jours.

632. Les voyageurs sont véritablement à plaindre quand ils sont surpris en route par une *fièvre intermittente*. Le désir d'arriver à leur destination, ou de ne pas mettre à un traitement toujours trop long, un temps qu'ils comptaient autrement employer, leur fait adopter le premier remède qu'on leur présente, et les voilà qui se préparent une maladie dont ils ne guériront peut-être jamais. Si, plus jaloux de leur conservation, ils s'adressent à un médecin, ils veulent commencer le traitement sur-le-champ. Or, nous avons dit qu'il fallait laisser courir quelques accès (614). Quel parti prendre?

633. Je crois que le plus sûr, quand on court dans sa voiture et que le voyage ne doit pas être très-long, est de ne rien faire que de s'arrêter dans une auberge à chaque accès, pour s'y reposer, d'y prendre quelque boisson délayante amère, chaude (613), et de remettre à se faire traiter, quand on sera arrivé à sa destination, ou dans une grande ville où l'on puisse séjourner quelque temps et suivre les conseils d'un médecin. Si l'on est dans une voiture publique, et que les accès ne soient

pas très-forts, je conseille de ne pas interrompre le voyage ; de se précautionner de la boisson ci-dessus (613), et de s'arranger pour y être le moins mal possible ; et si l'on était assez heureux pour que l'accès prît le soir, on s'en trouverait quitte le lendemain matin avant le départ. Lorsqu'on sera rendu chez soi ou à sa destination, on se mettra entre les mains d'un médecin. Mais si les accès sont violens, si le malade s'affaiblit etc., il n'y a pas à balancer, il faut arrêter, suivre les conseils d'un médecin, ou le traitement conseillé (614—622).

CHAPITRE III.

Du Scorbut.

634. LE *scorbut*, cette maladie jusqu'à ces derniers temps si fatale aux marins, et que, pour cette raison, l'on appelle *la peste de la mer* (44), va bientôt disparaître de dessus le globe : au moins est-il permis de l'espérer ; car il est bien prouvé aujourd'hui qu'on peut s'en préserver pendant les plus longs voyages ; et ce n'est pas la moindre des obligations que l'on aura aux grands navigateurs, et sur-tout aux capit. COOK et LA PEYROUSE, qui ont fait le tour du monde, sans que qui que ce soit de leur escadre en ait été attaqué. (Voyez la *Préface.*) Sans doute que dorénavant, chez aucune nation de l'Europe, il ne se fera plus de voyages considérables, ordonnés par le gouvernement, sans les précautions dont ont fait usage ces vrais amis des hommes.

635. Delà, il arrivera nécessairement que les matelots, accoutumés à être bien nourris, bien vêtus et tenus proprement, porteront ces habitudes par-tout où ils se trouveront, et ne

voudront plus servir sur des vaisseaux où ils seraient exposés à tomber malades, faute de pouvoir les pratiquer. Ainsi, peu-à-peu les vaisseaux de guerre et les vaisseaux marchands ne se peupleront plus que de ces matelots ou de ceux qui voudront jouir des mêmes avantages, et ne présenteront plus aux passagers qu'un séjour sain et agréable, par la propreté qui y sera exactement observée, et par la bonne qualité des alimens qui y seront embarqués. Car voilà en quoi consistent les vrais préservatifs de cette terrible maladie : *Nourriture saine et propreté.* Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces objets ; nous en avons parlé assez au long (44—189, 208 et suiv.).

636. Nous nous contenterons d'ajouter que, comme il n'est pas de raison pour que les voyageurs jaloux de leur conservation, ne fassent pas tout ce qui est en leur pouvoir pour s'approvisionner des choses nécessaires à l'entretien de leur santé (43 et suiv.), il n'en est pas non plus, pour qu'avant de s'embarquer, ils ne fassent l'impossible pour acquérir la certitude qu'ils ne seront point contrariés dans ces actes de propreté et de salubrité, et qu'ils seront au contraire favorisés et secondés par le capitaine et les gens à qui il commande (105—215).

637. Cette maladie est extrêmement contagieuse, et il est d'observation que gagnée par contagion, elle est infiniment plus grave et plus rebelle que lorsqu'elle prend spontanément. On la divise en plusieurs espèces, et sur-tout en *scorbut de terre* et en *scorbut de mer*. Celui-ci est le plus dangereux; car on n'observe que rarement, dans le scorbut de terre, cette putridité, cette corruption que présentent les malades qui ont été long-temps à la mer. Cependant il est certain que ces accidens sont dûs plutôt à l'air renfermé du vaisseau, au défaut d'exercice et aux alimens mal-sains, dont l'équipage se nourrrit pendant les longs voyages, qu'à une différence essentielle dépendante de la nature de cette espèce de *scorbut*. En effet, c'est toujours la même maladie, qui diffère seulement par le dégré plus ou moins fâcheux des symptômes; et les remèdes sont les mêmes pour l'une et pour l'autre.

638. Les habitations humides et froides; l'usage d'alimens mal sains, salés, fumés, de difficile digestion; l'air renfermé, l'inaction, la mal-propreté etc., sont les causes ordinaires du *scorbut;* et il n'est personne qui ne sente qu'elles doivent se rencontrer naturellement dans un vaisseau, si l'on ne prend aucun soin pour les en éloigner. Aussi le scorbut, qui est

une *maladie chronique* (422) particulière aux pays du Nord, et, dans le Midi, aux pays bas et marécageux, est-il très-fréquent sur les vaisseaux, où, indépendamment de toutes les causes capables de le faire naître, il arrive souvent qu'on porte la négligence jusqu'à y introduire des matelots, et même des passagers qui en sont déjà infectés; et il est évident qu'il ne faut qu'un seul individu de gâté, pour empoisonner tout un équipage.

639. Lorsque le scorbut est léger ou peu compliqué, un voyage par terre, dirigé vers le Midi, en est souvent le meilleur remède (1700); tandis qu'un voyage par mer sur un vaisseau dans lequel on n'observerait pas la propreté la plus recherchée, où l'on ne trouverait pas des alimens frais et de la meilleure qualité etc., etc., ne faisant que le renforcer, le rendrait plus difficile à guérir, et pourrait le convertir en des maladies encore plus fâcheuses, telles que l'*hydropisie*, la *pulmonie* etc., etc. Mais comme il n'est pas présumable que l'on s'embarque ayant déjà cette maladie, et qu'on ne la gagne pas dans les voyages sur terre, nous ne devons nous occuper que du *scorbut* gagné sur mer.

640. Les commencemens de cette maladie sont peu sensibles. Ce sont d'abord des lassi-

tudes, une difficulté de respirer, après le moindre mouvement ; l'haleine devient fétide, les gencives se gonflent et saignent au plus léger frottement; il survient des hémorrhagies du nez, de la difficulté à marcher ; tantôt les jambes se gonflent, tantôt elles maigrissent, et elles se couvrent de taches rouges, jaunes, violettes, etc.; les articulations font entendre un craquement ; le visage prend une couleur pâle, plombée, etc. A mesure que la maladie fait des progrès, chacun de ces symptômes acquiert de l'intensité, et il en survient de nouveaux, comme la pourriture des dents ; des hémorrhagies dans plusieurs parties du corps ; des ulcères sordides et opiniâtres ; des douleurs particulièrement à la poitrine, à la rate etc. ; des éruptions sèches et écailleuses sur tout le corps, etc. Enfin, une fièvre hectique se met de la partie, et mine le malade qui est emporté par la *diarrhée*, la *dysenterie*, l'*hydropisie*, la *paralysie* ou la *gangrène* (389) de quelques-uns des intestins, etc.

641. Le *scorbut* est d'autant plus facile à guérir, qu'il est plus récent et moins compliqué. Les taches des jambes sont regardées comme favorables, pourvu qu'elles ne soient point livides ou noires. Mais l'oppression de poitrine ; des douleurs dans les entrailles ; un cours

de ventre opiniâtre etc ; des tumeurs dont l'accroissement et le décroissement sont subits ; des ulcères, la gangrène, etc., etc., sont des symptômes plus ou moins fâcheux, et qui le rendent trop souvent incurable.

642. Si le voyageur s'est oublié (204) au point d'éprouver déjà les symptômes avant-coureurs du *scorbut* (640), et s'il veut arrêter les progrès de cette terrible maladie ; il n'a pas à balancer, il faut qu'il réforme son régime, ou plutôt qu'il en suive un absolument opposé à celui qui l'a occasionné. Il se mettra donc à la *diète végétale* (548), c'est-à-dire, qu'il renoncera absolument à la viande, même au poisson, et sur-tout aux salaisons (44). Sans doute que ce conseil est difficile à suivre, s'il n'a pas pu s'approvisionner de végétaux dans la proportion de ses besoins ; mais, dans ce cas, il fallait ou qu'il s'assurât que le capitaine pouvait y suppléer, ou qu'il ne s'embarquât pas. Il y a trop de risques à courir sans cet approvisionnement, sur-tout si le voyage doit être long (636).

643. Je suppose donc qu'il a des végétaux à sa disposition ; alors il mangera des soupes aux herbes potagères, du lait, autant qu'il pourra s'en procurer ; des légumes de toute espèce, frais, ou bien conservés ; des fruits secs,

cuits ou confits etc. Il boira de la petite bière, ou de la boisson faite avec le *malt* ou *drêche ;* du vin dans beaucoup d'eau, du cidre, du poiré, etc. Il observera la propreté la plus stricte (208 et suiv.), et il se tiendra au grand air, autant qu'il sera possible. Sa chambre sera toujours ouverte, et toutes les parties de son lit exposées à un courant d'air toute la journée. Il faut faire de l'exercice autant que les circonstances peuvent le permettre, et se liver à la dissipation et à la gaîté, nécessaires dans tous les temps de la vie (98—101), et surtout quand on est attaqué du *scorbut*, qui ne porte que trop souvent à la tristesse, à la mélancolie, à l'humeur noire, etc.

644. Si la maladie règne déjà parmi l'équipage, il faut en outre purifier sa chambre avec le feu, en y passant des réchauds allumés, sur lesquels on jette du vinaigre, du genièvre etc., pour les réduire en vapeurs. On exposera son linge, ses habits, ses couvertures à la vapeur du soufre ; et si les matelots sont malades, ce qui est l'ordinaire, parce que les maladies contagieuses commencent toujours par eux (204 et suiv.), il faut refuser leur service ; il faut, en conséquence, préparer soi-même ses alimens, approprier soi-même ses habits, etc.

645. Lorsqu'on n'a pas laissé la maladie faire des progrès, ce régime, suivi scrupuleusement et constamment, tant qu'on est exposé aux causes capables de la faire naître, manque rarement de la guérir sans le secours d'aucun remède. Mais si l'on a porté l'oubli de sa conservation jusqu'à attendre les accidens qui l'accompagnent, quand elle est parvenue à son état (640), alors il faut se hâter de faire les remèdes suivans :

646. Le premier et le plus puissant de tous, serait de prendre terre, si l'on est dans cette possibilité. On ne peut se faire d'idée de la promptitude avec laquelle les symptômes les plus graves du *scorbut* disparaissent dès qu'on a quitté le vaisseau : on en fait tous les jours l'expérience dans les ports ; mais il est rare qu'on puisse relâcher ainsi à volonté ; et comme nous ne pouvons douter de l'empressement de chacun à le faire, lorsqu'il en a le pouvoir, nous n'insisterons pas davantage.

647. Si donc l'on ne peut pas descendre à terre, indépendamment de l'observation scrupuleuse du régime (642—644), on fera un grand usage d'*acides*, qui sont de vrais remèdes contre le *scorbut*. On emploiera les *acides végétaux*, tels que le *vinaigre*, le suc de *citron*, d'*orange* etc., alternativement avec les *acides minéraux*,

tels que l'*élixir de vitriol*, l'*esprit de sel* (*acide muriatique*); et on en mettra dans toutes les boissons et dans tous les alimens. On mangera des *citrons*, des *oranges*, et sur-tout des *oranges amères*, dont certains estomacs s'accommodent mieux. On prendra tous les matins, d'abord un demi-verre, qu'on augmentera peu-à-peu jusqu'à un verre, de suc exprimé d'*oseille*, de *cerfeuil* et de *cresson de fontaine*, de chaque parties égales. Au bout de 10 ou 15 jours, on y ajoutera du *bécabunga* et du *cochléaria*, dans la même proportion.

648. On se gardera de toute application sur les taches scorbutiques (640) : elles n'ont besoin d'aucun remède. On se lavera seulement la bouche avec une eau miellée, à laquelle on ajoutera quelques gouttes d'*esprit de cochléaria*. S'il survient des tumeurs, on y appliquera des *cataplasmes de mie de pain et d'eau* (354). Si elles viennent à suppuration, on les pansera comme les *abcès* ordinaires; et s'ils se convertissent en *ulcères*, on les lavera fréquemment avec l'eau miellée et l'*esprit de cochléaria* ci-dessus, et on les pansera avec le *baume de Geneviève* (267, note). On continuera ces remèdes, jusqu'à ce que tous les symptômes soient disparus.

649. Mais le régime, que l'on a dû suivre

exactement (637 et suiv.), en même-temps que les remèdes, doit être continué beaucoup de temps par-delà la guérison, et même tant que l'on est à la mer, comme préservatif, auquel nous conseillons d'ajouter le *vin composé* qui suit:

Prenez de feuilles de *cresson de fontaine*, de *bécabunga*, de *cochléaria*, } de chaque, 3 poignées.

de racine de *raifort sauvage*, 9 décagrammes (3 onces).

d'*iris de Florence*, 4 décagrammes ½, (une once et demie).

Coupez le tout très-mince : mettez dans une cruche, et versez par-dessus,

de *bon vin blanc*, 3 litres (3 pintes).

Bouchez bien : laissez infuser huit jours à froid, ayant soin de remuer soir et matin ; tirez à clair.

On en prend un verre tous les matins à jeun, et on le continue tant qu'on se sent des dispositions à cette maladie. D'autres préservatifs excellens sont les fruits de saison bien mûrs, tels que les fraises, les cerises, les groseilles, les pêches, les poires, les pommes, les pruneaux, etc.

CHAPITRE IV.

De l'Apoplexie et des Coups de soleil.

§. Ier.

De l'Apoplexie sanguine et séreuse.

650. L'*APOPLEXIE* est une maladie quelquefois si violente et si funeste, que, semblable à la foudre, elle tue le malade au moment où elle se déclare. Heureusement qu'elle n'est pas toujours aussi terrible, et nous avons déjà dit (426) que, bien commencée, on aurait peut-être le bonheur de voir la plupart des malades en revenir, sur-tout ceux qui en seraient attaqués pour la première fois. Car tout le monde sait que celui qui a déjà eu cette maladie, doit craindre de l'avoir de nouveau, même jusqu'à plusieurs fois, et qu'elle est ordinairement celle dont il meurt. Sans doute que dans ce sens, elle fait toujours autant de victimes que d'individus qu'elle attaque; mais ces victimes échappées à la première ou aux premières attaques, peuvent encore vivre des

années, et elles vivront d'autant plus de temps qu'elles se seront plus observées, et qu'elles suivront un *régime* plus exact.

651. Cependant cette maladie si fatale a, sur les autres, un grand avantage; c'est que long-temps d'avance, comme un, même deux mois, elle s'annonce d'une manière non équivoque, de sorte qu'en y faisant attention, on peut non-seulement prévenir l'attaque, mais encore, en réformant son régime, corriger la disposition que l'on a à cette maladie. Nous donnerons ces symptômes précurseurs (655). C'est en général vers la fin de l'âge, à cinquante ans et au-dessus, que l'on est exposé à l'*apoplexie*; et comme ce n'est pas à cette époque de la vie qu'on entreprend sur-tout de longs voyages, il arrive que les voyageurs y sont peu sujets. Cependant on peut en être attaqué encore jeune; et d'ailleurs, on voit des vieillards qui sont quelquefois appellés par leurs affaires, à de grandes distances: c'est en faveur des uns et des autres que nous traitons de cette maladie.

652. Elle attaque sur-tout ceux qui vivent dans l'abondance, qui sont livrés aux liqueurs fortes, et qui font peu d'exercice. Elle est plus commune l'hiver, et particulièrement par les temps pluvieux, ou lorsque le baro-

mètre est très-bas. Le siége de l'*apoplexie* est dans le cerveau. C'est une compression de ce viscère, occasionnée par un épanchement de sang, ou par un amas d'humeur aqueuse : aussi est-elle en général accompagnée ou suivie de *paralysie* soit *universelle*, soit de la moitié du corps, qu'on appelle *hémiplégie*.

653. Lorsque cette maladie est causée par un épanchement de sang, on l'appelle *coup de sang* ou *apoplexie sanguine ;* lorsqu'elle est dûe à une humeur aqueuse, on la nomme *apoplexie séreuse* ou *pituiteuse*; et il est très-important d'être attentif aux caractères qui les distinguent, parce que le traitement qu'elles demandent est très-différent.

654. Cet épanchement de sang ou d'humeur aqueuse peut être l'effet de tout ce qui est capable de porter une trop grande quantité de fluide à la tête, et d'en prévenir le retour. Ainsi un accès de colère ou de toute autre passion forte et violente, des cols ou des colliers très-serrés, la tête tenue trop long-temps dans une position gênée, le froid subit après avoir eu très-chaud, un bain chaud trop prolongé, la suppression d'urine, un excès de quelque genre que ce soit, la rentrée subite de quelque éruption, le desséchement trop prompt d'un cautère, d'un vésicatoire, etc.

la suppression de quelque évacuation accoutumée; un coup, un choc, une meurtrissure à la tête, l'action des rayons d'un soleil ardent sur la tête, appelée *coup de soleil*, dont nous allons parler (673 et suiv.), le froid excessif, etc. peuvent être autant de causes de cette maladie.

655. Nous avons dit (651) que l'*apoplexie* s'annonce long-temps d'avance. En effet, si une personne de l'âge désigné se plaint d'une douleur fixe et opiniâtre dans quelque partie de la tête, on doit craindre qu'elle ne soit menacée d'*apoplexie* ou d'*hémiplégie* (*a*). Des engourdissemens dans les membres, des vertiges fréquens, une diminution rapide de la mémoire, des absences momentanées; une hémorrhagie du nez, une difficulté de parler, le grincement de dents pendant le sommeil, le froid des extrémités, etc. chez une personne de ce même âge, annoncent la même maladie.

656. Les symptômes prochains de l'apo-

(*a*) On voit des paralytiques qui, en faisant l'histoire de leur maladie, ne manquent pas de faire mention de cette douleur de tête qu'ils disent avoir ressentie un, deux mois avant l'attaque.

plexie sont : le vertige continuel, la perte totale de la mémoire, l'assoupissement, un bourdonnement dans les oreilles, le cochemar, l'écoulement involontaire des larmes, une respiration laborieuse, *stertoreuse ;* le tremblement des lèvres, le serrement des dents, la bouche tournée, etc. ; enfin la parfaite insensibilité, le ronflement, l'impossibilité d'avaler, le râle, etc. caractérisent l'apoplexie forte : car cette maladie diffère d'elle-même par beaucoup de nuances. Il y a des malades chez lesquels la perte du sentiment ne s'établit que peu-à-peu, et où la respiration n'est nullement stertoreuse ; d'autres qui conservent la faculté d'avaler, et plus ou moins de mouvement, plus ou moins de sensibilité lorsqu'on les remue, etc. ; d'autres enfin, qui ouvrent les yeux, entendent, disent quelques mots, etc., etc., ce qui établit une grande variété dans le pronostic.

657. En effet, l'*apoplexie* forte est pleine de danger, si elle n'est pas mortelle, et il est toujours à craindre que le malade, n'y succombant point, ne reste paralytique d'un côté ; car la *paralysie universelle* annonce la mort. C'est un mauvais signe s'il survient des convulsions, et si la fièvre s'annonçant, les symptômes loin de diminuer augmentent d'intensité ;

mais si cette fièvre appaise les accidens, sur-tout l'affection soporeuse, si le malade ne ronfle pas, s'il avale les liquides qu'on lui met dans la bouche, s'il donne des signes de sensibilité lorsqu'on le touche, etc. on peut espérer une issue favorable.

ARTICLE PREMIER.

Caractères et traitement de l'Apoplexie sanguine.

658. Si la personne qui tombe malade, ayant de l'embonpoint et le col court, a de plus le teint animé, fleuri; si les veines et les artères, sur-tout celles de la gorge, sont gonflées de sang; si le pouls est fort et dur, si les yeux sont saillans, fixes et à demi ouverts, etc., on reconnaîtra qu'elle est attaquée d'une *apoplexie sanguine.*

659. Il faut, sans perdre de temps, arrêter à la première auberge, envoyer en toute diligence chercher un médecin, et, en l'attendant, commencer par débarrasser le malade de ses vêtemens, sur-tout de ceux qui sont autour du cou; le placer dans une chambre dont l'air soit frais, et puisse être souvent renouvellé, où il soit tranquille, et loin de toutes sortes de bruit. On le mettra dans un lit de manière qu'il ait la tête très-élevée et les

jambes pendantes; on lui mettra des jarretières que l'on serrera pour ralentir le retour du sang des extrémités inférieures vers la tête.

660. On lui fera faire une forte saignée au bras, ou mieux à la veine jugulaire, si le chirurgien du lieu est en état de la faire, et on lui donnera un lavement d'eau, à laquelle on ajoutera 9 décagrammes(3 onces) d'huile d'olive, et une forte cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*) : ce lavement doit être répété toutes les deux heures. S'il n'évacue pas, au lieu d'huile et de sel, on y mettra 6 ou 9 décagrammes (2 ou 3 onces) de *vin émétique*; et si celui-ci ne fait pas encore d'effet, on fera bouillir 6 ou 9 décagrammes (2 ou 3 onces) de tabac dans une chopine d'eau, et on donnera cette décoction en lavement. On fera appliquer des *vésicatoires* entre les deux épaules et aux gras des jambes, et des *sinapismes* sous la plante des pieds (490, note); on mettra un pigeon, coupé en deux tout vivant, sur la tête, etc.

661. Si au bout de trois heures de la première saignée, le médecin n'est pas encore arrivé, il faut la répéter; et si les accidens sont toujours les mêmes, si le pouls est toujours fort, etc., au bout de trois ou quatre heures il faut y revenir une troisième fois, ou

bien appliquer des sang-sues aux tempes, derrière les oreilles, ou aux hémorrhoïdes, mais il faut s'en tenir là. Deux ou trois saignées, dit LIEUTAUD, sont presque suffisantes pour prévenir les désordres que l'on craint au cerveau. On fera des frictions le long de l'épine du dos, et aux jambes.

662. Dès que le malade pourra avaler, on lui donnera peu à-la-fois, mais souvent, ou plutôt sans cesse, du *petit lait clarifié*, dans un litre (une pinte) duquel on a fait fondre 3 décagrammes (une once) de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), ou d'une décoction de 6 décagrammes (deux onces) de *tamarins* dans un litre (une pinte) d'eau; et aussitôt qu'il pourra boire un verre à-la-fois, on purgera avec 8 décagrammes (deux gros) de *séné*, que l'on fera bouillir dans un verre d'eau, et dans lequel on fera fondre 6 décagrammes (2 onces) de *manne*, on passera, et on ajoutera 3 décagrammes (une once) de *sel de glauber* (*sulfate de soude*).

663. On sent que dans une pareille maladie il faut agir brusquement. Les moyens que nous venons de proposer, doivent être employés successivement, sans que l'un nuise à l'autre : mais qu'on se garde des eaux spiritueuses, des sels volatils, et des liqueurs

fortes, toutes drogues qui, semblables aux vomitifs, ne font qu'accélérer le mouvement et le cours du sang vers la tête, ce qu'il faut sur-tout empêcher. Lorsqu'on revient de cette maladie, il faut travailler à en prévenir le retour par le régime (671).

ARTICLE II.

Caractères et traitement de l'Apoplexie séreuse.

664. Mais si, au lieu d'avoir le teint fleuri, le malade est pâle ; si le pouls est petit, inégal, intermittent ; si la respiration est très-gênée, l'assoupissement considérable ; si le râlement est très-fort ; si les extrémités sont froides, etc., on reconnaîtra l'*apoplexie séreuse*, qui n'attaque que les personnes faibles, délicates, cacochymes, et très-âgées.

665. Elle demande d'être secourue aussi brusquement que l'*apoplexie sanguine*. On se hâtera donc, en attendant le médecin, de mettre le malade dans la même position que pour l'autre apoplexie (653), mais on ne saignera pas ; il faut, pour que cette opération soit nécessaire, que l'engorgement du cerveau soit bien manifeste, et il n'y a que le médecin qui puisse prononcer dans ce cas. En géné-

ral la saignée est contraire dans l'*apoplexie séreuse*, et très-souvent elle tue (426); il faut donc se presser d'avoir le médecin.

666. Mais on donera un lavement de deux en deux heures; on appliquera les *vésicatoires* et les *sinapismes*, on fera les frictions, etc. (661). Pour boisson on donnera une forte infusion de *menthe*, et on purgera avec le *tartre stibié* en lavage, ou de la manière suivante:

Prenez de *tartre stibié* (*tartrite de potasse antimonié*), 1 décigramme ½ (3 grains).

de *sel végétal* (*tartrite de potasse*), 8 grammes (2 gros).

Faites fondre dans un demi-litre (une chopine) d'eau.

On met une cuillerée à bouche de cette mixture dans chaque verre de la boisson dont le malade prendra sans cesse quelques gorgées. On voit quelquefois survenir une sueur, il faut la favoriser avec une infusion de *chardon béni*, au lieu de l'*infusion de menthe*; souvent cette sueur enlève la maladie, mais il faut qu'elle vienne naturellement.

667. Lorsque les symptômes ne sont pas très-graves, et que par conséquent l'on n'a pas lieu de craindre l'engorgement du cerveau, ce que nous avons condamné comme contraire

dans l'*apoplexie sanguine* (663), peut faire grand bien ici. Ainsi, un vomitif qu'on répète deux ou trois fois, les odeurs fortes, les sels alkalis, les eaux spiritueuses, les poudres irritantes, propres à faire éternuer, sont employés avec succès. Il y a plus : dans ce cas, il faut faire du bruit dans la chambre du malade, l'agiter, le tour menter, etc.

668. On voit quelquefois les vieillards éprouver un relâche au bout de quelques jours; mais le plus souvent il survient une rechûte qui les enlève. Cependant si le calme dure 7 à 8 jours, ils n'ont plus rien à craindre. Lorsque l'*apoplexie séreuse* est passée, il reste l'*hémiplégie* (652) qui l'accompagne toujours, et dont on ne guérit pas, et même la bouche reste tournée très-long-temps, avec de la difficulté d'articuler des sons, etc.

669. La différence de traitement qu'exigent l'une et l'autre *apoplexies* (659 et suiv., 665 et suiv.), doit faire redoubler d'efforts pour procurer un médecin à l'infortuné malade. Sans doute que dans nombre de cas, les caractères qui les distinguent sont assez marqués pour empêcher de s'y méprendre; mais ils ne le sont pas toujours; quelquefois ils sont équivoques, et il faut toute l'expérience du praticien le plus consommé pour savoir prendre un

parti. D'ailleurs, l'*apoplexie séreuse* présente un point de difficulté très-embarrassant, mais très-important; c'est, comme nous venons de l'observer, de savoir décider s'il y a ou non, engorgement au cerveau: car on ne peut disconvenir que si l'on peut, sans faire courir de risques au malade, placer un vomitif, on avance singulièrement la guérison. D'un autre côté, si une saignée est indiquée, et qu'on ne la fasse pas, la perte est assurée. Enfin, ces maladies étant particulièrement de celles dont les suites dépendent de la manière dont elles sont traitées dans le moment de leur invasion, on ne doit pas balancer d'employer tout ce qui est en son pouvoir pour se hâter d'avoir un homme de l'art habile, dût-on aller le chercher à une grande distance, et en poste.

670. Nous ne traiterons pas ici de l'*hémiplégie*, ou *paralysie de la moitié du corps* (652), qui est la suite ordinaire de l'apoplexie, parce que l'apoplexie étant guérie, le voyageur est en état d'être transporté dans une grande ville, où il se fera traiter par un médecin, qui travaillera en même-temps àprévenir le retour de l'*apoplexie*. Nous nous occuperons seulement du régime, qu'il doit suivre pendant le temps qui doit s'écouler jusqu'à son arrivée dans cette ville.

671. Celui qui vient d'éprouver une *apoplexie sanguine*, doit vivre d'alimens légers, et peu nourrissans ; se priver de liqueurs fortes, et de mets épicés et de haut goût. La volaille, le veau, les potages, les légumes et les fruits de saison doivent composer sa nourriture, et sa boisson ne sera que de l'eau rougie. Il se tiendra en garde contre les passions violentes ; il évitera la trop grande chaleur et le trop grand froid. Il se fera raser la tête, et la lavera tous les jours avec de l'eau froide. Il soupera très-légèrement, et se couchera la tête très-élevée. Il ne portera rien autour du cou, qui le serre. Il se tiendra les pieds toujours chauds, et ne souffrira point qu'ils restent humides.

672. Il est important qu'il ait toujours le ventre libre ; il prendra, à cet effet, des alimens relâchans, comme les épinards, les laitues, les pruneaux, etc., ou des lavemens ; et même, s'il est nécessaire, quelque *laxatif*, comme la *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), etc. Mais il faut que les alimens soient plus nourrissans pour celui qui a éprouvé une *apoplexie séreuse*, parce qu'en général il est faible ; ainsi, il mangera du pigeon, du gibier, avec de la moutarde, du raifort, etc. ; il boira du vin vieux, mais rarement, pur ; du reste, il suivra le même régime, et prendra les mêmes précautions.

§. II.

Des Coups de Soleil.

673. Tout le monde sait qu'on donne le nom de *coups de soleil* à ces effets prompts, et quelquefois mortels, des rayons d'un soleil ardent sur quelque partie du corps, particulièrement sur la tête; effets qui se manifestent par des plaques plus ou moins étendues, et d'un rouge-brun noir plus ou moins foncé. Les voyageurs à pied, à cheval, et par mer, y sont très-exposés, et ils ne manquent pas d'en être frappés s'ils ont l'imprudence de dormir au soleil: on en a même vu ne point se réveiller, sur-tout s'ils avaient bu ou mangé avant de se livrer à ce sommeil.

674. Nous avons dit (654), qu'un *coup de soleil* avait quelquefois occasionné l'*apoplexie*. Nous devons ajouter que, produite par cette cause, cette maladie est terrible, et qu'elle tue ordinairement sur-le-champ. De ceux qui en réchappent, les uns perdent ordinairement la vue, d'autres conservent un mal de tête opiniâtre, d'autres restent imbécilles, etc. Le *coup de soleil* peut encore être la cause d'une *paraphrénésie* très-dangereuse, ou d'un délire

continuel, quelquefois sans fièvre et même sans mal de tête, ou d'affection sur les paupières qui restent long-temps rouges et tendues sans pouvoir s'ouvrir, etc., etc.

675. Mais le plus ordinairement les accidens sont légers, soit parce que l'on avoit la tête bien couverte, soit parce que le soleil était peu ardent, soit enfin parce qu'on n'est resté que peu de temps exposé à son action. Dans ces cas, on peut en être quitte pour une simple indisposition, pour un *rhume de cerveau*, un *enchifrenement*, un mal de gorge, ou de tête; un gonflement dans les glandes du cou, ou une sècheresse dans les yeux, etc. Enfin, lorsque le soleil porte son action sur toute autre partie que la tête, on éprouve seulement dans les bras, dans les cuisses, dans les jambes ou dans les reins, c'est-à-dire, dans la partie frappée, un sentiment de chaleur sèche et mordicante, d'autres fois une roideur plus ou moins considérable, des douleurs plus ou moins vives, etc., en raison de l'activité du soleil.

676. Il est évident, d'après ce qui vient d'être dit (674—675), que les accidens et maladies causés par les coups de soleil, sont de bien des sortes et peuvent avoir des degrés d'intensité bien différens, puisqu'ils peuvent

occasionner depuis les simples douleurs des membres jusqu'à la terrible *apoplexie*. Il n'est donc pas de précautions que ne doivent prendre les voyageurs pour s'en garantir.

677. La première chose à faire, est de ne jamais se tenir en plein soleil la tête découverte, à moins qu'on n'en ait contracté une longue habitude; de ne jamais se reposer au soleil, surtout après avoir mangé; de ne jamais s'asseoir au soleil dans un lieu où les pieds puissent gagner de l'humidité, comme il arrive si souvent dans le printemps, pendant lequel la terre et le sable ne sont jamais secs; enfin, de ne point rester tranquille au soleil, d'y être toujours dans une action qui puisse émousser l'ardeur de ses rayons, mais qui ne soit pas capable de fatiguer, car la fatigue donnerait plus d'intensité à cette cause. TISSOT dit : qu'un homme qui avait marché tout le jour au soleil, tomba en léthargie et mourut au bout de quelques heures avec les symptômes de la *rage*. Si l'on n'a pas pris ces précautions, et qu'on se trouve malade après avoir été au soleil, on reconnaîtra qu'on en a été frappé aux symptômes suivans :

678. Lorsque le coup de soleil a été violent et qu'il n'a pas tué, celui qui l'a éprouvé se plaint bientôt d'une douleur gravative à la

tête, accompagnée souvent de fièvre et de soif; il y sent des élancemens ou des battemens considérables; il lui semble que son cerveau balotte dans le crâne; ses yeux sont secs et étincelans; ils ne peuvent supporter la lumière et restent quelquefois fermés, tant les paupières sont gonflées: il y en a qui ont des convulsions dans la tête; d'autres tombent dans l'assoupissement, ou sont tourmentés par une insomnie cruelle, qui est ordinairement l'avant-coureur d'un délire furieux; quelques-uns ont aux extrémités des mouvemens convulsifs ou des tremblemens, etc. La peau, dans la partie frappée paraît sèche et comme brûlée par le soleil, et il s'y élève des tumeurs lorsque c'est au cou. Ces symptômes sont accompagnés de sueurs plus ou moins abondantes, suivies d'accablement; les urines paraissent ardentes et colorées. Enfin, le malade éprouve les plus cruelles anxiétés, refuse les alimens et quelquefois la boisson comme les enragés (1487 et suiv.), etc., etc.

679. Si le coup de soleil a été amorti, parce qu'on était bien couvert, ou pour toute autre cause, les accidens, les maladies, les indispositions qu'il occasionne, peuvent être très-légers, ainsi que nous l'avons déjà observé (675), et l'*enchifrenement*, le *rhume de cerveau*, le *mal*

de gorge, les *maux de tête*, les *fluxions*, etc., qu'il suscite, ne diffèrent pas de ces maladies, décrites (725 et suiv., 773 et suiv., 805 et suiv., 853 et suiv.).

680. Les accidens dûs aux coups de soleil demandent un traitement d'autant plus prompt et plus brusque qu'ils sont plus violens. Car, lorsque les symptômes sont graves, pour peu qu'on perde de temps, le mal devient incurable. On se hâtera donc d'appeller un médecin, et en l'attendant, si le malade est tombé en *apoplexie*, ce qui n'est pas rare, il faut le traiter comme nous venons de le dire (659—663), et il faut le traiter lors même qu'il ne donne plus aucun signe de vie; puisque dans ce cas, il peut, comme ceux qui sont suffoqués par les vapeurs du *charbon allumé* (1416 et suiv.), par la foudre (1424), etc., n'avoir besoin que d'être saigné et de recevoir de l'air dans les poumons, au moyen de l'insufflation. Au moins a-t-on quelques exemples de résurrections de ce genre. On ne doit donc jamais abandonner l'infortuné qui se trouve dans cette circonstance après avoir reçu un coup de soleil, qu'il ne soit bien prouvé qu'il est réellement mort; et on ne peut en être convaincu que le cadavre ne présente les caractères que nous donnerons (1397).

681. Si le malade, n'étant pas en *apoplexie*, éprouve un ou plusieurs des symptômes décrits (678), il faut travailler à modérer la fougue du sang et à éteindre le feu dont il est embrâsé. Ce à quoi l'on parvient au moyen des *saignées*, des *bains*, des *boissons*, des *lavemens*, etc. Il faut donc ouvrir sur-le-champ la veine; et si la saignée est faite à temps, et dans la proportion qu'exigent la constitution du sujet et la gravité des symptômes, elle fait quelquefois disparaître subitement tous les accidens. Voilà pourquoi on est souvent forcé de la réitérer, même plusieurs fois.

682. Aussitôt après la première saignée, on fera mettre au malade les jambes dans l'eau, mais simplement tiède (730), car l'eau chaude ferait beaucoup de mal. Cette espèce de bain a aussi quelquefois des effets heureux très-marqués et très-prompts. Le malade y restera une ou deux heures de suite, et on le réiterera toutes les quatre heures. On a encore retiré de grands avantages d'un demi-bain, et même d'un bain entier, également tiède; et si l'accident est très-grave, nous conseillons de faire prendre, après la première saignée, un bain entier, qu'on réitérera après la seconde saignée, etc.

683. Pendant l'usage de ces premiers se-

cours, on donnera de l'*oxycrat* (276). Mais il faut que le malade en boive abondamment, comme trois, quatre litres (pintes) dans les vingt-quatre heures. Si cette boisson ne lui plaît pas, on lui donnera du *petit-lait* fait au vinaigre, clarifié, ou de la *limonade*, ou de l'orgeat, etc., dont il prendra également de grandes quantités, mais à petits coups et sans cesse répétés; on lui donnera souvent des lavemens émolliens. On fomentera la tête, le front, les tempes, la partie, sur-tout, qui est affectée par les taches ou les tumeurs (678), avec des linges trempés dans de l'*oxycrat*, dans des sucs de *pourpier*, de *laitue*, de *verveine*, etc. Tous ces secours doivent se succéder sans interruption, et dans l'ordre que nous venons de prescrire, entremêlant les saignées, lorsqu'il faut les répéter, avec les bains, soit de jambes, soit entiers (682), avec les lavemens, etc. Lorsque le malade commence à éprouver du mieux, et qu'on le juge en état de prendre un *laxatif*, on lui donnera 9 décagrammes (3 onces) de *tamarins*, bouillis dans un demi-litre (une chopine) d'eau. Il prendra ce remède le matin, à jeun, en trois ou quatre verres.

684. Les accidens, causés par les coups de soleil, cèdent en général à ce traitement. Cependant on en a vu y résister, et on dit que le

bain

bain froid a réussi dans des cas désespérés; il faut donc le tenter. Mais ce remède n'est pas celui par lequel il faille commencer, car il pourrait être dangereux si les vaisseaux et le ventre n'avaient préalablement été désemplis par les saignées et les lavemens. Lorsque les accidens, suite d'un coup de soleil, se réduisent à un *rhume de cerveau*, un *enchifrénement*, etc., etc. On se comporte comme il est prescrit pour ces maladies (725 et suiv., 773 et suiv., 805 et suiv., 853 et suiv.)

CHAPITRE V.

Du Rhumatisme et de la Goutte.

685. Ces maladies ont une telle affinité entre elles, qu'il est évident qu'on a souvent décrit le *rhumatisme aigu*, dont il va être question, pour la *goutte* : aussi l'appelle-t-on, surtout dans le monde, *rhumatisme-goutteux*. Il a à la vérité le même siége que la goutte, mais il en diffère à tant d'autres titres, que pour peu qu'on veuille faire attention à ce que nous dirons (689 et suiv., 706—710), on verra qu'il est facile de les distinguer.

§. Ier.

Du Rhumatisme aigu.

686. Le *rhumatisme* est caractérisé par des douleurs très-vives, très-violentes, et souvent insupportables, dans une ou plusieurs parties du corps : d'où il est divisé en *général* ou *universel*, et en *local* ou *partiel*. Le rhumatisme universel est ou *aigu* avec fièvre, ou *chronique* sans fièvre. Nous ne pouvons nous occu-

per ici de ce dernier, par la raison que nous en donnons (422); nous ne parlerons que de celui qui est *aigu*, qu'on appelle encore *inflammatoire.*

687. *Universel*, il n'a pas de place fixe, et court d'une articulation à une autre. *Local* ou *partiel*, il se fixe tantôt au cou, et alors on l'appelle *torticolis*; tantôt aux lombes, et on l'appelle *lumbago;* et tantôt dans la hanche et dans la cuisse, et on le nomme *sciatique.* Le *rhumatisme aigu* est commun au printemps et en automne, plus rare en hiver et en été, quoiqu'on le voie quelquefois dans les chaleurs.

688. En général il est dû à la suppression de la *transpiration* (717), occasionnée par le changement subit des saisons, ou par une transition prompte du chaud au froid, comme il arrive si souvent en voyage, surtout dans les pays de montagnes. Mais se plonger, lorsqu'on a chaud, dans une rivière froide; conserver les habits ou les pieds mouillés, lorsqu'on n'y est pas accoutumé; habiter des lieux, des appartemens ou des chambres nouvellement construits, ou seulement recrépis; dormir dans des lits, dans des draps, sur un terrein humides; voyager la nuit, etc., en sont des causes fréquentes. L'abus des li-

queurs fortes, une évacuation excessive, la suppression d'une évacuation accoutumée, peuvent encore y donner lieu. Le *rhumatisme* règne sur-tout dans les pays bas et marécageux, et parmi ceux qui sont mal logés, mal vêtus, mal nourris, etc.

689. Le *rhumatisme aigu* commence ordinairement par les symptômes communs aux fièvres (460). On éprouve des lassitudes, du froid, le frisson, l'insomnie, la soif; le pouls est vîte, fort, etc. Bientôt viennent des douleurs errantes, qui augmentent au moindre mouvement. Peu-à-peu ces douleurs s'arrêtent dans les *articulations mobiles*, comme celles des genoux, des poignets, de l'épine du dos, etc., qui souvent se gonflent et paraissent enflammées. Elles y restent un jour ou deux, plus ou moins. Ensuite elles se portent successivement à d'autres articulations, souvent à plusieurs à-la-fois, et reviennent à plusieurs reprises à celles qu'elles semblaient avoir abandonnées. Ces douleurs sont si violentes, qu'on entend le malade jetter les hauts cris, sur-tout lorsqu'on semble vouloir le toucher ou heurter les parties souffrantes; mais elles ne le sont pas toujours au même dégré d'intensité. Elles varient comme la fièvre qui accompagne cette

maladie, et qui est pour l'ordinaire *rémittente quotidienne* (494).

690. Le *rhumatisme aigu*, se termine rarement dans le terme des autres *maladies aiguës*, qui est en général de quatorze à quinze jours. Quelquefois les douleurs cessent avec la fièvre, d'autres fois elles continuent de tourmenter le malade pendant un temps plus ou moins long, et d'autres fois l'articulation ou les articulations qui ont été affectées, restent gonflées et renferment, tantôt des *concrétions tophacées*, qui en gênent ou même en interceptent le mouvement, et tantôt une collection d'eau, sur-tout dans l'article du genou. On voit, dans le fort de la maladie, le gonflement présenter une fluctuation sensible, mais qui se dissipe ordinairement. Si elle persiste, ou si elle survient après que la fièvre a cessé, elle est très-opiniâtre et peut résister à tous les remèdes. Il faut encore prévenir que, dans le fort de la maladie, on peut appercevoir des impressions passagères sur les articulations de quelques vertèbres et de la mâchoire inférieure, que même la poitrine peut paraître s'embarrasser, qu'il peut survenir de la *toux*, crachement de sang, etc., et enfin, que le pouls peut devenir inégal, intermittent, etc.

691. Mais tous ces accidens, quelque gra-

ves qu'ils soient, ne doivent pas faire désespérer du malade. L'expérience prouve que la matière morbifique de cette maladie n'est pas de nature à produire de suppuration, ni la *gangrène*. Son principal caractère est une mobilité qui lui fait parcourir les articulations, de sorte qu'elle abandonne bientôt la poitrine. En général le *rhumatisme aigu*, si douloureux, n'est pas dangereux : abandonné à lui-même, ou aidé seulement d'un bon régime, il guérit sans remèdes ; mais il ne faut pas qu'il soit contrarié ou mal traité, car alors il peut en résulter des accidens aussi redoutables que ceux de la *goutte remontée*.

692. Le *torticolis* ou rhumatisme partiel du cou, se réduit à une tension forte et plus ou moins douloureuse dans l'articulation des *vertèbres cervicales*, qui empêche plus ou moins le mouvement de la tête, et qui quelquefois la fait tenir de côté, dans la crainte d'augmenter les douleurs.

693. Dans le *lumbago*, ou rhumatisme des lombes, les douleurs sont très-vives et quelquefois si violentes, qu'on n'ose ni tousser, ni parler, ni même respirer ; heureusement que cet état violent n'est pas de longue durée ; car on n'y resisterait pas. J'ai vu un malade qui, dans cette position cruelle, suppliait ses amis

de le tuer; et cependant deux heures après les douleurs étaient calmées, au point qu'il put être transporté dans une bergère. Le lumbago est pris quelquefois pour la *colique néphrétique* (988 et suiv.). Mais indépendamment des autres caractères, il en est un qui ne doit pas permettre de s'y tromper, c'est qu'il n'est pas accompagné de vomissement, qui manque rarement dans la *colique néphrétique*. Cependant ces deux maladies sont souvent compliquées, tant il y a d'analogie entre le *rhumatisme* et la *pierre*, ou la *gravelle*.

694. Dans le *rhumatisme sciatique* ou de la cuisse, les douleurs sont très-vives; le gonflement est peu considérable, mais il est opiniâtre. Le rhumatisme universel se termine le plus souvent par les sueurs, ou par une éruption à la peau, ou par une évacuation abondante d'urine, ou par l'écoulement des régles, des hémorrhoïdes, etc.

695. Le *rhumatisme universel*, le *lumbago* et la *sciatique*, demandent que le voyageur s'arrête; mais il ne doit pas espérer un prompt soulagement des moyens que nous allons lui proposer. Cette maladie, plus particulièrement que toute autre, semble avoir une marche et un cours indépendant de tout ce que l'on fait pour en diminuer la durée; et

c'est un autre rapport qu'elle a avec la goutte (685), dont l'*attaque* ne paraît pas susceptible d'être abrégée sans faire courir de risque au malade (713).

696. Comme *maladie aiguë*, accompagnée de fièvre, le traitement du rhumatisme rentre dans la classe de celui qui est prescrit contre la *fièvre continue aiguë* (475 et suiv.). On commencera par envoyer chercher le médecin, et en l'attendant on fera coucher le malade dans un bon lit, car tous ses membres sont excessivement sensibles ; et à mesure que les douleurs se fixeront, il faudra avoir l'attention de tenir le drap et les couvertures éloignés des parties affectées, au moyen d'un ou plusieurs demi-cerceaux, et faire avec des coussins une espèce de rempart autour des coudes, des poignets, etc.

697. On lui donnera une boisson rafraîchissante, comme le *petit-lait*, qu'on rendra laxatif, lorsqu'il sera nécessaire, avec la *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), et il prendra des lavemens émolliens. Mais dans le *lumbago*, où il est si difficile de remuer le malade, il est souvent impossible d'administrer des lavemens : alors il faut lui faire prendre une décoction de *tamarins* pour lâcher le ventre. Ses alimens seront légers et en très-petit

quantité, tels sont les bouillons de veau ou de poulet, le gruau, les pommes cuites, les pruneaux, etc.

698. Lorsque cette maladie est abandonnée à elle-même, la nature la guérit, comme toutes les autres maladies aiguës, par le secours de la *fièvre*, une hémorrhagie du nez ou par toute autre partie du corps, et des évacuations par les selles, les sueurs ou les urines : voilà ce que l'art doit chercher à faire; tout ce qu'il peut se permettre de plus, c'est d'administrer quelques calmans pour tâcher de modérer l'atrocité des douleurs.

699. Ainsi donc, si la fièvre n'est que modérée, on se contentera de la tenir à ce dégré, au moyen de la boisson (697); mais si elle est trop forte, qu'il y ait d'ailleurs des symptômes inflammatoires (484) et que le malade soit jeune, il faudra, s'il ne survient pas naturellement d'hémorrhagie, faire une saignée, et on en restera-là, jusqu'à ce que le médecin soit arrivé. Mais s'il n'en vient pas, le lendemain on la répétera : car, lorsqu'elles sont indiquées, il faut qu'elles soient faites les premiers jours de la maladie. Mais il faut bien se garder de les trop multiplier, comme font ceux qui prétendent éteindre la fièvre et calmer les douleurs par les seules saignées. Les grands pra-

triciens et LIEUTAUD n'hésitent pas de dire, que les saignées traînent la maladie en longueur, et la font durer des mois et même des années. Trois ou quatre saignées sont ordinairement suffisantes.

700. Si les douleurs deviennent excessives, on donnera le soir douze ou quinze gouttes de *laudanum liquide de Sydenham*, dans un verre de la boisson, et on répétera ce calmant s'il est nécessaire. Lorsque la fièvre est cessée, si les douleurs persistent (693), le malade gardant toujours le lit, on tâchera de favoriser la *transpiration* (717). On donnera, en conséquence, pour boisson du *petit-lait*, sur un litre (une pinte) duquel on aura ajouté un double décilitre (un demi-septier) de bon vin vieux, et le soir 4 grammes (1 gros) de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), avec 2 grammes (1 demi-gros) de *gomme de gaïac*, dans un verre de ce *petit-lait au vin*. Si les sueurs s'établissent on continuera, et on attendra patiemment la fin de la maladie.

701. Mais si elles ne viennent pas, après cinq ou six jours de l'usage de ce remède, il faudra purger une couple de fois (480), et ensuite mettre le malade dans un *bain chaud;* et s'il s'y trouve bien, on le répétera le soir et les jours suivans, jusqu'à guérison, ayant

grand soin qu'il n'ait point froid après le bain. Mais il n'est pas toujours possible d'employer les bains ; alors il faut se contenter d'appliquer des fomentations sur les parties affectées, c'est-à-dire, des linges trempés dans de l'eau chaude, que l'on renouvelle sans cesse.

702. Le *torticolis*, ou rhumatisme du cou, ne rend pas aussi malade à beaucoup près. La fièvre, dont il peut être accompagné, ôte quelquefois l'appétit, altère, etc. ; mais en général, fixé au cou, toutes les autres parties du corps peuvent exercer leurs fonctions : il n'est donc pas de nécessité que le voyageur interrompe sa course pour un *torticolis*. Il aura dans sa voiture, du *petit-lait*, dont il boira quelques verres pour calmer la fièvre et la soif, et il ne mangera qu'un potage à dîner et à souper. S'il n'a que très-peu de fièvre, comme c'est le plus ordinaire, il prendra en outre quelques légumes ou quelques œufs à dîner. Mais ce dont il faut avoir soin, c'est de bien couvrir la partie malade ; et rien de mieux dans cete intention qu'un morceau de flanelle ou de laine douce, dont on entoure le cou : c'est souvent le seul remède que le torticolis exige.

703. Lorsque le rhumatisme, de quelqu'espèce qu'il soit, est passé, si le malade n'a pas

été purgé, parce qu'il n'aura pas eu besoin de bains (701); il prendra une couple de *médecines*, sur-tout, s'il a les symptômes qui les nécessitent (479), et il suivra le régime que nous prescrirons après une attaque de *goutte*; il se comportera même comme nous dirons que doit faire le goutteux (714—715). Car un dernier point de ressemblance entre le rhumatisme et la goutte, est que le moment de les combattre et de chercher à les guérir, n'est pas le temps de l'attaque et des souffrances, mais celui où elles ont cessé et où la maladie semble n'exister plus. Au reste, arrivé à sa destination, on consultera son médecin et on suivra ses avis.

§. II.

De la Goutte.

704. La *goutte*, comme tout le monde sait, est une maladie qui prend par *attaques*, à des distances plus ou moins rapprochées, et qui, une fois qu'elle s'est déclarée chez un sujet, dure toute sa vie. C'est donc une *maladie chronique* (422), dont nous ne devrions pas nous occuper, parce que du moment où l'on en a déjà essuyé une attaque, on sait se conduire pour les suivantes. Mais on peut être surpris

en route par une première attaque, qui, prise isolément, est une vraie *maladie aiguë*. Nous sommes donc obligé de décrire une *attaque de goutte*, et les soins qu'exige le malade qui l'éprouve.

705. La *goutte* a pour cause l'indolence, l'inaction, les excès de quelque genre que ce soit, sur-tout ceux des plaisirs de l'amour et de la table. C'est encore une maladie héréditaire que l'on transmet à ses enfans ou ses petits-enfans : elle n'épargne personne. On voit des femmes et des enfans en être attaqués, mais elle est plus commune vers le retour de l'âge, et ceux qui ont, ce qu'on appelle vécu, en sont rarement exempts. Les vieux goutteux sont très-nombreux et vivent long-temps : c'est que bien loin d'être une maladie pour la nature, la goutte est au contraire un moyen dont elle se sert pour élaborer certaines humeurs, et, les chassant du corps, y maintenir la vie. Aussi est-elle peu à craindre tant qu'elle est *régulière*, ou qu'elle revient exactement aux extrémités; mais elle est redoutable, et souvent mortelle, quand elle se porte au tronc, à la tête ou sur quelques viscères. Delà, on la divise en *goutte régulière*, et en *goutte irrégulière* ou *remontée*, dont nous parlerons (716).

ARTICLE PREMIER.

De la Goutte régulière.

706. Une attaque de goutte, est composée d'un certain nombre d'accès, qui durent chacun de vingt-quatre à trente heures, et qui sont multipliés en raison de l'âge du malade, de ses forces, de sa disposition à la maladie, et de la saison de l'année. Chez un homme encore jeune et fort, l'attaque dure environ quatorze jours; chez les personnes faibles, délicates et avancées en âge, elle peut durer plusieurs mois. Mais cette durée n'a rien de fixe : une foule de causes peut la faire varier à l'infini ; il n'y a pas plus de règle pour le retour. On le croit fixé à un certain temps de l'année, au printemps, à l'automne ; mais la moindre faute dans le régime, un mouvement de colère, etc., la rappellent souvent au moment où l'on s'y attend le moins.

707. Un accès de goutte est ordinairement précédé d'indigestion, de vents, d'assoupissement, de maux de tête, d'envies de vomir, et de vomissement. Le malade se plaint de lassitude et d'abattement. Souvent il éprouve des douleurs dans les lombes, accompagnées d'une sensation semblable à des vents ou à de

l'eau froide qui coulerait le long de la cuisse. L'appétit est souvent augmenté un jour ou deux avant l'accès, et le malade sent une légère douleur en urinant. Enfin, dans quelques occasions, il a un écoulement involontaire de larmes. Tous ces symptômes augmentent d'intensité à mesure qu'on approche du moment de l'accès, qui se manifeste de la manière suivante :

708. Vers les deux ou trois heures du matin, le malade est éveillé par une douleur au gros orteil du pied, quelquefois à la cheville, d'autres fois au genou, au poignet, à l'articulation du *femur* avec l'*ischium*, etc. Cette douleur est accompagnée de la sensation de l'eau froide versée sur la partie affectée, et suivie d'un frisson, avec un certain dégré de fièvre. Bientôt la douleur augmente et se fixe. Alors le malade éprouve à-la-fois toutes les espèces de douleurs. Il lui semble qu'on lui brûle la partie affectée, qu'on la presse fortement, qu'on la déchire, qu'on la met en pièces, etc. Enfin elle devient si prodigieusement sensible, que le malade ne peut pas endurer qu'on la lui touche, et qu'il ne peut même souffrir que qui que ce soit marche dans sa chambre.

709. Le malade reste dans ces tourmens

excessifs, l'espace de 24 heures, ensuite il souffre moins. La partie malade commence à se gonfler, elle paraît rouge, et se couvre d'une légère moiteur. Vers le matin, le malade s'endort et tombe dans une sueur modérée. Ainsi se termine le 1er. accès, qui est bientôt suivi d'un second, d'un troisième, etc. (700), mais qui deviennent plus doux de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin l'attaque se trouve finie. Plus les douleurs sont vives et violentes, plus l'attaque est courte et plus l'intervalle qui doit exister entre elle et la suivante est long, de sorte qu'on regarde la violence des douleurs comme un remède préparé par la nature, dont les malades, dit LIEUTAUD, ont cependant bien de la peine à supporter l'amertume. L'enflure doit encore être regardée comme un dépôt critique et salutaire, puisqu'on observe constamment que les accès sont plus longs si la partie n'est ni rouge, ni enflée.

710 Le point essentiel dans une attaque de goutte, est d'exciter une douce *transpiration* (723), sur-tout dans la partie affectée, et comme l'accès prend en général la nuit (708), et que les voyageurs sont alors dans leurs lits, même ceux qui, ayant leurs voitures, courent jour et nuit, parce qu'avertis par les symptômes

tômes avant-coureurs (707), ils ont dû, au moins, prendre la précaution du repos, rien de plus facile que d'avoir sur-le-champ les secours nécessaires. La première chose à faire, est d'envelopper la partie souffrante de *cataplasme* fait avec la mie de pain et le lait : de la *bouillie* un peu épaisse, ou de la laine grasse, mais cardée et douce, sont employées avec un égal succès. Il faut en couvrir non-seulement la partie malade, mais encore tout le membre souffrant.

711. Ainsi supposons que le pied soit attaqué, il faut l'envelopper entièrement, et même la jambe, de cataplasme, ou de bouillie, ou de laine (710). Si c'est le genou, il faut envelopper la jambe et la cuisse ; si c'est le poignet, toute la main et le bras ; si c'est la hanche, toute la cuisse et les lombes du côté malade. On renouvelle ces applications toutes les six heures pendant tout le temps de l'attaque, même dans l'intervalle des accès. Mais qu'on se garde d'appliquer des remèdes capables de répercuter la matière de la goutte ou de la faire rentrer. Car ces remèdes ne la guérissent point; ils ne font que la déplacer, en la transportant d'une partie peu intéressante, sur des parties essentielles où elle devient souvent funeste (713). Il faut que

le malade soit tranquille de corps et d'esprit. Le moindre bruit, le moindre mouvement dans la chambre, tout ce qui serait capable de l'émouvoir ou d'exciter les affections de l'ame, etc., pourrait déranger la marche de l'accès, et transporter la matière de la goutte.

712. Le malade observera une diète très-sévère pendant l'accès, sur-tout s'il est jeune. Il ne prendra que du *petit lait clarifié*, ou de l'eau tiède avec un peu de *sirop de capillaire*, et quelques *bouillons de poulet*, dans la journée. Si le malade est âgé, ou de constitution faible et délicate, on lui donnera quelque potage, et on ajoutera du vin à son *petit lait* (700). On donnera quelques lavemens pour entretenir la liberté du ventre : s'ils n'évacuent pas et que le malade soit jeune, on peut les rendre *laxatifs*, avec une cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*). Mais en général, les évacuations ne font qu'affaiblir le malade et prolonger l'*attaque*. Voilà pourquoi la saignée ne peut être tentée qu'avec les plus grandes précautions. Il n'y a qu'un médecin qui puisse la prescrire. Il en est de même des calmans : tous les grands praticiens les redoutent. Lorsque les douleurs sont excessives, ils permettent seulement le soir, à l'exemple de RIVIERRE, gros comme une aveline de *thériaque*.

713. Tel est le traitement qu'exige une *attaque*. Comme il n'y a pas de spécifique, au moins connu, contre la goutte, et que tous les remèdes que l'on a tentés pour guérir la maladie, ou même pour abréger une *attaque* ou même un *accès*, ont toujours fait courir les plus grands risques au malade, il faut se contenter du régime, et des moyens proposés, comme les meilleurs qu'on ait trouvés jusqu'ici. Il est sans doute naturel que, dans le temps de ces excessives douleurs, on saisisse avec empressement tout ce qu'on annonce, comme capable de procurer un prompt soulagement : mais si on l'accepte, on hasarde sa vie, pour un bienfait momentané, supposé que ce que l'on prend ait le succès promis. Aussi cette multitude de remèdes contre la goutte, proposés comme infaillibles, sont-ils tour-à-tour abandonnés, parce que ceux qui en ont usé ont péri. On l'a observé en Angleterre d'une manière positive, à l'occasion d'un remède appellé *poudre du duc de Portland*, ou *poudre arthritique*. Le Dr. CULLEN dit, dans sa *Matière médicale*, que sur cent personnes prenant ce remède, quatre-vingt-dix ont été enlevées par une *apoplexie*, ou par toute autre maladie, au bout d'un ou de deux ans de son usage.

714. Après l'attaque, le malade se purgera une couple de fois avec la *rhubarbe* en poudre, à la dose de 4 grammes (1 gros) dans un verre de *petit-lait au vin* (700). Il prendra tous les matins un verre de *vin de quinquina* (513), ou bien une prise de la *poudre stomachique* prescrite (570). Il vivra de régime. Les alimens doivent être doux, et de facile digestion. Le *lait*, pour toute nourriture, serait peut-être le seul qu'on dût se permettre. Il y a des exemples de gens, que non-seulement il a rétablis en peu de temps de la fatigue d'une *attaque*, mais encore qu'il a guéris de la goutte au point de n'en avoir plus entendu parler. Sans doute que, s'il est un spécifique contre cette maladie, on le trouvera non dans les remèdes, mais dans un régime capable de changer la constitution du sujet. Or, on ne peut douter que le lait, pris en grande quantité, comme un litre et demi, deux litres (une pinte et demie, deux pintes) par jour, et pendant un temps très-long, c'est-à-dire, plusieurs années de suite, n'ait cette propriété.

715. On a encore vu de longs jeûnes, soit volontaires, soit forcés, par un renversement de fortune, procurer le même avantage. Le malade fera de l'exercice; ainsi il continuera son voyage: mais il marchera et il montera à

cheval le plus qu'il lui sera possible. Le goutteux, arrivé chez lui, se conduira d'après les conseils de son médecin; et, dans toutes les indispositions ou maladies qu'il éprouvera, il ne manquera pas de prévenir celui en qui il mettra sa confiance, qu'il est sujet à cette cruelle maladie.

ARTICLE II.

De la Goutte irrégulière ou remontée.

716. La *goutte irrégulière* ou *remontée* (705), c'est-à-dire, celle qui, au lieu d'attaquer les extrémités (708), se porte sur le cerveau, le poumon, l'estomac, les reins ou les intestins, etc., est toujours accompagnée de danger; parce que la cause, qui attire la *goutte* sur ce viscère, est un état de faiblesse ou de maladie qui la complique; aussi n'y reconnaît-on plus sa marche. D'un autre côté, la *goutte* dans les viscères, imite et prend le caractère des maladies auxquelles ces viscères sont sujets.

717. Ainsi, lorsqu'elle est dans la tête, elle peut occasionner des douleurs violentes, accompagnées d'assoupissement, de *vertiges*, de *convulsions* et de *délire*. On l'a vue y exciter

la *léthargie*, l'*apoplexie*, la *paralysie*, des *tremblemens*, l'*ophthalmie*, des *douleurs d'oreilles*, de *dents*, etc. Quand elle se jette sur les poumons, ou sur les parties voisines, il peut survenir de l'*oppression*, de la *toux*, une *difficulté de respirer*, l'*esquinancie*, des *engorgemens inflammatoires*, l'*asthme*, des *anxiétés*, la *syncope*, etc. Si elle attaque l'estomac, le malade a des *maux de cœur*, des *vomissemens*, des *agacemens*, des *irritations*, des *douleurs* violentes dans la région de l'estomac, de très-grandes faiblesses, etc. Lorsque c'est le bas ventre qui en est le siège, il peut éprouver la *colique*, la *néphrésie*, la *diarrhée*, la *dysenterie*, etc.; et si le malade n'a jamais eu la *goutte* auparavant, toutes ces maladies seront combattues infructueusement, parce qu'on ne se doutera pas de la cause.

718. La *goutte irrégulière* est donc redoutable par elle-même, et par l'erreur que peut commettre celui qui entreprend de la guérir. Cependant si le malade a déjà eu quelque *attaque*, et si l'une ou l'autre des maladies, dont nous venons de parler, le surprend vers le temps à-peu-près où il avait lieu d'en craindre le retour, et, à plus forte raison, si cette maladie survient dans le cours même d'une *attaque*, après la cessation subite des douleurs

des extrémités, on ne peut plus s'y méprendre; il faut alors, quelle que soit la maladie dont la *goutte* prend le caractère, tenter tous les moyens possibles pour la faire descendre dans les pieds; et voici ce que nous croyons devoir conseiller.

719. Si, pendant une *attaque*, décrite (708 et suiv.), les douleurs viennent à cesser tout-à-coup, et que les accidens qui en sont les suites aient leur siège dans la tête ou dans les poumons, il faut faire une saignée au pied, pour peu qu'il y ait quelques signes d'inflammation (484). On appliquera des *synapismes* sous la plante des pieds, ou même des *vésicatoires* aux jambes (490, note). On fera des frictions sur les jambes et sur les cuisses; et, s'il est nécessaire de réitérer la saignée, on appliquera des sang-sues aux hémorrhoïdes (*a*).

(*a*) Ceci ne détruit point ce que nous avons dit (712) des inconvéniens de la saignée dans une *attaque de goutte régulière*. Il s'agit ici de la *goutte remontée* dans la tête, dans les poumons, etc.; accident qui expose le malade aux plus grands dangers. On doit donc, dans ces cas, ne pas perdre un seul moment, et tâcher de dissiper l'orage qui menace la tête, la poitrine, etc., etc. Or, un des meilleurs moyens est la saignée du pied, qui, d'a-

S'il n'y a pas de signes d'inflammation, on se contentera de mettre les jambes dans de l'eau de savon chaude, pendant quelques heures; ensuite on appliquera les *synapismes* ou les *vésicatoires;* on fera les frictions, etc. On purgera à plusieurs reprises avec la *rhubarbe* dans du *petit-lait au vin* (714).

720. Si la *goutte* est dans l'estomac, et qu'elle y occasionne un sentiment de froid extraordinaire, on donnera un verre de bon *vin*, dans lequel on aura fait bouillir de la *canelle* et du *sucre;* et ensuite des tasses de *petit-lait au vin chaud* (700), pour tâcher de susciter la sueur. Si le malade a des envies de vomir, on lui donnera coup-sur-coup des verres d'infusion de camomille, pour faciliter le vomissement; et, s'il ne vomit pas, 8 décigrammes (15 grains) d'*ipécacuanha* (463). Si la *goutte*, fixée sur les entrailles, y excite un *cours de ventre*, il faut tâcher de l'entretenir par des *laxatifs*, tels que la *casse*, la *manne*, la *rhubarbe*, etc. Lorsqu'elle est sur les reins, elle y cause des irritations et des douleurs semblables à celles de la *gravelle:* dans ce cas, on donnera une décoction de ra-

---

près l'observation, a souvent suffi pour déterminer la *goutte* à se porter sur cette partie.

cine de *guimauve ;* on fomentera les reins avec de l'eau chaude, et on donnera des lavemens émolliens. On mettra même le malade dans le bain, s'il est nécessaire. Enfin, quelle que soit la maladie suscitée par la *goutte remontée*, il faut combattre les symptômes dominans, favoriser les évacuations qui peuvent survenir, et toujours s'occuper de rappeller la *goutte* aux extrémités par les bains de pieds, les frictions, les *synapismes*, les *vésicatoires*, et la saignée, lorsqu'elle est indiquée.

721. Le traitement, que nous venons de prescrire pour combattre la *goutte remontée* pendant le cours d'une *attaque*, peut être suivi, sauf quelques modifications, dans une des maladies dénommées (717), dont serait surprise une personne goutteuse, sur-tout si la maladie présente quelques symptômes extraordinaires, et si elle est rebelle au traitement. Car, par la raison que la *goutte* perd de sa physionomie en se jettant sur des parties qui ne lui sont pas assignées par la nature, de même la maladie qui lui sert de masque, ou avec laquelle elle s'associe, perd aussi de son caractère, et ne cède plus au traitement qui en triomphe ordinairement.

722. Il en résulte que cette maladie compliquée est excessivement grave, et des plus

opiniâtres. Elle ne peut donc être entreprise que par un médecin très-expérimenté, qu'il faut se hâter d'envoyer chercher; et il ne faut épargner ni peines, ni dépense pour l'obtenir promptement; car il n'est pas moins nécessaire ici que pour l'*apoplexie* (669). Mais la première chose que le malade doit lui dire, quand il sera arrivé, est qu'il est sujet à la goutte (715).

CHAPITRE VI.

De quelques maladies particulièrement dues à la transpiration arrêtée, telles que le Rhume de cerveau et l'Enchifrénement, la Toux de poitrine, la Pleurésie, la Fluxion de poitrine, la Paraphrénésie, l'Esquinancie, et les maux de gorge.

723. On donne le nom de *transpiration* à une humeur qui sort continuellement de la peau par les pores, et qui, bien qu'elle soit insensible et peu visible, est cependant l'excrétion du corps la plus considérable, puisqu'il est démontré que si une personne bien portante a pris, en alimens et en boisson, la valeur de huit livres dans les 24 heures, il n'en sort pas plus de quatre livres par les selles et les urines, et que le surplus s'évapore par la *transpiration insensible.*

724. Il est facile de se faire une idée des désordres auxquels doit donner lieu, dans le corps humain, la diminution, et à plus forte

raison la suppression de cette excrétion. Aussi la plupart des maladies reconnaissent-elles cette cause, comme nous l'avons déjà observé relativement à plusieurs, telles que les *tumeurs inflammatoires externes* (342 et suiv.), les *fièvres* (455 et suiv.), le *rhumatisme* (686 et suiv.), et beaucoup d'autres, comme on aura encore occasion de le voir par la suite. Mais les maladies, dont nous allons parler dans ce chapitre, paraissent en général être dues principalement à cette cause.

§. Ier.

Du Rhume de cerveau et de l'Enchifrénement.

725. Le *rhume de cerveau* et l'*enchifrénement* sont causés par la suppression de la *transpiration* (723) *de la membrane pituitaire* qui tapisse les narines, les sinus frontaux et maxillaires, etc. On voit que le cerveau est intact dans cette maladie, et que c'est à tort qu'on l'appelle *rhume de cerveau*. Mais nous adoptons cette expression pour nous faire entendre. Le *rhume* est donc un engorgement plus ou moins considérable, et toujours légèrement inflammatoire, de la membrane pituitaire, accompagné d'une fièvre plus ou moins sensible,

de douleurs sur-tout dans la partie antérieure de la tête, de pesanteur dans les cartilages du nez, et d'embarras dans les narines (ce qui constitue l'*enchifrénement*), de manière que l'on ne peut plus se moucher, qu'on perd l'odorat, l'appétit, et qu'on ne peut respirer que la bouche ouverte. Il distille des narines une humeur claire et âcre, qui peu-à-peu s'épaissit, etc.

726. Tels sont les symptômes du *rhume*, où, comme on voit, il n'est pas question de *toux*, quoiqu'on dise vulgairement, quand on tousse : *je suis enrhumé.* Il serait plus juste de dire : *j'ai été enrhumé, et je tousse ;* parce que la toux est le plus souvent l'effet du rhume négligé ou mal traité. Le *rhume*, et l'*enchifrénement* qui n'en est véritablement qu'un symptôme, sont si communs, qu'il n'est pas rare de voir des personnes les éprouver plusieurs fois dans la même année. On s'enrhume dans tous les pays, dans tous les climats, dans toutes les saisons, et dans tous les temps de ces saisons. C'est que, pour se garantir du rhume, il faudrait se tenir toujours et constamment dans la même température ; ce qui est impossible. Aussi les voyageurs, qui en changent sans cesse, sont-ils très-exposés à s'enrhumer.

727. Le *rhume*, tant qu'il n'est que *rhume*, n'est pas une maladie dangereuse, et on a raison de ne pas s'en affecter. Mais on a très-grand tort de le négliger; car, si on ne le guérit pas, il se convertit en maladies de poitrine, qui peuvent tuer: les journaliers en font tous les jours la triste expérience. Lorsqu'ils sont enrhumés, il leur est difficile, et souvent impossible de consacrer un jour ou deux à se tenir chaudement et à suivre un régime. Mais cette indisposition, se changeant en *fièvre inflammatoire*, en *fluxion de poitrine*, en *toux*, qui peut conduire à la *pulmonie*, etc., oblige ces malheureux de garder la maison pendant un temps considérable qu'ils emploient à se médicamenter, et souvent infructueusement. Hélas! les pauvres peuvent-ils faire autrement? La nécessité du travail est un tyran, sous lequel ils vivent courbés. Mais les gens aisés et les riches, qui perdent tant de temps en frivolités, ne s'occupent pas davantage d'un *rhume*. Ils le dédaignent, ne voulant pas se priver de la plus petite partie de plaisir pour si peu de chose. Ils paraissent ignorer que, tel qu'un ennemi méprisé, le rhume gagnant de la force par les délais, se trouve bientôt invincible: de-là ces morts fréquentes, dues à des rhumes négligés.

728. Les voyageurs qui ne vont jamais assez vîte, qui n'arrivent jamais assez tôt à leur destination (54), ne manquent pas de prétextes, qu'ils appellent raisons, pour continuer leur route, quoiqu'attaqués d'un *rhume*, même dans la saison la plus rigoureuse. Aussi combien y en a-t-il qui périssent de la poitrine ! Ce n'est pas que, pour un *rhume*, il faille, comme font certaines gens, s'enfermer dans une chambre bien chaude, et fuir toute communication avec l'air extérieur : c'est le moyen de ne pas guérir; car cette chaleur artificielle enrhume elle-même comme les liqueurs fortes, et peut produire une *inflammation de poitrine*. D'autres prétendent se guérir sur le champ en s'enivrant, en buvant de l'eau-de-vie, etc. ; mais cette expérience téméraire est celle d'un fou, puisqu'elle peut tuer en suscitant la fièvre, et l'une ou l'autre des maladies de poitrine si dangereuses.

729. Sans insister davantage sur la nécessité de chercher à se défaire d'un rhume le plus promptement qu'il est possible, nous allons donner les moyens de le guérir : ils sont aussi simples que certains, si on les emploie aussi-tôt qu'on en est attaqué. Le seul but auquel on doit tendre, est de rétablir la *transpiration* (723). Or la chaleur douce et toujours

égale du lit, aidée par une boisson un peu chaude, et par les bains de pieds et de jambes dans l'eau tiède, remplit parfaitement cette indication.

730. Le voyageur, qui se sent pris par les symptômes du rhume (725), doit donc, sans perdre de temps en essais, ou en tentatives toujours infructueuses et souvent funestes, s'arrêter dans l'auberge de la dînée ou de la couchée, et, après avoir pris les précautions recommandées (167—177), se faire bassiner un lit, s'y coucher, et se déterminer à y rester jusqu'à ce qu'il en soit débarrassé; ce qui arrive souvent dans les 24 heures. Il se fera faire une décoction d'orge édulcorée avec du miel, ou une infusion de camomille, ou du thé s'il l'aime mieux, et il en boira de petits coups, mais souvent répétés. Il prendra un bain de pieds et de jambes. Pour cet effet, il fera mettre de l'eau tiède dans un vase profond, de manière qu'il en ait jusqu'aux genoux. Nous disons de l'*eau tiède*, car chaude elle nuirait. Il ne faut pas qu'elle soit plus chaude que le *lait qui vient d'être trait.* Il répétera ce bain le soir, qui est le temps de la journée où il fait le plus de bien.

731. Il fera une espèce de diète. Il ne prendra que des soupes légères, des panades, du

du gruau, des bouillons de poulet, de veau, etc. Il ne boira ni vin, ni liqueurs fortes, et il ne mangera ni viande, ni poisson. Comme le traitement du *rhume* est l'affaire d'un jour, de deux, et tout au plus de trois, il faudrait être ennemi de sa conservation pour se refuser aux privations qu'il prescrit. Au reste, ceux qui sont habitués aux liqueurs spiritueuses, prendront pour tisanne du *petit-lait au vin* (700); mais on observera qu'ici ce n'est pas la sueur, qu'il faut susciter, mais seulement la *transpiration* (723). Si donc le malade éprouve plus que de la moiteur dans son lit, il faut rafraîchir la chambre, en ouvrant les portes et les fenêtres : si cela ne suffit pas, retrancher une ou plusieurs couvertures du lit.

732. C'est ainsi qu'on a vu souvent guérir en un seul jour un *rhume*, qui, s'il eût été négligé, aurait probablement coûté la vie au malade, ou l'aurait au moins tenu au lit pendant quelques mois. Si cependant l'enchifrénement est opiniâtre, on respirera la vapeur d'eau chaude, ou de quelques plantes émollientes aromatiques, comme l'*hysope*, la *camomille*, etc. A cet effet, l'eau chaude étant mise dans une écuelle, on se couvre la tête d'une serviette, et on présente le visage à l'eau de manière que toute la vapeur ou fu-

mée dirigée vers les narines, soit inspirée.

733. Dès que la tête est débarrassée, et que l'on mouche facilement, on est guéri. Il faut se lever, aller à l'air, avec les précautions convenables, si l'on est dans la mauvaise saison; faire de l'exercice, et reprendre son régime ordinaire. Le voyageur peut donc continuer sa route. S'il est sujet au rhume, il se garantira également du grand chaud et du grand froid; et, lorsqu'il aura chaud, il ne se refroidira que graduellement (108 et suiv.). S'il était dans un pays de montagne, exposé à passer subitement du chaud au froid, il faudrait qu'il se couvrît de manière à ne sentir que le moins possible les impressions du froid. Mais qu'il quitte ces vêtemens de précaution aussi-tôt qu'il sera arrivé en plaine; car, un moyen certain de se rendre susceptible du *rhume*, est de se tenir trop chaudement.

734. Cette vérité se vérifie tous les jours chez les personnes délicates, qui n'osent sortir, ni changer d'air, crainte de s'enrhumer. C'est une erreur qui achève de ruiner leur santé. Cette disposition aux rhumes vient de ce que la *transpiration* (723) se dérange aisément; et plus on se tient chaudement, plus on se fait suer, et plus cette disposition doit

augmenter. L'air qu'on respire, étant continuellement tiède, relâche et amollit la peau, qui, sans cesse baignée d'une petite sueur, ne peut plus faire ses fonctions; et, la plus légère cause pouvant faire rentrer cette *transpiration* forcée, même cette sueur, on se trouve retomber sans cesse dans le *rhume* que l'on veut éviter. Aussi ces personnes s'enrhument-elles, comme on dit, au coin du feu. Il n'est pas de moyens plus certains de se garantir des *rhumes*, que de se familiariser avec l'air, de fuir les chambres chaudes, de diminuer peu-à-peu ses vêtemens, et de faire un exercice modéré.

735. Mais si les symptômes du *rhume* ne cèdent pas aux moyens proposés (729 et suiv.); si, au contraire, la fièvre devenant très-sensible, on voit peu-à-peu le pouls s'élever, et acquérir de la fréquence et de la dureté; si la peau devient sèche et brûlante; si des douleurs se fixent dans la tête, dans la poitrine, etc.; voilà une autre maladie qui se déclare, et qui, si on ne se hâte pas d'en arrêter le cours, peut devenir une *fluxion de poitrine*, une *fièvre inflammatoire*, etc. Il faut donc faire faire sur le champ une saignée, insister sur la boisson, et les bains de pieds et de jambes, interdire toute espèce d'alimens, donner des

lavemens, et toutes les 3 ou 4 heures une prise de la *poudre relâchante et rafraîchissante* (597). Si l'embarras de la poitrine était bien manifeste, il faudrait appliquer un *vésicatoire* (490) au cou.

736. Ces remèdes, employés brusquement, ont souvent emporté la maladie en deux ou trois jours, lors même qu'il existait déjà des symptômes avant-coureurs d'une *fluxion de poitrine*, ou d'une *fièvre inflammatoire*. Il ne faut pas être arrêté par le préjugé qui existe contre les *bains de pieds* et contre la *saignée* dans le rhume. Les commères et les ignorans prétendent que le bain de pieds fait tomber le rhume sur la poitrine, et disent positivement que la saignée tue. Ils ne savent pas qu'il n'est point de remède exclusif à telle ou telle maladie; que les symptômes qu'elle présente sont les vrais indicateurs des remèdes, et que, dans quelque maladie que ce soit, dès qu'il faut rétablir la *transpiration* (723), les bains de pieds sont les meilleurs moyens que l'on puisse employer, comme la *saignée* est le remède le plus capable de s'opposer aux désordres qui naissent de l'inflammation, de quelque genre que ce soit.

§. II.

De la Toux de poitrine.

737. La *toux de poitrine* est rarement une maladie *essentielle :* elle est plus souvent *symptomatique*, c'est-à-dire, symptôme d'autres maladies, telles que la *fluxion de poitrine*, la *pleurésie*, etc. (747 et suiv.), la *rougeole* (572), la *fièvre miliaire* (582), la *goutte remontée* (716), les vers ou la dentition chez les enfans. Elle est commune chez les femmes grosses, chez quelques personnes nerveuses, etc. Lorsque la *toux de poitrine* est maladie unique ou essentielle, et qu'elle prend spontanément, étant due seulement à la suppression de la *transpiration* (723), ou qu'elle succède à un *rhume* négligé ou mal traité (727), elle peut se guérir facilement ; et, si on entreprend de la traiter aussi-tôt qu'elle s'annonce, elle ne dure pas plus de cinq à six jours.

738. Mais si l'on néglige de s'en occuper dès l'invasion, elle devient opiniâtre, et a quelquefois les suites les plus funestes ; parce que l'action de tousser porte sans cesse le sang vers la tête ; parce que cette toux prive du

sommeil, ôte l'appétit, et trouble les digestions; parce que les secousses continuelles que reçoit le poumon, affaiblissent ce *viscère*, etc. Enfin, la *toux de poitrine*, qui survient pendant un *rhume*, traité comme il est conseillé (729 et suiv.), doit faire craindre une délicatesse extrême dans le poumon; et l'on doit y faire d'autant plus d'attention, qu'elle peut conduire à la *pulmonie*.

739. La *toux de poitrine*, pour peu qu'elle soit forte, ne va guère sans fièvre, qui quelquefois dure plusieurs jours. Cette *toux* est d'abord sèche; et, tandis qu'elle est dans cet état, le malade ressent quelquefois de légers points de côté, mais passagers, de l'embarras dans la poitrine, et un peu de mal à la gorge. Peu-à-peu il vient des crachats qui diminuent la toux et les autres symptômes, et c'est alors que l'on dit que la *toux est mûre*. Mais il faut que cette maturité arrive dans les six jours: si elle se prolonge, il est à craindre que la respiration ne devienne courte et gênée, que l'oppression de poitrine ne se déclare, et que la *fièvre lente* ne se manifeste; alors le corps ne se nourrit plus, le malade tombe dans le dépérissement, dans l'insomnie, etc., et il meurt assez promptement. Il est donc de la dernière importance de ne pas traiter de ba-

gatelle, comme on ne fait que trop souvent, la *toux de poitrine*. Quel est celui qui ne puisse fournir un exemple de quelqu'un mort d'une toux de poitrine négligée ou mal traitée ?

740. Dès que l'on tousse, il faut travailler à se guérir. Le voyageur se hâtera donc de se rendre dans une auberge, pour là se mettre au régime, et suivre le traitement conseillé contre le rhume (729 et suiv.), puisque la toux est supposée procéder de la même cause (737). Ainsi il se couchera, il se fera faire une boisson adoucissante, comme la *décoction d'orge*, ou de *racine de guimauve*, avec le miel; il mettra les pieds et les jambes dans l'eau tiède (730); il respirera la vapeur d'eau chaude; et, s'il est resserré, il prendra quelques lavemens.

741. Si la toux est violente, que le malade soit jeune, que le pouls soit vîte et dur, que le mal de tête soit considérable, tous symptômes de l'inflammation (484), il ne faut pas balancer, il faut faire une saignée (736). Mais si le malade est faible et d'une constitution relâchée, la saignée serait contraire, et ne ferait que prolonger la maladie. La saignée est également nuisible quand le malade crache aisément, parce qu'elle pourrait diminuer ou supprimer cette évacuation. Dans ces deux

cas, il n'y a rien autre chose à faire qu'à suivre scrupuleusement le traitement du rhume (729), et *la toux de poitrine* se guérira promptement.

742. Il est rare qu'on veuille entreprendre de se guérir d'une *toux de poitrine*, sans prendre de ce qu'on appelle des *béchiques expectorans* ou remèdes propres à faciliter les crachats; et comme ces remèdes sont en général doux et sucrés, ils sont du goût du plus grand nombre. Mais il s'en faut de beaucoup qu'ils conviennent également à tous, et dans tous les cas de *toux de poitrine*. Ils seraient nuisibles lorsque les crachats sont épais et visqueux, et lorsqu'ils paraissent fournis par une humeur fixée dans le poumon. Il ne faut donc les employer qu'avec discernement.

743. Ainsi, dans le cas désigné, lorsque les crachats sont épais et visqueux, il ne faut rien de sucré ni d'huileux. On donne des *pastilles d'ipécacuanha*, dont on laisse fondre une ou deux souvent dans la journée; l'*oxymel scillitique*, dont on prend une cuillerée dans un verre de la boisson, ou une *dissolution de gomme ammoniac*, préparée de la manière suivante:

Prenez de *gomme ammoniac*, 8 grammes (2 gros).

Triturez dans un mortier de marbre, et versez doucement par-dessus un double décilitre (demi-septier) de décoction d'orge, ayant soin de toujours remuer, pour que la gomme soit parfaitement dissoute. On aromatise avec un peu d'eau de pouliot, et l'on prend deux cuillerées de cette dissolution trois ou quatre fois par jour.

744. Si au contraire les crachats sont clairs et limpides, l'*huile d'amandes douces* et le *sirop de guimauve*, ou le *lok blanc*, donnés par cuillerée à café de temps en temps, paraissent convenir. Mais lorsque l'humeur des crachats est âcre, de manière à irriter la gorge et le gosier, alors le *sucre* et les choses sucrées, comme le *jus de réglisse*, le *sucre d'orge*, les *tablettes de guimauve*, etc., etc., sont indiqués. Cependant tous ces remèdes seraient d'une faible ressource, lors même qu'ils ne sont pris que lorsqu'ils sont bien indiqués, s'ils n'étaient accompagnés de l'observation exacte et scrupuleuse du régime prescrit (731).

745. Si la *toux de poitrine* ne cède point à ce traitement, il est à craindre qu'elle ne soit entretenue par des humeurs fixées dans la poitrine. Dans ce cas, il faut appliquer le garou, ou faire un cautère. J'ai éprouvé de bons effets de l'*emplâtre de poix de Bourgogne*,

conseillé par le Dr. BUCHAN (a). Pour faire cet emplâtre, on a gros comme une muscade de bonne poix de Bourgogne, à laquelle on ajoute un peu de cire : on étend le tout à froid, et mince, sur un morceau de peau douce, de la grandeur de la main, et on l'applique entre les deux épaules. On lève cet emplâtre tous les trois ou quatre jours; on l'essuie, et on l'applique de nouveau. Mais il faut le renouveller tous les 15 ou 20 jours. Comme il ne fait pas son effet sur le champ, il faut le garder long-tems; et, quand la toux sera guérie, il ne faut pas en cesser l'usage tout-à-coup; il faut s'y prendre d'avance, en diminuant l'emplâtre peu-à-peu; et on ne le quittera entièrement que dans un temps chaud, ou quand la belle saison sera bien décidée. Il arrive souvent que cet emplâtre cause des démangeaisons : dans ce cas, on le lève, et on humecte la partie affectée avec parties égales de lait et d'eau tièdes.

746. Quand aucun de ces moyens ne réussit, et que la toux persiste, sur-tout chez les jeunes gens, dont nous parlerons (1609), il

---

(a) *Médecine domestique*, tom. II, chap. XX, §. II, art. I.

est à craindre qu'elle ne conduise à la *pulmonie*, dont les voyages, principalement par mer, paraissent être le *spécifique* (1605, et suiv., 1712 et suiv.). Quant à la *toux symptomatique* (737), nous ne pouvons nous en occuper, parce qu'elle se guérit avec la maladie, dont elle n'est qu'un symptôme.

§. III.

De la Péripneumonie, ou Fluxion de poitrine; de la Pleurésie et de la Paraphrénésie.

747. Nous faisons marcher ensemble ces trois maladies : ce n'est pas qu'elles soient parfaitement semblables ; car, lorsqu'elles existent à part, elles diffèrent par leur siège, par quelques-uns de leurs symptômes, et par leur terminaison. Mais on les confond tous les jours chez les malades ; et LIEUTAUD, qui a ouvert tant de cadavres, assure que sur un grand nombre de sujets morts de maladies inflammatoires de la poitrine, il n'en a trouvé que deux qui avaient eu la *vraie pleurésie*. La *pleurésie* et la *paraphrénésie* sont en effet des maladies très-rares, quoiqu'on entende dire

tous les jours que tel ou tel est attaqué d'une *pleurésie*.

748. Mais la *péripneumonie*, ou *fluxion de poitrine*, est très-commune; et dès qu'elle présente des symptômes un peu graves, on l'appelle (quoiqu'à tort) *pleurésie*. Il est certainement des cas où elles peuvent exister ensemble; et alors on a raison d'appeller la maladie qui en résulte, *pleuro-péripneumonie*, c'est-à-dire, *pleurésie-fluxion de poitrine* : peut-être même ne vont-elles jamais l'une sans l'autre, et on est porté à le croire quand on sait que la *pleurésie* est une maladie de la *plèvre*, ou de cette membrane qui tapisse toute la surface interne de la poitrine, et toute la surface externe des poumons; et que la *péripneumonie* est une maladie des *poumons* mêmes.

749. Et quand on porte plus loin ses regards, et qu'on voit que la *plèvre* recouvre encore le *diaphragme* du côté qui regarde la poitrine, on sent que ce dernier viscère doit être toujours plus ou moins affecté dans les maladies qui affectent cette partie du corps. La *paraphrénésie*, qui est une maladie du *diaphragme*, doit donc présenter beaucoup de symptômes communs aux deux autres maladies. Mais ce qui nous porte sur-tout à ne faire

qu'un seul paragraphe de ces trois maladies, c'est que le traitement est à peu de chose près le même, et qu'il ne diffère que par des modifications, que nous aurons soin de faire remarquer.

750. Ces trois maladies sont inflammatoires à un très-haut degré. La *pleurésie* est l'inflammation de la *plèvre;* la *péripneumonie* est l'inflammation des *poumons*, et comme ce viscère est moins irritable, les symptômes en sont moins violens; la *paraphrénésie* est l'inflammation du *diaphragme*, organe tendineux, nerveux, très sensible; ce qui rend cette maladie très-aiguë, et les symptômes très-alarmans. Au total, ces maladies sont très-graves, très-dangereuses, puisque souvent elles sont funestes. Cependant il est une *pleurésie* dont le siège est dans les *muscles intercostaux*, et que, pour cette raison, on appelle *fausse* ou *bâtarde;* et une *péripneumonie*, qu'on appelle également *fausse*, parce qu'elle n'est qu'un engorgement des poumons par une pituite âcre et visqueuse; l'une et l'autre de ces maladies sont peu redoutables, comme nous le ferons voir (753).

751. On est exposé à ces maladies à tout âge, sur-tout les jeunes gens, depuis 8 ans jusqu'à 40, et particulièrement ceux qui font

des travaux fatigans, qui ont les fibres fortes et élastiques, qui sont d'un tempérament bilieux et pléthorique, etc. Mais il n'y a que les vieillards et les infirmes qui soient sujets à la *fausse fluxion de poitrine*. Quand on a déjà eu ces maladies, on peut les avoir de nouveau, et elles sont chez ces personnes de plus en plus dangereuses. On a observé que ceux qui sont habituellement relâchés, qui suent facilement, qui ont des écoulemens naturels, comme des hémorrhoïdes, ou artificiels, comme un vésicatoire, un cautère, un ulcère, etc. en sont exempts. Voilà pourquoi les femmes y sont moins sujettes que les hommes. Ces maladies sont plus fréquentes dans le printemps que dans les autres saisons. Mais la *fausse fluxion de poitrine* règne l'hiver et dans les temps humides.

752. La cause générale de ces maladies est la suppression de la *transpiration* (723). Ainsi, rester exposé aux vents froids du nord et du nord-est; dormir sur un terrein humide; porter des habits mouillés; respirer un air très-froid; boire de l'eau très-froide quand on a chaud, etc., l'occasionnent le plus souvent. D'autres causes peuvent encore y concourir, comme un exercice violent, des coups reçus dans la poitrine; la suppression subite de

l'écoulement d'un cautère, d'un ulcère, de la sueur des pieds, de dessous les bras, etc., ou d'une évacuation accoutumée ; la rentrée d'une éruption, telles que celle de la *gale* (401), de la *petite-vérole* (542), de la *rougeole* (572), etc. ; la *goutte remontée* (716) ; la seule conformation de la poitrine, etc. Ainsi les corps de baleine, le maillot, etc., peuvent être regardés comme des causes éloignées de ces maladies. L'habitude de se tenir trop chaudement, soit par des habits trop chauds ou trop multipliés, soit par de trop grands feux dans les appartemens ; l'habitude toujours pernicieuse de se faire saigner dans certains temps de l'année, etc., disposent à ces maladies. En Amérique, la morsure de serpent à sonnettes paraît produire une vraie *pleurésie*. L'action des rayons d'un soleil ardent sur la tête, action qu'on appelle *coup de soleil*, a souvent produit une *paraphrénésie* (673).

753. Ces maladies commencent par le frisson et le tremblement, qui sont bientôt suivis de chaleur, de soif, d'insomnie, de difficulté de respirer, d'oppression de poitrine, de toux, etc. Dans la *pleurésie* et la *péripneumonie*, il se manifeste une douleur pungitive dans l'un des côtés, entre les côtes ; c'est ce qu'on appelle *point de côté* ; douleur qui est

plus aiguë dans le temps de l'inspiration et de la toux. Les crachats, qui sont d'abord clairs, s'épaississent et deviennent sanguinolens; les urines sont hautes en couleur, etc. Dans la *pleurésie*, le pouls est très-élevé, très-vif, tres-dur. Il est au contraire mollet dans la *péripneumonie*, dans laquelle le *point de côté* est aussi moins violent; mais la difficulté de respirer et l'oppression de poitrine y sont en général plus grandes.

754. Dans la *fausse pleurésie*, la toux est sèche, et le malade éprouve constamment de la difficulté de se coucher sur le côté affecté; symptôme qui ne se rencontre pas toujours dans la *pleurésie vraie*. Dans la *fausse péripneumonie*, le pouls est petit et vîte, la respiration est difficile, et le malade sent un poids sur la poitrine. Il se plaint quelquefois de douleurs à la tête, accompagnées de vertiges; les urines sont ordinairement pâles, etc.

755. Enfin la *paraphrénésie*, indépendamment de la *fièvre* très-forte, offre les symptômes suivans, qui lui sont particuliers. Vers le brechet de l'estomac, dans cette partie où l'on sent ordinairement la *barre* après quelques saisissement, le malade ressent une douleur violente qui augmente en toussant, en éternuant, en respirant, en urinant, en faisant

du

du mouvement, quel qu'il soit. Aussi le malade a-t-il la respiration très-courte ; il respire du ventre, pour prévenir la contraction du diaphragme ; il ne peut dormir ; sa toux est sèche ; il a le hoquet, et souvent du délire. Le *rire sardonien*, ou plutôt une grimace involontaire, est un symptôme très-commun dans cette maladie.

756. Dès que le voyageur est attaqué de l'une ou l'autre de ces maladies, il n'a pas de temps à perdre ; parce que, très-aiguës (422), elles ont une marche très-rapide, et que le succès dépend de la manière dont elles sont commencées (425). Il s'arrêtera donc à l'auberge la plus voisine ; il enverra chercher le médecin le plus instruit du canton, et lui fera dire de faire diligence. Il se fera conduire dans une chambre grande, qui puisse être facilement rafraîchie par des courans d'air, et où il puisse être tranquille, et loin de toutes sortes de bruit. Il se fera donner du petit-lait clarifié, ou une décoction d'orge édulcorée avec du miel, ou avec des figues, des raisins, etc. Il en boira peu à-la-fois, mais souvent, et par gorgées, de manière qu'il ait toujours de l'une ou de l'autre de ces boissons dans la bouche. Il mettra les pieds, les jambes et les mains dans l'eau tiède, et il prendra un lavement soir et matin, sur-tout s'il est

resserré ou constipé. Il observera la diète la plus sévère : il n'a pas plus besoin d'alimens que celui qui est attaqué d'une *fièvre continue aiguë* (475).

757. Si, au bout de quelques heures, le médecin n'est pas encore arrivé, il faut se déterminer à faire faire une saignée du bras ; car, dans la *pleurésie* et dans la *paraphrénésie*, plus on saigne promptement, et mieux c'est pour le malade. Il faut même que cette première saignée soit assez copieuse, pourvu toutefois que le malade puisse la soutenir. Une forte saignée dans le commencement de ces maladies, fait infiniment plus d'effet que de petites saignées répétées plusieurs fois. On peut tirer à une personne faite 4 hectogrammes (environ 12 onces) de sang : on en tirera moins à une personne plus jeune ou plus délicate. Si, 12 ou 15 heures après cette saignée, le *point de côté* (753) et le pouls restent dans le même état, il faut la réitérer, mais alors on ne tirera que 2 hectogrammes (8 onces) de sang ; et si les symptômes ne diminuent pas de violence, il faudra en venir à une troisième, 15 ou 18 heures après.

758. Mais il faudra en rester là, sans avoir égard aux propos de ces soi-disant connaisseurs, qui prétendent qu'il faut saigner dans ces maladies, et dans beaucoup d'autres in-

flammatoires, jusqu'à ce que la croûte qui se forme sur le sang dans la palette, et que l'on appelle *couenne*, ne se montre plus; car on pourrait tirer tout le sang d'un malade avant que cette couenne cessât de se former. En général, si les deux ou trois premières saignées ont été faites à temps, c'est-à-dire, dès les premiers jours, et à peu de distance l'une de l'autre, il est rarement besoin d'en venir à une quatrième; et même dans la *fluxion de poitrine*, où le pouls est mollet (753), il faut être très-réservé; elle deviendrait contraire si le malade crachait déjà aisément; car alors elle arrêterait ou supprimerait cette évacuation, qui est de la plus grande importance dans cette maladie.

759. Dès qu'il y a de la diminution dans l'intensité des symptômes, et sur-tout dès que le malade crache, dans l'une ou l'autre de ces maladies, il ne faut donc plus saigner. Mais on fera des fomentations sur la région de la douleur, avec une décoction d'herbes émollientes, ou l'on y appliquera ces herbes bien chaudes, enfermées dans un sac de linge fin ou de flanelle. On renouvellera ces fomentations à mesure qu'elles se refroidiront, ayant grand soin que le malade ne prenne point de froid dans cette opération. Si la douleur continuait

d'être toujours très-forte, on y fera des embrocations avec le *liniment volatil* suivant:

Prenez d'*huile d'amandes douces* ou *d'olive*, 6 décagrammes (2 onces).

d'*esprit de corne de cerf*, 3 décagrammes (une once).

Mettez dans une bouteille, et secouez vivement avant de vous en servir. On en verse quelques gouttes sur le côté malade; on l'étend avec la main chauffée, et l'on frotte fortement jusqu'à ce qu'il soit entièrement pénétré. On en emploie ainsi et de suite environ une cuillerée à café; et on recommence cette embrocation trois ou quatre fois par jour. Si l'on ne peut se procurer ce liniment, on aura de la *teinture de cantharides*, qu'on emploiera de la même manière.

760. On recommande, dans ce cas, beaucoup d'autres remèdes externes, comme de l'avoine grillée, des feuilles de diverses plantes, etc.; mais les fomentations humides sont infiniment préférables. Les feuilles de jeunes choux, chauffées et appliquées sur la partie malade, ne sont point à dédaigner; elles ont souvent sauvé la nécessité du *vésicatoire*, auquel cependant il faut avoir recours si la douleur persiste, malgré les saignées, les fomentations et le liniment. On appliquera donc le

vésicatoire (490, note) sur l'endroit de la douleur, et on l'y laissera pendant deux jours.

761. Mais si le malade vient à éprouver de la difficulté d'uriner, pour prévenir la *strangurie* que le *vésicatoire* occasionne quelquefois, on fera prendre abondamment de l'*émulsion de gomme arabique* suivante :

Prenez d'*amande douces*, 6 décagrammes (2 onces).

Pelez; pilez dans un mortier de marbre, avec une égale quantité de *sucre*.

Ayez d'un autre côté 2 litres (2 pintes) de *décoction d'orge* bien chaude. Faites-y fondre, en remuant et agitant sans cesse,

de *gomme arabique*, 1 décagramme ½ (demi-once).

Laissez refroidir. Versez peu-à-peu sur les amandes et le sucre. Triturez ensemble, remuant perpétuellement jusqu'à ce que la liqueur devienne également blanche et lacteuse. Le malade en fera sa boisson ordinaire.

762. Si les crachats ont de la peine à s'établir, et si le malade est fatigué par la toux, on lui donnera une ou deux cuillerées de la *dissolution de gomme ammoniaque* (743), et on les répétera trois ou quatre fois par jour; ou

bien deux cuillerées d'une potion composée ainsi :

Prenez de *vinaigre* ou d'*oxymel scillitique*, 3 décagrammes (1 once).
d'une *décoction d'orge*, 1 hectogramme 8 décagrammes (6 onces).

Mêlez.

Ou bien, car il faut chercher à contenter le goût du malade, une petite cuillerée à café de l'électuaire suivant :

Prenez d'*huile d'amandes douces* ou *d'olives*, de *sirop de violettes*, } de chaque 6 décagrammes (2 onces).

Mêlez. Ajoutez de *sucre candi* pilé, autant qu'il sera nécessaire pour faire un *électuaire* qui ait la consistance du miel.

763. Lorsque la peau est sèche et brûlante, et que les urines sont en très-petite quantité, on donne toutes les cinq ou six heures une dose de la poudre suivante, dans quelques cuillerées de la boisson ordinaire.

Prenez de *nitre purifié*, 8 grammes (2 gros).
de *camphre*, 2 ou 3 décigrammes (5 ou 6 grains).

Triturez dans un mortier de marbre, et mêlez parfaitement. Divisez en six doses égales.

764. Enfin, si l'on peut se procurer de la racine de *sénéka*, regardée comme un spécifique dans la pleurésie, et qui s'appelle encore *polygala virginiana*, ou *racine contre la morsure du serpent à sonnette*, on en fera bouillir 3 décagrammes (1 once) dans 3 doubles décilitres (3 demi-septiers) d'eau, jusqu'à réduction d'un demi-litre (1 chopine). On passe, et on donne, trois ou quatre fois par jour, trois ou quatre cuillerées de cette décoction, plus ou moins, selon que l'estomac peut la supporter; car quelquefois elle fait vomir. Dans ce cas, on ajoute à la décoction 6 ou 9 décagrammes (2 ou 3 onces) d'*eau de canelle simple*. Comme ce remède facilite la *transpiration* (723), excite les urines, et lâche le ventre, il est capable de remplir la plupart des indications dans la cure de la *pleurésie*, et des autres maladies inflammatoires de la poitrine.

765. L'instant le plus avancé des maladies aiguës régulières, telles que celles dont il est ici question, est assez souvent très-orageux. Dans ce moment, la nature fait les derniers efforts pour vaincre le mal, et déterminer la *crise* (477, note). On voit le malade agité, quelquefois jusqu'aux convulsions. La difficulté de respirer est extrême, le pouls est ir-

régulier, etc. Les assistans effrayés courent par-tout cherchant des remèdes, et parce qu'ils se représentent le danger très-grand, ils donnent les remèdes les plus énergiques; et ils font grand mal. Car il n'y a rien à faire, dans ces cas, que de seconder la nature par une plus grande quantité de boisson, qu'elle emploie à favoriser la *crise* qu'elle a décidée. Cependant si le malade paraissait épuisé, on pourrait lui donner quelques verres de *petit-lait au vin* (700).

766. Voilà sans doute beaucoup de remèdes (756 et suiv.), qui ne sont cependant pas la centième partie de ceux qui sont conseillés dans ces maladies; car, de même que les *fièvres intermittentes*, tout le monde se mêle de les guérir, et chacun, par conséquent, a son remède (630). Mais nous observerons, par rapport à ceux que nous venons de prescrire, qu'il faut bien se garder de les employer tous chez le même malade. Nous en indiquons plusieurs, pour qu'il soit à même de choisir ceux qui lui répugnent le moins, ou que l'on peut se procurer plus facilement; et comme les symptômes qui les indiquent et le moment de les administrer sont spécifiés, il est évident qu'ils ne doivent point être donnés tous, puisqu'il est impossible que le même

malade se trouve dans tous les cas désignés.

767. La *pleurésie* fait *crise* (477, note) par les *crachats*, par les *sueurs*, par les *urines*, ou par les *selles*. Il faut respecter ces évacuations, et les favoriser par la boisson abondante (765). Quand toute l'humeur est évacuée, il n'y a plus ni fièvre, ni douleur; le malade se sent renaître, et les forces reviennent sensiblement. Alors il est en *convalescence*; il se conduira comme nous avons dit (479—483).

768. La *pleurésie fausse* (754) est quelquefois une maladie assez légère, qui ne demande que de se tenir chaudement, de boire abondamment de quelque tisanne qui porte un peu à la peau, comme l'infusion de fleurs de sureau, et de prendre quelques lavemens (756). Cependant elle est quelquefois opiniâtre; alors on est obligé d'avoir recours à la saignée, et aux autres remèdes prescrits contre la *pleurésie vraie* (757). Ces moyens manquent rarement de la guérir.

769. La *péripneumonie*, ou *fluxion de poitrine*, se termine souvent comme la *pleurésie* (767); mais quelquefois aussi elle finit ou par un *abcès*, qui est plus ou moins dangereux, selon la partie de la poitrine qui en est le siège, ou par la *pulmonie*, dont tout le monde con-

naît la fin malheureuse. Dans ces cas, il est impossible de se passer de médecin. Si celui qu'on a dû appeller pour la maladie n'a pas répondu à l'invitation, il faut redoubler d'efforts pour s'en procurer un autre (722). Il faut même que le malade se fasse transporter chez celui de réputation qu'on lui aura nommé. La *pulmonie* a été regardée jusqu'à ces derniers temps comme une maladie incurable; mais les voyages, sur-tout par mer, ont prouvé qu'elle n'est pas essentiellement mortelle. Nous nous en occuperons, IVe. Partie de cet ouvrage, où nous considérons les voyages comme remèdes (1624 et suiv., 1733 et suiv.).

770. La *fausse fluxion de poitrine* se guérit facilement au moyen de boisson édulcorée avec le miel, et acidulée avec le suc de citron. Une tisanne de fenouil et de réglisse, acidulée avec la gelée de groseille, convient très-bien; car il s'agit d'inciser une pituite visqueuse et âcre. On donnera au malade quelques bouillons légers, toujours acidulés, etc.

771. La *paraphrénésie* (755) se termine en général comme la *pleurésie;* mais quelquefois le diaphragme vient à *suppuration* (343), et alors il n'est pas de moyens de sauver le malade. Voilà pourquoi on recommande de mul-

tiplier les lavemens et les fomentations émollientes dans cette maladie. On espère par-là détourner ce malheur. Si l'on n'a pas pu le prévenir, le malade finit par une *ascite* purulente

§. IV.

Des maux de Gorge.

772. Cette espèce de maladie s'appelle en général *esquinancie.* Les médecins l'appellent encore *angine.* Elle est quelquefois très-légère, d'autres fois très-dangereuse, en raison de la partie du gosier ou de la gorge, qui en est le siège, et des accidens dont elle peut être accompagnée, comme la *fièvre* (460), l'*inflammation* (342), la *gangrène* (389), etc.: ce qui en a fait distinguer un grand nombre de variétés, qui doivent se réduire à trois, savoir; les *maux de gorge simples*, ou *fausse esquinancie;* les *maux de gorge avec inflammation*, ou *inflammation de la gorge*, ou *esquinancie inflammatoire;* et les *maux de gorge gangréneux*, ou *esquinancie maligne.* Ces deux dernières demandent beaucoup d'attention, ayant souvent une terminaison fatale, par pure négligence, ou par un traitement contraire, mal entendu, etc.

ARTICLE PREMIER.

Des maux de Gorge simples, ou fausse Esquinancie.

773. Le simple mal de gorge est un engorgement des parties qui avoisinent la base de la langue, telles que la *luette*, les *glandes amygdales*, *parotides*, *maxillaires*, et *salivaires*. Il est produit, comme la *pleurésie* (752), par la suppression de la *transpiration* (723), etc. Il commence ordinairement par une des amygdales, qui devient grosse, rouge, douloureuse, et ne permet d'avaler qu'avec difficulté. Le malade éprouve du frisson, de la chaleur, etc. Quelquefois le mal se borne à un seul côté; mais plus ordinairement il passe à la *luette*, et de-là à l'autre amygdale. Lorsque la maladie est légère, la première amygdale est presque guérie quand l'autre est attaquée.

774. Mais quand elles sont malades toutes deux à-la-fois, la douleur et le mal-aise peuvent être considérables. Le malade n'avale qu'avec peine; et les parties sont si sensibles, que souvent les personnes irritables ont des convulsions toutes les fois qu'elles font des

efforts pour avaler la salive, ou quelque autre liquide. Le malade crache continuellement la salive qu'il ne peut avaler; et ce crachottement continuel l'incommode d'autant plus, que l'intérieur des joues, la langue et les lèvres sont souvent écorchés. Il dort mal. Il a quelquefois de la fièvre, particulièrement le soir. Il se plaint d'une douleur assez vive dans l'oreille, sur-tout du côté affecté, rarement dans les deux. Le cou est quelquefois un peu enflé, etc., etc.

775. Si, du moment où le voyageur se sent les premières atteintes du *mal de gorge*, il se couvre le cou, de manière à le tenir très-chaudement; et si, dès qu'il est arrivé à l'auberge, il met les pieds et les jambes dans l'eau tiède; s'il prend un ou deux lavemens; et s'il boit abondamment d'une décoction d'orge avec le miel, le *mal de gorge simple* se guerira sans avoir besoin d'autres remèdes. Mais si, aussi inattentif aux premiers symptômes de cette maladie qu'à ceux des autres (727), on attend que le mal soit parvenu à un degré qui force de s'arrêter, alors il est presque impossible de se passer d'une saignée, qui, à la vérité, emporte souvent le mal, si toutefois le malade boit beaucoup, et s'il se tient le cou très-chaudement. Mais une seule

saignée doit suffire, et encore, pour s'y déterminer, faut-il que le pouls soit vif et dur. En général, il faut s'en abstenir, lorsque la difficulté d'avaler n'est pas accompagnée de douleur aiguë. Dans ce cas, qui est le plus ordinaire du *mal de gorge simple*, le point essentiel du traitement est de tenir le cou bien couvert. Pour cet effet, on l'enveloppe d'un morceau de flanelle en plusieurs doubles, ou d'un bas de laine, et on l'y laisse jour et nuit jusqu'à la cessation des douleurs et de l'engorgement.

776. On aura dans la voiture un gargarisme, composé d'eau d'orge, de miel et de vinaigre, ou une décoction de figues avec un peu de vinaigre, et on se gargarisera très-souvent dans la journée. On en tient même des gorgées dans la bouche le plus long-temps que l'on peut, et l'on boit sans cesse de petits coups de tisanne d'orge miellée. Lorsque le mal de gorge est passé, il faut continuer de tenir le cou chaudement, et observer de ne rien manger de salé, épicé, échauffant, etc. Pendant tout le temps que le mal de gorge dure, les alimens du malade ne doivent être que de la soupe, du gruau, ou du lait, et il ne doit boire ni vin, ni liqueurs fermentées, etc.

ARTICLE II.

De l'inflammation de la Gorge, ou de l'Esquinancie inflammatoire.

777. L'*esquinancie inflammatoire* est une maladie toujours très-dangereuse, et quelquefois mortelle. Son siège peut être chacune des parties qui concourent à former ce qu'on appelle la gorge ou le gosier ; telles que le *voile du palais*, la *luette*, les *amygdales*, la *glotte*, l'*épiglotte*, le *larynx*, la *base de la langue*, le *pharynx*, le *trachée-artère*, etc. Quelquefois elle n'attaque qu'une de ces parties, mais plus souvent elle en attaque plusieurs; et elle est d'autant plus à craindre, que le nombre des parties affectées est plus grand.

778. Comme quelques-unes de ces parties sont très-avancées dans le gosier, il n'est pas toujours possible d'appercevoir celles qui sont attaquées, en faisant seulement ouvrir la bouche du malade ; il faut encore abaisser la base de la langue avec le manche d'une cuillère, et, à l'aide de la lumière d'une bougie, regarder attentivement. Quelquefois la partie ou les parties malades ne présentent aucune

tumeur, ce qui a donné lieu à diviser l'*esquinancie inflammatoire* en celle dans laquelle la tumeur est visible, et en celle dans laquelle elle ne l'est pas; et cette dernière est la plus funeste.

779. La suppression de la *transpiration* (723), et tout ce qui peut l'occasionner (752), sont les causes ordinaires de l'*esquinancie inflammatoire*. Elle peut encore venir de ce qu'on a négligé de se couvrir le cou, lorsqu'on y est habitué; de ce qu'on a négligé une saignée, une purgation, ou toute autre évacuation accoutumée. Chanter, ou parler haut pendant long-temps; se tenir auprès d'une fenêtre ouverte; les alimens âcres et irritans; des os, des arêtes, des corps pointus restés dans le gosier, des vapeurs caustiques, etc., peuvent être des causes de cette maladie, qui est quelquefois *épidémique* (459, note) et contagieuse.

780. Elle se reconnaît sur-tout par l'inspection; en regardant jusque dans le fond du gosier avec une bougie, etc. (778). Les parties sont rouges et gonflées. Le malade se plaint d'avoir de la peine à avaler et à respirer, peine qui augmente à mesure que le gonflement et l'inflammation font des progrès. Le pouls est vîte, plein et dur, accompagné de tous les symptômes

symptômes inflammatoires (484). La douleur s'étend jusqu'aux oreilles; les yeux paraissent rouges et le visage enflé. Le malade est souvent obligé de se mettre sur son séant, étant en danger de suffoquer. Il éprouve continuellement des envies de vomir; et quand il boit, la liqueur revient souvent par le nez au lieu de descendre dans l'estomac. Enfin, le malade est exposé à mourir de faim par la seule impossibilité d'avaler aucune espèce d'alimens, solides ou liquides.

781. Mais, quelle que soit l'intensité de la douleur, si la respiration est toujours libre, si la tumeur est manifeste (778), si le malade crache promptement des matières cuites, il y a moins à craindre; mais si la respiration est très-laborieuse et accompagnée de douleurs dans la poitrine, s'il ne paraît aucune tumeur, etc. il y a tout à redouter.

782. D'après cet exposé des symptômes, il est évident que cette maladie demande des secours prompts, et prescrits par un homme de l'art très-instruit. Il faut donc que le malade s'arrête dans une auberge dès qu'il en éprouve les premiers symptômes, et qu'il envoie chercher le médecin du canton le plus expérimenté, avec prière de venir sur-le-champ. En attendant il se mettra autour du

cou un bas de laine, ou un morceau de flanelle en plusieurs doubles (779); ce seul moyen a souvent simplifié cette maladie, en faisant disparaître les apparences de l'inflammation. Il se retirera dans une chambre éloignée du bruit, afin d'y être tranquille; il ne parlera pas ou très-peu, et à voix basse. L'atmosphère de sa chambre sera telle qu'elle le tiendra constamment en moiteur. Au lit, il faut qu'il ait la tête sensiblement plus élevée qu'à l'ordinaire; du reste le malade suivra le même traitement que dans la *pleurésie* (756).

783. Il se gargarisera, comme nous avons dit dans *le mal de gorge simple* (776); mais si le malade est tourmenté par des phlegmes visqueux, il faudra ajouter au gargarisme une cuillerée à café d'*esprit de sel ammoniac* (*ammoniaque*). Il aura toujours dans sa bouche un peu de gelée de cassis, de mûres ou de groseilles, à son choix. Les bains de pieds et de jambes sont ici de la plus grande importance: il peut en prendre 2, 3, 4 par jour. On lui donnera quelques lavemens. Il boira peu à-la-fois, mais souvent, etc.

784. Ces moyens doivent être employés coup sur coup, car ici il n'y a pas un instant à perdre, si l'on veut arrêter les progrès de cette terrible maladie; et il est prouvé, par

l'expérience, que si, dès le début, le malade se tient chaudement, s'il se met autour du cou le morceau de flanelle ou le bas de laine, qu'il ne doit quitter que quand la maladie est guérie, s'il met souvent les pieds et les jambes dans l'eau tiède, s'il prend abondamment une boisson délayante (756), s'il se gargarise beaucoup, etc. etc. cette maladie fera rarement de grands progrès. Mais si on se néglige, ou si l'on perd du temps, les symptômes et les accidens acquerront de la violence, dont les remèdes les plus actifs ne pourront peut-être pas triompher.

785 Si donc la maladie fait des progrès et que le médecin ne soit pas encore arrivé, il faut se hâter de faire une saignée. On saignera du bras, ou plutôt de la jugulaire, si le chirurgien est en état de faire cette sorte de saignée. Mais il faut envoyer de nouveau chercher le médecin; car, bien que les symptômes inflammatoires persistent après la saignée, il n'est pas toujours sûr de la répéter. On a vu, dans certaines *esquinancies inflammatoires épidémiques*, qu'un vomitif était beaucoup plus avantageux. Les saignées, dit BORDEU, font disparaître ce mal de gorge, mais elles suppriment les crachats, et les poumons s'embarrassent ensuite; au lieu qu'un vomitif ouvre les

voies de la *pituite*, des crachats et des sérosités qui inondent la bouche et la gorge quand la maladie se termine heureusement (*a*). HIPPOCRATE avait déjà dit: Il y a tout à craindre pour le malade s'il ne crache pas promptement des matières cuites (*b*); or nous avons dit (757) que les saignées supprimaient les crachats, n'est-il pas probable qu'elles viendraient ici contrarier les efforts que fait la nature pour trouver dans la gorge une issue qui dégage le poumon et les environs? Nous laissons donc aux médecins à prononcer sur la néceſſité d'une seconde saignée; et s'il arrive qu'on ne puisse avoir de médecin, nous conseillons de préférer un vomitif. On donnera l'*ipécacuanha* (463).

786. Il faut lâcher doucement le ventre: on donnera, dans cette intention, des lavemens, et quelques prises de la poudre relâchante et rafraîchissante (597). Le malade tiendra dans la bouche un peu de *nitre purifié*, qu'il y laissera fondre et qu'il n'avalera qu'à mesure qu'il se fondra. Ce remède excite l'évacuation de la salive et tient lieu de garga-

---

(*a*) *Recherches sur le tissu muqueux*, page 147 et suiv.

(*b*) *Coac.*, n°. 363, 369, 371.

risme; il contribue en même-temps à diminuer la fièvre en facilitant la sécrétion de l'urine. On frottera le cou du malade avec le *liniment volatil* (759), et on réitérera ces embrocations trois ou quatre fois par jour. Il faut toujours que le cou soit bien couvert avec la laine ou la flanelle (782).

787. Enfin, si la violence des douleurs persiste, il faut appliquer un vésicatoire derrière le cou; mais il faut qu'il soit assez grand pour atteindre d'une oreille à l'autre, et si les cantharides occasionnaient quelques difficultés d'uriner, il faudrait prescrire l'*émulsion* (761). On lève le vésicatoire 24 heures après, et on le panse avec l'onguent aiguisé, pour entretenir l'écoulement jusqu'à ce que la maladie soit guérie; car si on laissait fermer la plaie trop promptement, le malade serait en danger d'une rechûte.

788. On recommande beaucoup de remèdes externes dans l'*esquinancie inflammatoire*. Nous n'en faisons pas mention, parce qu'ils ne méritent aucune préférence sur ceux que nous venons de prescrire, qui, s'ils sont employés coup sur coup et dans l'ordre désigné, guérisent le plus souvent cette maladie sans que l'inflammation soit suivie de *suppuration*. Cependant il arrive quelquefois que, malgré tout

ce que l'on a pu faire pour la prévenir, la suppuration a lieu : alors il faut travailler à l'avancer.

789. En conséquence on appliquera des *cataplasmes* (354) extérieurement, et le malade tiendra constamment dans sa bouche une figue grasse ou une gorgée d'une mixture chaude, composée de lait et d'eau. Si le malade ne peut ouvrir la bouche, il faut lui injecter de cette mixture par les narines. A mesure que la suppuration avance, la tumeur grossit, ce qui rend de plus en plus difficile la respiration et la faculté d'avaler. Il serait à désirer que le chirurgien du lieu fût adroit et intelligent. On en a vu porter le doigt dans le gosier, comme pour s'assurer de la place qu'occupe la tumeur, et la trouvant mûre, la crever avec l'ongle, et par-là délivrer sur-le-champ le malade du danger de suffoquer dont il était menacé... C'est en effet ce qu'il y a à faire.

790. Si la respiration devient de plus en plus difficile, si le malade a toujours plus de peine à avaler, au point de faire craindre qu'il ne meure de faim, il faut que le chirurgien introduise légèrement son doigt index dans le gosier, qu'il y cherche la tumeur, et s'il juge qu'elle soit mûre, qu'il la crève avec son ongle : si elle résiste, il introduira une lancette

enveloppée d'un linge fin jusqu'à la pointe, et percera la tumeur, opération facile pour un homme expérimenté. Si la tumeur, n'étant pas encore mûre, son volume obstruait le passage de manière à empêcher absolument d'avaler, il faudrait nourrir le malade avec des lavemens de bouillons ou de gruau, de lait, etc. Des malades ont été nourris ainsi pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que l'abcès eût crevé, et ils ont recouvré ensuite la santé.

791. Mais si le volume de la tumeur, non-seulement empêche d'avaler, mais encore de respirer; dans ce cas, rien ne peut sauver le malade que l'ouverture de la trachée-artère, appellée *bronchotomie :* opération délicate, moins douloureuse qu'on ne pourrait le croire au premier coup-d'œil, mais indispensable; et il n'est personne qui, dans des circonstances aussi désespérées, ne doive y avoir recours. Mais elle ne peut être faite que par un chirurgien habile.

792. Lorsqu'on est revenu de cette maladie, que la tumeur ait suppuré ou non, il faut suivre le régime des convalescens (479—483). Mais on aura une attention particulière à se tenir toujours le cou bien couvert, parce qu'une fois que l'on a eu cette maladie, on est exposé à l'avoir de nouveau. Une autre atten-

tion est de ne porter que des souliers épais. Lorsque l'inflammation de la gorge a été négligée ou mal traitée, on voit les glandes rester gonflées et devenir dures et calleuses, long-temps même encore après que la maladie est passée. Il n'est pas facile d'y remédier, et souvent on augmente le danger en voulant user de stimulans. Tout ce qu'il y a à faire, est de tenir chaudement la partie, et de se gargariser deux ou trois fois par jour, avec une décoction de figues, acidulée avec quelques gouttes d'*élixir de vitriol*. Avec le temps on guérit.

ARTICLE III.

Des Maux de gorge gangréneux, ou Esquinancie maligne.

793. Cette maladie, bien différente de l'*esquinancie inflammatoire* (777,) est très-contagieuse et se gagne par communication. Il est donc de la plus grande importance que les voyageurs prennent des informations sur les lieux qu'ils ont à parcourir, et ne pénètrent jamais dans ceux où règnent des *épidémies* (459, note), sur-tout l'*esquinancie maligne*, aussi dangereuse que la *fièvre maligne* (519

et suiv.), dont elle ne peut être distinguée. C'est en effet une *fièvre maligne*, dont l'éruption gangréneuse, au lieu de se répandre en taches sur la peau (526), se fixe dans la gorge. Elle peut cependant prendre spontanément, et alors elle a pour causes toutes celles de *la fièvre maligne*, comme l'air mal-sain, les provisions gâtées, la mal-propreté, etc. Mais on ne l'observe que chez les personnes faibles et délicates, chez les femmes et chez les enfans.

794. Elle commence par des alternatives de froid et de chaud : le pouls est fréquent, mais concentré et inégal, et quelquefois il reste dans cet état tout le temps de la maladie. Le malade est abattu ; il a des faiblesses, des envies de vomir, des vomissemens ou la diarrhée. Les yeux sont rouges et humides ; le visage est gonflé ; les urines sont pâles et crues, mais elles prennent une teinte plus jaune à mesure que la maladie avance. La langue est blanche et en général humide. Si on regarde dans le gosier, on voit la peau gonflée et d'un rouge vif, mais çà et là des taches pâles, livides, de couleur cendrée. Quelquefois il n'y a qu'une tache large comme une mouche, de figure irrégulière, d'un blanc pâle,

entouré d'un rouge vif. Ces taches couvrent autant d'*ulcères*.

795. Un symptôme particulier à cette maladie est une efflorescence ou une espèce d'éruption, qui se manifeste vers le second ou 3e. jour sur le cou, sur les bras, les doigts, la poitrine, etc.; mais alors l'évacuation par haut et par bas (788) cesse pour l'ordinaire. Un autre symptôme qu'on regarde comme caractéristique de cette maladie, c'est un son de voix rauque et sombre, comme venant de ceux qui ont des ulcères vénériens dans la gorge (*a*). Le malade a souvent un peu de délire; il a quelquefois le visage vergeté et l'intérieur des narines rouge et enflammé: il rend du sang par le nez. Il se plaint d'avoir, dans la bouche, un goût de pourri rebutant; son haleine est infecte, etc., etc.

796. Il est à désirer que vers le 3e. ou 4e. jour, il se manifeste une sueur modérée sur le cou, et qu'elle continue; que le pouls devienne égal, que les croûtes des ulcères de la gorge tombent peu-à-peu, et que la peau

---

(*a*) *An account of the sore throat attended with ulceres.* By D^r^. FOTHERGILL. The fourth Edit. page 24.

de dessous paraisse d'un rouge animé; que la respiration devienne facile ; que les yeux se raniment, etc. Mais un cours de ventre opiniâtre, une faiblesse extrême, la vue trouble, la couleur livide ou noire des taches; de fréquens frissons ou tremblemens, avec le pouls toujours petit et inégal ; la disparition subite de l'espèce d'éruption de la peau (795), ou son changement de couleur en brun-livide, accompagné d'une hémorrhagie par le nez, par la bouche, etc., sont de mauvais signes.

797 Le voyageur qui ressent les attaques d'une pareille maladie, a le plus grand besoin des conseils d'un médecin instruit. S'il n'y en a pas dans le canton où il se trouve, ou qu'il craigne de ne pas l'avoir à temps, il faut qu'il aille le chercher. Mais si, parce qu'il a négligé les premiers indices, le mal a déjà fait des progrès, et qu'il se sente trop faible pour aller plus loin, il entrera dans l'auberge la plus voisine, ordonnera qu'on aille chercher le médecin, et en attendant se fera donner une chambre grande et spacieuse qui puisse être facilement aérée, et où il puisse être parfaitement tranquille.

798. S'il a de fortes envies de vomir, il boira coup sur coup des tasses d'infusion de camomille; et s'il ne se trouve point débar-

rassé, il prendra 8 décigrammes (15 grains) d'*ipécacuanha* (463). On lui fera un gargarisme composé d'une infusion de feuilles de ronce et de sauge, avec addition de miel et de vinaigre. Mais si les croûtes de la gorge sont larges et épaisses, si l'haleine est très-fétide, il faut qu'il se serve du gargarisme suivant :

Prenez. de racine de *contraierva*, 2 décagrammes (demi-once).

Faites bouillir dans 1 hectogramme 8 décagrammes, (6 onces) de *décoction d'orge*. Passez.

Ajoutez de *vinaigre blanc*, 6 décagrammes (2 onces).

de *miel de Narbonne*, de chaque 3 décagrammes (1 once).
de *teinture de myrre*,

Mêlez.

Le malade s'en gargarisera le plus souvent qu'il lui sera possible, et quand il sera fatigué on lui en injectera dans la bouche et dans le gosier de petites quantités pour les bien nétoyer, sur-tout avant qu'il prenne de la boisson et des alimens.

799. On lui donnera pour boisson du *petit-lait au vin* (700), et les alimens seront nourissans et restaurans, car il faut soutenir les forces (533). On lui donnera donc de bons

bouillons, de la gelée de viande, du sagou au vin, etc.; il prendra de ces alimens peu à-la-fois, mais souvent. Au reste, on observera vis-à-vis de lui toutes les parties du régime prescrit contre la *fièvre maligne*, (534 et suiv.)

800. Mais si le médecin n'arrive point, et que les symptômes de malignité aillent toujours en augmentant, le seul remède sur lequel on puisse compter alors est le *quinquina*, que le malade prendra en substance, s'il peut le supporter, et tel qu'il est conseillé (618 et suiv.), ou de la manière suivante :

Prenez de *quinquina* choisi, 3 décagrammes (1 once).
de *serpentaire de Virginie*, 8 grammes (2 gros).

Concassez le tout. Faites bouillir dans 3 doubles décilitres (3 demi-septiers) d'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que demi-litre (chopine).

Ajoutez d'*élixir de vitriol*, une cuillerée à café.

Le malade en prend une petite tasse toutes les trois ou quatre heures.

801. Si les forces et le pouls du malade sont très-déprimés, il faut appliquer un ou

plusieurs vésicatoires sur la gorge, derrière le cou ou derrière les oreilles. Si le malade est tourmenté par le vomissement, il faut travailler à l'arrêter. On donnera en conséquence, pour boisson, une infusion de manthe, à laquelle on ajoute un peu de canelle, dans chaque tasse de laquelle on met quelques cuillerées de vin vieux : si cela ne suffit pas, on fera prendre, en une fois, au malade une cuillerée de suc de citron avec 1 gramme (24 grains) de sel d'absinthe, qu'il boira au moment du mélange, dans le temps même de l'effervescence.

802. S'il y a cours de ventre, toujours à craindre dans cette maladie, on donnera, pour l'arrêter, gros comme une muscade, de *diascordium* dans un peu de vin. S'il survient un saignement de nez, on fera respirer la vapeur du vinaigre chaud, et on ajoutera à la boisson du malade quelques gouttes d'*esprit de vitriol* par tasse, ou une cuillerée de *teinture de rose*. Enfin, s'il survient une suppression d'urine, on fera des fomentations sur le ventre avec de l'eau chaude, et on donnera trois ou quatre lavemens émolliens par jour.

803. Lorsque les symptômes de l'*esquinancie maligne* auront perdu de leur intensité, et que le malade se sentira sensiblement mieux, on

lui donnera, dans l'intention de lâcher le ventre, 6 ou 9 décagrammes (2 ou 3 onces) de *manne en sorte*, fondue dans 1 double déci-litre (1 demi-septier) d'eau; ou une décoction de 8 grammes (2 gros) de *séné* et de 4 grammes (1 gros) de *rhubarbe* dans la même quantité d'eau. Il prendra en outre des lavemens, et lorsqu'il sera en convalescence il sera purgé (479—483).

804. Quelquefois après cette maladie il reste une grande faiblesse, un abattement considérable, des sueurs nocturnes, etc. symptômes qui font craindre une affection de poitrine, la *pulmonie*, etc. Il faut dans ce cas que le malade se mette de toute nécessité entre les mains d'un médecin instruit, qui préviendra la maladie dont il est menacé. Tout faible qu'il est, il sera en état d'aller le chercher, et il ne peut y manquer sans exposer sa santé et sa vie.

CHAPITRE VII.

De quelques maladies des diverses parties de la Tête.

805. Les maladies des diverses parties de la tête n'ont aucun rapport entre elles. Les *maux de tête*, proprement dits, ne ressemblent en rien à ceux de dents; et ceux des yeux sont tout différens de ceux des oreilles, etc. De ces maladies, les unes sont très-légères, et si légères que nous n'en ferons pas mention, parce qu'elles ne font que passer, ou qu'elles guérissent toutes seules. D'autres sont très-vives, très-aiguës. Mais en général elles sont peu dangereuses.

806. Cependant comme elles attaquent des parties essentielles, telles que les yeux, les oreilles, etc. et que ces organes infiniment délicats, infiniment susceptibles d'être plus ou moins offensés par l'impression des remèdes, demandent d'être traités avec le plus grand ménagement, nous parlerons de quelques-unes de ces maladies, et nous ne manquerons pas de représenter le danger qu'il y a à courir, quand

quand on y fait beaucoup de remèdes, et surtout des remèdes de commères, de charlatans, etc.

§. Ier.

Des Maux ou des Douleurs de Tête.

807. Les douleurs de tête sont rarement des maladies *essentielles :* elles sont le plus souvent *symptomatiques*, c'est-à-dire, symptômes d'une autre maladie ; comme de la *goutte remontée* (716), du *scorbut* (634), de la *maladie vénérienne* (1194 et suiv.), etc., et nous avons vu qu'elles ne manquent jamais d'accompagner la *fièvre* (406). On peut même dire que le *mal de tête*, qui a son siége au front, est un symptôme de la fièvre plus constant, que la chaleur de la peau, la fréquence, l'élévation du pouls, etc. Mais ce n'est pas de ces douleurs-là qu'il est question ; elles se guérissent ou disparaissent avec la fièvre, dont elles ne peuvent être séparées.

808. Nous ne parlerons ici que de ces maux de tête qui ne tiennent à aucune autre maladie, qui se font sentir tantôt dans une seule partie de la tête, tantôt dans un seul côté, et tantôt dans la totalité ; qui sont tantôt exter-

nes et tantôt internes. Toutes ces affections ont des noms différens, qui doivent peu nous intéresser. Nous nous contenterons de dire que la douleur de tête qui ne se fait sentir que dans un seul côté, s'appelle *migraine*. Nous considérerons les autres d'après les causes auxquelles elles sont dues. Chez les personnes d'un tempérament échauffé, bilieux, etc., les douleurs de tête sont vives et aiguës: elles sont sourdes et pesantes chez ceux qui sont pituiteux ou *phlegmatiques*.

809. Les causes des maux de tête sont sans nombre. Les principales sont toutes celles qui peuvent influer sur le sang dans les vaisseaux des parties supérieures. Ainsi l'action des rayons d'un soleil ardent sur la tête, en allumant, en enflammant ce fluide, peut aller jusqu'à causer l'*apoplexie*, comme nous l'avons dit (673 et suiv.). D'un autre côté le froid dont peuvent être saisis les pieds et les mains, en refoulant le sang vers la tête, ralentira la circulation, occasionnera dans la tête des congestions, et nécessairement des douleurs. Il en est de même de l'action de tenir la tête penchée en devant, en arrière ou de côté; des cols ou des colliers trop serrés; d'une trop grande application; de l'inanition ou d'un jeûne forcé; de certaines odeurs,

même agréables; de certaines vapeurs ou fumées, comme celles des huiles fétides, des métaux, etc.; enfin, ces maux de tête sont souvent dûs à la suppression d'une évacuation accoutumée, comme celle des règles ou des hémorrhoïdes, du saignement de nez périodique, de l'écoulement d'un vésicatoire ou d'un cautère, etc., etc.

810. La *migraine* peut être le produit de toutes ces causes, et encore de celles dont dépendent les digestions laborieuses. Tout ce qui est capable d'irriter le système nerveux; les excès de quelque genre que ce soit: un accès de colère, etc. peuvent l'occasionner, ou en rappeler le retour chez ceux qui y sont sujets. Elle a des retours périodiques, etc.

811. Les maux de tête n'ont guères d'autres symptômes que la douleur que les malades ressentent. Cependant ils sont quelquefois accompagnés de pesanteur, de distension dans la tête, de dégoût, d'envies de vomir et de vomissement. D'autres fois il y a défaut d'appétit, insomnie, vertiges: la vue est trouble; on entend un bourdonnement dans les oreilles, etc. Dans la *migraine*, la douleur qui est tantôt à droite et tantôt à gauche, est souvent telle que le malade dit qu'on lui fend la tête. Il fuit la compagnie. On voit

des malades qui tombent tout-à-coup, avec un pouls serré et petit, des mouvemens convulsifs, etc., tandis que d'autres continuent de vaquer à leurs occupations ordinaires.

812. Les maux de tête se guérissent en détruisant les causes qui les font naître. Il est cependant des moyens généraux qui peuvent convenir également à tous : comme de se tenir chaudement les pieds et les jambes, et de les baigner souvent dans l'eau tiède; de se faire raser la tête, et de la laver fréquemment avec de l'eau et du vinaigre; de prendre souvent des lavemens; d'observer un régime rafraîchissant; de ne prendre que des alimens de facile digestion et relâchans, et de boire des tisannes délayantes et mucilagineuses, comme la décoction d'orge, l'infusion de racine de guimauve, etc.; et tout cela peut se faire sans que le voyageur soit obligé d'arrêter.

813. Mais lorsque la cause du mal de tête est la pléthore, occasionnée par la suppression de quelque évacuation sanguine, et que le malade est d'un tempérament sanguin, il faut de plus qu'il se fasse saigner au bras ou à la jugulaire, si le chirurgien est en état de faire cette saignée; ou plutôt on lui mettra les sang-sues aux tempes ou derrière les

oreilles ou aux hémorrhoïdes. Ensuite on appliquera un vésicatoire derrière le cou ou derrière les oreilles; et lorsque les douleurs sont considérables, il faut couvrir toute la tête de vésicatoires. Si les douleurs ne cèdent pas encore, on purgera (489); et si elles devenaient permanentes, il faudrait faire un cautère, surtout si le malade a de l'embonpoint.

814. Si la douleur de tête, chez une femme, est occasionnée par la suppression des règles, et que les bains de pieds et de jambes n'apportent aucun soulagement, il faudra en venir à une saignée du pied, et peut-être à l'application des sang-sues à la vulve. Mais avant que de faire aucun de ces remèdes, il faut que la malade soit bien certaine de ne pas être enceinte; il est donc prudent qu'elle commence par consulter un médecin instruit.

815. Lorsque le mal de tête est causé par la suppression de toute autre évacuation accoutumée que la sanguine (814), il faut rétablir ces évacuations. Par exemple, s'il y a suppression des selles et constipation, le malade prendra des lavemens d'eau et de lait, qu'on rendra laxatifs avec une cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*), et il soupera avec des épinards, des laitues, des pruneaux ou des pommes cuites. S'il ne mouche pas, il res-

pirera souvent de l'*alkali volatil* (*ammoniaque*): il prendra du tabac, s'il n'en a pas l'habitude, ou de la poudre de bois le lentisque, ou de racine de lierre terrestre, de fleurs de muguet, de feuilles de cabaret, etc.

816. Si l'évacuation supprimée, qui cause le mal de tête, est l'écoulement d'un vésicatoire, d'un cautère, d'un ulcère, etc., il faut rétablir ces écoulemens, et ne les laisser tarir que long-temps après que le mal de tête est cessé. Les nourrices qui ont souvent mal à la tête, par besoin de manger, se nourriront convenablement, etc. Enfin, lorsque le mal de tête, quelle qu'en soit la cause, est très-violent, et qu'il est accompagné d'insomnie continuelle, de délire, etc.; il faut, après les évacuations, en venir aux *calmans*. En conséquence, le soir, on prendra sept à huit gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'infusion de valériane ou de pouliot, et on réitérera cette dose dans la journée, s'il est nécessaire.

Traitement de la Migraine pendant l'accès.

817. Comme la *migraine* (808—810) a des retours à-peu-près fixes, le voyageur, qui y est sujet, connaît souvent le moment où doit venir

l'accès. Il s'y préparera donc par les moyens qui lui ont réussi pour les accès précédens, et se traitera d'après les conseils qui lui ont été donnés par les gens de l'art. Mais celui qui l'éprouve pour la première fois, est souvent très-embarrassé, car la douleur est pour l'ordinaire très-violente.

818. Lorsqu'elle n'est que légère, comme cela peut arriver, il suffit de mettre les pieds et les jambes dans l'eau tiède, et de respirer la vapeur d'eau chaude (732). Lorsqu'elle est grave, il faut, comme dans les autres maux de tête, commencer par en détruire la cause (812). Ainsi, lorsque la *migraine* prend à la suite d'excès de table, ou après une digestion pénible d'alimens mal-sains ou difficiles à digérer, il faut boire beaucoup de thé, ou d'infusion de fleurs de camomille ; et si l'on ne vomit pas, on prendra 8 décigrammes (15 grains) d'*ipécacuanha* (463). On donnera des lavemens ; on fera des frictions sur les jambes avec un linge sec. Si le mal de tête ne cède pas, on appliquera sur la partie souffrante des compresses imbibées d'eau-de-vie de lavande, ou d'esprit de-vin camphré, ou un emplâtre d'opium ; ensuite le malade sera purgé deux ou trois fois (480).

819. Lorsque la *migraine* est due à un chan-

gement dans la manière de vivre, et sur-tout après avoir passé d'une diète frugale à un régime succulent, il faut évacuer, parce que, dans ces cas, il y a toujours ou plénitude ou réplétion. S'il y a des matières accumulées dans l'estomac et les intestins, ce qu'on reconnaît aux signes décrits (505), il faut faire vomir avec l'*ipécacuanha* (463), et purger (480). S'il y a surabondance de sang, ce qui est constaté par la plénitude du pouls et le teint coloré du malade, il faut tirer du sang, mais avec le secours des sang-sues appliquées sur le lieu même de la douleur : elles produisent souvent de si bons effets, qu'elles guérissent complettement. Mais lorsqu'on passe, d'une diète succulente à un régime trop léger, la migraine alors demande de la nourriture, et il faut manger de manière à satisfaire son appétit.

820. Hors de l'accès, il faut travailler à guérir la *migraine* radicalement. Lorsque l'accès ne revient qu'à des intervalles éloignés, le voyageur peut avoir terminé sa course avant le retour ; alors il attendra qu'il soit rendu à sa destination pour consulter son médecin. Mais si les accès reviennent dans des intervalles très-courts, et que le voyageur doive être long-temps dans sa tournée, il faut qu'il se

fasse faire un cautère : c'est le seul remède qui jusqu'à présent ait réussi. S'il peut se déterminer à le laisser faire sur la tête, à la jonction des sutures temporale et sagittale, il sera bien plus assuré du succès. Mais il faut le garder long-temps, et ne le laisser sécher que par le conseil d'un médecin.

821. Ce moyen est bien plus sûr que ces remèdes répercussifs conseillés tous les jours par des ignorans ou des charlatans, qui, pour procurer quelques soulagemens passagers dans les maux de tête, ne craignent pas d'administrer des remèdes qui ont jetté ceux qui ont eu la foiblesse de les prendre, dans des maladies plus dangereuses et même mortelles. Comme spécifique des maladies périodiques, le *quinquina* paraîtrait devoir être le remède de la migraine ; cependant il ne réussit pas toujours : mais on peut le tenter, et s'il n'a pas de succès, recourir au cautère On administrera le *quinquina* comme il est dit (618 et suiv.).

§. II.

De quelques maladies des Yeux.

822. Les yeux peuvent être affectés de beaucoup de maladies. Les unes, telles que la *goutte sereine*, la *cataracte*, etc., attaquent l'organe même de la vue; les autres, telles que les *ophthalmies*, *la chassie*, *etc.*, n'attaquent que les parties externes, c'est-à-dire les membranes, les paupières, etc. De ces maladies les unes sont *aigües* et les autres *chroniques* (422); elles sont en général très-difficiles à guérir, et la structure délicate autant que merveilleuse de l'organe, demande beaucoup de savoir et de ménagement de la part de ceux qui se proposent de les traiter.

823. Cependant il n'en est pas qui soient livrées à l'ignorance et au charlatanisme comme les maladies des yeux. On trouve par-tout des gens qui prétendent avoir des remèdes infaillibles pour les guérir; la vérité est qu'il y a peu de ces malades qui guérissent. Cela tient sans doute à ce qu'on ne croit pas devoir s'adresser à un médecin, quand on a mal aux yeux. De ce qu'il y a des gens de l'art qui ne se livrent qu'au traitement de ces maladies, et

qui prennent le nom d'*oculistes*, on en conclut que les médecins ne doivent point autant s'y connaître; et comme les oculistes proprement dit sont en petit nombre, les charlatans ou les commères qui se proposent, sont acceptés sans que l'on pense seulement au médecin, qui cependant embrasse, dans ses recherches, toutes les maladies auxquelles est exposée l'espèce humaine.

824. Mais l'art de guérir n'est fondé que sur l'observation; et si les occulistes sont en général peu capables de communiquer celles qu'ils peuvent faire, comme cela n'est que trop prouvé, il résulte que la pratique de cette partie de la médecine n'est pas, à beaucoup près, aussi avancée que l'est la théorie, dont les bases ont été posées par les médecins. Il ne guérit donc qu'un très-petit nombre de maladies des yeux, traitées même avec le plus de méthode; et un malheur qui leur est particulier, c'est que les remèdes des commères et des charlatans étant presque tous de la classe des *caustiques*, l'organe de la vue court les plus grands risques de leur usage, et on peut dire avec vérité que les aveugles leur doivent presque tous leur infortune.

825. Les maladies des yeux sont presque toutes *chroniques*, et par conséquent hors du

plan que nous avons cru devoir adopter (422). Mais *l'inflammation des yeux* est une maladie très-aigüe : nous allons nous en occuper. Nous parlerons ensuite des *yeux gorgés de sang*, et nous finirons ce § par donner les moyens de se débarrasser des *ordures entrées dans les yeux*.

ARTICLE PREMIER.

De l'Ophthalmie ou inflammation des yeux.

826. Cette maladie est souvent *symptomatique* (807), ou *symptôme* d'une autre maladie, comme des *écrouelles*, de la *maladie vénérienne*, etc. ; alors elle suit le sort de ces maladies et se guérit avec elles. Nous ne pouvons nous occuper ici que de celle qui est *essentielle*, c'est-à-dire qui se trouve attaquer une personne qui n'a pas d'autre maladie dont elle puisse dépendre.

827. L'*ophthalmie* est une maladie inflammatoire des membranes de l'œil, et principalement de l'albuginée, de sorte qu'elle n'est qu'une maladie externe de cet organe, n'affectant pas essentiellement la *vue*. Mais si elle est négligée ou mal traitée, elle peut gagner

les parties internes, et même conduire à la *cécité*.

828. Les causes les plus ordinaires des inflammations des yeux, sont la suppression de quelqu'évacuation accoutumée, comme de la *transpiration* (723), de la sueur des pieds et de dessous les bras; la guérison imprudente de quelque vieux ulcères; la cessation de l'écoulement d'un cautère, etc. Rester exposé au serein, fixer trop long-temps la neige, le soleil, un feu clair ou tout autre objet éblouissant; passer subitement de l'obscurité à une lumière éclatante; veiller, à la lumière des bougies ou des chandelles; respirer la fumée âcre qu'exhalent les métaux, et les vapeurs méphitiques des fosses d'aisance; faire des excès de table ou des plaisirs de l'amour, etc. etc., peuvent encore conduire à cette maladie. On l'a vue occasionnée par des coups reçus dans les yeux, par des cils ou poils des paupières, ou par tout autre corps, comme des ordures entrées dans l'œil. Elle est quelquefois *épidémique* (459), et alors elle est contagieuse. Elle attaque plus particulièrement ceux qui occupent des habitations basses et humides, sur-tout quand ils ne sont pas habitués à de pareilles demeures.

829. *L'ophthalmie* est accompagnée d'une

douleur aigüe, de chaleur, de rougeur et de gonflement dans les yeux. Le malade ne peut supporter la lumière. Tantôt la douleur est pungitive, et telle que ses yeux lui semblent piqués par une épine; tantôt ils lui paraiſſent pleins de petits points noirs. Ils sont humectés d'une humeur brûlante qui coule toutes les fois qu'il veut regarder en haut. Le pouls est vîte et dur, et l'on sent le battement des artères temporales, pour peu que la maladie ait de l'intensité.

830. Cette maladie est facile à guérir; mais lorsqu'elle est grave, et que l'on a négligé de travailler à en arrêter les progrès, ou elle laisse des taches sur les yeux, ou elle obscurcit la vue, ou elle l'éteint entièrement. Il est avantageux, dans cette maladie, qu'il survienne un cours de ventre, et que l'inflammation passe d'un œil à l'autre; mais si elle est accompagnée de douleurs violentes à la tête, et si elle résiste à un traitement méthodique, c'est un mauvais signe, et le malade est en danger de perdre la vue.

831. Le voyageur qui se trouve surpris par cette maladie, doit se hâter d'y porter remède, puisque négligée elle peut le conduire à la *cécité* (839). Il arrêtera donc dans l'auberge de la dînée ou de la couchée; il fera appeller

un médecin, et en l'attendant il se fera conduire dans une chambre qui soit sombre, ou dont on puisse fermer les volets, afin de n'avoir qu'un très-petit jour. Indépendamment de cette précaution, on lui mettra sur la tête un voile, de manière à intercepter la lumière, mais sans qu'il soit appliqué sur les yeux : c'est dire assez qu'il faut qu'il s'abstienne de regarder le feu, la lumière ou tout autre objet éclatant. Il faut encore qu'il soit à l'abri de toute espèce de fumée, et de tout ce qui pourrait le faire tousser, éternuer ou vomir. Il se gardera de tout mouvement violent, et il sera tenu parfaitement tranquille de corps et d'esprit.

832. Il se mettra à la *diète végétale* (548) ; il se permettra seulement quelques bouillons de veau ou de poulet. Il mangera des potages au gruau, au riz, avec des herbes et des végétaux doux, comme des épinards, des laitues, etc. Il prendra pour boisson du petit-lait clarifié, ou une décoction d'orge avec le miel, etc.; il prendra souvent des lavemens, et il mettra les pieds et les jambes dans l'eau tiède soir et matin.

833. Il est intéressant que le médecin ne se fasse pas attendre ; parce que, dans les maladies des yeux, on court en général aux re-

mèdes externes, s'imaginant que l'on ne peut manquer de guérir, pourvu qu'on emploie des collyres, des eaux, des linimens, etc. Cependant il est d'observation que ces remèdes nuisent vingt fois contre une seule qu'ils peuvent réussir. On doit donc être en garde contre toutes ces applications externes; parce que tout ce qu'on met immédiatement sur les yeux, ne contribue souvent qu'à augmenter le mal. Si donc le médecin ne vient pas, et que l'inflammation des yeux soit considérable, pour prévenir les suites fâcheuses qu'elle peut avoir (830), on doit, sans perdre de temps, travailler à la guérir.

834. Il faut commencer par tirer du sang le plus près qu'il est possible de la partie affectée. On appliquera en conséquence des sang-sues aux tempes, ou mieux aux paupières inférieures, et on laissera couler le sang en raison de l'intensité des symptômes. On donnera au malade de doux laxatifs, comme la *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), ou la *poudre de nitre et de rhubarbe* (597), de manière qu'il ait toujours le ventre libre. Il continuera les lavemens, le petit-lait, et les bains de pieds et de jambes (832).

835. On étuvera les yeux avec une mixture tiède d'eau et de lait; et si la chaleur et la

la douleur deviennent très-vives, on appliquera sur les yeux de petits cataplasmes de mie de pain et d'eau. Il arrive quelquefois que le malade ne peut dormir; on recommande alors les calmans, mais il faut les donner avec précaution, et à petites doses. Ainsi, 5 ou 6 gouttes de *laudanum* (816), ou une petite cuillerée à café de *sirop diacode*, donnés le soir, doivent suffire.

836. Lorsque l'*ophthalmie* est occasionnée par un coup reçu dans l'œil, on est quelquefois obligé de réitérer la *saignée* (834), et l'on applique sur les yeux des *cataplasmes résolutifs* (354). Dans les cas où des cils ou des corps étrangers, des ordures, etc., entrés dans les yeux, sont cause de cette maladie, il n'est personne qui ne sente qu'il faut commencer par en retirer ces corps (842). La première chose à faire est donc, dans toute *ophthalmie*, de regarder attentivement les yeux : quand on en a retiré ce qui a occasionné la maladie, on bassine les yeux avec la mixture tiède d'eau et de lait (835); si l'inflammation est considérable, on applique des cataplasmes; et si la fièvre se met de la partie, il faut en venir à la saignée, etc.

837. Mais si l'inflammation ne cède ni à la saignée, ni aux lotions, ni aux cataplasmes,

on appliquera un vésicatoire (490, note) derrière chaque oreille, ou derrière le cou, et on le fera tirer long-temps. On se fera raser la tête tous les trois ou quatre jours, et on la lavera aussitôt après avec de l'eau et du vinaigre, froids. Enfin, si la maladie ne cède pas encore, et qu'elle paraisse prendre la tournure de vouloir se fixer, comme il arrive quelquefois, il faut se déterminer au *séton*, remède dont on a souvent éprouvé des effets extraordinaires. C'est un petit ruban de linge fin, ou de fil, qu'on passe à travers les chairs. Celui que l'on emploie dans ce cas se place entre les deux omoplates, de haut en bas, dans la direction de l'épine du dos, et on le panse deux fois par jour avec le *basilicum*.

838. Après que l'inflammation est passée, on suit le régime des *convalescens* (479 et suiv.), et l'on se purge deux ou trois fois (480). Mais ordinairement après cette maladie, les yeux sont faibles, et souvent la vue est tendre : le seul remède qu'il faille se permettre dans ce cas, est de les laver matin et soir avec de l'eau fraîche, dans laquelle on met un peu d'eau-de-vie ou de vinaigre ; c'est-à-dire, une partie d'eau-de-vie ou de vinaigre sur 24 parties d'eau. On fera encore mieux de les baigner dans cette mixture : on a à cet effet de

petites cuvettes faites exprès; on les emplit de cette eau mêlée d'eau-de-vie ou de vinaigre, et on y pose l'œil, que l'on y maintient pendant quelque temps.

ARTICLE II.

De la rougeur des Yeux, ou des Yeux gorgés de sang.

839. Cette maladie est en général si légère, qu'elle se guérit sans remède. Son siège est dans les vaisseaux sanguins des membranes externes de l'œil, lesquels sont engorgés au point que les yeux sont couleur d'écarlate. Elle peut être l'effet de quelque coup, d'une chûte, d'efforts que l'on fait pour cracher, vomir, tousser, etc. Elle ne demande rien que d'humecter les yeux avec des compresses trempées dans de l'eau fraîche.

840. Cependant si elle continue, au lieu d'eau fraîche, on emploiera l'*eau végéto-minérale*, ou une infusion de fleurs de sureau, dans laquelle on trempera les compresses; et on les renouvellera très-souvent. Un cataplasme de mie de pain et d'eau, qu'on change toutes les quatre heures, convient encore très-bien. Enfin, si le dégorgement ne s'opère

pas encore, il faudra tirer du sang par le moyen des sang-sues, posées sur les tempes, ou sur les paupières : le malade prendra le soir et le matin un lavement, et il s'abstiendra de manger des choses salées, épicées, etc.

ARTICLE III.

Des accidens occasionnés par des ordures entrées dans les yeux.

841. Le voyageur est plus exposé que tout autre à ces accidens. Lorsqu'une ou plusieurs ordures sont entrées dans l'œil, il faut travailler à les extraire le plus promptement qu'il est possible ; parce qu'en séjournant, elles pourraient conduire à l'*inflammation des yeux* (626). Mais ce n'est pas en se frottant fortement les paupières qu'on parvient à chasser ces petits corps étrangers : ce moyen ne fait souvent que les fixer plus profondement.

842. Ce qu'il faut faire, c'est de baigner l'œil dans l'eau, et de remuer beaucoup les paupières, l'œil étant toujours dans l'eau. Les petites particules d'eau qu'on force d'entrer dans l'œil, circulant sous les paupières, entraînent ces ordures. On peut employer l'ambre jaune, ou la cire à cacheter. On la frotte

sur une étoffe pour l'électriser, et on la présente promptement entre les paupières ; elle attire ces ordures. Si ce sont des particules de fer qui sont entrées dans les yeux, il faut leur présenter un aimant naturel ou artificiel, il les attirera facilement. Si enfin tous ces moyens ne réussissent pas, il faut avoir recours à un chirurgien adroit, qui extraira ces petits corps avec de petites pinces destinées à cet usage.

§. III.

De quelques maladies des Oreilles.

843. L'organe de l'*ouie* peut être affecté de plusieurs sortes de maladies. La plus difficile à guérir est la *surdité*, dont nous ne pouvons traiter ici, parce que ne prenant jamais tout-à-coup, excepté dans quelques *maladies aiguës* très-graves, et n'exigeant pas d'être traitée sur-le-champ, elle est véritablement de la classe des *maladies chroniques* (422). Mais l'oreille est susceptible de douleurs très-vives, souvent accompagnées d'inflammation. Elle est encore sujette à une dureté subite de l'*ouie*, causée par l'endurcissement de l'humeur cérumineuse, ou par des corps étrangers introduits dans l'intérieur de l'organe. Dans ces

derniers cas, il faut des remèdes prompts pour prévenir les suites de cette inflammation, ou la perte totale de l'*ouie*. Nous allons donc nous en occuper.

ARTICLE PREMIER.

Du mal ou des douleurs d'Oreille.

844. La membrane qui tapisse la cavité interne de l'oreille, ou *méat auditif*, peut être le siège d'une douleur si violente, qu'elle occasionne souvent une insomnie invincible, des anxiétés, et même le délire : quelquefois elle va jusqu'à produire des accès d'*épilepsie*, et d'autres mouvemens convulsifs. La suppression subite de la *transpiration* (723), ou de la sueur ; des corps durs, des vers, ou d'autres insectes entrés dans l'oreille; la cire de l'oreille, retenue, épaissie, et durcie par le froid ou la sécheresse, etc. ; des excroissances fongueuses, charnues, etc., qui surviennent dans cet organe, sont les causes ordinaires de ces douleurs.

845. Lorsque le mal d'oreille est produit par des corps étrangers, des insectes, etc., introduits dans cet organe, il faut, dès qu'on s'en apperçoit, s'occuper des moyens de les retirer. S'ils

ne sortent point au moyen d'un cure-oreille, on exposera l'oreille à la vapeur d'eau chaude ; on y injectera de l'huile d'amandes douces, ou d'olives, et on fera prendre au malade quelque poudre sternutatoire, comme le muguet, le cabaret, le tabac, s'il n'y est pas accoutumé, pour faire éternuer, tousser, etc. Si, par ces injections et ces secousses, ce qui occasionne les douleurs d'oreille ne sort pas, il faut appeller un chirurgien adroit, qui cherchera à le retirer par le moyen des instrumens.

846. Mais il faut beaucoup de ménagement dans cette opération ; car toutes les parties de l'oreille sont excessivement sensibles, et, faute d'attention, ou par mal-adresse, on peut y occasionner des douleurs atroces, beaucoup plus insupportables que le mal même, et des désordres qui peuvent avoir les suites les plus fâcheuses. Mais on est rarement obligé d'en venir aux instrumens. Les insectes ont en général horreur de l'huile, et sortent d'eux-mêmes dès qu'ils en sont atteints ; et les corps étrangers, la cire épaissie, etc., bien huilée, bien humectée, ne résistent pas aux secousses excitées par les poudres sternutatoires.

847. Lorsque les douleurs sont dues à des excroissances fongueuses et charnues, il faut

d'autres moyens, et l'on ne peut se passer du ministère d'un chirurgien très-instruit, qui emploiera les instrumens ou les caustiques, selon les occasions.

848. Mais lorsque les douleurs d'oreille sont accompagnées d'inflammation (484), ces moyens méchaniques, qu'il faut cependant toujours employer, ne suffisent pas. Le malade se mettra donc à la diète rafraîchissante. Il prendra pour boisson le petit lait, ou la décoction d'orge avec le miel; il vivra de potages au bouillon de viande ou de poulet; et, si la fièvre est forte, on lui posera des sang-sues aux tempes, ou derrière les oreilles. Il mettra les pieds et les jambes dans l'eau tiède, et il prendra quelques doses de la *poudre de nitre et de rhubarbe* (597). Si l'inflammation est considérable, on fera des fomentations sur l'oreille avec des compresses trempées dans une infusion de fleurs de camomille, ou dans du lait chaud coupé avec de l'eau, et on les répétera souvent.

849. A cette inflammation succède souvent un *abcès* (348). Dans ce cas, il faut appliquer sur l'oreille un cataplasme de mie de pain et d'eau, ou d'oignons cuits sous la cendre, qu'on renouvellera toutes les quatre heures, et que l'on continuera jusqu'à ce que l'abcès s'ouvre, ou

qu'on puisse l'ouvrir ; et, quand il est ouvert, on y fait des injections avec l'eau d'orge et le miel rosat. Il se guérit assez promptement, et l'on se purge (480). S'il résiste, il est à craindre qu'il ne se convertisse en *ulcère* (365). Il faut alors appeler un chirurgien instruit, qui s'attachera à en connaître le caractère, et qui se conduira en conséquence. Il est rare que dans ces cas on puisse se passer d'un cautère : on y a même recours, pour peu que l'humeur de l'abcès soit abondante, et qu'elle tarisse difficilement. Mais une fois que le cautère est établi, il faut le faire tirer long-temps, et se garder de le supprimer subitement.

ARTICLE II.

De la dureté passagère de l'Ouie.

850. Un bruit excessif, le froid violent qui vient subitement frapper la tête; l'humeur cérumineuse de l'oreille, durcie ; tout corps solide entré et fixé dans l'oreille ; trop d'humidité, trop de sécheresse, etc., peuvent altérer l'organe de l'ouie, et même l'éteindre entièrement. Mais, le plus souvent, l'effet de toutes ces causes se borne à une dureté d'o-

reille, qui, après avoir duré quelques heures, quelques jours, disparaît, pour revenir de nouveau quelque temps après. Le malade, d'ailleurs, sent le plus souvent dans l'oreille, ou les oreilles, de la pesanteur et de la douleur, ce qui ne s'observe pas en général dans la surdité.

851. Lorsque la dureté de l'ouie est causée par le bruit excessif, elle n'est que momentanée, et se dissipe sans avoir besoin d'aucun secours. Lorsqu'elle est due au froid, elle demande que le malade rétablisse promptement la *transpiration* de la tête, au moyen de la vapeur d'eau chaude, et des bains de pieds et de jambes; et qu'il ait grand soin de se tenir chaudement, sur-tout la nuit. Lorsque la sécheresse de l'oreille en est la cause, un peu de lard, qu'on y introduit avec précaution, y rétablit l'humidité nécessaire; et lorsqu'elle est trop humide, un petit vésicatoire, placé derrière l'oreille, en épuisera la sérosité surabondante. Cependant si, dans ce cas, la dureté d'oreille persiste, il faudra en venir au *séton* (837), pour prévenir la *surdité*.

852. Mais si cette *dureté* de l'ouie est due à des corps étrangers introduits dans l'oreille, ou à la cire durcie, il faut se hâter de les faire sortir. S'ils sont visibles, on peut les re-

tirer à l'aide du cure-oreille, manié délicatement, ou de pinces introduites par un chirurgien adroit. Si on ne voit point ces corps, on emploiera la vapeur d'eau chaude, les injections d'huile d'amandes douces ou d'olives, les poudres sternutatoires, etc. (845); et dès que ces corps sont sortis, on entend aussi bien qu'avant d'avoir éprouvé cet accident. Mais qu'on se garde bien d'introduire dans l'oreille, non-seulement pour la dureté dont il est question, mais encore pour l'inflammation, et autres maladies de cet organe, des eaux spiritueuses ou styptiques, des élixirs, et autres remèdes de charlatans, dont on ne connaît les effets que par les maux qu'ils font, et dont le moindre est de conduire à la surdité.

§. IV.

Des maux de Dents, et de la Fluxion.

853. Les maux de dents légers demandent peu de secours. Un peu d'eau-de-vie, dirigée sur la dent qui fait douleur, ou plutôt une gorgée d'eau chaude roulée dans la bouche, et gardée le plus long-temps qu'il est possible, voilà tout ce qu'il faut. On renouvelle cette opération jusqu'à ce que la douleur soit cal-

mée. Mais ces douleurs sont quelquefois si aiguës, et peuvent devenir tellement insupportables, qu'on ne voit d'autre remède que de faire arracher la dent ou les dents qui en sont la cause. C'est un remède bien funeste, puisqu'à un adulte, une dent arrachée ne revient plus; et les dents sont si utiles à la digestion, qu'on ne devrait jamais prendre ce parti que lorsqu'elles sont cariées au point de n'être plus d'aucun service.

854. Au lieu donc de courir aux dentistes, dans les rages de dent, il faut tenter les moyens connus d'appaiser les douleurs, comme mâcher du tabac, de la racine de gentiane, ou de pyrèthre, de la graine de moutarde, etc. On applique une mouche ou petit emplâtre d'opium sur la tempe, du côté de la dent qui fait douleur: on introduit dans la dent, ou entre la dent cariée et sa voisine, un peu de coton imbibé de *laudanum liquide*, ou de l'un de ces élixirs de dentistes si communs, et qui se ressemblent tous à peu de choses près. Si la dent est très-creuse, il faut la faire plomber; et ce n'est qu'après avoir essayé tous ces moyens qu'on peut en venir aux instrumens.

855. Mais une autre raison qui doit retenir le voyageur, c'est l'incertitude de rencontrer

un chirurgien assez au fait de tirer les dents, pour ne pas avoir à craindre les suites de la mal-adresse ou de l'ignorance. Cette opération exige une adresse que ne peuvent avoir que les personnes qui en font leur état. Celui qui ne connaît pas bien la structure des parties endommagera les os de la mâchoire, ou tirera une dent saine pour la dent malade. Ce qu'on ne voit arriver que trop souvent, même dans les grandes villes, même à Paris, où il y a des chirurgiens qui ne font absolument qu'arracher les dents et en fabriquer de factices. Un chirurgien de petite ville, et à plus forte raison de village, n'a pas d'occasions assez fréquentes pour acquérir cette habitude, qui, dans les opérations méchaniques, tient souvent lieu d'habileté. Il ne faut donc user du ministère de ces gens-là qu'à la dernière extrémité. Mais lors même qu'on est à la portée d'un bon dentiste, il ne faut jamais penser à faire arracher une dent quand la fluxion sur la joue est formée.

856. La fluxion sur la joue est un gonflement inflammatoire plus ou moins considérable, accompagné de rougeur, de dureté et de tiraillement douloureux, dans les parties environnant la dent malade. Il y a fièvre, insomnie, anxiétés, etc., et souvent l'inflamma-

tion est telle qu'elle ne peut se terminer sans *suppuration*. Dès que la fluxion se manifeste, il faut appliquer sur toute la joue un cataplasme de mie de pain et d'eau, et l'entretenir bien chaud au moyen d'un peu de laine ou de coton, soutenu avec des serviettes ou des mouchoirs en plusieurs doubles. On les renouvelle le soir, le matin et au dîner.

857. Si les signes de la *suppuration* se manifestent (351), il faut la favoriser. Ordinairement la tumeur est placée sur la gencive, à la racine de la dent; dans ce cas on tient un morceau de figue grasse, entre la gencive et la joue, et on le renouvelle dès qu'il est délayé. Si la tumeur est dans la substance de la joue, de manière à faire croire que l'abcès percera à l'extérieur, on se contentera des *cataplasmes* (354), qui le conduiront à la maturité, et il percera de lui-même. Dès qu'il est percé soit intérieurement soit extérieurement, les douleurs de dents sont dissipées, et souvent pour long-temps, quoique la dent soit cariée. Car tout le monde sait qu'une dent cariée ne fait pas constamment douleur. On voit même des gens qui en ont plusieurs de cariées, et qui n'ont plus jamais mal aux dents.

858. Pendant l'accès du mal de dent et pendant la fluxion, le malade est forcé de

faire diète, car souvent il ne peut ouvrir la bouche assez grande pour mâcher les alimens. Il faut donc qu'il se nourrisse de potages au bouillon, et qu'il prenne alternativement des bouillons et du petit-lait dans la journée. Comme les causes ordinaires des maux de dents et de la fluxion, sont des coups d'air et la suppression de la *transpiration* (723), il faut que les voyageurs qui y sont sujets soient plus attentifs que les autres aux précautions que nous avons recommandées pour se garantir des impressions de l'air (67 et suiv.), et de l'humidité des chambres et des lits (166 et suiv.). Ils auront un soin particulier de leurs dents, ils les laveront tous les jours avec de l'eau froide, etc.

CHAPITRE VIII.

De quelques maladies de l'Estomac.

859. L'*ESTOMAC*, comme viscère dans lequel sont reçus les alimens que nous sommes obligés de prendre tous les jours et plusieurs fois par jour, pour réparer les pertes que nous faisons sans cesse, par l'exercice de nos fonctions et de nos facultés, est plus exposé que tout autre aux maladies, parce que ces alimens, de qualités si diverses, n'étant que broyé par la mastication, n'ont changé que de forme, et que s'ils sont mal choisis, mal préparés, les propriétés délétères, dont ils peuvent être infectés, agissent immédiatement sur sa substance, et l'affectent plus ou moins profondément.

860. De plus, l'action de l'estomac sur les alimens pour la confection du *chyme*, peut être émoussée ou forcée par la nature même des substances à digerer; enfin ces substances peuvent être prises en trop grande ou en trop petite quantité, etc. Aussi est-il peu d'individus qui ne sentent leur estomac après le repas;

repas ; et lorsque ces sensations sont douloureuses, comme il arrive après avoir pris des substances indigestes, mal-saines, empoisonnées, etc., elles constituent des maladies.

861. Ces maladies sont, en raison de leurs causes, graves ou legères, *aiguës* ou *chroniques* (422), *essentielles* ou *symptomatiques* (807 et suiv.). Nous ne pouvons nous occuper ici que de celles qui sont *aiguës* et *essentielles*, par les raisons exposées (422, 807); et elles méritent d'autant plus d'attention que l'estomac étant, pour ainsi dire, le laboratoire où se préparent les liqueurs nécessaires à l'entretien de la vie, toutes les autres parties du corps sont plus ou moins affectées quand il est malade. Car si le *chyme* préparé dans l'estomac n'a pas les qualités requises, faute d'élaboration convenable, etc., le *chyle* qui en naîtra sera également imparfait, et, introduit dans la circulation, il déposera dans tous les organes, dans tous les viscères, dans toutes les parties du corps, une substance incapable de nourrir, ou des germes morbifiques, au lieu de ceux de la santé et de la vie, dont ils avaient besoin.

862. Les maladies aiguës, essentielles, dont l'estomac peut être affecté, sont : les *maux ou douleurs d'estomac; la cardialgie, et le soda*

ou fer-chaud ; ce qu'on appelle *colique d'estomac* , qu'il est très-difficile de distinguer de la *colique venteuse ; l'inflammation de l'estomac ; la perte de l'appétit ; l'indigestion et les pesanteurs d'estomac après le repas ; enfin les maux de cœur* , les *envies de vomir* et *le vomissement* (*a*).

§. Ier.

Des Maux ou Douleurs d'estomac.

863. Les douleurs d'estomac sont des symptômes communs à un grand nombre de maladies , et sur-tout aux fièvres (454 et suiv.). Mais elles existent souvent sans dépendre d'aucune autre maladie. Des substances indigestes , âcres ou vénéneuses ; une mauvaise digestion , une bile âcre , des vents peuvent les occasionner. Le froid , la suppression de quelque évacuation accoutumée , en sont encore des causes fréquentes. Mais les maux d'estomac ne sont ni graves ni dangereux , quand ils sont

---

(*a*) Nous parlerons , dans la IVe. Partie de cet ouvrage , de quelques *affections de l'estomac chroniques essentielles* (1635 et suiv.).

récens, et qu'on ne leur laisse pas prendre d'intensité.

864. Lorsqu'ils sont plus sensibles après avoir mangé, il est à croire qu'ils sont excités par la qualité des alimens ou par la manière dont ils digèrent, et, dans ce cas, le remède est de changer de régime. Mais si, malgré un choix bien fait, d'alimens plus appropriés à l'estomac, les douleurs persistent, alors on ne peut douter qu'il n'y ait, dans ce viscère, quelquelque bile âcre, quelque levain, dont il faut le débarrasser. Le malade se mettra donc à l'infusion de fleurs de camomille, pendant deux ou trois jours; et si après en avoir bu de grandes quantités, les douleurs ne cèdent pas, il prendra 8 décigrammes (15 grains) d'*ipécacuanha* (463). Après le vomitif, il continuera la camomille, deux ou trois autres jours; ensuite il prendra chaque jour, avant ses repas, un peu de vin pur, de Bordeaux ou d'Espagne, et il fera plus d'exercice à pied qu'il n'était dans l'habitude de faire. Si les douleurs d'estomac sont accompagnées de vents, on s'abstiendra des alimens connus pour être venteux; on prendra un peu de vin pur, avant les repas, comme ci-dessus, ou de l'eau et de l'eau-de-vie dans la proportion de six cuillerées d'eau sur une d'eau-de-vie. Si elles ne

cèdent pas, on prendra pendant neuf jours une prise de la *poudre stomachique* (570).

865. Lorsqu'il y a suppression de quelqu'évacuation accoutumée, il faut la rappeller, ou y suppléer par d'autres évacuations, c'est-à-dire, par la saignée ou par les sang-sues aux hémorrhoïdes, si l'évacuation étoit sanguine, comme le flux hémorrhoïdal, le saignement de nez, les règles, etc.; ou par des purgatifs, le cautère, etc., si elle était humorale, comme celle de la *transpiration* (723), de la sueur des pieds ou de dessous les bras, etc. Enfin, quand ces douleurs tiennent à de mauvaises digestions, c'est encore le cas de réformer le régime (864); et si, malgré un choix recherché d'alimens, elles continuent, le malade se mettra à la diète pendant quelques jours, pendant lesquels il boira abondamment de l'infusion de fleurs de camomille : ensuite il se purgera avec une ou deux médecines stomachiques, comme 4 grammes (1 gros) de rhubarbe dans un verre de *petit-lait au vin* (700); ensuite il prendra la *poudre stomachique* (570).

§. II.

De la Cardialgie, et du Soda ou Fer-chaud.

866. Ces maladies sont au rang de celles de l'estomac, quoiqu'elles aient leur siège non dans ce viscère, mais généralement à son orifice supérieur, appellé *cardia*; d'autres fois, c'est au diaphragme, au duodenum, au foie, à la rate, à l'épiploon, au mésentère, aux muscles du bas-ventre, etc., par la connexion qu'ont entre elles toutes ces parties. La *cardialgie*, est une douleur forte et mordicante que l'on ressent vers le creux de l'estomac, et jusqu'à l'œsophage. Elle est quelquefois accompagnée d'anxiété, de nausées et de vomissement. Lorsque cette douleur est brûlante, comme il arrive quelquefois, on l'appelle *soda* ou *fer-chaud* : car cette seconde maladie n'est qu'un dégré de la *cardialgie*.

867. Cette maladie est la suite très-commune des digestions pénibles et laborieuses. Elle peut encore être produite par la bile, ou par des sucs âcres, piquans ou rongeans, qui croupissent dans l'estomac et qu'on reconnaît à des rapports, etc.; par des émétiques

ou des purgatifs trop forts ; par des alimens de difficile digestion ou pris en trop grande quantité ; par des substances empoisonnées, etc., etc. Elle vient souvent par accès. Elle peut être symptômes de quelqu'autre maladie, comme de *coliques*, de *fièvres* de mauvais caractère, *malignes*, *etc.* (519 et suiv.), des *pâles couleurs*, de la *dysenterie*, etc. (109 et suiv.). Les personnes qui ont l'estomac faible, les hypocondriaques, les femmes hystériques, les goutteux, les calculeux, etc., y sont sujets.

868. La *cardialgie* et le *Soda* ou *fer-chaud* sont quelquefois très opiniâtres, et elles peuvent par leur violence et leur continuité, jetter le trouble dans toutes les fonctions. On voit alors survenir des vomissemens énormes, des palpitations de cœur, des difficultés de respirer, des frissonnemens, des sueurs froides, le froid des extrémités ; la *suppression d'urine*, des *convulsions*, la *paralysie*, etc. Le malade est tourmenté d'inquiétudes, et tombe dans l'abattement et le découragement, etc. Lorsque ces maladies sont accompagnées de *fièvre*, elles font craindre l'*inflammation de l'estomac*, dont nous parlerons (873). Lorsqu'il survient le hoquet, des défaillances, etc., le malade est en danger.

869. Il est donc de la plus grande importance de travailler à éloigner ces maladies, dès qu'on en ressent les premiers symptômes. Lorsqu'elles sont occasionnées par de la bile ou des sucs âcres (867), on se mettra à la diète ; on boira beaucoup d'eau de veau ou de poulet ; le troisième jour on se fera vomir par le moyen de l'*ipécacuanha* (463). Si c'est la bile qui a dominé, on boira, les jours suivans, de la limonade. Si le malade a des rapports qui lui fassent croire que la maladie tient à des sucs graisseux et corrompus, après s'être préparé à l'ipécacuanha et avoir vomi comme ci-dessus, il boira, dans la journée, deux ou trois verres d'eau et d'eau-de-vie, dans la proportion d'une cuillerée d'eau-de-vie sur six cuillerées d'eau ; et il continuera cette boisson tant qu'il la croira nécessaire.

870. Lorsque les rapports indiquent que les humeurs croupies dans l'estomac sont acides, alors la *magnésie blanche* (*carbonate de magnésie*) est le meilleur remède que l'on puisse employer. La dose ordinaire est une cuillerée à café dans une tasse de thé, ou d'eau de menthe. On trouve, chez les apothicaires, la magnésie préparée en pastilles, en tablettes, etc. : on peut en avoir une boîte dans la poche, et on en prend à volonté. Mais il faut

toujours avoir auparavant débarrassé l'estomac par le moyen de l'*ipécacuanha*.

871. Lorsque ces maladies sont accompagnées de beaucoup de vents, on prendra du *petit-lait au vin* (700), et on se purgera une couple de fois avec 4 grammes (un gros) de rhubarbe, délayés dans un verre de ce petit-lait. On a vu des femmes grosses, sujettes à la *cardialgie*, s'en débarrasser en mâchant du *thé verd*. Enfin si cette maladie tient à la faiblesse, à la délicatesse de l'estomac ou à une continuité de mauvaises digestions, etc., on se mettra au petit-lait au vin, et on se purgera avec la rhubarbe comme ci-dessus; ensuite on prendra la *poudre stomachique* (570), ou le *vin de quinquina* (513).

872. On a vu l'*eau de boule* prise pour toute boisson, même aux repas avec le vin, réussir dans ces cas. On la prépare en roulant une *boule vulnéraire de Nancy* dans de l'eau tiède, jusqu'à ce que l'eau soit citronnée: on retire la boule, et on prend cette eau froide. Mais il faut en continuer l'usage pendant long-temps. Les personnes sujettes à ces maladies doivent se priver de substances acides, d'alimens venteux et gras, et de faire un exercice violent après les repas.

§. III.

De l'Inflammation de l'estomac.

873. Cette maladie se manifeste par une douleur fixe et brûlante dans la région de l'estomac, qui est gonflé et souvent dur au toucher. Cette douleur est accompagnée d'un pouls petit, fréquent et dur; d'insomnie, d'anxiétés, de maux de cœur et de vomissement. Le malade a une soif excessive; ses extrémités sont froides; il respire difficilement; il a des sueurs colliquatives, quelquefois des convulsions et des faiblesses. Un des symptômes caractéristiques de cette maladie, est une augmentation de douleur que le malade éprouve toutes les fois qu'il avale quelque chose de solide ou de liquide, sur-tout lorsque la boisson ou les alimens sont trop chauds ou trop froids.

874. L'inflammation de l'estomac reconnaît les mêmes causes que *la fièvre continue-aiguë-inflammatoire*. Ainsi la suppression de la *transpiration* (723), la rentrée subite d'une éruption, la boisson froide quand on a chaud, etc., peuvent l'occasionner. Elle peut encore être due à de la bile âcre; à des substances

âcres et irritantes, séjournant dans l'estomac; à des vomitifs et des purgatifs trop forts, etc.; à des corps indigestes arrêtés dans l'estomac, comme des os, des noyaux de fruits, etc. Cette maladie, comme toutes les inflammations des premières voies, est dangereuse et demande les secours les plus prompts, puisqu'elle peut se terminer par la *suppuration* (351), ou par la *gangrène* (389), causes d'une mort prochaine. Lorsque le malade vomit tout ce qu'il prend, boisson ou alimens; que l'insomnie est opiniâtre, qu'il a le hoquet, que le pouls est intermittent, et que les accès de faiblesse sont fréquens, le malade est dans le plus grand danger.

875. Au premier symptôme de cette maladie, il faut que le voyageur arrête et qu'il fasse avertir un médecin. En l'attendant il se fera donner une chambre grande, et dont on puisse renouveller l'air facilement. On lui bassinera un lit et il s'y couchera. Comme il se sent très-faible et qu'il a même des faiblesses, il verra des gens s'empresser de lui donner du vin, de l'eau-de-vie ou des eaux spiritueuses, comme l'eau de mélisse, de Cologne, etc. Mais ces remèdes, loin de procurer du soulagement, ne manquent jamais d'aggraver les accidens, et souvent ils ont causé une mort

subite. Les envies de vomir peuvent encore tromper, et porter ceux qui sont autour du malade à lui faire prendre un vomitif, remède qui n'est pas moins contraire. La seule boisson qui convienne au malade, est du *petit-lait clarifié*, ou de l'eau pannée, ou une décoction de racine de réglisse, de guimauve, etc. avec un peu de sucre ; et pour nourriture, il ne lui faut que du bouillon de veau ou de poulet, ayant attention que la boisson et le bouillon ne soient que tièdes (873).

876. Mais un remède qu'il faut se hâter d'administrer, c'est la *saignée* ; et il faut la faire faire pour peu que le médecin se fasse attendre, car elle est absolument nécessaire, et elle est presque le seul remède dont puisse dépendre le succès. Si dix ou douze heures après la saignée, les symptômes sont dans le même état, il faut la répéter sans avoir égard à la petitesse du pouls, qui s'élève ordinairement dans cette maladie, par l'effet de la saignée. Cependant après la première saignée, il faut appliquer sur la région de l'estomac des fomentations émollientes, qu'on renouvelle dès qu'elles commencent à refroidir ; et chaque fois qu'on les renouvellera, on fera des frictions sur toute la région de l'estomac, avec la main sèche ou trempée dans la décoction

émolliente. On baignera les pieds et les jambes dans l'eau tiède, toutes les quatre ou cinq heures. On appliquera, à la plante des pieds, des briques chaudes ou des bouteilles pleines d'eau chaude; et si l'on en a la facilité, le malade prendra un ou plusieurs bains chauds. Il faut que tous ces moyens se succèdent les uns aux autres sans interruption; cette maladie étant une de celles dont la guérison dépend de la célérité avec laquelle on administre les premiers secours.

877. Si l'état du malade est toujours le même, malgré les deux saignées, les fomentations, les frictions, les bains de pieds et le bain (876), il faudra faire une troisième saignée, et ensuite appliquer un vésicatoire sur la région de l'estomac. Il est rare qu'il ne soulage promptement le malade. Les lavemens sont très-importans dans cette maladie; ce sont les seuls remèdes internes qu'on puisse se permettre. Il ne faut donc jamais les négliger; car indépendamment de ce qu'ils tiennent lieu de fomentations internes, c'est qu'ils lâchent doucement le ventre, et qu'ils nourrissent en même-tems le malade, qui souvent, dans cette maladie, ne peut garder aucun aliment dans l'estomac; la vie du malade peut donc en dépendre. On composera ces lavemens d'eau de

gruau ou de son, et si le malade est constipé on y ajoutera un peu d'huile d'olive, de miel ou de manne. On en donnera deux ou trois par jour, et on les continuera, ainsi que les autres secours (la saignée exceptée), même après que le malade sera très-soulagé. On a vu les douleurs revenir pour avoir quitté les remèdes trop tôt. Il faut qu'il y ait au moins deux jours que le malade ne souffre plus pour les cesser, et il suivra le régime prescrit encore une huitaine de jours après qu'il sera guéri; alors il se mettra au régime des convalescens (479 et suiv.).

§. IV.

De la perte de l'Appétit.

878. La *perte de l'appétit* est un symptôme ordinaire à presque toutes les *maladies aigües*, et à un très-grand nombre de maladies *chroniques* (422). Nous ne parlons ici que de celle qui ne tient à aucun autre maladie, et qui, pour cette raison, est *essentielle* (807). Elle peut avoir pour cause de mauvaises digestions, un air impur, le défaut d'exercice, le chagrin, la crainte, toutes les passions qui abattent l'ame; la chaleur excessive; des bouillons forts, des alimens gras, ou capables d'émousser

l'appétit, ou indigestes; l'excès des liqueurs fortes, du thé, du tabac, etc.

879. Cette indisposition, car on ne peut donner le nom de maladie à la *perte de l'appétit*, doit être rare parmi les voyageurs, qui changeant d'air sans cesse, étant toujours en mouvement, ont de fréquentes occasions de se dissiper, et par conséquent de détruire les impressions du chagrin et des peines d'esprit. Mais ils ne peuvent pas toujours éviter les grandes chaleurs, et ils ne sont pas toujours les maîtres de choisir leurs alimens, de sorte qu'ils peuvent faire de mauvaises digestions et se nourrir de substances indigestes, etc.; et celui qui est dans un vaisseau peut être exposé à toutes les causes dont nous venons de parler (878).

880. On a coutume, dans ce cas, de chercher dans les assaisonnemens de quoi exciter l'appétit dont on est privé; l'on ne prend en conséquence que des alimens épicés, salés, fumés; de l'ail, du raifort, de la moutarde, etc.; mais loin de réussir on ne fait qu'accumuler alimens sur alimens, qui ne digèrent pas ou mal. De-là des *pesanteurs d'estomac*, de *mauvaises degestions*, des *indigestions*, etc., (882). Cela ne peut pas être autrement, car ici comme dans toutes les maladies, la pre-

mière chose à faire est de se soustraire à la cause qui l'a fait naître.

881. Ainsi on se nourrira d'alimens différens de ceux dont on faisait usage, et on s'arrêtera à ceux qui digéreront le plus facilement. On boira quelques verres d'eau fraîche le matin à jeun. On ira à la garde-robe tous les jours, et l'on prendra un lavement à l'eau simple, si l'on est resserré. Si l'estomac est faible, on prendra un verre de *vin de quinquina* (513) un quart d'heure avant déjeûné, ou une prise de la *poudre stomachique* dans la première cuillerée de soupe (570); on mangera dans la journée des pelures d'oranges confites. Si ces moyens ne réusssisent pas, on prendra 15 ou 20 gouttes d'*élixir de vitriol* dans un verre d'eau ou de vin, avant le repas, deux ou trois fois par jour. *L'eau de boule*, prise comme il est dit (872), manque rarement de donner de l'appétit. Mais lorsque l'estomac est tapissé de glaires qui l'émoussent, un verre de vin d'absinthe, pris tous les matins pendant long-temps, comme pendant un, deux mois, réussit communément mieux que tous les autres remèdes. Le voyageur sur mer fera usage de l'un ou de l'autre de ces moyens, et de plus il prendra le grand air, il fera de l'exer-

cice sur le tillac, et cherchera à se dissiper le plus qu'il lui sera possible.

§. V.

De l'Indigestion et des pesanteurs d'estomac après les repas.

882. Les estomacs les mieux constitués ne sont pas toujours à l'abri de l'indigestion; et ils se ressentent fréquemment des effets des mauvaises digestions, s'ils sont voraces, ou s'il leur faut beaucoup d'alimens à chaque repas. Mais les personnes gourmandes, ou qui, par désœuvrement, font du besoin de manger une de leurs principales occupations, y sont très-sujettes, et les indigestions ou les mauvaises digestions qu'elles éprouvent, deviennent en peu de temps, par leur fréquence, des causes de maladies souvent très-fâcheuses, très-rebelles, et quelquefois incurables.

883. Ordinairement *l'indigestion* et les pesanteurs d'estomac ne se manifestent qu'après un excès dans le boire ou le manger; mais quelquefois l'une ou l'autre se déclare après le repas le plus léger. C'est que l'estomac était fatigué de quelqu'excès commis les jours précédens; c'est qu'il renfermait quelque levain,

vain, reste de mauvaises digestions; et si le malade y eût réfléchi, quelque frugal qu'ait été son repas, il aurait senti qu'il était encore de trop, et qu'il fallait faire diète puisqu'à coup sûr il n'avait pas faim en se mettant à table, et qu'il n'a mangé que par complaisance ou par habitude, parce que l'heure du repas était arrivée.

884. Sans doute que les repas réglés ont leur avantage, mais ils ont cela de nuisible pour certaines gens qui mangent beaucoup, que se mettant à table sans avoir besoin, ils s'y mettent toujours trop tôt. Leur estomac n'est pas encore débarrassé des alimens du dernier repas; la preuve c'est qu'ils n'ont pas encore l'appétit ouvert, et ce reste d'aliment ne digérera pas ou digérera mal, parce que la digestion une fois commencée ne veut pas être interrompue (242—243). Les grands mangeurs et ceux qui vivent dans l'abondance, ont donc plus de disposition que tout autre à *l'indigestion* et aux pesanteurs d'estomac; mais il leur est aisé de les prévenir. Qu'ils ne se mettent jamais à table que quand ils ont faim, qu'ils satisfassent leur appétit, mais qu'ils n'aillent point au-delà, et, quelle que soit la quantité d'alimens qu'ils auront pris, ils ne sentiront point leur estomac et n'auront point d'in-

digestion, si toutefois les mets ont été bien choisis et bien préparés. Mais s'ils mangent sans faim, et seulement parce que l'heure du repas est sonnée, ils courent à *l'indigestion* et à toutes ses suites fâcheuses.

885. Tout le monde sait que l'*indigestion* se manifeste par des pesanteurs à la tête, des envies de vomir, des anxiétés, le hoquet, le vomissement, des évacuations par le bas, etc.; qu'elle est quelquefois accompagnée d'assoupissement, de rêverie, de délire, de fièvre plus ou moins forte, etc.; et bien que l'on sache également que l'eau chaude ou le thé léger en est le grand remède, on voit cependant tous les jours des gens venir auprès de ces pauvres patiens avec des eaux spiritueuses ou des liqueurs fortes, et les forcer d'en prendre, sans se douter qu'ils ne font qu'aggraver le mal, en allumant la fièvre, toujours redoutable dans ces circonstances.

886. Si donc un voyageur se trouve pris d'indigestion, ce qui n'est malheureusement pas rare dans les voyages, sur-tout à la mer, qu'il se garde bien d'avaler ni eau de mélisse ou de Cologne, ni eau-de-vie, ni ratafiat, etc.; du thé bien léger ou de l'eau chaude, avec un peu de sucre, pris en grande quantité, et coup sur coup, voilà tout ce qu'il lui faut. En ef-

fet, de quoi s'agit-il? de faire sortir de l'estomac la masse d'alimens qui y est en stagnation. Or, il n'est pas de moyen plus court que de provoquer le vomissement, et ce n'est ni avec des liqueurs spiritueuses, ni avec des liqueurs fortes qu'on peut y parvenir; c'est avec l'eau et un vomitif. Mais l'eau réussit communément si elle est prise en assez grande quantité: il faut en noyer le malade, pour ainsi-dire, et quand il a vomi il est guéri.

887. Mais si, malgré cette grande quantité d'eau chaude, le malade ne vomit pas, et si les symptômes, loin de diminuer, vont toujours en augmentant, il faut faire fondre 1 décigramme ½ (3 grains) de *tartre stibié* (*tartrite de potasse antimonié*) dans deux ou trois verres d'eau, et les faire prendre à peu de distance l'un de l'autre; ou si l'on aime mieux de 8 à 10 décigrammes (15 ou 20 grains) *d'ipécacuanha* en poudre en un seul verre (463). Cependant on donnera quelques lavemens à l'eau simple, pour emporter les matières non digérées qui sont passées dans les intestins. S'ils n'évacuent pas, on les aiguisera avec une cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*), et on y ajoutera un peu de beurre ou d'huile d'olive.

888. Lorsque l'*indigestion* a été attaquée sur-

le-champ, elle ne résiste point à ces moyens, aussi simples qu'efficaces, et il ne reste au malade que la fatigue d'une pareille secousse: il se tiendra à la diète pendant vingt-quatre heures; il ne prendra que deux ou trois bouillons et un peu de vin dans de l'eau; ensuite il reprendra son régime ordinaire. Mais si la tête reste embarrassée après le vomissement, si l'estomac ne paraît pas entièrement dégagé, si le ventre est douloureux, s'il survient un dévoiement, etc., symptômes qui indiquent que l'estomac et les intestins étaient farcis d'impuretés avant l'*indigestion*, alors il faut que le malade continue la diète, et qu'il prenne une décoction de racine de réglisse ou de guimauve avec du sucre pendant 2 ou 3 jours, après quoi il se purgera une couple de fois (480).

889. Nous ne parlons pas ici de la saignée, que tout le monde sait être si funeste dans l'*indigestion*, et que cependant une fièvre violente, l'assoupissement, le délire, etc., paraissent indiquer. Ce cas est extrêmement délicat. Il n'y a qu'un médecin très-instruit qui puisse prononcer; il faut l'appeler et s'en rapporter à son avis. Tout ce que nous pouvons dire c'est que, lorsqu'elle est bien indiquée, il faut, autant qu'il est possible, qu'il se soit

passé au moins vingt-quatre heures depuis le dernier repas, etc.

890. Lorsque l'*indigestion* n'est pas bien caractérisée, et que l'on éprouve seulement *de la pesanteur dans l'estomac*, c'est encore l'eau chaude qui en est le remède. Quelques tasses d'eau avec un peu de sucre, ou quelques tasses de thé léger, soulagent bien plus promptement que l'eau-de-vie, le rum, le kirchwasser, etc. En effet, bien loin de faciliter la digestion des substances arrêtées dans l'estomac, ces liqueurs ne font que la retarder, et convertissent souvent ce mal-aise, ces pesanteurs, cet embarras, en une véritable *indigestion.*

891. Mais en général l'on fait peu d'attention à ces pesanteurs d'estomac, et à moins qu'elles ne soient véritablement douloureuses, on cherche à les oublier dans la dissipation, dans l'exercice, etc. Quand elles ne sont que légères, le mouvement et la gaîté, en agitant doucement l'estomac, décident la digestion et font disparaître le mal-aise. Mais pour peu qu'elles soient considérables ces mouvemens ne suffisent pas : la masse alimentaire ne digère qu'en partie; le reste séjourne, se corrompt, etc. De-là des plénitudes, des *fièvres d'humeurs, putrides*, etc., (505 et suiv., 512

et suiv.) plus ou moins dangereuses que quelques tasses d'eau, le plus grand digestif connu, bue chaude, auraient prévenues.

§. VI.

Des maux de Cœur, des envies de vomir et du vomissement.

ARTICLE PREMIER.

Des maux de Cœur et des envies de vomir.

892. Ce qu'on appelle *mal de cœur* n'est pas, comme tout le monde sait, une affection du cœur, mais de l'estomac. C'est un sentiment de mal-aise dans ce dernier viscère, souvent accompagné d'anxiétés, qui se décide bientôt par des envies de vomir ou nausées, et qui cesse par le vomissement. Les maux de cœur sont des symptômes très-communs dans une foule de maladies tant *aigües* que *chroniques* (422) : nous ne nous occupons ici que de ceux qui sont *essentiels* (807), et nous renvoyons à la IVe. Partie, section IIe., chap. IV, de cet ouvrage, pour les *maux de cœur*, ap-

pellés *mal de mer*, qu'on éprouve si généralement sur les vaisseaux (1703 et suiv.).

893. Lorsque les *maux de cœur* sont simples, sans être accompagnés d'aucun autre symptôme, ils ne sont que passagers ; et comme ils tiennent à la digestion, qui se fait difficilement, soit parce que les alimens sont indigestes, soit parce qu'ils sont préparés, ils se dissipent et se renouvellent avec elle. Il n'y a rien autre chose à faire que de changer d'aliment ou d'assaisonnement, et de s'en tenir à ceux qui ne laissent aucune de ces impressions. Il y a des maux de cœur qui reviennent à des heures fixes dans la journée, sur-tout avant le repas, et alors ils sont suivis de dégoût et de défaut d'appétit. Ils annoncent un levain séjournant dans l'estomac, et qui en se développant peut conduire à des maladies du genre putride (512). Ils ne sont donc pas à négliger, et ils n'auraient jamais de suites, si dès qu'on les éprouve, loin de les mépriser, on travaillait à les faire disparaître, en buvant quelques verres de limonade, ou même d'eau pure, sur-tout le matin à jeun, et en faisant un peu de diète jusqu'à ce qu'ils soient dissipés.

894. Lorsque les *maux de cœur* se convertissent en envies de vomir, il faut se hâter

de provoquer le vomissement. On prendra donc force eau chaude ou force thé léger, et si le vomissement tarde trop à venir, 8 décigrammes (15 grains) *d'ipécacuanha en poudre* (463). Après avoir vomi l'on est guéri; le vomissement est donc un remède. C'en est un en effet très-puissant, que la nature suscite elle-même dans un grand nombre de maladies, et qu'à son imitation l'art emploie avec le plus grand succès.

ARTICLE II.

Du Vomissement.

895. Mais pour que le vomissement soit salutaire, il faut qu'il soit modéré et suivi d'un soulagement marqué. Autrement il devient maladie, et maladie plus ou moins fâcheuse, parce que le vomissement, pour peu qu'il soit prolongé, épuise les forces du malade, et le prive des moyens de se rétablir. Le point essentiel est donc de savoir distinguer quand le vomissement est utile, et quand il peut devenir nuisible. Heureusement qu'il ne faut qu'une légère attention pour ne pas commettre d'erreur à cet égard.

896. Le vomissement est utile au malade

toutes les fois qu'il apporte du soulagement dans son état, comme nous venons de le dire (895). Mais il lui serait nuisible si, à mesure qu'il vomit, bien loin de se sentir soulagé et renaître, il se sentait au contraire plus mal à son aise, fatigué, épuisé, etc. Ainsi, dans une *indigestion* (882) causée par des substances indigestes, ou des poisons entrés dans l'estomac, le malade se sent revenir à la vie en proportion de ce qu'il vomit. Il en est de même pour ceux qui sont incommodés sur mer (1703), ou par le cahot d'une voiture, ou qui viennent d'être blessés dans certaines parties du corps, etc. Dans tous ces cas, le vomissement les soulage. Il faut donc respecter l'intention de la nature, qui a besoin de ces mouvemens convulsifs, ou qui se débarrasse, par cette voie, d'une matière qui, si elle n'était pas rejettée, deviendrait une cause de maladie : il faut au contraire, avec de l'eau, favoriser ce vomissement naturel, qui est en général de peu de durée, mais qui ne demande jamais d'être arrêté que lorsqu'il affaiblit le malade d'une manière marquée.

897. Lors donc que le vomissement se prolonge, au point de faire craindre l'épuisement des forces du malade, il faut cesser la boisson d'eau chaude, et lui faire prendre, en une fois,

la potion suivante, appellée *anti-émétique de Riviere.*

Prenez de *sel d'absinthe* 1 gramme (24 grains).

de *suc de citron* une cuillerée ordinaire.

Mêlez. A l'instant du mêlange, il se fait une effervescence. Le malade prendra ce remède sur-le-champ pendant l'effervescence. On le répète deux ou trois fois, ou jusqu'à ce que le vomissement soit entièrement cessé. Si l'on ne peut avoir ni *sel d'absinthe* ni *citron*, on prendra 4 grammes de *sel de tartre* (*carbonate de potasse non saturé*) (1 gros), et une cuillerée et demie de *suc d'oseille*, qu'on adoucira avec une quantité suffisante de sucre.

898. On administrera en même-temps quelques lavemens, et le malade se tiendra dans le repos le plus parfait. Il faut donc que le voyageur prenne le parti d'arrêter un jour ou deux, car le moindre mouvement, et à plus forte raison celui de la voiture, est capable de rappeller le vomissement. Dès qu'on sera sûr de pouvoir le garder, on prendra un bouillon. Si l'on se sent l'estomac faible, on prendra plusieurs fois dans la journée quelques cuillerées de *vin de quinquina* (513), et le soir un verre entier de ce même vin, dans lequel

on mettra 2 grammes de *rhubarbe* en poudre (un demi gros), pour tenir le ventre libre. On prendra à dîner un potage, et, à mesure que l'appétit reviendra, de la volaille, etc.

899. Lorsque le vomissement est dû à la suppression de quelqu'évacuation accoutumée, on se comportera comme dans les *maux d'estomac* qui reconnaissent cette même cause (865). Lorsque ce sont des aigreurs qui occasionnent ce vomissement, le moyen de les prévenir est la *magnésie blanche* (*carbonate de magnésie*), que l'on prendra comme nous avons dit (870); mais à une dose capable de lâcher le ventre.

900. Les personnes nerveuses éprouvent souvent des vomissemens très-opiniâtres, et qui ont des retours très-fréquens; comme nous supposons qu'elles ont déjà été dans la nécessité de consulter leur médecin, nous nous permettrons seulement de leur conseiller de ne point se mettre en voyage sans s'être approvisionnées de ceux des remèdes antispasmodiques, dont elles ont déjà éprouvé du soulagement, et sur-tout de l'*emplâtre stomachique* ou de *thériaque*, qui, appliqué sur la région de l'estomac, produit souvent de très-bons effets.

901. Enfin les femmes sont très-sujettes au vomissement dans les premiers mois de leur

grossesse; elles ne doivent point voyager, car le repos leur est absolument nécessaire. Si cependant elles s'y trouvent forcées, il faut qu'elles aillent à petites journées, et qu'elles arrêtent pendant le vomissement. Le bon café est un remède dans ce cas; elles en prendront une petite tasse dès qu'elles se sentiront des envies de vomir. Elles auront soin que leur estomac ne soit jamais sans nourriture. Elles mangeront donc souvent, mais peu à-la-fois, car il ne faut pas non plus que l'estomac soit trop plein. Au reste, le vomissement dans la grossesse est rarement à craindre, et il arrive souvent que, malgré tous les remèdes, continuant jusqu'à 4 mois, 4 mois et demi, il cesse de lui-même.

CHAPITRE IX.

De quelques Maladies de différens viscères du Bas-ventre.

902. LE bas-ventre est cette partie du corps comprise entre la poitrine et le bassin. Il renferme dans sa capacité un grand nombre de viscères, dont les principaux sont : l'*estomac*, les *intestins*, le *foie*, la *rate*, les *reins*, la *vessie*, la *matrice*, etc. Chacun de ces viscères est susceptible de maladies plus ou moins graves, que, malgré l'attention la plus scrupuleuse, il n'est pas toujours possible d'éviter ou de prévenir. Nous allons donc nous occuper de celles auxquelles le voyageur peut être exposé.

903. Ces maladies sont comme celles de toutes les autres parties du corps, *aiguës* ou *chroniques*, *essentielles* ou *symptomatiques*. Nous ne devons parler que des *aiguës-essentielles* (422—807). Celles de l'estomac viennent d'être traitées (859—901). Nous allons passer à celles des *intestins*, comme les plus nom-

breuses; nons viendrons ensuite à celles des *reins*, de la *vessie*, du *foie*, de la *rate*, etc.

§. Ier.

De quelques Maladies des Intestins.

904. Les *intestins*, canal que l'on peut regarder comme une prolongation de l'estomac, ayant son ouverture au *pylore* et son embouchure à l'anus, sont aussi nécessaires à l'entretien de la vie que l'estomac même (859—860). Chargés de convertir en *chyle*, par le travail d'une digestion qui leur est particulière, le *chyme* qu'ils ont reçu de l'estomac, et d'en séparer les parties grossières dont ils se débarrassent par le *rectum*, on sent de quelle importance il est, pour la conservation de la santé, que ces viscères ne soient pas malades.

905. Le *chyle* est destiné à renouveller le sang; il introduirait donc dans sa masse des germes corrupteurs, s'il était mal préparé ou imprégné des vices dont ils peuvent être infectés. Il faut donc se hâter de guérir les maladies qui peuvent leur survenir, et dont les principales sont: *l'inflammation de bas-ventre* ou *des intestins*, les *coliques*, la *constipation*, le *choléra-mor-*

bus, le *dévoiement* et la *diarrhée*, la *lienterie* et le *flux cœliaque*, les *épreintes*.

ARTICLE PREMIER.

De l'Inflammation de bas-ventre ou des Intestins.

906. Cette maladie est une des plus douloureuses auxquelles soit exposée l'espèce humaine. Elle reconnaît pour causes toutes celles de *l'inflammation de l'estomac* (874); et de plus le vin vert, le cidre aigre, la *constipation* habituelle (950), les vers, une *descente* (331), des tumeurs squirrheuses dans les intestins, l'adhésion de leurs parois dans quelques parties; une pierre formée dans le *canal intestinal*, etc.

907. Elle est caractérisée par une douleur très-aiguë vers le nombril; par une tension considérable dans le ventre, qui semble serré avec une corde; par une constipation opiniâtre; la suppression d'urines, des vents continuels par en-haut, une soif excessive et une chaleur ardente; par un pouls fréquent, petit, enfoncé, perdu; par un vomissement violent de matière d'abord glaireuse, ensuite mousseuse et d'une saveur désagréable. A cette

matière succède une bile âcre qui corrode le gosier; enfin le malade rend quelquefois par la bouche les excrémens, les lavemens, etc.

908. Cette maladie cruelle a porté différens noms, en raison des parties du ventre et des intestins affectés. On l'a appelée *passion iliaque*, *colique inflammatoire* ou *de miséréré*, *volvulus*, *entéritis*, etc. Cependant le traitement étant toujours le même, en quelques parties du canal intestinal que soit le siège de la maladie, ces noms doivent nous être indifférens. Ce qu'il est important de savoir, c'est qu'on doit bien augurer du malade si la douleur change de place, si le vomissement n'a lieu que par intervalle, et si les lavemens sont rendus par en-bas. Mais s'il vomit les lavemens et les matières fécales, s'il est excessivement faible, si le pouls est tremblottant, l'haleine puante, etc., on doit craindre; enfin s'il a des sueurs visqueuses, des déjections noires et fétides; s'il survient cessation totale de douleurs, avec un pouls intermittent, etc., signe de *gangrène* (389), il n'y a plus rien à espérer.

909. Aussi-tôt que le voyageur sènt les premières atteintes d'une pareille maladie, il faut qu'il arrête et qu'il envoie chercher le médecin, avec prière de faire toute la diligence

gence dont il est capable. En attendant, il se comportera comme nous avons conseillé (875, et suiv.). Il se retirera dans une chambre où il puisse être parfaitement tranquille et chaudement, et on écartera de lui tout ce qui est capable d'émouvoir les passions. Nous venons de dire qu'une *descente* peut occasionner cette maladie: si donc le malade y est sujet, il faut qu'il commence par la faire rentrer (331—441); et s'il ne peut y réussir, il faut qu'il la fasse réduire par le chirurgien du lieu. Lorsque le boyau est rentré sans avoir perdu de temps, souvent le malade est guéri, et on n'a plus besoin d'aucun remède.

910. Que le malade ait une *descente* ou non, il faut toujours commencer par appeller un chirurgien qui examinera le ventre du malade. Mais il faut qu'il apporte à cet examen la plus grande attention, parce que la *descente* n'est pas toujours apparente, sur-tout chez les femmes. Il faut qu'il palpe toute l'étendue du ventre, parce qu'il peut y avoir des *descentes* dans toutes les parties de cette cavité; et s'il en découvre une, qu'il se hâte de la réduire par tous les moyens que lui offre la chirurgie (335—338), parce que la vie du malade en dépend.

911. S'il n'y a pas de *descente*, comme la

saignée est ici aussi importante que dans l'*inflammation de l'estomac* (876), il saignera le malade sans perdre de temps; et si le médecin tardait à venir, il faudrait la répéter. Après la première saignée, on appliquera un *vésicatoire* sur l'endroit où la douleur est le plus sensible: il produit souvent des effets si heureux, que les purgatifs et les lavemens, qui n'agissaient point auparavant, opèrent dès que le *vésicatoire* commence à agir.

912. On fera des fomentations sur le ventre avec une décoction d'herbes émollientes. On appliquera sur la région du nombril, des vessies pleines de cette même décoction bien chaude. On baignera souvent les pieds, les jambes et les mains dans l'eau tiède. On mettra sous la plante des pieds des briques chaudes ou des bouteilles pleines d'eau chaude: on fera la seconde saignée.

913. Comme l'objet principal du traitement dans cette maladie est de solliciter des selles le plus tôt possible, on donnera toutes les deux ou trois heures, ou plus souvent si la *constipation* est rebelle, un lavement composé avec les herbes émollientes ou la racine de guimauve, la graine de lin ou la fraise de veau, etc., qu'on rendra laxatif, avec 6 décagrammes (2 onces) de *manne* ou de pulpe de *casse;*

et si les douleurs sont très-aiguës, on ajoutera à chaque lavement la décoction d'une tête de *pavot.*

914. On fera sur le ventre, chaque fois qu'on renouvellera les fomentations, des *frictions huileuses.* Pour cet effet, on a dans un vaisseau à large ouverture, de l'huile d'olives, chaude ; on y trempe la paume de la main, et l'on frotte le ventre du malade, dans tous les sens. On continue de frotter pendant un quart d'heure ou une demi-heure, ayant soin de tremper de nouveau, dans l'huile chaude, la main, à mesure qu'elle se sèche. On répète ces frictions toutes les deux heures, ou même toutes les heures.

915. Si ni les lavemens ni les frictions ne parviennent à lâcher le ventre, il faut mettre le malade dans un bain chaud, dans lequel il restera le plus long-temps qu'il lui sera possible ; et on répétera ce bain deux ou trois heures après. J'ai vu le second bain procurer une selle copieuse et sauver le malade.

916. Cependant, si les évacuations ne s'annoncent pas encore, on fera fondre 6 décagrammes (2 onces) de *sel d'Epsom* (*sulfate de magnésie*), dans un demi-litre (une chopine) d'eau d'orge, et on donnera une petite tasse de cette dissolution, toutes les demi-heures,

jusqu'à ce qu'elle opère ; et pour prévenir l'irritation de l'estomac et le vomissement, le malade prendra par-dessus, 12 ou 15 gouttes de *laudanum* dans un verre d'eau de canelle ou de menthe. Si ce remède n'empêche pas le vomissement et qu'il devienne violent, on acidulera la boisson du malade avec le *suc de citron* ou le *vinaigre ;* et lorsque ce vomissement est tel que le malade ne peut rien garder de liquide dans l'estomac, on le purgera avec des pilules composées de la manière suivante :

Prenez de *jalap*,
de *tartre vitriolé* (*sulfate de potasse*), } de chaque 15 décigrammes (30 grains).
d'*opium*, 1 demi-décigramme (1 grain).
de *savon d'Alicante*, quantité suffisante.

Réduisez en poudre le *jalap* et l'*opium*. Mêlez : faites une masse avec le savon d'Alicante, et partagez en 12 ou 15 pilules. Le malade les avalera toutes les unes après les autres, sans y mettre d'intervalle ; et si quelques heures après elles n'ont pas opéré, il en prendra une nouvelle dose de semblables.

916 *bis*. On a vu quelquefois la *constipation*

résister à tous ces moyens. Dans ces cas désespérés, chacun se croit en droit d'employer le remède énergique, dont il a entendu vanter les heureux effets; et comme le malade est en grand danger, le remède n'a jamais tort, car s'il ne guérit pas, c'est que le malade ne pouvait en revenir. Cependant il est bien évident que, dans nombre de circonstances, ces remèdes destructeurs ont tué le malade ou avancé le terme fatal. On ne devrait donc jamais se permetre de pareils remèdes, sans l'autorisation d'un médecin, seul capable de juger de leurs effets.

917. Par exemple, on prise beaucoup l'eau froide, dans laquelle on plonge les extrémités du malade, ou que l'on jette sur ses jambes, sur ses cuisses, etc. Il n'est personne qui ne sente que par une pareille opération, le malade peut être saisi d'un froid mortel. Il faut donc, pour y avoir recours, être en etat de se faire une véritable idée de la situation du malade, et être convaincu qu'il pourra résister à une pareille impression.

918. Il en est de même du *mercure crud*, que tout le monde regarde comme seul capable d'ouvrir le canal intestinal, sur-tout lorsqu'il y a connexion ou adhésion des parois dans quelques parties. Sans doute que s'il ne

fallait que de la force pour détruire cet obstacle, le *mercure*, par sa pesanteur et par une propriété qui lui est particulière, de pouvoir s'introduire et pénétrer dans les plus petits passages, ne manquerait jamais de réussir. Mais avant de l'administrer, il faut être bien assuré qu'il n'y a ni *gangrène*, ni menace de *gangrène* (389), car alors il tuerait, à coup-sûr. Supposons même que l'on soit certain qu'il n'y a pas de *gangrène*, à quelle dose faut-il le prescrire? Si l'on se contente de quelques décagrammes (onces), il manque son effet; si l'on va jusqu'à 5 hectogrammes (une livre), dose à laquelle on dit l'avoir donné, il peut encore manquer son effet; parce que faisant baisser par sa pesanteur le fond de l'estomac, il ne peut plus passer par le *pylore*. Dans ce cas on a été obligé, dit-on, de suspendre le malade par les talons pour lui faire rejeter le mercure par la bouche. Je laisse à juger de quelle utilité peut être un pareil remède. Nous le répétons donc, ces remèdes et beaucoup d'autres de même nature, ne peuvent être prescrits et administrés que par des médecins, et des médecins très-expérimentés.

919. Le malade qui revient de cette terrible maladie a besoin de grands ménagemens, et il sera d'autant plus exact à suivre un ré-

gime adoucissant, qu'il est d'observation que celui qui a déjà éprouvé l'*inflammation de bas-ventre*, peut l'éprouver encore. Il commencera par observer celui des *convalescens* (481 et suiv.); et quand il sera parfaitement rétabli et fortifié, il apportera une scrupuleuse attention à éviter les causes capables de la faire naître (906).

920. Il aura sur-tout soin d'aller tous les jours à la garde-robe, soit naturellement, soit par le secours des lavemens ou de quelqu'aliment laxatif, comme les pommes cuites, les pruneaux, les épinards, la chicorée, etc.: car on a trouvé dans les intestins de quelques-uns de ceux qui étaient morts de cette maladie, plusieurs livres de matière fécale durcie et desséchée. Il ne mangera jamais de fruits verts, pas même cuits. Il ne boira que du vin vieux avec de l'eau; il ne mangera que des viandes blanches, et prendra garde d'amasser du froid, sur-tout en portant des habits mouillés, ou en gagnant de l'humidité aux pieds.

ARTICLE II.

De quelques Coliques.

921. On donne le nom de *colique* à un grand nombre de douleurs, et généralement à toutes celles qui se font sentir dans les entrailles, depuis la plus légère jusqu'à la plus aiguë (*a*). Mais, comme elles ne sont pour la plupart que des symptômes d'autres maladies, elles ne peuvent toutes nous occuper ici. Nous

---

(*a*) Le nom de *colique* ne convient absolument qu'aux douleurs qui ont leur siège dans le *colon*, qui, à la vérité, est la plus grande des portions dont est composé le canal intestinal. Mais non-seulement on l'a donné aux douleurs des autres parties de ce canal, comme du *jejunum*, du *duodenum*, de l'*ileum*, etc., mais encore à celles du foie, qu'on appelle *colique hépatique;* à celles des reins, qu'on appelle *colique néphrétique;* et même à celles de l'estomac, ce qui est absurde. Cependant on n'en doit pas être étonné. Nous avons déjà observé (425) que de toutes les professions, celle de la médecine est la plus répandue, puisqu'il n'est presque personne qui ne s'en mêle. Il suit qu'elle est exercée par une foule de gens qui ne sont rien moins que médecins; et, parmi ces gens, il y en a

nous bornerons aux suivantes qui constituent de véritables maladies *aiguës essentielles* (422—807), savoir : la *colique venteuse*, la *colique bilieuse*, la *colique de plomb* ou *de Poitou*, ou *des peintres*, ou *nerveuse*, etc., et la *colique hystérique*. Elles sont toutes caractérisées par des douleurs très-aiguës dans l'estomac et dans les intestins, et par une *constipation* (950) plus ou moins opiniâtre.

922. Ce qui distingue la *colique venteuse* de toutes les autres, c'est une quantité considérable de vents répandus dans l'estomac et dans le ventre, qui y occasionnent des grouillemens

---

les trois quarts qui ne sont pas en état de comprendre la signification des termes techniques de l'art. De-là cette confusion de noms, qui embarrassent les médecins eux-mêmes dans les rapports qu'on leur fait des maladies. Mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'il faut que les médecins se servent quelquefois de ces noms controuvés pour se faire entendre de leurs malades. Ainsi on les voit demander à quelqu'un comment va son *rhume*, quoiqu'ils sachent très-bien qu'il n'est pas enrhumé, mais qu'il a de la toux; à cet autre, où en est son *inflammation de bas-ventre*, qui n'est que l'inflammation d'une partie des intestins. Ils disent à celui-ci que sa *colique d'estomac* n'aura pas de suite; à celui-là, que sa *colique néphrétique* n'est pas dangereuse, etc., etc.

et des borborygmes, avec une tension douloureuse et un gonflement quelquefois si considérable, sur-tout dans l'hypocondre gauche, que les intestins en ont perdu leur ton ordinaire, et que le ventre enflé et dur, résonne comme un tambour. Dans ce cas, le malade est oppressé et éprouve de la difficulté de respirer. Mais le ventre, quoiqu'enflé à ce dégré, est peu douloureux : ce qui distingue essentiellement cette colique de l'*inflammation de bas-ventre* (906).

923. Dans la *colique bilieuse*, la douleur très-vive se fait sentir dans l'estomac, dans la région ombilicale et jusque dans le dos. Le malade a une soif ardente, des étourdissemens, la voix rauque, la bouche amère, une chaleur brûlante dans les entrailles. Le pouls est fréquent et petit. Le malade vomit de la bile jaune, amère, qui le soulage ; mais bientôt après, les douleurs reviennent avec la même violence. A mesure que la maladie fait des progrès, les vomissemens deviennent plus fréquens, et quelquefois presque continuels. Les malades se plaignent de cettte douleur dans le ventre, qui semble causée par une corde qui le serre, comme dans l'*inflammation de bas-ventre* (907). Les urines sont épaisses, rougeâtres et en petite quantité. Quelquefois

à ces symptômes succède une *jaunisse* plus ou moins rebelle, etc.

924. Dans la *colique de plomb* ou *nerveuse*, etc., (921), ces douleurs de ventre sont d'abord vagues. Quelques malades se sentent une grande sécheresse dans les narines, dans le gosier, au palais, et des douleurs aux amygdales; ils vomisssent; ils sont pâles; ils ont la tête lourde et souffrante; les yeux sont égarés, et ils semblent perdre la raison. Bientôt la douleur du ventre augmente, et devient quelquefois si violente que les malades se roulent sur leurs lits en jettant les hauts cris. Il semble qu'alors une forte compression du ventre diminue la violence de ces douleurs. Le nombril est retiré et enfoncé; l'anus semble remonté et fermé spasmodiquement. Les urines, ainsi que les selles, sont supprimées; il survient des convulsions, la perte de la vue, de la voix, et quelquefois des *accès épilepiiques* (1116). Cependant le pouls est presque naturel. Mais si le malade n'est promptement secouru, les extrémités supérieures se paralysent, les doigts deviennent crochus, etc. Cette colique est la plus douloureuse de toutes. Elle se termine souvent par la *paralysie*; elle laisse le malade excessivement faible, etc.

925. La *colique hystérique*, particulière aux

femmes, a beaucoup de ressemblance avec la *colique bilieuse* (923); mais la matière du vomissement est verdâtre. La malade est dans l'abattement et le découragement. Elle respire avec peine. Les douleurs ne sont pas fixes; elles courent, et quelquefois elles disparaissent pendant 15, 20 jours, et reviennent ensuite avec plus de furie que jamais. La jaunisse n'est pas constante, et disparaît d'elle-même en peu de jours. Le moindre excès, un exercice un peu forcé, le chagrin le plus léger, sont capables de faire renaître cette maladie lorsqu'elle a disparu.

926. Les causes de ces coliques sont déjà connues par les noms qu'elles portent. Ainsi les fruits verts, les alimens de difficile digestion, les végétaux venteux, les liqueurs encore en fermentation, etc., peuvent occasionner la *colique venteuse* (922). Les personnes délicates et qui ont l'estomac faible, y sont exposées quand elles éprouvent un froid subit, ou une suppression de *transpiration* (723).

927. La *colique bilieuse* est due à une bile âcre qui séjourne dans les intestins grêles, les irrite, et en corrode quelquefois les membranes. Elle est fréquente chez les jeunes gens d'une constitution vigoureuse et sèche, qui

boivent beaucoup de vin ou de liqueurs spiritueuses, qui sont vifs, colères, emportés, etc. Quelquefois elle prend tout-à-coup après avoir bu de l'eau très-froide, ayant chaud, ou après avoir éprouvé une suppression de *transpiration* (723).

928. Les accidens qui caractérisent la *colique de plomb*, *nerveuse*, etc. (924), paraissent être dûs à l'action du plomb ou de ses préparations sur les nerfs. Aussi la classe nombreuse des ouvriers qui travaillent ce métal, ou qui en respirent les vapeurs; ceux qui boivent du cidre préparé dans des vaisseaux de plomb, comme en Normandie, en Angleterre, etc., ceux qui boivent des vins adoucis par la *litharge* (*oxide de plomb demi-vitreux*) (1461 et suiv.), y sont-ils très-exposés. Elle est fréquente dans les Indes Orientales, sur la côte de Guinée, etc., où elle est appellée *colique séche*.

929. Enfin la *colique hystérique*, commune aux femmes nerveuses, vaporeuses, etc., qui ont été affaiblies par des maladies, par des accouchemens laborieux, ou qui sont d'un tempérament lâche et flegmatique, vient souvent sans cause évidente : mais elle est plus souvent due à des contrariétés, des peines d'esprit, des chagrins, etc., (925).

930. D'après ce qui vient d'être dit des *coliques* (921—929), il est évident que ces maladies cruelles autant que dangereuses, demandent de prompts secours, et que le voyageur qui en ressent les premières atteintes n'a pas un instant à perdre. Il arrêtera donc à la première auberge, et fera avertir un médecin de se rendre sur-le-champ près de lui. En attendant, il se fera bassiner un lit et s'y couchera. Il ordonnera qu'on lui fasse chauffer de l'eau pour y baigner les pieds et les jambes: il fera faire une infusion de racine de guimauve épluchée et coupée menue, ou de graine de lin, à laquelle il ajoutera un peu de sucre, dont il boira souvent de petites tasses.

931. On fera bouillir des herbes émollientes, dans la décoction desquelles on trempera des linges ou des flanelles, que l'on appliquera sur le ventre et sur l'estomac, et qu'on renouvellera dès qu'ils commenceront à se réfroidir; et l'on donnera d'heure en heure un lavement composé avec cette même décoction émolliente. Tout cela doit se faire successivement et sans intervalle, dans toutes les *coliques*, et sans qu'une opération puisse nuire à l'autre. Si le médecin tarde à venir, et que le malade ou quelqu'un de ceux qui l'entourent, ait bien

saisi le caractère de la colique dont il est attaqué, alors il se comportera comme il suit:

932. Si, aux symptômes qu'il éprouve, il reconnaît la *colique venteuse* (922), il s'appliquera à connaître la cause à laquelle il la doit. Lorsqu'elle vient de fruits verts, de végétaux aigres, etc., s'il y a très-peu de temps qu'il les a pris, un peu de bonne *eau-de-vie* peut faire grand bien. Mais il faut qu'elle soit employée dès les premières apparences de vents: car si l'on a donné le temps aux symptômes de faire des progrès, comme dans ces cas l'inflammation est toujours menaçante, s'il y en avoit la plus légère apparence, l'eau-de-vie la déciderait, et deviendrait la cause de nouveaux désordres.

933. Le malade se tiendra les pieds bien chauds, au moyen de briques chauffées, ou de bouteilles d'eau bien chaude, appliquées sous la plante de chaque pied. On lui frottera l'estomac et le ventre avec la main sèche et chauffée, ou avec des linges doux également chauffés. On continuera ainsi pendant un quart d'heure, et on répétera ces frictions, qui font rendre ordinairement beaucoup de vents, jusqu'à ce que le malade soit soulagé; et dans les intervalles on lui appliquera des linges chauds sur le ventre et sur l'estomac. Lorsque

la colique venteuse survient après avoir pris des alimens qui ne donnent pas communément des vents, comme les œufs, le miel, le lait, etc.; ce n'est pas de l'eau-de-vie qu'il faut dans ce cas, c'est de l'eau de gruau ou panée, etc., dont il faut prendre abondamment.

934. La *colique venteuse* qui vient d'excès de table, d'indigestion, etc., se guérit d'elle-même par le *vomissement* et les *selles*, qui sont, comme nous l'avons vu (885—888), les vrais remèdes de l'indigestion. Il faut donc bien se garder de les arrêter; il faut au contraire les favoriser par de l'eau chaude, ou du thé leger; et quand la *colique* sera passée, on purgera avec de la *rhubarbe dans du petit-lait au vin* (700). Lorsque la *colique venteuse* est due au froid des pieds, à la suppression de la *transpiration* (723), etc., il faut se tenir au lit chaudement, boire du petit-lait au vin, mettre les pieds et les jambes dans l'eau tiède, enfin faire tout ce qui est capable de rétablir la *transpiration*.

935. Ces moyens simples réussissent en général quand ils sont employés à temps. Mais si, par des délais, quelle qu'en soit la cause, on a laissé la maladie faire des progrès, ces moyens ne suffisent plus; il faut la traiter comme l'*inflammation de bas-ventre*, dont alors

alors elle ne peut plus être distinguée. Nous renvoyons en conséquence aux nos. 909 et suiv.

936. Les personnes qui ont éprouvé la *colique venteuse*, ou qui en craignent le retour, s'abstiendront de tous les alimens qui passent pour venteux, et feront un usage modéré de liqueurs spiritueuses; ou plutôt elles boiront de temps en temps un verre d'*eau de menthe poivrée*, qui, comme calmant fortifiant, convient sur-tout aux personnes nerveuses, qui sont d'ailleurs assez sujettes aux *coliques*.

937. Si le malade reconnaît dans sa maladie les caractères de la *colique bilieuse* (923), il insistera sur les *lavemens émolliens*, et sur les *fomentations* (931). Il boira du petit lait clarifié, acidulé avec le suc de citron ou la *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*). Lorsque le malade est jeune et fort, et que le pouls est plein, fréquent et dur, on le saignera; et si, 12 ou 15 heures après, ces symptômes sont toujours les mêmes, on répétera la saignée. Cependant il prendra toutes les trois ou quatre heures un verre d'eau de poulet, dans lequel on aura dissout deux décagrammes (demi-once) de *manne;* ou bien on fera bouillir 6 décagrammes (2 onces) de *tamarin* dans un litre (une pinte) d'eau, et il prendra cette décoction par petits

verres dans la journée. On lui fera sur le ventre les *frictions huileuses* (914); et si le ventre ne s'ouvre pas, on le mettra dans le bain (915).

938. Il ne faut pas arrêter le vomissement s'il n'est que modéré; mais s'il devient très-fréquent, on donnera au malade, pour boisson, une infusion de menthe des jardins, ou de l'eau pannée; et, s'il persiste dans la même violence, on en viendra à l'*anti-émétique de Rivière* (897), auquel on ajoutera quelques gouttes de *laudanum*, s'il y a beaucoup d'irritation. On appliquera sur le creux de l'estomac un *emplâtre de thériaque*, et on délayera, dans chaque lavement, 2 ou 3 décagrammes (6 gros ou une once) de *thériaque*.

939. Si, après avoir bu du cidre préparé dans des chaudières de plomb, ou du vin *lithargiré* (928), le malade éprouve les symptômes de la *colique nerveuse* (924), il faut, sans perdre de temps, lui donner un lavement, composé de gros vin et d'huile de noix, battus ensemble, sans eau. Une ou deux heures après, on donnera un autre lavement, composé ainsi qu'il suit :

Prenez de *séné mondé*, 8 grammes (2 gros).

d'*électuaire diaphœnix*, 3 décagrammes (une once).

de *bénédicte laxatif*, 1 décagramme et demi (demi-once).

de *miel mercurial*, 6 décagrammes (2 onces).

et la pulpe d'une *coloquinte*.

On fait bouillir toutes ces substances dans un demi-litre (chopine) d'eau, et l'on passe. Après l'effet de ce lavement, on répète celui de gros vin et d'huile de noix.

940. Le lendemain on fera vomir le malade avec 1 décigramme ½ (3 grains) de *tartre stibié* (*tartrite de potasse antimonié*), dans trois verres d'eau, donnés à peu de distance l'un de l'autre, et l'on donnera des verres d'eau chaude pour favoriser le vomissement. Après l'action du vomitif, on donnera 2 grammes (demi-gros) de *thériaque*, et demi-décigramme (1 grain) de *laudanum* dans une cuillerée de vin. Le 3e. jour on répétera les lavemens et l'émétique; et le 4e. jour on purgera avec la médecine suivante:

Prenez de *séné mondé*, de *tamarin*, de *sel d'Epsom* (*sulfate de magnésie*), } de chaque 3 décagrammes (1 once).

de *sel de tartre* (*carbonate de potasse*

non saturé), 6 décagrammes (2 onces).

Faites bouillir dans un litre (une pinte) d'eau commune ; passez, et faites fondre dans la colature.

d'*électuaire diaphœnix*, de chaque 2 décagrammes
de *sirop de noir prun*, (demi-once).

On donne cette purgation à petits verres, à trois quarts d'heures l'un de l'autre, dans la matinée.

941. On donne tous les soirs les deux grammes (demi-gros) de *thériaque*, et le demi-décigramme (1 grain) de *laudanum* dans un peu de vin ; et le malade boira plusieurs verres par jour de la tisanne qui suit :

Prenez de *bois de gaiac*, de chaque 3 décagrammes (une once).
de *sassafras*,

de *racine de squine*, coupée, de chaque 9 décagrammes (3 onces).
de *salsepareille*,
de *bardane*,

Faites macérer le tout pendant douze heures avec 1 litre et demi (3 chopines) d'eau, dans un vase de terre vernissé. Faites bouillir jusqu'à réduction d'un litre (une pinte).

942. Si le malade perdant ses forces, paraît affaissé, on lui donnera toutes les heures une cuillerée ordinaire de la potion suivante :

Prenez d'*eau de mélisse simple*, de chaque 3 décagrammes (1 once).
de chardon béni,

des trois noix, 2 décagrammes (demi-once).
de *confection d'hyacinthe*, 1 décagramme 2 grammes (3 gros).
de *sirop d'œillet*, 3 décagrammes (1 once).

Mêlez.

943. Lorsqu'on a attaqué la colique nerveuse dans les premiers jours de son existence, on en obtient le plus souvent la guérison au bout de sept à huit jours. Si les douleurs ne sont pas alors totalement calmées, on continuera la marche que l'on vient d'indiquer, et on placera les purgatifs aussi près les uns des autres que les forces du malade pourront le permettre. Dans les jours d'intervalle des purgations, on pourra donner les bols suivans :

Prenez d'*aloës succotrin*, d'*extrait de rhubarbe*, de chaque 5 décigrammes (10 grains).

d'*hellebore*, de *diagrède*, de *jalap*, } de chaque 7 décigrammes (14 grains).

de *sirop de noir prun*, quantité suffisante pour faire cinq à six bols, que le malade prendra la veille du purgatif.

944. Ce traitement (939—943) est celui du Dr. Du Bois; il a été suivi pendant longtemps, et il l'est probablement encore dans l'*hoſpice de la Charité* à Paris, où l'on a de fréquentes occasions de traiter cette maladie si commune parmi les plombiers, les fondeurs en caractères, les peintres-barbouilleurs, les potiers, etc., qui y viennent journellement demander du secours, et jamais en vain. Nous le donnons tel qu'il est déjà publié dans la *Médecine domestique* (*a*); et l'on sent que les remèdes sont dosés pour les cas les plus graves. Ainsi lorsque les premiers remèdes, ayant émoussé l'activité des symptômes, en ont arrêté les progrès, il faut s'abstenir des autres, ou ne les donner qu'à de plus longs intervalles, ou à de moindres doses.

945. On ne doit se permettre de saignée dans cette maladie que quand les symptômes

(*a*) Tome II, chap. XXI, §. IV, art. VIII.

sont au plus haut degré d'intensité, ou que la maladie est invétérée, accompagnée de fièvres, etc.; mais alors le traitement qu'il faut suivre n'est plus celui du Dr. Du Bois (939 et suiv.) Cette maladie est devenue inflammatoire; il faut donc la traiter en conséquence; et le traitement qui lui convient approche de si près de celui que nous avons indiqué contre l'*inflammation de bas-ventre*, que nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer (909 et suiv.). Nous ajouterons seulement que l'*huile de palma christi* passe pour un remède très-avantageux dans cette maladie. On la prend par la bouche, et en lavemens: par la bouche, à la dose de 6 ou 9 décagrammes (2 ou 3 onces) par cuillerée, de demi-heure en demi-heure, qu'on répéte tous les deux jours; et en lavemens, à la dose d'un hectogramme ou un hectogramme ½ (4 ou 6 onces) tous les jours.

946. Lorsqu'il survient des picotemens, ou quelques symptômes de *paralysie* dans les membres, on fera des frictions sur l'épine du dos avec le goudron des Barbades, ou avec de l'*huile de noix-muscade*, ou de *romarin*, etc. Mais si, malgré ces frictions, la *paralysie* se décide, il faut que le malade aille se mettre entre les mains d'un médecin, et qu'il suive ses avis.

947. Pour prévenir cette *colique*, le voyageur doit s'abstenir de cidre ou de vin, qu'il ne reconnaît point pour être franc et généreux, et sur-tout de ces vins qui ont une saveur douçâtre. La plupart de ces vins étaient devenus aigres : on les a adoucis avec de la *litharge* pour les rendre potables (144). On a observé, dans les Indes occidentales, et sur les côtes de Guinée, qu'il était avantageux de porter une ceinture de flanelle, et de boire une infusion de *gingembre* en guise de thé.

948. Si une femme en voyage se trouve attaquée d'une maladie qu'elle reconnaît pour être celle que nous avons décrite sous le nom de *colique hystérique* (925), elle se gardera bien de se laisser saigner, émétiser, purger, etc., évacuations qui ne tendraient qu'à l'affaiblir et à l'abattre davantage. Si elle vomit naturellement, on lui donnera des tasses d'eau tiède pour nétoyer l'estomac, et, toutes les douze heures, 12 ou 15 gouttes de *laudanum* dans un verre d'*eau de canelle simple*, jusqu'à ce que les envies de vomir et les douleurs soient calmées. Si la malade n'éprouve pas cet accident pour la première fois, car cette maladie est sujette à de fréquens retours, elle connaît le remède calmant-anti-spasmodique, qui lui a déjà réussi; et, comme elle ne doit

jamais se mettre en voyage sans en être approvisionnée, elle en fera usage.

949. Mais, si c'est la première fois qu'elle en est attaquée, elle essayera les *pilules fétides* ou la *teinture de castoreum*. Si ces pilules ne lui répugnent pas trop, elle en prendra trois ou quatre toutes les six heures, et pardessus un verre d'eau de pouliot. La teinture de castoreum se donne par cuillerée dans cette même eau de pouliot. On la répéte également trois ou quatre fois dans la journée. On lui appliquera sur l'estomac l'*emplâtre anti-hystérique* ou *stomachique* (938) etc., et elle se tiendra parfaitement tranquille de corps et d'esprit. Lorsqu'elle sera revenue de cette maladie, elle vivra avec la plus grande réserve et le plus grand ménagement; car le plus petit excès, le plus léger mouvement de passion peut les faire renaître (925).

ARTICLE III.

De la Constipation.

950. La *constipation* ou la suppression des selles est un symptôme fréquent de certaines maladies, comme nous l'avons vu (906—921). Ce n'est pas celle-là dont nous nous occupe-

rons ici, parce qu'elle se guérit avec la maladie dont elle est le symptôme (807). Nous parlerons seulement de cette indisposition qui rend les selles rares, et qui, portée à un certain degré, devient cause des maladies suivantes : l'amertume de la bouche, le dégoût et *la perte de l'appétit* (878); *les maux de tête* (807), les *hémorrhoïdes*, le *vomissement* (892), les *coliques* (921 et suiv.); quelquefois l'oppression de poitrine, les vertiges, l'*inflammation de bas-ventre* (906), *la fièvre putride* (527), etc. La *constipation* est sur-tout nuisible aux personnes nerveuses, hystériques, hypochondriaques, etc., parce que ses effets les plus ordinaires sont des vents, des borborygmes et autres symptômes nerveux, etc.

951. La *constipation* reconnaît beaucoup de causes, qui presque toutes tiennent à notre régime ou à notre manière de vivre, et la plus commune est cette négligence impardonnable que l'on met à se procurer des gardes-robes régulières. C'est la chose du monde à laquelle on pense le moins, et dont on veut le moins s'occuper. Parce qu'on voit des gens qui restent des 10, 12 jours sans aller à la selle, et sans en être autrement incommodés pour le moment, on se persuade qu'on jouira du même avantage, et personne ne veut réformer son

régime pour un objet qui leur paraît de si peu d'importance. Cependant l'expérience journalière ne prouve que trop que les personnes qui, dans la force de l'âge, supportent la constipation impunément, en sont plus ou moins les victimes par la suite, les femmes sur-tout à qui cette incommodité paraît plus familiaire qu'aux hommes.

952. Trop peu de nourriture conduit à la *constipation*, comme une trop grande quantité d'alimens procure des selles trop abondantes. Elle peut encore être produite par l'insipidité de ces mêmes alimens, incapables de stimuler convenablement les intestins; par certains vins rouges austères, certaines liqueurs astringentes; par des sueurs forcées ou trop abondantes, par une exercice immodéré, sur-tout à cheval, etc.

953. Une personne bien constituée doit aller à la garde-robe une fois dans les 24 heures. Si elle y va moins, elle a quelque chose à réformer dans son régime. Il faut s'examiner, et si on a quelques-unes des habitudes, dont nous venons de parler comme cause de la constipation (951 — 952), il faut s'en défaire. En général les personnes qui ont des dispositions à être constipées, se trouveront bien de boire tous les matins, au sortir du lit, un ou plusieurs verres d'eau froide, ou à la tempéra-

ture de l'atmosphère, l'hiver comme l'été (60). Je connais des personnes à qui cette eau ne manque jamais de provoquer une selle le matin. Il y en a à qui il en faut jusqu'à quatre verres, et elles n'en ont que plus d'appétit pour déjeûner.

954. Si ce moyen ne suffit pas, on se nourrira d'alimens plus relâchans, plus aqueux que ceux dont on fait usage ordinairement, tels que les épinards, les poiraux, les choux rouges, la poirée, la laitue, le cerfeuil, etc. On mangera beaucoup de fruits, bien mûrs, tels que les figues, les poires fondantes, les raisins, et dans la mauvaise saison, des pommes cuites, des pruneaux. On fera usage de beure, de miel, de sucre, etc. On ne mangera pas de pain de froment pur, on y fera mêler partie égale de seigle. On s'interdira l'eau-de-vie et toutes les liqueurs fortes, ou même spiritueuses, austères et astringentes, comme les vins de Bordeaux, de Porto, etc. On boira du lait de beure, du lait aigre, du petit-lait, de l'eau d'orge, etc. On a observé que se présenter tous les matins à la chaise sollicitait la nature à cette évacuation, et lui en faisait avec le temps contracter l'habitude; que de s'asseoir sur de l'eau chaude, qu'un bain de pieds tiède avaient

le même avantage, sur-tout pour les femmes, excessivement sujettes au spasme, etc.

955. Si l'usage de ces divers moyens, combinés selon les circonstances, ne rappellent pas les selles, il faudra se déterminer à prendre un lavement à l'eau simple tous les matins; on les continuera un, deux mois, plus ou moins, parce qu'indépendamment de ce qu'on est forcé de le rendre, c'est qu'il peut porter la nature à l'évacuation habituelles des selles, comme on l'a observé nombre de fois. Si l'eau simple ne fait point rejetter de matières, on aiguisera le lavement avec une cuillerée *de sel commun* (*muriate de soude*), qu'on y fera fondre.

956. Mais le lendemain il faudra le prendre à l'eau seule, car ce n'est ni par des drogues, ni par des médicamens qu'il faut rémédier à la *constipation*. On n'a jamais vu qu'on ait pu quitter, sans risques, l'usage des remèdes propres à lâcher le ventre, après qu'on en avait une fois contracté l'habitude. L'habitude, avec le temps, devient une seconde nature, et celle des médicamens produit en général, dans ce cas, le relâchement des intestins, des indigestions, la perte de l'appétit, etc., etc. Enfin, s'il faut absolument en venir à des remèdes, on se fera faire à l'auberge des bouillons aux

herbes. On en prendra un ou deux le matin avant de partir, et les autres dans la voiture; ou bien 6 décigrammes (12 grains) de rhubarbe en poudre, que l'on prend à dîné dans la première cuillerée de soupe. On la continue pendant six jours. On peut encore prendre une cuillerée à bouche, tous les soirs en se couchant, du laxatif, connu sous le nom de : *marmelade de Tronchin*, etc.

ARTICLE IV.

Du Cholera-Morbus.

957. Cette maladie, bien différente de celle dont nous venons de parler (906—950), est une évacuation excessive par haut et par bas, accompagnée de tranchées, d'anxiétés et d'envies continuelles d'aller à la garde-robe. Elle prend subitement, et plus souvent en automne que dans les autres saisons, sur-tout si l'été a été chaud, etc. Elle est très aiguë, et il n'en est guère qui emporte plus promptement le malade, quand on n'administre pas à temps les remèdes convenables. Les gens les plus vigoureux y succombent quelquefois dans les 24 heures, ou en deux ou trois jours.

958. Une bile surabondante et en putréfaction dans l'estomac, des alimens qui tournent

facilement à l'aigre et à la rancidité, comme le beure, le lard, la graisse, l'huile; les concombres, le melon, etc., pris en trop grande quantité, etc., en sont les causes ordinaires. Il peut encore être produit par des purgatifs et des vomitifs âcres et violens, par des champignons vénéneux, par des substances arsénicales, antimoniales, mercurielles, etc., introduites dans l'estomac. Le refroidissement subite du corps l'a quelquefois occasionné, ainsi que les douleurs de la dentition; aussi les enfans y sont-ils sujets. Enfin il peut prévenir de passions violentes, de la frayeur, de la crainte, etc.

959. Le *cholera-morbus* est ordinairement précédé de *cardialgis* (866), de rapports aigres, de vents, de douleurs dans l'estomac et dans les intestins. Ces symptômes sont bientôt suivis de vomissemens excessifs, et d'une évacuation abondante et répétée sans cesse par bas, de bile verte, jaune, noirâtre, accompagnée de tiraillement dans l'estomac et de violentes tranchées dans le ventre. On a vu des malades rendre cent selles en quelques heures. Ils maigrissent à vue d'œil, et au bout de trois ou quatre heures, si ces évacuations continuent avec la même violence, ils sont méconnaissables. La soif est ardente, le pouls est très-vîte, petit, concentré, inégale, et souvent le

malade ressent une douleur très-aiguë vers le nombril. A mesure que la maladie fait des progrès, le pouls baisse et devient insensiblement imperceptible; les extrémités deviennent froides, ou le malade y sent des crampes, et elles se crouvrent d'une sueur froide. L'urine se supprime; il survient des palpitations de cœur, le hoquet, des faiblesses, des convulsions, des vertiges; le visage est plombé, la voix s'éteint, etc.

960. Cependant lorsque la maladie est prise dès le début, il est rare qu'elle soit mortelle, malgré les symptômes formidables qui l'accompagnent, sur-tout lorsqu'elle a pour cause une surabondance de bile. Beaucoup de gens, dit TISSOT, en guérisent. Ceux qui se trouvent auprès de personnes attaquées de cette maladie, ne doivent donc pas perdre courage, et si elles ont trop de sensibilité, il faut qu'elles appellent quelqu'un capable de posséder sa tête dans ce moment critique, et de rendre au malade les soins qu'exige son état.

961. Le voyageur, surpris par une pareille maladie, heureusement très-rare, n'a pas un seul instant à perdre. Il faut qu'il arrête dans la première auberge, et qu'il envoie chercher le médecin, avec prière de venir sur-le-champ. Mais en l'attendant, il faut que ceux qui

qui entourent le malade agissent, car en peu d'heures, s'il n'est pas secouru, il peut être à l'extrémité (959). La boisson convenable est l'eau de veau ou de poulet; il faut donc en préparer sur-le-champ. Jusqu'à ce qu'elle soit faite, on donnera de petites tasses, mais répétées sans cesse, d'eau chaude pour favoriser le vomissement et les selles, par le moyen desquelles la nature se débarrasse de la cause de la maladie.

962. On lui donnera un lavement toutes les heures, d'abord à l'eau simple, ensuite à l'eau de veau ou de poulet lorsqu'elle sera préparée; on voit qu'il en faut faire préparer une grande quantité : on continue ainsi tant que les évacuations n'affaiblissent pas trop le malade. Car dès que les forces diminuent sensiblement, on cesse l'eau de poulet et on donne à la place de l'eau panée, à petits coups et souvent. On baigne les jambes dans l'eau chaude, ensuite on les frotte avec de la flanelle, et on les enveloppe dans des couvertures chaudes. On applique des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude sous la plante des pieds; on applique sur la région de l'estomac et du ventre des flanelles trempées dans de l'eau-de-vie, ou dans de l'esprit-de-vin chaud.

963. Si le vomissement continue, malgré

l'usage de ce dernier moyen, on donnera, toutes les heures, jusqu'à ce qu'il cesse, l'*anti-émétique de Rivière* (897), auquel on ajoute dix gouttes de *laudanum*, et dans l'intervalle d'une prise à l'autre, on fera prendre un demi-verre de bon vin vieux de Bordeaux dans autant de petit-lait, auquel on ajoute quelques cuillerées d'*eau de canelle spiritueuse*. TISSOT conseille de plonger le malade dans un bain chaud. Il dit qu'il faut l'y tenir long-temps, et profiter de ce temps pour lui faire prendre sept ou huit verres d'une décoction de 1 hectogramme 6 décagrammes (6 onces) de *tamarin* dans un littre (une pinte) d'eau. Il observe que les vomissemens s'arrêtèrent chez un malade par ce moyen, et qu'au sortir du bain il eût plusieurs selles prodigieuses qui diminuèrent considérablement la force du mal.

964. Quand la violence de la maladie est passée, il est nécessaire, pour en prévenir le retour, de continuer pendant quelque temps l'usage du *laudanum* à petites doses. On en donnera dix à douze gouttes dans un verre de vin, deux fois dans les 24 heures, pendant huit à dix jours. Il prendra de bons bouillons, et il mangera à son dîner un peu de volaille rôtie. Il suivra d'ailleurs le régime qui convient aux convalescens (481 et suiv.). Il boira

de temps en temps un demi-verre de *vin de quinquina* (313), etc. C'est ainsi et par de tels moyens, combinés selon les circonstances, qu'on peut rendre à la vie le malheureux malade, qui serait peut-être perdu, s'il était abandonné. Cette maladie est une de celles où le pouvoir de la médecine se montre avec le plus d'évidence.

965. Le point essentiel est de saisir le moment d'arrêter les évacuations. Tant qu'elles sont utiles et nécessaires elles n'affaiblissent pas le malade : il faut donc les entretenir (961). Mais du moment où les forces se perdent, ces évacuations peuvent l'épuiser en peu de temps, de manière à le mettre sans ressource. Voilà l'instant d'administrer l'*anti-émétique* (963), le *calmant* et les *cordiaux*, et il ne paraît pas douteux que ces remèdes arrachent des bras de la mort, une victime que la nature abandonne, faute de puissance, et pour laquelle elle réclame aide et secours. Le Dr. BUCHAN rapporte à cette occasion une observation frappante. Un vieillard et son fils furent attaqués ensemble du *cholera-morbus* au milieu de la nuit. Je ne fus, dit-il, mandé que le lendemain matin. Ils ressemblaient déjà plutôt à des cadavres qu'à des hommes. On ne leur sentait point de pouls, les extrémités étaient

froides et roides ; les forces étaient presque totalement épuisées ; leur aspect était effrayant. Cependant ils se tirèrent de cet état déplorable par le moyen des calmans et des cordiaux prescrits ci-dessus. (*a*). Il ne faut donc pas désespérer de soulager les malades, même dans les circonstances les plus alarmantes.

ARTICLE V.

Du Dévoiement et de la Diarrhée, ou cours-de-ventre.

966. Ces flux-de-ventre ne sont que des dégrés différens de la même maladie. Le *dévoiement*, c'est-à-dire, cette évacuation plus copieuse et plus fréquente qu'à l'ordinaire de matières excrémentitielles, que RIVIÈRE appellait *diarrhée stercorale*, est moins une maladie qu'un moyen salutaire, qu'emploie souvent la nature pour rétablir l'ordre dans les fonctions, et ramener l'appétit. Il n'exige donc aucun remède, pas même de régime, à moins qu'il n'arrive après des excès de table, ou après

---

(*a*) *Médecine domestique*, tom. II, chap. XXII, §. I, art. IV.

avoir mangé des alimens indigestes, etc. Dans ces cas on est forcé de faire diète, car on a une indigestion, non dans l'estomac (882), mais dans le canal intestinal. Le remède est de boire du thé léger, ou une infusion de fleurs de camomille, et de prendre quelques lavemens. On vivra de riz ou de pâte d'Italie. Le dévoiement est rarement de longue durée. C'est en général l'affaire d'un jour, ou tout au plus de deux. Quand il passe ce terme, alors il tient à quelque cause plus profonde, et peut prendre le nom de *diarrhée*.

967. La *diarrhée* est une évacuation par les selles de matières liquides de différente nature, en raison des différentes causes dont elle peut dépendre. Elle est quelquefois précédée de *dévoiement* (966), mais elle peut encore être occasionnée par le froid subite, et par la *transpiration* arrêtée (723); par la suppression de quelqu'évacuation accoutumée; par quelqu'affection de l'ame, comme les peines d'esprit, le chagrin, etc. Elle est aussi assez souvent symptôme de quelques maladies, comme de la *goutte remontée* (716), des vers, etc. Nous ne la considérons ici que comme maladie *essentielle* (807).

968. Elle est accompagnée pour l'ordinaire de dégoût, de grouillement dans le ventre,

de douleurs légères dans les entrailles, d'envies fréquentes d'aller à la garde-robe; quelquefois, et quand la maladie est prolongée, d'enflure du ventre, de crampes dans les jambes et de faiblesses. Les urines sont foncées, rouges, en petite quantité. Enfin quand elle est négligée ou mal traitée, elle peut prendre les caractères de la *dysenterie* dont nous parlerons (1091).

969. Quand la diarrhée est essentielle et spontannée, et qu'elle n'a pas été contrariée par les remèdes, elle n'est pas plus dangereuse que le *dévoiement* (966), et doit être regardée, dans la plupart des circonstances, plutôt comme une évacuation salutaire, que comme une maladie: on ne doit donc jamais se presser de l'arrêter, il faut au contraire l'entretenir par une boisson d'eau d'orge et de miel, des lavemens et une *diète végétale* (548). Le malade se sent de plus en plus soulagé à mesure des évacuations, qui se ralentissent peu-à-peu, et finissent d'elles-mêmes quand il n'y a plus de matières superflues. La diarrhée peut durer ainsi dix, douze, quinze jours, au plus grand avantage du malade, qui a bientôt récupéré son appétit, et qui n'a lieu que de se féliciter de cette purgation naturelle. Elle a, on n'en peut disconvenir, quelque désagrément pour

le voyageur ; mais s'il prend tous les matins un ou deux lavemens, il aura d'autant moins de selles dans la journée (549 et suiv.)

970. Quoi qu'il en soit, qu'il se garde bien de se hâter de l'arrêter par des purgatifs. Les remèdes ne peuvent que difficillement se comparer aux moyens qu'emploie la nature pour se débarrasser d'humeurs surabondantes. Il n'est pas rare de voir des médecines, qui de leur nature sont toujours échauffantes, donner plus d'activité à ces évacuations ; ou par leurs qualités âcres et irritantes, occasionner dans l'estomac et dans les intestins, des chaleurs, des ardeurs, des douleurs accompagnées de fièvre, d'insomnie, etc. ; enfin faire naître une véritable maladie où il n'y avait qu'une indisposition, qui ne pouvait qu'être avantageuse ; et elles ne manquent pas de produire ces effets lorsqu'on les prend sans nécessité, car nous supposons que la diarrhée n'est point douloureuse, et que le malade bien loin de perdre ses forces, se sent au contraire, de jour en jour, plus dégagé et plus libre dans toutes ses fonctions.

971. Mais si, au lieu de se soutenir, il voit ses forces baisser, s'il perd l'appétit, s'il a du dégoût, de l'amertume à la bouche, des vents, des rapports, etc. ; alors il est évident qu'il y

a une maladie que la nature n'a pu prévenir ou guérir, à cause de quelque obstacle qui s'oppose aux efforts de cette mère surveillante (430, 431). Il faut donc venir à son aide, et comme dans ces cas l'estomac et les intestins sont farcis de matières indigestes ou corrompues, c'est en les nettoyant de ses impuretés qu'on peut parvenir à la mettre à même d'en triompher.

972. Le malade commencera donc par prendre 8 décigrammes (16 grains) d'*ipécacuanha* en poudre (463). Le lendemain il prendra 6 décigrammes (12 grains) *de rhubarbe* en poudre à dîner, dans la première cuillerée de soupe, et il la continuera à la même dose les cinq jours suivans; ou il prendra en une seule fois 2 grammes (un demi gros) de *rhubarbe* en poudre, délayée dans un verre de sa boisson; il la répétera deux ou trois fois à un jour l'un de l'autre. Pendant ces remèdes, il boira de l'eau d'orge, et suivra le régime conseillé (969). Si la diarrhée résiste à ce traitement, on aura 12 décigrammes (24 grains) d'*ipécacuanha* en poudre, que l'on mélangera avec quantité suffisante de sirop de coing; de cette masse on fera 12 pilules, et on en prendra une tous les matins et tous les soirs, dans un peu de pain à cacheter et de l'eau; et en

outre le soir on pourra prendre gros comme une noix muscade de *thériaque*.

973. Les personnes qui ont naturellement l'estomac délicat et faible, sont assez sujettes à la diarrhée, sur-tout lorsqu'elles font un peu trop d'exercice après le repas, qu'elles sont affectées de quelques chagrins, frappées de quelque frayeurs, etc. Si, après avoir observé *la diète végétale* (548), pendant deux ou trois jours, la diarrhée ne se passe pas, elles se mettront *au petit-lait au vin* pour boisson (700); elles prendront les 2 grammes (demi-gros) de *rhubarbe* (972), délayé dans un verre de ce même petit-lait, et elles boiront de temps en temps un peu de vin pur de Bordeaux ou de *quinquina* (513).

974. Mais il faut s'abstenir de vomitif, sur-tout si le chagrin, ou la frayeur en sont les causes. Dans ce cas, dix ou douze gouttes de *laudanum* dans un verre d'infusion de pouliot, et répétées matin et soir, suffisent souvent pour ralentir ou même arrêter la *diarrhée*. La dissipation, la gaîté et la tranquillité de l'ame font le reste. Il y a des personnes que le froid saisit, et à qui il occasionne des douleurs d'entrailles, accompagnées ou suivies de diarrhée; le remède est la chaleur. Il faut qu'elles s'entourent le ventre d'une flannelle; qu'elles

mettent les pieds et les jambes dans l'eau tiède, et boivent du thé ou une infusion de fleurs de camomille chaude. On emploiera les mêmes moyens si la diarrhée est due à une *transpiration* arrêtée (723, 730).

975. Enfin, si *la diarrhée* est venue à la suite de la suppression de quelque évacuation accoutumée, elle ne peut se passer qu'on n'ait rétabli cette évacuation, ou qu'on n'y ait suppléé par une autre. Si donc l'évacuation supprimée était celle d'une plaie, d'un ulcère, d'un cautère, etc., il faudrait sur-le-champ appliquer un vésicatoire au bras, et entretenir la suppuration jusqu'à ce que la diarrhée soit arrêtée; et pour en prévenir le retour, faire ouvrir un cautère, qu'il faut garder une couple d'années ou jusqu'à ce qu'on soit assuré que l'humeur détournée est tarie. Si l'évacuation supprimée, cause de la *diarrhée*, était sanguine, telle que celle des *règles*, des *hémorrhoïdes*, d'un *saignement de nez* habituel, etc.; il faudrait d'abord faire une saignée, et ensuite travailler à rappeler les règles, les hémorrhoïdes, etc.; car, non-seulement la guérison de la maladie, mais encore la vie du malade en dépendent; mais dans ces cas il faut consulter un médecin et s'en rapporter à ses avis.

ARTICLE VI.

De la Lienterie et du Flux Cœliaque.

976. Lorsque l'estomac et les intestins sont excessivement délicats, et que le relâchement de ces viscères est extrême, il peut arriver que la *diarrhée* (967), loin de se guérir, se change en d'autres flux de ventre qu'on appelle *lienterie*, si les déjections sont absolument crues, c'est-à-dire, si les alimens sortent sans avoir éprouvé de changement sensible : on l'appelle *flux cœliaque* si ces déjections sont blanchâtres, grisâtres, chyleuses : ce qui annonce que les alimens ont déjà subi une première digestion. Ces flux de ventre peuvent encore succéder au *cholera morbus* (957), mais sur-tout à la *dysenterie* (1090), car il est rare qu'il vienne spontanément, l'extrême relâchement de l'estomac et des intestins qui en est une cause nécessaire, ne pouvant exister au dégré dont nous parlons, sans que d'autres maladies n'ayent précédé.

977. Les personnes qui éprouvent une *diarrhée* (967) ou une *dysenterie* (1090) *rebelle* à tous les remèdes, s'affaiblissent d'une manière rapide. Tantôt elles perdent totalement l'appétit, et alors le dégoût devient extrême ; et tantôt

elles ont une faim canine. Elles sont altérées, ne rendent que peu d'urines, qui sont troubles, bourbeuses, etc.; elles sont dans un grand accablement ; les matières qu'elles rendent sont presque sans odeur, peu abondantes, mais fréquentes, sur-tout après avoir pris quelque nourriture ou quelques boissons. Tels sont les symptômes de la *lienterie.*

978. Lorsque les déjections sont chyleuses, ce qui constitue le *flux cœliaque* (976), le malade a des rapports aigres. Les vieillards dont le tempérament a été affaibli par des excès ou par des maladies y sont exposés, et quelquefois cette maladie leur est funeste. Le *flux cœliaque* qui dépend d'obstructions dans le mésentère, est plus fâcheux que la *lienterie ;* mais lorsqu'il n'est produit que par une surabondance de mucosité, il se guérit plus facilement. En général ces maladies sont plus redoutables, si les selles sont très-fréquentes, si les déjections dans la *lienterie* sont absolument crues (976); si la soif est très-considérable, les urines en petite quantité, le visage parsemé de taches de différentes couleurs, etc.

979. Le voyageur qui, à la suite de la *diarrhée* ou de la *dysenterie*, etc., est attaqué de l'un ou de l'autre de ces flux de ventre,

se trouve avoir été forcé nécessairement de suspendre son voyage, et son état a exigé qu'il se soit mis entre les mains d'un médecin instruit. S'il en est ainsi, nous n'avons rien à lui dire, il faut qu'il s'en rapporte à ses conseils et à ses avis. Mais si, par l'éloignement où il se trouve, ou par toute cause, il n'a pas pu rencontrer de médecin, ou si, quoique cela me paraisse devoir arriver très-rarement, la *lienterie* ou le *flux cœliaque* l'a pris spontanément, ou est survenu dans les premiers jours de la *diarrhée* ou de la *dysenterie*, etc., voici alors ce que nous conseillons.

980. Le petit-lait clarifié paraît être la boisson la plus convenable dans ce cas, il en boira donc abondamment. S'il ne peut avoir de petit-lait, il boira de la décoction d'orge. Dans chaque verre de l'une ou l'autre boisson il mettra fondre une cuillerée à bouche de *crême de tartre soluble*, (*tartrite acidule de potasse*): ou bien il fera bouillir ensemble 6 décagrammes (deux onces) d'orge mondé, et 3 décagrammes (une once) de *tamarin* dans un litre (une pinte) d'eau jusqu'à réduction de moitié, et en boira de petites tasses répétées souvent. Il prendra trois lavemens par jour, avec une infusion de fleurs de camomille : et, l'après-midi, il boira quelques verres de cette infusion de ca-

momille, car il faut que la décoction d'orge et de tamarin soit consommée dans la matinée.

981. Le second jour il prendra l'*ipécacuanha* en poudre (463), et le surlendemain une dose de *rhubarbe* dans du *petit-lait au vin* (700). Alors le malade se mettra à l'usage de *l'eau ferrée*, où dans laquelle on a éteint une plus ou moins grande quantité de clous rougis au feu. Il en fera sa boisson ordinaire; il la mêlera avec un peu de vin de Bordeaux à ses repas, qui seront composés de riz ou de pâte d'Italie, dans du bouillon de poulet. Il prendra de temps en temps un peu de vin pur de Bordeaux, et tous les soirs un peu de *thériaque*, ou 10 à 12 gouttes de *laudanum*.

982. Après avoir suivi ces remèdes pendant 3 ou 4 jours, si le flux est toujours le même, on donnera des lavemens, composés avec de l'*empois* ou du bouillon de mouton gras, auquel on ajoutera 30 à 35 gouttes de *laudanum*, et le malade prendra toutes les heures une cuillerée de la dissolution qui suit:

Prenez de *gomme arabique*, 3 décagrammes (une once).
de *gomme adragante*, 1 décagramme et demi (demi-once).

Faites dissoudre sur un feu doux, dans un demi-litre (chopine) d'eau d'orge.

983. Enfin, si la maladie résiste à tous ces moyens, il faut tâcher de se procurer de la *racine de colombo*, dont les effets ne paraissent pas douteux dans ces maladies (*a*). On en fait des pilules de la manière suivante :

Prenez de *racine de colombo* réduite en poudre très-fine, 2 décigrammes (4 grains).

Mêlez avec quantité suffisante de *sirop de coing :* faites deux pilules. On prend ces deux pilules, deux, trois fois par jour, une heure avant le repas. Il y a des malades que cette drogue échauffe, ils n'en prendront qu'une fois par jour. On sent qu'alors il faut en continuer l'usage plus long-temps. Dans tous les cas, il ne faut la quitter que quand la maladie est passée.

ARTICLE VII.

Du Ténesme ou Epreintes.

984. On donne le nom de *ténesme* ou *épreintes*, à des envies continuelles d'aller à la garde-robe, sans presque rien rendre. Cette

---

(*a*) *Médecine domestique*, tom. III, chap. XXV, §. VIII, art. III.

maladie est un symptôme très-commun à la *dysenterie*, à la *diarrhée*, à la *strangurie*, etc. Ceux qui ont des hémorrhoïdes, des vers, etc., et les femmes grosses y sont sujets. Dans tous ces cas, elle se guérit avec la maladie dont elle est le symptôme. Cependant, l'ayant vue chez une personne qui se portait bien d'ailleurs, il paraît convenable d'indiquer ce que les *épreintes* exigent lorsqu'elles deviennent incommodes.

985. Pour appaiser l'irritation qu'elles occasionnent, on s'assied sur la vapeur d'eau chaude, ou mieux d'une infusion de racine de guimauve. On applique, sur le fondement, des compresses trempées dans cette eau de guimauve, que l'on renouvelle toutes les fois qu'on en a l'occasion : on prend des lavemens deux et trois de suite, des demi-bains, des bains de bidet, dans lesquels on reste le plus long-temps qu'il est possible. Si l'irritation est très-forte, on fera bouillir une ou deux têtes de pavots dans l'eau qui sert à ces fomentations et à ces bains, ou bien l'on fera autour du fondement, des embrocations avec de *l'huile d'œufs*, l'*onguent-populeum*, etc.

§. II.

§. II.

De quelques Maladies des Reins et de la Vessie.

986. Les *reins*, ces viscères dans lesquels se prépare l'urine, et la *vessie* qui lui sert de réservoir, sont exposés à certaines maladies, comme l'*inflammation*, l'*abcès*, le *squirrhe*; le *diabétes* ou *flux excessif d'urine*; l'*incontinence*, la *rétention* et la *suppression d'urine*; le *pissement de sang*; la *gravelle*, la *pierre*, etc., maladies qui sont plus ou moins graves, plus ou moins fâcheuses. Mais elles ne peuvent toutes nous occuper, étant pour la plupart *chroniques* (422). En conséquence, nous ne parlerons ici que de l'*inflammation des reins* et de la *vessie*; de l'*abcès des reins*; de la *rétention* et de la *suppression d'urine*, et du *diabétes* ou *flux excessif d'urine*; nous traiterons du *pissement de sang* (1085 et suiv.).

987. Bien que les reins et la vessie soient des viscères qui diffèrent autant par leur forme, leur contexture, et la place qu'ils occupent dans le corps, que par leurs fonctions; cependant les maladies dont ils peuvent être

attaqués, leur sont en quelque sorte communes, et les remèdes que ces maladies exigent sont à peu de chose près les mêmes, devant tous, pour réussir, parcourir le même trajet et agir de la même manière. Voilà la raison pour laquelle nous traitons à-la-fois des maladies de ces deux *viscères*.

ARTICLE PREMIER.

De l'Inflammation des Reins et de la Vessie.

988. L'*inflammation des reins* ou *néphrésie* se distingue *en vraie* et en *calculeuse*. On lui donne ce dernier nom et plus souvent celui de *colique néphrétique* (921, note), lorsqu'elle est causée par la gravelle ou de petites pierres arrêtées dans ces viscères. Les causes ordinaires de la néphrésie vraie sont, outre celles communes aux maladies *inflammatoires* (472—484), des *contusions* (256), suites de coups reçus dans les reins; des remèdes diurétiques forts, tels que l'*esprit de thérébenthine*, la *teinture de cantharides*, etc.; des mouvemens violents; une promenade forcée, à pied ou à cheval, sur-tout par un temps très-chaud, etc. Tout ce qui peut porter le sang avec trop

d'abondance dans les reins, dormir dans un lit trop mollet, se tenir trop long-temps de suite sur le dos, des efforts involontaires, les spasmes des vaisseaux urinaires, etc., peuvent également y donner lieu.

989. L'*inflammation de la vessie* reconnaît les mêmes causes : elle peut encore être occasionnée par une trop grande quantité d'urine arrêtée dans sa cavité, par des *emplâtres vésicatoires*, par une *plaie* dans ce viscère, etc.

990. L'*inflammation des reins, néphrésie vraie*, est toujours accompagnée d'une fièvre plus ou moins forte, avec un peu de dureté dans le pouls. Le malade sent dans un des reins ou dans tous les deux à-la-fois, une douleur gravative qui répond à la troisième côte, en commençant à compter par en-bas, et à trois travers de doigts de l'épine du dos. A ces symptômes se joignent des anxiétés, l'insomnie, des envies de vomir et le vomissement. Le malade rejette d'abord ce qui est contenu dans l'estomac, ensuite de la bile, à peu-près comme dans la *colique bilieuse*. Mais comme la douleur a son siége plus en arrière, et qu'on urine plus difficilement dans la *néphrésie*, elle est assez distinguée de la *colique bilieuse* (923). Le ventre est resserré, l'urine d'abord claire devient bientôt d'un rouge enflammé ou san-

glante ; mais dans le plus fort de la maladie elle est pâle, sort avec peine, et cesse quelquefois entièrement de couler.

991. On reconnaît la *néphrésie calculeuse*, appellée faussement *colique néphrétique* (988), à une douleur plus aiguë dans le lieu désigné (990), et cet accroissement de douleur est causé par une petite pierre qui aura été mise en mouvement soit par un exercice violent, soit par le cahotement de la voiture. On la reconnaît encore à la couleur de l'urine qui est sanglante et quelquefois graveleuse. Mais ses caractères distinctifs sont : un engourdissement ou une douleur sourde dans la jambe et dans la cuisse du côté affecté, une rétractation du testicule, et une douleur qui suit le trajet du canal de l'urètre ; enfin, le vomissement, qui revient à chaque attaque. Cette attaque dure plusieurs heures et quelquefois un ou deux jours de suite, et se termine par un écoulement d'urine, ou par la sortie de quelques graviers, ou d'une petite pierre. Cette maladie est souvent héréditaire ; elle est familière aux gens de lettres et autres personnes sédentaires ; aux buveurs et aux libertins ; aux mélancholiques et aux goutteux, etc. ; elle est sujette à des retours plus ou moins fréquens.

992. L'*inflammation de la vessie* se mani-

feste par une douleur aiguë dans la partie inférieure du bas ventre; par des envies continuelles d'aller à la garde-robe et d'uriner, et par une difficulté d'uriner, accompagnée d'un peu de fièvre. On sent dans le bassin une tumeur volumineuse et ovale; c'est la vessie détendue par l'urine et douloureuse, et dont on augmente la douleur en la palpant. Cette tumeur augmente insensiblement en volume et en dureté, à mesure que l'urine s'y accumule et y croupit. Alors l'urine qui ne coulait qu'avec peine ne coule plus, et il y a une *rétention* (1003); la fièvre devient continuelle avec soif ardente, insomnie, délire, etc.; la *constipation* (950) est opiniâtre; les extrémités sont froides, etc.

993. L'*inflammation des reins* et de *la vessie* demande le même traitement. Dès que le voyageur en sentira les premières atteintes, il se retirera dans une auberge où il puisse être tranquille, à son aise, et tenu chaudement. Il se mettra au petit-lait clarifié, en attendant le médecin qu'il doit envoyer chercher sur-le-champ; il en boira de petits coups et souvent. S'il n'y a pas de *petit-lait*, on lui fera une décoction d'orge avec le miel, ou une infusion de racine de guimauve épluchée et coupée menue, avec du sucre, de la réglisse ou du sirop. Il

boira de l'une ou de l'autre de ces tisannes, à petits coups, répétés sans cesse, dans le temps même où il vomira. Rien n'est plus propre à éteindre une inflammation, que les délayans pris ainsi en grande quantité, mais peu à-la-fois.

994. Si la fièvre est forte, si le pouls est dur (884), il faut commencer par faire une saignée. On la fait au bras, ou mieux au pied; ou mieux encore on se fait appliquer des sang-sues aux hémorrhoïdes. Cette saignée locale soulage singulièrement le malade. Si au bout de 15 ou 20 heures les symptômes sont les mêmes, on réitérera cette saignée, mais on n'ira pas au-delà. On fera, sur les parties douloureuses, des fomentations émollientes que l'on renouvellera à mesure qu'elles refroidiront, ou bien on y appliquera des vessies pleines de décoction émolliente chaude. On donnera trois ou quatre lavemens émolliens par jour, et s'ils ne lâchent pas le ventre, on y ajoutera une cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*), ou 6 décagrammes, (2 onces) de miel mercurial. Enfin, on mettra le malade dans un bain tiède, deux fois dans les 24 heures. Cependant il ne se nourrira que de bouillons de veau ou de poulet, et de panades à dîner et à souper.

995. Dans ces maladies on doit être singu-

lièrement attentif aux urines. Nous avons dit (990), qu'il arrivait quelquefois qu'elles étaient totalement supprimées dans l'*inflammation des reins*. Il n'est personne qui ne sente que le malade ne peut rester long-temps dans cet état. Si donc on s'apperçoit que l'urine coule peu ou point, il faut se hâter d'administrer quelque diurétique doux, comme 4 grammes (un gros) de *sel de nitre* dans un litre (une pinte) de la boisson ordinaire, ou une cuillerée à café d'*esprit de nitre dulcifié* (*alcohol nitrique*), dans un verre de cette boisson, trois ou quatre fois par jour.

996. Mais si l'urine ne coule pas, parce qu'elle est retenue dans la vessie par le fait de l'inflammation de ce viscère, ou par quelqu'obstacle dépendant de toute autre cause, de sorte qu'on voit la tumeur ovale, (la vessie) devenir de plus en plus volumineuse (992), comme dans ce cas, plus le malade boirait, plus il prendrait de diurétique et plus on accroîtrait le danger, en augmentant la quantité de liquide qui se rend bien dans la vessie, mais qui n'en peut sortir, il faut prendre la voie la plus courte pour évacuer l'urine: c'est de sonder le malade, comme nous le dirons (1010). On est quelquefois obligé d'y revenir plusieurs fois, ou plutôt on tient dans le canal

de l'urètre, une *sonde de gomme élastique*, jusqu'à ce qu'on n'ait plus lieu de craindre le retour de la rétention d'urine. Au moyen de ce traitement, suivi cinq à six jours de suite, l'inflammation peut disparaître de manière à ne laisser aucune trace. Mais il n'en est pas toujours ainsi.

997. Lorsqu'il y a du gravier ou une petite pierre dans l'un des deux reins, ce qui caractérise la *néphrésie calculeuse* ou *colique néphrétique* (988), le traitement que nous venons de prescrire (993—994), est bien celui qu'il faut employer, mais ces petits corps ne se détachent pas toujours aussi promptement qu'on le désire. Pour se rendre dans la vessie, et être rejettés avec l'urine, il faut qu'ils quittent le rein et parcourent l'*urètre* qui est le canal de communication entre le rein et la vessie. Or, il peut arriver qu'ils soient arrêtés dans le canal par une cause quelconque, et le plus souvent parce qu'ils sont en trop grande quantité, ou trop gros, et alors les douleurs ne font que changer de place. Dans ce cas, il faut chaque fois qu'on renouvelle les fomentations, faire des *frictions huileuses* sur le côté malade (914). On insistera sur la boisson abondante, dans un verre de laquelle on donnera de temps en temps

une cuillerée à café d'*esprit de nitre dulcifié* (*alcohol nitrique*), avec quelques gouttes de *laudanum* liquide. Si ces petits corps ne se déplacent pas, il faut que le malade se lève, qu'il marche, et s'il en a la force, qu'il monte à cheval ou en carrosse. Ces mouvemens, aidés des autres moyens, en débarrasseront l'uretère, et arrivés dans la vessie, il sortiront avec les urines.

998. Ces petits corps, une fois rendus, le malade est guéri, et quelquefois pour long-temps : mais quelquefois aussi de nouveau gravier ou une nouvelle petite pierre formés dans les reins, rappellent bientôt les douleurs, ce qui constitue une nouvelle attaque. Il faut donc que le voyageur, qui vient d'éprouver une pareille maladie, consulte son médecin, aussi-tôt qu'il sera de retour, ou un habile médecin, dans une des grandes villes de sa route. Il en recevra des conseils qui le mettront à même de prévenir les retours fâcheux de cette *néphrésie calculeuse*, et il se soumettra d'autant plus volontiers au régime et aux remèdes qu'on lui prescrira, qu'il doit sentir que ce gravier, cette petite pierre, peuvent devenir un jour le germe d'un *calcul*, qui ne pourra plus sortir de la vessie que par l'opération de la taille.

999. Mais le *gravier* ou la *petite pierre*, n'est pas le seul obstacle à la guérison prompte de l'*inflammation des reins* (990). Nous avons dit que l'*abcès* et le *squirrhe* étaient des maladies dont pouvaient encore être attaqués ces viscères. Or, c'est à la suite de l'inflammation qu'elles sont à craindre. Lors donc que la maladie se prolonge jusqu'au 7e. ou 8e. jour, que le malade se plaint d'engourdissement, de pesanteur dans les reins ; qu'il a des frissons fréquens, des mouvemens fébriles irréguliers, etc. Il y a tout lieu de croire qu'il se forme un *abcès* dans le rein malade, et on ne peut plus douter qu'il ne soit formé et ouvert, si la douleur est calmée, si les urines sont fétides, purulentes, etc. Alors, comme on ne peut appliquer de remède sur le mal, on ne peut qu'insister sur les boissons proposées et les lavemens (993—994).

1000. Cependant le *lait de beurre* passe pour spécifique : dans ce cas, il faudra donc que le malade en prenne pour toute boisson. Il s'abstiendra de tout aliment crud, âcre ou salé : il mangera des plantes potagères, et il prendra des bouillons de poulet ou de veau avec les herbes communes. On continuera ce traitement jusqu'à ce qu'on reconnaisse à l'odeur et à la

couleur des urines, que l'abcès ou l'ulcère est guéri.

1001. Il arrive quelquefois que la matière de l'abcès s'accumulant dans le rein, le gonfle assez pour lui faire faire saillie au-dehors : alors on sent la fluctuation à travers les tégrimens, et un chirurgien instruit et adroit peut en faire l'ouverture : il faut l'appeller. Après l'opération on continue le régime et les remèdes prescrits (993 et suiv.), jusqu'à parfaite guérison. Quelquefois la guérison traîne en longueur. Alors il faut que le malade, que nous supposons n'avoir pas eu de médecin, se transporte chez celui qui est le plus près, ou qu'il le consulte de quelque manière que ce soit. S'il est nécessaire de terminer le traitement, comme cela peut arriver, par quelqu'*eau minérale*, il lui indiquera celle du pays qui peut lui convenir.

1002. Lorsque l'*inflammation du rein* doit se terminer par le *squirrhe*, la cuisse du côté malade se paralyse, ou le malade boite. Les douleurs sont cessées : il ne reste plus que la pesanteur, le gonflement, etc. Mais le malade est en état d'aller chercher un médecin, si celui qu'il avait appellé n'est pas venu à son secours, et il s'en rapportera à ses avis. Qu'il ne perde pas le temps à faire des remèdes de commères,

de charlatans, d'ignorans, etc. Sans doute que cette maladie, comme en général tous les squirrhes, est peu ou point susceptible de guérison, mais au moins entre les mains d'un médecin, le malade ne courra-t-il pas les risques d'être tué par des drogues qui n'ont d'énergie que pour détruire, ou pour précipiter le terme de ces maladies, qui est ordinairement l'*hydropisie* ou l'*étisie*.

ARTICLE II.

De la suppression et de la rétention d'Urine.

1003. La *suppression d'urine*, qu'on appelle *ischurie*, se divise en *rénale* et en *vésicale*. La *rénale* est proprement la *suppression d'urine ;* et la *vésicale* n'est que la *rétention d'urine*. En effet, l'*ischurie rénale* suppose le défaut de sécrétion d'urine dans les reins, ou le reflux de cette liqueur excrémentitielle dans les voies de la circulation, au lieu de couler par les voies urinaires ; ce qui est prouvé, parce que, dans cette maladie, l'odeur d'urine exhale de tous les pores du malade, et que la vessie est vide. Au contraire, dans l'*ischurie vésicale*, l'urine a été séparée

dans les reins, elle s'est rendue dans la vessie; mais elle y est retenue, et n'en peut sortir. C'est donc avec raison qu'on lui donne simplement le nom de *rétention d'urine*.

1004. La *suppression d'urine* a pour causes immédiates les maladies *aiguës* et *chroniques* (422) des reins, et, parmi les aiguës, celles sur-tout dont nous venons de parler (983 et suiv.), et dont souvent elle n'est qu'un symptôme (990). Elle ne demande pas d'autre traitement que celui que nous avons prescrit (993—1002). Nous y renvoyons donc pour ne pas nous répéter.

1005. Mais la *rétention d'urine* n'a pas seulement pour cause les maladies de la vessie et du canal de l'urètre; on a vu des matières fécales durcies et accumulées dans le rectum l'occasionner. D'autres fois elle est due à des caillots de sang arrêtés dans la vessie; au gonflement des vaisseaux hémorrhoïdaux; à la grossesse, etc. Ceux qui gardent trop long-temps leurs urines s'exposent à cette maladie. Les excès auprès des femmes peuvent également la faire naître, et certaines femmes en sont attaquées après l'acte vénérien.

1006. Aussi les symptômes caractéristiques de la *rétention d'urine*, sont-ils des envies d'uriner accompagnées d'efforts inutiles; un sen-

timent de pesanteur dans la partie inférieure du bas-ventre, au pubis et au périnée; une tumeur, fort élevée au-dessus du pubis, douloureuse, sur-tout lorsqu'on la touche, ayant la même forme que la vessie; augmentant insensiblement de volume, mais qui s'affaisse et disparaît lorsqu'on la vide au moyen de la sonde.

1007. La *rétention d'urine*, qui tient aux causes que nous venons d'énoncer (1006), est peu à craindre si on ne lui laisse point le temps de faire des progrès; car il n'est personne qui ne prévoie les désordres qui pourraient résulter de la distention de la vessie portée à un certain dégré. Ainsi dès qu'on s'apperçoit que l'on n'urine plus, ou que l'on ne peut pas s'atisfaire le besoin que l'on en a, il faut chercher à en connaître la cause. Si l'on se rappelle n'avoir point été à la garderobe de quelques jours, il faut prendre lavemens sur lavemens, dont quelques-uns seront aiguisés avec une cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*), ou avec 6 décagrammes (2 onces) *du miel mercurial*, et on appliquera sur le basventre des fomentations émollientes. Lorsque les lavemens ont évacué, l'urine sort et l'on est guéri. Mais si la *constipation* (950) résiste, on mettra le malade dans un bain, et

il y restera le plus long-temps qu'il lui sera possible.

1008. Lorsque la *rétention d'urine* est occasionnée par le gonflement des vaisseaux hémorrhoïdaux, à la suite de la suppression du flux hémorrhoïdal, chez les personnes qui y sont sujettes, il faut dégorger ces vaisseaux par le moyen des sang-sues, par des demi-bains et par les lavemens. La *rétention d'urine*, qui est due à la grossesse, ne demande le plus souvent aucun remède. Il faut que la malade, étant dans son lit, cherche une position qui éloigne le fardeau qu'elle porte des parties inférieures du bassin, et elle la trouvera facilement en se mettant sur l'un ou l'autre côté. Si, malgré le conseille donné (79), on éprouve la rétention d'urine, pour avoir résisté, par une fausse honte, au besoin d'uriner, ou si elle survient après l'acte vénérien, après des excès commis avec les femmes, etc.; dans tous ces cas il n'y a pas de temps à perdre, il faut prendre des lavemens, faire des fomentations sur le bas-ventre, et se mettre dans un bain tiède, que l'on réitérera trois ou quatre heures après, s'il est nécessaire.

1009. Mais si la vessie ne s'ouvre point, si l'urine, s'y accumulant de plus en plus, la gonfle de manière à la rendre très-doulou-

reuse et à faire craindre l'inflammation, ou l'atonie, la *paralysie*, etc.; il faut suspendre tout remède, et faire évacuer l'urine au moyen de la sonde. En général il ne faut pas trop différer de faire écouler l'urine par ce moyen méchanique; car pour peu qu'elle séjourne dans la vessie, elle s'y corrompt, et cet accident, ajouté à ceux qui sont tant à craindre, peut entraîner les suites les plus fâcheuses. Quelque soit la cause de la rétention d'urine, si elle dure depuis trente-six heures, il faut sonder.

1010. Mais cette opération, simple en apparence, demande beaucoup de dextérité, surtout chez les hommes. Il faut donc s'adresser à un chirurgien très-instruit et très-adroit, que l'on a vu même quelquefois ne pouvoir réussir, l'introduction de la sonde étant impossible; et comme alors le danger est imminent, il faut que le chirurgien soit assez expérimenté pour faire la ponction de la vessie, parce qu'il n'y a que cette ressource pour sauver le malade. L'une ou l'autre opération faite, il faut introduire une sonde flexible dans le canal de l'urètre ou dans la plaie de la vessie faite par la ponction, et l'y maintenir jusqu'à ce que l'urine ait repris son cours ordinaire.

1011. Il y a même des cas qui demandent impérieusement qu'on commence par employer

employer la sonde. Par exemple, lorsqu'un corps étranger se trouve dans la vessie, et se plaçant vis-à-vis l'orifice, le bouche entièrement: les caillots, dont nous avons parlé (1005), et qui sont assez ordinaires après le *pissement de sang* (1085), n'ont pas besoin d'autre remède: une *pierre* dans la vessie exige quelquefois qu'on l'éloigne par la sonde, etc. Mais on ne trouve pas par-tout de ces chirurgiens expérimentés et adroits; on peut même dire qu'ils sont très-rares. Il serait donc à désirer que les personnes qui ont lieu de craindre la *rétention d'urine*, ou tout autre maladie qui peut la faire naître ou l'entretenir, fussent approvisionnées de bougies flexibles; ou plutôt de *sondes de gomme élastique*, qu'on peut introduire soi-même dans le canal de l'urètre, ou qu'au moins la première personne intelligente y introduira facilement. Les *sondes de gomme élastique* ont l'avantage de pouvoir rester un certain temps dans la vessie sans être déplacées et sans danger; et, au moyen de leur flexibilité, on peut s'exposer à toutes les espèces de mouvemens sans en être incommodé: on sent de quelle importance elles peuvent être pour les voyageurs; aussi les avons-nous mises au rang des moyens de conservation de

la santé dont ils doivent être approvisionnés (35) (*a*).

1012. Nous n'avons pas parlé de boisson dans le traitement de la *rétention d'urine* (1007 et suiv.). C'est qu'elle y serait dangereuse, parce que se précipitant vers les voies urinaires, elle ne ferait qu'ajouter à la masse du liquide qui est retenu dans la vessie, et qui est cause de tout le désordre. L'objet essentiel du traitement est de débarrasser la vessie de la quantité d'urine qu'elle contient et non d'y en ajouter; et c'est en cherchant à ouvrir l'orifice de ce viscère, ou à détruire le *spasme* et les autres affections dont il peut être attaqué, qu'on peut y parvenir. Or, les fomentations émollientes, les lavemens émolliens ou laxatifs, qui, en débarrassant le rectum, servent encore de fomentions internes; les demi-bains, les bains entiers chauds; le dégorgement des vaisseaux sanguins, etc., qui sont dans son voisinage, enfin la sonde, sont des moyens qui conviennent dans le plus grand nombre des cas, et sur-tout dans ceux désignés (1005).

1013. La *rétention d'urine*, qui tient à des

(*a*) On les trouve chez les inventeurs, les CC. DURAND, *Méchaniciens*, à Paris, rue Serpente.

maladies chroniques, telles que la *paralysie*, les affections nerveuses, les humeurs glaireuses qui engorgent les voiés urinaires; à différens accidens de la maladie vénérienne, comme les supurations, les ulcères, les carnosités, etc., etc., demandent sans doute d'autres remèdes, mais qu'il n'est pas dans notre plan de décrire. D'ailleurs avec de telles maladies on s'expose peu en voyage, ou ceux qui en sont attaqués ont reçu de leurs médecins les conseils nécessaires pour se conduire dans ces circonstances.

1014. Lorsque la vessie est évacuée, dans les cas exposés (1005 et suiv.), il faut travailler à éloigner les causes qui ont occasionné la *rétention d'urine*. On continuera en même temps les moyens par lesquels on est parvenu à détruire les obstacles qui s'opposaient à la sortie de l'urine, et on persistera dans leur usage jusqu'à ce que l'on voie les urines couler facilement. Cependant le malade prendra quelques bouillons de veau ou de poulet; il mangera quelques panades, des fruits très-mûrs ou cuits, et comme la vessie est vidée, il boira quelques tasses d'infusion de racine de guimauve coupée menue, ou de fleurs de tilleul; et lorsqu'il sera rétabli, il aura grand soin de fuir la *constipation* (950), puisqu'elle est capable d'occa-

sionner cette maladie. Il sera modéré dans les plaisirs de l'amour; il vivra de régime, ne se permettant que des alimens légers et de facile digestion. Il renoncera aux acides et aux vins austères; il fera de l'exercice, sur-tout à pied, mais qui n'aille pas jusqu'à la fatigue. Il ne se couchera que sur des lits durs (1019), et il aura une attention scrupuleuse à ne jamais reculer le moment d'uriner, lorsqu'il en sentira le besoin (79). (Voyez ce qui est dit de la *strangurie* et de la *dysurie* non vénérienne), (1243).

ARTICLE III.

Du Diabètes ou flux excessif d'Urine.

1015. Le *flux excessif* d'urine est rare chez les jeunes gens; mais on le voit quelquefois chez les personnes avancées en âge, chez celles sur-tout qui se sont occupées de travaux très-pénibles, ou qui, dans leur jeunesse, ont bu avec excès des liqueurs fermentées, spiriteuses, etc. Il a pour cause un grand relâchement des organes sécrétoires de l'urine: aussi succède-t-il souvent à des maladies aiguës, à des fièvres, à de grandes évacuations. Il est dû quelquefois à une grande âcreté dans les

humeurs, ordinaire aux grands buveurs, à ceux qui vivent d'alimens salés, épicés, etc.; qui se font une habitude des drogues, qui prennent des diurétiques trop forts, etc. Il peut encore être occasionné par un sang dissous, et par un usage trop prolongé des *eaux minérales*. On l'a vu venir à la suite d'une trop grande fatigue, pour avoir porté des fardeaux trop pesans, après un long voyage sur un cheval, dont le trot était trop dure, après des courses forcées, etc.

1016. Dans le *Diabètes*, la quantité d'urine rendue, excède pour l'ordinaire toutes les substances liquides que prend le malade. Elle est claire, pâle, d'un goût douçâtre, d'une odeur plus ou moins agréable. Dans les premiers temps de la maladie, on n'éprouve presqu'aucune incommodité, ou du moins cette incommodité est si légère, qu'on n'y fait aucune attention. Mais bientôt il survient une petite fièvre qui consomme insensiblement le malade. Il a la bouche sèche; il rend sans cesse des crachats écumeux; le ventre se serre et l'appétit se perd entièrement. Il y a de la chaleur dans les entrailles et dans les lombes; les bourses et les pieds enflent; les forces tombent; l'embonpoint disparaît, et le malade n'a bientôt plus que la peau et les os. Cette maladie n'est pas

dangereuse si ont l'attaque dans les commencemens; mais si elle existe depuis quelque temps, la cure devient très-difficile. Les grands buveurs et les vieillards en guérissent rarement.

1017. Cette maladie, comme nous venons de le dire (1016), commence d'une manière insensible. Il est très-difficile de la saisir au début, car on n'a pas la mesure d'urine que l'on doit rendre, et l'on peut en rendre plus qu'on ne prend de substances liquides, sans s'en appercevoir. Elle est donc déjà avancée quand on la reconnaît, et alors n'y a pas de temps à perdre. Dès que le malade s'en apperçoit, il faut qu'il change de régime. Le *diabète* est dû à un très-grand relâchement des voies urinaires (1015), il faut donc qu'il ne prenne que des alimens solides et fortifians.

1018. Il mangera du riz, du salep, du sagou, le tout au lait; du gibier rôti, du poisson à écailles, comme des huîtres, etc. Il appaisera la soif avec l'*acide de citron*, ou du *vinaigre* dans de l'eau, roulée dans la bouche et le gosier, ensuite rejettée. Il prendra pour boisson de l'*eau de chaux;* c'est-à-dire, de l'eau dans laquelle on a fait éteindre de la chaux vive nouvelle dans la proportion de 5 hectogrammes (une livre) dans 8 litres (8 pintes) d'eau,

et dans chaque littre (pinte) de cette eau on fait macérer à froid, 6 décagrammes (2 onces) d'écorce de chêne concassée. La décoction blanche, dans laquelle on a fait dissoudre de la colle de poisson, est encore une boisson convenable.

1019. Le malade fera tous les jours un peu d'exercice, qui ne le fatigue pas. Il couchera sur un lit dur, ou simplement sur un sommier de crain. Rien de plus contraire aux reins que les lits mollets. Il se tiendra dans un air sec et chaud. On lui fera des frictions tous les jours sur tout le corps avec les brosses pour la peau, et il portera une camisolle de flanelle sur la peau; car tout ce qui est capable de favoriser la *transpiration* (723), est utile dans cette maladie. Enfin il se serrera le ventre avec une large ceinture.

1020. Si le malade n'est point encore affaibli par la maladie, on commencera par le purger, et il prendra la *médecine fortifiante* (871). S'il était trop faible, on lui donnerait, tout de suite, la poudre suivante, appellée *poudre d'Helvétius*.

Prenez d'*alun*, } de chaque un décagramme et demi
de *cachou*, } (demi-once.

Faites fondre l'alun dans un creuset; broyez

les deux substances ensemble. On prend 2 grammes (demi gros) de cette poudre dans une tasse de *teinture de rose*. Si l'estomac ne peut supporter l'alun en substance, on l'introduira dans le petit-lait comme il suit :

Prenez de *lait frais*, 2 littres (2 pintes).
d'alun, 12 grammes (3 gros).

Mettez le lait sur un feu doux, faites ensuite bouillir; jettez-y l'*alun*. Quand le lait est caillé, passez. On en prend de 9 à 12 décagrammes (3 ou 4 onces), trois fois par jour.

1021. Les calmans sont utiles dans cette maladie; on donnera donc huit ou dix gouttes de *laudanum* dans un verre d'eau de chaux ou de décoction blanche (1018), deux ou trois fois par jour. Enfin le malade prendra également, trois fois par jour, 4 grammes (1 gros) de *quinquina* en poudre, délayé dans un verre de vin de Bordeaux, auquel on ajoutera dix ou douze gouttes d'*élixir de vitriol*. S'il ne peut supporter le *quinquina* en substance, il fera bouillir les 4 grammes (le gros) de *quinquina* dans le verre de vin, il passera et il ajoutera l'*élixir de vitriol*. Il faut que tous ces moyens soient employés dans l'ordre où ils sont prescrits, et successivement sans que l'un puisse nuire à l'autre. Car, comme nous l'avons dit (1017), les progrès de cette maladie sont très-

rapides, et si l'on ne se hâte, le malade peut tomber dans un épuisement qui rendra les remèdes inutiles.

§. III.

De quelques Maladies du Foie et de la Rate.

1022. Le *foie* et la *rate* sont sujets à la plupart des maladies, que l'on observe aux autres viscères du bas-ventre (902). Ainsi ils peuvent être attaqués d'*inflammation*, d'*abcès*, de *squirrhe*, d'*engorgement*, d'*obstructions*, etc. Nous ne parlerons que des deux premières, les autres étant *chroniques* (422). Il est rare que le *foie* et la *rate* soient attaqués d'*inflammation*, parce la circulation du sang est très-lente dans ces viscères; mais quand ils l'éprouvent, elle est ordinairement suivie d'*abcès* ou de *squirrhe*. Comme les causes de cette *inflammation* dans l'un ou l'autre viscère, et le traitement qu'elle exige, sont les mêmes, nous n'en ferons point d'article séparé, et ce que nous dirons de l'un s'appliquera également à l'autre.

1023. L'*inflammation du foie* s'appelle *hépatite*, comme celle de la rate s'appelle *splénite*. Les personnes grasses et replettes sont ex-

posées à l'inflammation du foie, qui est souvent précédée d'engorgement et d'obstructions, et qui peut être suivie du *flux hépatique* dont nous parlerons (1100 et suiv.) D'autres fois elle est due à un sang très-échauffé, à des coups, à des efforts violens; à tout ce qui peut refroidir subitement ce viscère, après qu'il a été fortement échauffé; à des pierres arrêtées dans les vaisseaux cystiques. Les excès dans le vin et les liqueurs fortes, l'abus d'alimens épicés, échauffans, etc., peuvent encore l'occasionner.

1024. Toutes les maladies de foie sont caractérisées par une teinte de la peau qui est d'un pâle plus ou moins jaune, et on observe cette teinte même dans l'inflammation dont il s'agit. Le malade sent une tension douloureuse au côté droit sous les fausses côtes, accompagnée d'un sentiment de pesanteur, ou de plénitude dans cette partie; d'une difficulté de respirer, d'une soif ardente, etc. : ces symptômes varient selon le dégré d'inflammation et selon la partie du foie affectée. Quelquefois la douleur est si légère qu'on ne soupçonne pas qu'il y ait d'inflammation. Mais quand la partie convexe ou supérieure est enflammée, la douleur est plus aiguë, le pouls plus vîte, et le malade est souvent tourmenté par

une toux séche et par le hoquet. La douleur s'étend jusqu'à l'épaule; le malade éprouve de la difficulté de se tenir couché sur le côté gauche, etc.

1025. L'*inflammation de la rate* présente, dans l'hypocondre gauche, les mêmes symptômes que nous venons de dire caractériser l'*hépatite ;* mais le malade ne peut se coucher sur le côté droit, et il n'a pas cette teinte de la peau, ordinaire à ceux qui sont attaqués de quelques maladies du foie.

1026. L'*inflammation du foie* ou de *la rate*, est une maladie très-à craindre. Elle ne se termine pas toujours par la *résolution* (343); lorsqu'elle passe le septième jour il faut s'attendre à l'*abcès* ou au *squirrhe*, et il est peu de ressource contre l'*abcès*, lorsque la matière ne peut se faire jour au-dehors (364, note). Quant au *squirrhe*, le malade peut vivre nombre d'an-d'années sans beaucoup en souffrir (1031); mais il faut qu'il observe un grand régime, ou le squirrhe se convertira en *cancer*, dont les suites ne peuvent être que funestes.

1027. Lorsque cette inflammation se termine par la *résolution*, elle ne passe guère le troisième ou le quatrième jour, et alors la nature suscite des sueurs abondantes, ou des urines épaisses, ou une diarrhée bilieuse, ou

quelquefois une hémorrhagie du nez par la narine droite dans l'inflammation du foie, et par la narine gauche dans celle de la rate. Dans cette dernière encore il survient quelquefois un vomissement de matière attrabilaire, noirâtre, ou le flux hémorroïdal, qu'on n'observe pas à cette époque dans l'inflammation du foie. Mais si, passé le septième jour, il survient le hoquet, une fièvre excessive, une soif ardente, le vomissement d'une matière noire, le délire, des défaillances, des sueurs froides, etc., le malade est en danger, et il y a tout à craindre si, tous ces symptômes persistans, les douleurs cessent tout-à-coup, parce qu'alors il faut craindre la *gangrène* (389).

1028. Le voyageur qui est attaqué de cette maladie, doit aussitôt se retirer dans une auberge où il puisse être tranquille de corps et d'esprit. Il fera avertir un médecin, et en l'attendant, il se fera donner du *petit-lait clarifié* ou de l'eau d'orge avec le miel. Il ne prendra que des bouillons de veau ou de poulet, et une panade à dîner. On le saignera du bras, et 15 ou 18 heures après on le saignera au pied, si les symptômes restent toujours les mêmes. Mais dans l'*inflammation de la rate* on appliquera des sang-sues aux hémor-

rhoïdes, au lieu de faire la seconde saignée au pied.

1029. Il prendra des lavemens matins et soir ; on les rendra laxatifs au moyen d'une cuillerée de *sel commun* (*muriate de soude*). On fera sur le côté affecté, des fomentations émollientes qu'on renouvellera aussitôt qu'elles paraîtront se refroidir ; et si la douleur de côté devient très-violente, on y appliquera un large *vésicatoire* (490). Comme il est important de tenir le ventre libre, si les lavemens ne suffisent pas, on donnera une cuillerée de *créme de tartre* (*tartrite acidule de potasse*) dans chaque verre de boisson : ou bien on fera bouillir 6 décagrammes (deux onces) de *tamarins* ou de *manne* dans un litre (une pinte) d'eau, et le malade prendra cette décoction dans la journée, alternativement avec le petit-lait ou la décoction d'orge.

1030. S'il survient un cours de ventre, quand même les matières seraient sanguinolentes, il ne faut pas s'inquietter, et encore moins donner des remèdes pour l'arrêter ; il est souvent critique. Il faut l'entretenir, ainsi que le vomissement, l'hémorrhagie, le flux hémorrhoïdal qui ont quelquefois lieu, etc., (1027), à moins que ces évacuations n'affaiblissent trop le malade. Il faut aussi que les

urines coulent librement dans cette maladie; on donnera donc, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de la boisson, 2 décigrammes (4 grains) de sel de *nitre* purifié, ou six gouttes d'*esprit de nitre dulcifié* (*alcohol nitrique*), et l'on donnera ces boissons un peu chaudes, par exemple, à 33 dégrés du *thermomètre de Réaumur*, afin de favoriser la sueur pour peu que le malade y ait de la disposition; car, pour exciter cette excrétion, il ne faut jamais employer de *diurétique* de qualité chaude.

1031. Lorsque l'*inflammation* se convertit en *abcès*, les conseils d'un médecin éclairé deviennent de la plus grande importance, car cet *abcès*, abondonné à lui-même, est le plus souvent mortel. Il est vrai qu'il arrive quelquefois que la matière ou le *pus* prend son cours par les urines ou par les selles, mais ce sont des efforts de la nature qu'il est impossible de déterminer; et quand l'*abcès* s'ouvre dans le bas-ventre, et que la matière se répand dans sa capacité, il est toujours funeste. On doit donc désirer qu'il s'ouvre et s'évacue extérieurement, et c'est ce qu'on a obtenu quelquefois dans l'*abcès du foie*.

1032. En conséquence, pour peu qu'on s'apperçoive que la partie souffrante fait tumeur en-dehors, il faut la couvrir de bouil-

lie, et ensuite de *cataplasmes maturatif* (354), et quand la matière sera mûre, un chirugien intelligent en fera l'ouverture. Lorsque le foie est adhérent au péritoine, de manière à former un sac ou une poche qui contient la matière, et l'empêche de se répandre dans la capacité du bas-ventre, on sauve le malade, et l'on a plusieurs exemples de guérison de cette espèce; mais, dans ce cas, il faut faire une large incision, afin d'être maître du pus, et de pouvoir être bien certain qu'il passe tout à l'extérieur. Le médecin, sans lequel on ne peut entreprendre un pareil traitement, prescrira les remèdes et le régime indiqués par les circonstances. Si l'inflammation se convertit en *squirrhe*, le médecin est également nécessaire, et on ne peut se dispenser de recourir à ses conseils.

CHAPITRE X.

De quelques Hémorrhagies.

1033. On donne le nom d'*hémorrhagies* à toute évacuation de sang spontannée ou involontaire, dans quelque partie du corps que ce soit. Ainsi les *règles*, les *hémorrhoïdes*, le *saignement de nez*; le *crachement*, le *vomissement* et le *pissement de sang*; les *pertes*, le sang qui coule abondamment d'une incision, d'une coupure, d'une plaie, etc., sont autant d'*hémorrhagies* : mais il s'en faut de beaucoup qu'elles soient autant de maladies. D'abord les règles et les hémorrhoïdes sont des évacuations de sang si naturelles et si salutaires à ceux qui les éprouvent, qu'il en résulte des maladies lorsqu'elles n'ont pas leurs cours, ou qu'elles ne viennent pas dans la quantité habituelle.

1034. Il faut dire la même chose de toutes les *hémorragies périodiques*, c'est-à-dire, qui reviennent à des époques fixes dans l'année ou dans le mois. On voit des femmes et des hommes, dont les *règles* ou les *hémorrhoïdes* sont

sont supprimées, avoir des écoulemens réguliers de sang par le bout du sein, des oreilles, des doigts, etc., ou des *crachemens de sang*, ou des *saignemens de nez*, etc., qui, leur tenant lieu de règles ou d'hémorroïdes, leur sont également utiles. Enfin, les *pertes*, le *saignement de nez*, le *crachement*, le *vomissement*, le *pissement de sang* sont quelquefois des évacuations critiques qui emportent des maladies, ou qui préviennent celles dont on est menacé.

1035. Les *hémorrhagies* ne sont donc pas toutes des maladies; elles ne demandent donc pas toutes des remèdes. C'est donc à tort que l'on voit la plupart des gens effrayés de la plus petite *hémorrhagie*, courir aux remèdes astringens pour l'arrêter, sans s'embarrasser des maux qui peuvent en résulter. Ces secours donnés mal-à-propos, ont souvent été jusqu'à occasionner l'inflammation du cerveau, ou toute autre maladie également dangereuse, que l'*hémorrhagie* pouvait prévenir.

1036. Si les hémorrhagies ne sont pas toutes des maladies (1035), celles qui en méritent le nom, parce qu'elles ne sont ni périodiques, ni critiques, ne sont pas toutes essentiellement dangéreuses : on peut même dire qu'elles ne le sont jamais que relativement à la constitu-

tion du sujet, et aux circonstances dans lesquelles il se trouve. Ne voit-on pas même tous les jours des jeunes gens forts et vigoureux tomber en *syncope* à une demi-saignée, tandis que de personnes qui ont toutes les apparences de la faiblesse, et même des femmes, perdent, dans certaines occasions, jusqu'à 30, 40 livres de sang sans en mourir (1055)?

1036 *bis*. Ce n'est donc pas parce qu'une personne perd du sang qu'il faut la secourir, mais parce que cette hémorrhagie l'affaiblit de manière à faire craindre pour sa vie. L'état du pouls qui baisse sensiblement, et les faiblesses, sont les indices certains que la perte est excessive, et qu'il faut travailler à l'arrêter. Encore faut-il connaître le sujet; car, comme nous venons de le dire, il y a des êtres tellement organisés que la vue seule de leur sang, ou même de celui d'autrui, fait tomber en faiblesse. Je connais un homme qui perd connaissance par la seule action de lui tâter le pouls; et cependant il ne paraît pas plus faible qu'un autre.

1037. On sent combien il faut être circonspect dans de telles circonstances; car, il faut le dire, on commet infiniment plus de fautes en arrêtant trop tôt le sang qu'en en laissant trop perdre, parce qu'il est rare de voir mourir

d'une hémorrhagie, et que rien n'est plus commun que les désordres qui naissent de ce qu'on l'a arrêtée trop tôt.

1038. Les *hémorrhagies* sont non-seulement périodiques et critiques, comme nous venons de le dire (1034), elles sont encore irrégulières ou spontanées, survenant quelquefois au moment où on s'y attend le moins. Enfin elles peuvent être encore *symptomatiques ;* aussi les observe-t-on souvent dans des maladies aiguës, inflammatoires, putrides, malignes, et sur-tout dans celles qui tiennent à la dissolution du sang. Mais nous ne pouvons nous occuper de ces dernières, parce que l'*hémorrhagie* cède aux remèdes de la maladie dont elle est un symptôme (807). Nous ne parlerons pas non plus de celles qui sont *critiques*, parce que bien qu'elles soient quelquefois effrayantes, elles sont cependant de véritables remèdes, qui font renaître le malade à mesure qu'elles agissent, et qui cessent d'elles-mêmes quand la maladie est jugée ou guérie.

1039. Nous ne pouvons donc parler que des *hémorrhagies* qui sont *essentielles* (807), spontanées ou périodiques, parmi lesquelles les plus ordinaires sont les *règles*, les *pertes*, les *hémorrhoïdes*, le *saignement de nez ;* le *crachement*, le *vomissement* et le *pissement de sang*,

le *flux de sang* ou *dysenterie*, le *flux mésantérique*, et les *hémorrhagies* qui viennent à la suite des plaies, des incisions, des coupures, etc. Nous avons déjà donné la manière d'arrêter celles qui viennent, parce que de gros vaisseaux ont été ouverts dans des *blessures*, etc. (282-288), nous n'y reviendrons pas. Quant aux *règles* et aux *pertes*, nous en dirons quelque chose (1268, et suiv., 1339 et suiv.)

§. Ier.

Du Saignement de nez.

1040. L'*hémorrhagie du nez*, si fréquente à la jeunesse, et sur-tout aux jeunes gens forts et vigoureux, est, pour l'ordinaire, annoncée par les symptômes de *pléthore* suivans : le pouls est plus vîte que dans l'état naturel; on a de la rougeur au visage, dans les yeux; et ce que l'on voit semble rouge. La pulsation est très-sensible dans les artères temporales. On a de la pesenteur à la tête, la vue trouble, de l'insomnie, un teintement dans les oreilles; des larmes involontaires, de la chaleur et un chatouillement dans les narrines, etc., symptômes qui disparaissent dès que le sang commence à couler.

1041. Aussi quand le *saignement de nez* est modéré, est-il très-salutaire aux personnes qui ont trop de sang. On le voit même guérir les maux de tête, le vertige dans les *fièvres inflammatoires* (484), et prévenir une foule d'accidens, ou faire crise dans nombre de maladies, telles que le *rhumatisme* (686), la *goutte* (704), l'*inflammation du foie et de la rate* (1022), etc. Il ne faut donc jamais l'arrêter subitement chez quelque personne que ce soit, sur-tout s'il est précédé des symptômes de pléthore, que nous venons de décrire (1040).

1042. Dans les maladies on laisse couler le sang, tant qu'il appaise la violence de quelque mauvais symptôme, comme le délire, l'insomnie, etc. En santé, il ne faut penser à l'arrêter que quand il met la vie du malade en danger; ce qui est annoncé par le pouls qui devient plus petit, plus faible; par le froid des extrémités, la pâleur des lèvres, les faiblesses, les défaillances, etc.; et voici comment il faut s'y prendre.

1043. Le malade, arrêté dans une auberge, et retiré dans une chambre bien aérée, les fenêtres ouvertes, se tiendra presque droit, la tête découverte et un peu penchée en arrière. Il mettra les mains, les pieds et les jambes

dans de l'eau chaude, au degré du lait qui vient d'être trait; il laissera ou mettra ses jarretières, et les serrera plus qu'à l'ordinaire; on lui mettera aux deux bras des ligatures à l'endroit de la saignée, et on les serrera autant qu'on le fait pour cette opération. Si le sang coule avec violence et opiniâtreté, on plongera et l'on tiendra, pendant quelque temps, les parties génitales dans l'eau froide. Le docteur BUCHAN dit qu'il a rarement vu manquer ce moyen (*a*).

1044. On lâchera et desserrera les jarretières et les ligatures à mesure que l'écoulement du sang se ralentira, et on les ôtera dès qu'il sera cessé; alors le malade est guéri. Il n'a plus rien à faire que de continuer de se tenir parfaitement tranquille, la tête élevée, comme on vient de dire, jusqu'à ce qu'il soit certain que le saignement de nez ne revient plus. On se nourrira avec des crêmes de ris au lait ou au bouillon, et on prendra des tasses de lait dans la journée, etc. (1048 et suiv.)

1045. Mais si cette position et ces ligatures ne suffisent pas, il faut en venir au grand

---

(*a*) *Médecine domestique*, tom. III, ch. XXV, §. II, art. II.

moyen d'arrêter le sang, dans quelque cas que ce soit, lorsque l'ouverture du vaisseau rompu le permet; je veux dire, la compression (282-288), ou le contact d'un corps qui presse fortement sur l'orifice ouvert de la veine ou de l'artère. Dans cette intention, on fait un tampon de charpie assez volumineux pour emplir entièrement la narine d'où sort le sang; on le trempe dans du vinaigre fort, et on l'introduit avec force. On peut le tremper dans de l'eau-de-vie, dans de l'*esprit-de-vin* (*alcohol*), dans une dissolution de *vitriol bleu* (*sulfate de cuivre*). Comme le point essentiel est que la charpie touche le vaisseau sanguin ouvert, et appuie fortement sur cette ouverture, il importe peu de quel astringent l'on se sert; le *bon vinaigre* peut valoir tous les autres.

1046. Il y a ici une attention importante à avoir. Ce tampon, en bouchant parfaitement la narine, et empêchant le sang de couler à l'extérieur, peut faire croire que le sang est arrêté, tandis que continuant de couler, il prend son cours par l'arrière-narine, descend dans la gorge, etc.: on serait alors dans une sécurité perfide: car le malade court les risques d'être suffoqué par le sang, sur-tout si cela arrive pendant le sommeil. Il faut donc, dans ce cas, empêcher le malade de dormir, et

qu'il s'observe ; s'il sent le sang descendre dans le gosier, il faut travailler sur-le-champ à boucher l'arrière-narine.

1047. En conséquence, on retirera le tampon de la narine déjà bouchée, on y introduira un fil en double, dont on fera revenir un bout par la bouche, l'autre bout sortant par le nez. On attache, au bout qui sort par la bouche, un nouveau tampon de charpie sèche, on le tire par le bout qui sort par le nez : ce tampon entre dans l'arrière-narine, et on l'y fixe au moyen du fil retenu, en replaçant, dans la narine extérieure, le tampon trempé dans le vinaigre, et qui n'y entre qu'avec force, ainsi qu'on vient de le dire.

1048. Lorsque le sang est arrêté, il faut que le malade, tenu parfaitement tranquille, ne touche à son nez en aucune façon, pas même pour en ôter le sang caillé. Il faut qu'il y laisse les tampons de charpie, et qu'il attende qu'ils tombent d'eux-mêmes. Il se couchera la tête très-élevée ; il vivra de crême de riz et de lait pendant quelque temps, jusqu'à ce que les forces soient un peu revenues ; ensuite il prendra des alimens un peu plus nourrissans.

1049. Ceux qui sont sujets au retour du saignement de nez, doivent baigner souvent

les pieds dans l'eau tiède (1043), et les tenir toujours chauds et secs. Ils ne porteront rien de serré autour du cou. Ils se tiendront dans la position la plus droite possible, et auront l'attention de ne rien regarder de côté. Si la cause du saignement de nez est une trop grande quantité de sang, ils se mettront à la *diète végétal* (548), et prendront de temps en temps quelques *purgations rafraîchissantes*, comme 6 décagrammes (2 onces) de *manne en sorte* fondue dans une décoction de 3 décagrammes (1 once) de *tamarin*, ou 3 décagrammes (1 once) de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*) dans un litre (une pinte) d'eau. Si au contraire cette hémorrhagie est due à la dissolution du sang, il faut que la diète soit nourrissante et restaurante. Ils prendront de bons bouillons, du sagou, du salep à la gelée et au vin. Ils mangeront des viandes faites, etc. Ils prendront tous les matins un verre *de vin de quinquina* (513). Lorsque le saignement de nez tient lieu des règles ou des hémorrhoïdes, il n'est personne qui ne sente qu'on doit le respecter; et d'ailleurs, dans ce cas, il n'est jamais à craindre.

§. II.

Des Hémorrhoïdes.

1050. On donne ce nom à un gonflement variqueux des vaisseaux sanguins de l'*anus*, et de la partie inférieur du *rectum*, appelés aussi vaisseaux hémorrhoïdaux. Ce gonflement prend le plus souvent d'une manière insensible, et on ne s'en apperçoit que parce que les garde-robes deviennent difficiles et douloureuses; mais il peut survenir tout-à-coup, au moment où l'on s'y attend le moins, et l'on est tout étonné de se trouver très-souffrant dans le temps même où l'on se félicite de jouir de la meilleur santé. C'est qu'en effet, aux douleurs locales près, l'on n'est pas malade parce qu'on a des *hémorrhoïdes*, qui, si elles ne sont pas négligées ou mal traitées, ne peuvent tirer à conséquence.

1051. Avec des précautions et des ménagemens faciles à mettre en usage, ceux qui ont des hémorrhoïdes peuvent pousser très-loin leur carrière, et goûter toutes les jouissances de la vie, mais il faut s'observer; car ou elles donnent du sang, et alors il faut prendre garde qu'il ne s'arrête subitement, parce que ce sang

excrémentitiel, repoussé par la nature, qui veut prévenir quelque maladie, en l'empêchant d'entrer dans la circulation, pourrait en occasionner de très-dangereuses ; ou elles ne fluent pas, et alors si on ne change pas de régime pour éloigner les causes qui les ont fait naître, le gonflement devenant de jour en jour plus considérable, il est à craindre que l'irritation, sans cesse renouvelée par les efforts que l'on fait pour aller à la garde-robe, ne conduise à l'inflammation et à toutes ses suites fâcheuses, tels que les *abcès*, les *ulcères*, les *fistules*, la *gangrène* (389). Les hémorrhoïdes méritent donc attention, soit qu'elles fluent, soit qu'elles ne fluent pas. Nous allons en conséquence les considérer sous ces deux rapports.

1052. On est en général exposé aux *hémorrhoïdes*, dans la force de l'âge. Mais si l'on y a une disposition héréditaire, on peut en être attaqué plus jeune. Les hommes y sont plus sujets que les femmes, qui cependant ne les évitent guères dans la grossesse ou en couche. Mais ceux chez lesquels on les observe le plus fréquemment sont les *pléthoriques* (1040) ; ceux qui sont doués d'un tempérament sanguin ou mélancholique ; les gens de lettres ; ceux qui mènent une vie tranquille et sédentaire, qui ont la fibre lâche et spongieuse,

qui vivent dans l'abondance et la bonne chère, qui vont souvent à cheval (1574), qui ont le ventre paresseux; enfin ceux qui ont éprouvé d'autres hémorrhagies dans leur jeunesse.

1053. Une trop grande quantité de sang, des alimens de trop haut goût, des vins doux ou liquoreux pris en trop grande quantité, les bains trop chauds, le ténesme, etc., peuvent être des causes prochaines d'*hémorrhoïdes*. On s'y expose, comme à toute autre hémorrhagie, si, ayant contracté la mauvaise habitude de se faire saigner à certaines époques, on néglige de le faire. Les *hémorrhoïdes* sont symptomatiques dans un grand nombre de maladies, et elles sont en général un symptôme favorable, sur-tout dans les *fièvres inflammatoires* (484), dans la *goutte* (704), le *rhumatisme* (686), l'*asthme* (1175), les *coliques*, etc. (921 et suiv.).

ARTICLE PREMIER.

Du Flux Hémorrhoïdal ou des Hémorrhoïdes Fluentes.

1054. Le flux hémorrhoïdal (1050 et suiv.), est ou périodique, c'est-à-dire, revenant à des époques fixes, tant de fois par mois, par an,

etc., ou il est irrégulier, n'observant aucune loi dans ses retours ; tantôt ne paraissant qu'une, deux, trois fois dans la vie, et tantôt persistant plusieurs jours, plusieurs mois, plusieurs années de suite, sans interruption. Dans le 1er. cas, bien loin d'être une maladie, il est tellement salutaire, qu'on tombe malade dès qu'il éprouve du dérangement dans son cours ou dans la quantité avec laquelle il revient ordinairement, à plus forte raison lorsqu'il est supprimé en totalité. Dans le second cas, on n'est pas davantage malade, tant que le sang coule sans trop affaiblir.

1055. Il est bon d'avertir que le flux hémorroïdal est de toutes les pertes, celle qu'on soutient le mieux et qui est la moins à redouter. Il y a des gens qui rendent par jour 6 ou 9 décagramme (2 ou 3 onces) de sang par ces hémorrhoïdes, et qui soutiennent cette évacuation sans incommodité pendant très-long-temps. On fait mention d'un homme, dit LIEUTAUD, qui pendant quatre ans en a perdu tous les jours 5 hectogrammes (une livre), sans que sa santé en parût dérangée. On a vu des femmes qui ont rendu, en très-peu de temps, par la même voie, des 100, 125 hectogrammes (20, 25 livres) de sang, sans qu'il leur soit rien arrivé de fâcheux, etc.

1056. Le *flux hémorrhoïdal périodique* (1054) ne demande aucune sorte de remède, s'il vient au temps prévu et dans la quantité ordinaire. Il faut seulement, comme font les femmes dans le temps de leurs règles (1255), se tenir proprement et prendre toutes les précautions nécessaires pour empêcher qu'il ne s'arrête subitement. Ainsi, pendant le *flux hémorrhoïdal*, on évitera de s'exposer au froid et à l'humidité des pieds, des habits et des lits; à toute espèce d'agitation violente, à la frayeur, à la crainte, etc.; du reste, on boira et l'on mangera selon son appétit.

1057. Mais il faut que ce flux soit dans la quantité ordinaire. S'il est en trop petite quantité, et l'on en est averti par un sentiment de plénitude dans la partie inférieure de l'épine du dos, alors on s'asseoira sur de l'eau chaude et on prendra un lavement à l'eau simple; ce qu'on répétera soir et matin. Si au contraire il est plus abondant que de coutume, il n'y a encore rien à faire, à moins qu'on ne s'apperçoive qu'il affaiblit, ce qui arrive très-rarement dans le flux hémorrhoïdal périodique. Cependant si cela arrivait, il faudrait s'abstenir de vin et de viande, et se tenir dans le plus parfait repos. Quand cela ne suffit pas, on se conduit comme nous dirons (1061).

1058. Mais si le flux hémorrhoïdal manque de venir à l'époque ordinaire, ou si, ayant paru, il se supprime tout-à-coup (1056), pour avoir commis quelqu'imprudence, pour avoir voulu faire des remèdes astringens, dans l'intentention de faire passer les *hémorroïdes*, ou par toute autre cause, il ne faut pas rester dans l'inaction. Car bien qu'il puisse arriver qu'on ne soit pas autrement malade pour le moment, il suffit pour se hâter de la rappeller, qu'on sache que la suppression de cette évacuation sanguine peut donner lieu à une foule de maladies, par la raison exposée (1051).

1059. En conséquence, si les hémorroïdes sont gonflées et douloureuses, le malade prendra des lavemens aiguisés avec une cuillerée de sel commun (*muriate de soude*); il se tiendra sur la vapeur d'eau chaude, le plus longtemps qu'il pourra, et lorsqu'il en sortira, on lui appliquera sur le fondement des cataplasmes de mie de pain et d'eau. Si le sang ne reparaît pas et que les *hémorrhoïdes* soient toujours très-gonflées, on y appliquera des *sang-sues*, et si les sang-sues refusent de s'y fixer, on ouvrira les *hémorrhoïdes* avec une lancette; opération qui est sans danger, mais qu'il ne faut confier qu'à un chirurgien expé-

rimenté. Lorsqu'elles ne sont que gonflées, sans être douloureuses, il faut en venir tout de suite aux *sang-sues* ou à la lancette.

1060. Si le malade parvient à l'époque suivante sans éprouver ni de pesanteur, ni de gonflement aux *hémorroïdes*, comme il est alors probable que la nature, pouvant se passer de cette évacuation, ne veut plus la reproduire, il ne faut plus agir sur ces parties. On se contentera seulement d'une saignée du bras, pour prévenir la *pléthore* (1040). Il faudra peut-être la répéter à la 3e. époque, mais nous conseillons de ne la faire que d'après les conseils d'un médecin.

1061. Le flux hémorroïdal irrégulier (1054), venant dans des temps indéterminés et quelquefois tout-à-coup, au moment où l'on s'y attend le moins, inquiète, effraie et alarme pour peu qu'il soit abondant. On voit ceux qui l'éprouvent, courir après les remèdes et faire les premiers qu'on leur présente. Cependant il ne faut s'occuper que des moyens d'empêcher qu'il ne se supprime (1056). Car quelque considérable qu'il soit, on ne doit le regarder comme excessif, que dans le cas où le malade sentirait des douleurs dans le dos et des tranchées dans le ventre; qu'il aurait des vertiges, une forte chaleur intérieure, des engourdissemens

engourdissemens dans les jambes, le pouls déréglé, etc. Jusques-là, le repos et la privation du vin et d'alimens irritans sont tout ce qui est nécessaire.

1062. Mais enfin, si l'évacuation devient trop abondante, on donnera au malade de l'*eau ferrée* (981), ou d'une décoction de racine de tormentille, de bistorte et de guimauve, ou du petit-lait acidulé avec le suc d'orange. Il prendra 3 décagrammes (une once) de *conserve de rose*, dans une tasse de lait frais, toutes les trois ou quatre heures, et une cuillerée de *teinture de rose*, dans chaque verre de sa boisson. Pour aliment, on lui donnera du lait avec du pain; quelques bouillons légers et quelques légumes, si l'apétit le demande; enfin si le *flux hémorrhoïdal* est rebelle à tous ces remèdes, on donnera dans un verre de bon vin rouge, 2 grammes (un demi-gros) de *quinquina* en poudre, avec dix ou douze gouttes d'*élixir de vitriol*; et on répétera ce remède trois ou quatre fois par jour. Le sang arrêté, le malade reprendra peu-à-peu son régime ordinaire, ayant soin d'éviter les causes qui sont capables de faire naître le *flux hémorrhoïdal*.

ARTICLE II.

Des Hémorrhoïdes qui ne fluent pas.

1063. Ces *hémorrhoïdes* qu'on appelle encore sèches, fermées, etc., ne demandent pas toujours des remèdes. Elles n'en exigent que lorsqu'elles sont très-douloureuses et enflammées, parce qu'alors elles peuvent exciter une fièvre plus ou moins forte, le *délire*, l'*apoplexie* (650 et suiv.), des *abcès* (348), des *fistules*, des *squirrhes cancéreux*, la *gangrène*, etc., (389). Mais quand elles ne sont que flétries, ou gonflées, sans être que peu ou point douloureuses, elles n'ont besoin que d'un peu de régime, ne pouvant jamais être dangereuses; et dans ce cas, il suffit de se priver de vin, de se mettre au *lait* ou à la *diète végétale* (548), et de prendre un lavement à l'eau simple, tous les jours, pour prévenir l'irritation des garde-robes sèches et rares; et si ce lavement ne suffit pas pour procurer une selle liquide, on emploiera les autres moyens conseillés contre la *constipation* (954 et suiv.), dont il faut se débarrasser à quelque prix que ce soit, puisqu'elle en est une des causes les plus ordinaires. A l'aide de ces moyens, on voit ces hémor-

rhoïdes disparaître peu-à-peu et souvent sans retour, ou rester flétries sans jamais faire de douleur.

1064. Mais les *hémorrhoïdes*, qui sont très-volumineuses, enflammées, et par conséquent très-douloureuses, parce qu'elles ont été irritées, soit par un mauvais régime, soit par des remèdes astringens forts, soit par toute autre application de charlatans, demandent des secours. On emploiera ceux que nous avons déjà prescrits (1059). Nous ajouterons seulement qu'il faut se mettre à la diète végétale (348), prendre du petit-lait acidulé avec le jus de *citron*, et trois ou quatre fois par jour une cuillerée à café de la poudre suivante, dans un verre de ce petit-lait.

Prenez de *fleurs de soufre* (*soufre sublimé*), de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), de chaque 16 grammes (4 gros).

Mêlez. On continue jusqu'à ce que le ventre soit relâché. Cependant le malade prendra des lavemens émolliens ; mais quelquefois on ne peut les introduire, à cause de la constriction de l'anus. On a vu alors un vomitif produire les plus heureux effets : on donnera

donc 8 décigrammes (16 grains) d'*ipécacuanha* en poudre (463). Enfin, si l'engorgement, le gonflement, l'inflammation ne diminuent pas, on en viendra aux bains de vapeurs, aux sang-sues, ou à la lancette (1059).

1065. On vante beaucoup de remèdes externes, que l'on dit merveilleux, appliqués sur les *hémorrhoïdes :* mais toutes ces applications ont souvent fait de grands maux, et rarement du bien. Les cataplasmes, que nous conseillons (1059), font tout ce qu'on peut attendre du meilleur de ces remèdes, que l'on donne dans l'intention d'entretenir une certaine moiteur douce sur les parties douloureuses. Si cependant on veut absolument en employer d'autres, le suivant nous paraît le plus convenable.

Prenez d'*onguent populeum*, 6 décagrammes (2 onces).

de *laudanum*, 1 décagramme et demi (demi-once).

Battez fortement ces deux substances avec un jaune d'œuf. Posez sur les hémorrhoïdes. On continue jusqu'à ce que les douleurs soient calmées.

§. III.

Du Crachement de Sang.

1066. Le *crachement de sang*, qu'on appelle encore *hémoptysie*, est une hémorrhagie de poumon qu'on observe, sur-tout dans la jeunesse, chez ceux qui ont la fibre lâche, la taille déliée, le cou long, et la poitrine étroite. Ceux qui ont eu de fréquens saignemens de nez (1040) dans leur enfance, les scorbutiques, les *hypocondriaques*, les gens de lettres et les femmes y sont le plus sujets. Une poitrine mal conformée, une surabondance de sang, des boissons excessives, des courses forcées; chanter, crier, parler très-haut, etc., peuvent l'occasionner. Il peut encore venir d'une blessure aux poumons, de la suppression des *hémorrhoïdes* (1058), des *règles* (1264), ou de toute autre évacuation sanguine habituelle; de polypes, de concrétions squirrheuses dans le poumon; d'un froid excessif, d'un air trop raréfié, de la débauche, etc.

1067. Le *crachement de sang* est symptomatique (807) dans quelques maladies, comme dans certaines fièvres, dans la *pleurésie* et la *fluxion de poitrine* (747 et suiv.); et, dans

ces maladies, il est toujours un symptôme favorable. Mais c'est un mauvais signe dans l'*hydropisie*, le *scorbut* (634), la *pulmonie*, etc. On n'aime pas à le voir arriver à la suite d'une *maladie chronique* (422), ni qu'il soit habituel, ni qu'il soit en grande abondance; car on a vu des malades en être suffoqués. Mais quand il supplée à quelque évacuation de sang supprimée, il est peu à craindre.

1068. Le sang, que l'on rejette avec les crachats, ne vient pas toujours des poumons; il peut venir du nez, de l'arrière-bouche, des gencives, du larynx, de l'estomac (1079), etc.; ce qui mérite d'autant plus d'attention, qu'il n'est véritablement à craindre que dans l'*hémoptysie*. Lorsqu'il sort de quelque vaisseau du nez, et qu'en coulant par l'arrière-narine on le rend en crachant, on le reconnaît en ce que, si l'on se mouche, on en reçoit également dans son mouchoir: quand il vient de l'arrière-bouche, il faut un certain effort pour l'entraîner et le rejetter au-dehors: quand il coule du larynx, il n'est entraîné que par un râlement volontaire; enfin quand il vient des gencives, il est facile d'en découvrir la source.

1069. L'*hémorrhagie des poumons* a des caractères qui ne permettent point de la con-

fondre avec d'autres. Elle est ordinairement annoncée par un sentiment de pesanteur et d'oppression dans la poitrine; par une toux sèche accompagnée de chatouillement, d'enrouement et de difficulté de respirer. Ensuite viennent des crachats plus ou moins chargés de sang avec chaleur, âcreté, démangeaison, et des douleurs à la poitrine, au creux de l'estomac, dans le dos, etc., symptômes qui n'accompagnent jamais le sang des autres parties de la bouche. D'ailleurs le sang qui vient des poumons est pour l'ordinaire vermeil, écumeux, et toujours plus abondant que dans toute autre hémorrhagie; car il sort quelquefois avec tant de violence, qu'il doit être regardé comme une véritable *hémorrhagie*. Mais chez une personne forte, bien portante d'ailleurs et qui a la poitrine bien conformée, il n'est pas bien dangereux.

1070. Le *crachement de sang* est une maladie qui porte avec elle l'épouvante. Comme on sait qu'elle précède ordinairement la *pulmonie*, la plus petite quantité de sang qu'on rend dans les crachats, fait penser à cette terrible maladie. On n'a qu'elle devant les yeux, et quelquefois on est confirmé dans cette opinion par des ignorans ou des charlatans, qui se hâtent d'administrer des remèdes dont

on a que trop souvent lieu de se repentir.

1071. L'*hémoptysie*, comme toutes les autres hémorrhagies, ne demande des remèdes que lorsque, devenant considérable, elle épuise les forces et met la vie en danger (1036). Parvenue à ce dégré, il faut travailler à l'arrêter. Le voyageur retiré dans une auberge où il puisse jouir du plus parfait repos, enverra chercher un médecin. En l'attendant, ayant fait ouvrir les fenêtres de sa chambre, il se découvrira la tête et la poitrine, quelque froid qu'il fasse; car, comme tout le monde sait, le froid a une propriété astringente; et porté avec l'air par l'inspiration sur l'ouverture du vaisseau, il aide à en procurer la *cicatrice*. On fera, aux cuisses et aux bras, les ligatures conseillées (1043).

1072. Le malade n'aura autour de lui que des gens capables de l'égayer, mais non de le faire parler, car il lui faut du silence, ou qu'il ne parle qu'à voix basse. Il prendra souvent de petites tasses d'eau d'orge, ou de l'eau de riz froide. Il peut se passer d'alimens les premiers jours, et quand il en aura besoin, on lui donnera des crêmes de riz froides. Ces moyens calment l'effervescence du sang et arrêtent quelquefois l'évacuation, sans avoir besoin d'autres secours. Mais cela n'arrive pas

toujours : il faut donc en venir à des remèdes ; et voici ceux que nous conseillons, si toutefois le médecin n'est pas encore arrivé.

1073. Lorsque l'*hémoptysie* est considérable et, contre l'ordinaire, accompagnée de fièvre et de quelques symptômes d'inflammation (484), et sur-tout d'ardeur et d'oppression dans la poitrine, dans ce cas une saignée devient nécessaire, mais il ne faut pas la répéter, à moins que ce ne soit de l'ordre du médecin; car il faut conserver le peu de forces qui restent au malade. La poitrine en a besoin pour pouvoir se débarraser du sang à mesure qu'il sort du vaisseau rompu. Il n'est personne qui ne sente combien il serait dangereux que le sang séjournât dans la poitrine, puisque le moindre accident qui peut en résulter est la putréfaction de ce fluide. On ne fera donc que cette saignée, que nous supposons très-indiquée.

1074. On acidulera la boisson avec du suc de citron ou quelques gouttes d'*esprit de vitriol* (*acide sulphurique étendu d'eau*). On mettra une cuillerée de *teinture de rose*, dans chaque verre de cette boisson. Le malade mettra les pieds et les jambes dans l'eau tiède; et s'il y a beaucoup de chaleur et d'irritation dans la poitrine, au lieu des calmans narcotiques qu'on

conseille dans ces cas, nous prescrivons trois ou quatre *bouillons de colimaçons*, par jour, une heure avant de prendre quelqu'aliment. On les continue long-temps, bien au-delà du temps où la chaleur et l'irritation sont cessées. Si on les trouve trop fades, on y ajoute un peu de sucre, ou 3 décagrammes (une once) de *conserve de rose*. Si on ne peut pas prendre la conserve de rose avec les bouillons de colimaçons, on la prendra à part, à cette même dose de 3 décagrammes (une once), dans une tasse de lait, et on la répétera trois ou quatre fois dans la journée.

1075. Si le malade est tourmenté par la toux, il prendra de l'*électuaire* suivant :

Prenez de *conserve de rose* 12 décagrammes (4 onces).
de *sirop balsamique*, 3 décagrammes (une once).
de *sirop de pavot*, 2 grammes (demi-gros).

Mêlez. On en donne une cuillerée à bouche, toutes les heures. Mais alors, on ne donnera la conserve de rose, ni dans les bouillons de colimaçons, ni dans le lait. Enfin si le crachement de sang est rebelle à tous ces remèdes, on donnera 12 à 15 gouttes d'*élixir de vitriol*.

dans un verre d'eau froide, trois ou quatre fois par jour.

1076. Lorsque le malade ne crache plus le sang, il ne faut pas pour cela qu'il abandonne son régime (1072). Il prendra, en outre, des crêmes de riz, d'orge ou de gruau; d'abord deux, ensuite trois, quatre par jour, et dans l'intervalle il boira une tasse de lait. Il vivra ainsi pendant vingt, trente jours. Dès qu'il se sentira un peu de force, il fera un peu d'exercice, et bientôt continuera son voyage. Il évitera avec un soin égal le grand froid et la grande chaleur. Il s'abstiendra, pendant un temps considérable, de vin et de liqueurs fortes; enfin il observera le régime le plus exact, supérieur à tous les remèdes. Ceux qui sont sur mer se conduiront comme nous dirons (1727 et suiv.).

1077. Le crachement de sang est quelquefois sujet à des retours plus ou moins fréquens. Dans ces cas, le malade ne doit jamais quitter son régime, car le moindre excès ne manquerait pas de le rappeller. Rien ne convient mieux à ces malades, que la *diète végétale* (548), et le lait. Ils éviteront de faire de grands efforts et de se livrer à quelque passion que ce soit; et si, malgré ces précautions, ils éprouvent quelques-uns des symptômes

avant-coureurs du retour (1069), il faudra qu'ils se fassent saigner du bras ; car la saignée est bien plus utile dans cette maladie, comme préservatif, que comme remède.

§. IV.

Du Vomissement de sang.

1078. L'*hémorrhagie* de l'estomac est heureusement très-rare, car elle est très-dangereuse. Elle est souvent occasionnée chez les femmes, par la suppression des règles ; et chez les hommes, par celle des *hémmorrhoïdes*. Ceux qui aiment la bonne chère, les alimens de haut goût, les liqueurs fermentées et spiritueuses, et qui en prennent avec excès ; ceux qui mènent une vie déréglée, les mélancoliques, les hypocondriaques, les scorbutiques y sont exposés. Elle peut être produite par tout ce qui est capable d'irriter fortement ou de blesser l'estomac. Ainsi des vomitifs ou purgatifs trop forts, des poisons âcres, des corps durs et aigus, entrés dans ce viscère ; des coups, des meurtrissures et tout ce qui est capable d'y produire une inflammation, peuvent occasionner le vomissement de sang, qui enfin peut encore être

l'effet d'obstructions dans le foie, dans la rate ou dans d'autres viscères.

1079. Le *vomissement de sang* prend quelquefois subitement ; mais le plus souvent il est précédé de douleur dans l'estomac, de maux de cœur et d'envie de vomir ; il est accompagné d'anxiétés, de faiblesses fréquentes, rarement de fièvre. Le sang qui est vomi est foncé, quelquefois noir, qualité qu'il acquiert dans l'estomac, par le séjour qu'il y fait, n'étant rejetté que quand il y est amassé en certaine quantité. Dailleurs il est mêlé avec des alimens et les différentes matières qui se trouvent dans l'estomac à l'instant où l'on commence à le vomir. A ces caractères on ne pourra pas confondre cette hémorrhagie avec l'*hémoptysie*, dans laquelle le sang est vermeil, écumeux, etc. (1068).

1080. Le *vomissement de sang* est quelquefois périodique, sur-tout quand il tient lieu des *règles* ou des *hémorrhoïdes* (1054 et suiv.), et les femmes hystériques en éprouvent des retours fréquens. Mais dans ces cas, il n'est pas à craindre. Le danger du vomissement de sang vient en grande partie de ce que le fluide, en séjournant dans les intestins, acquiert de la putridité, d'où il peut résulter la *dysenterie* (1090), la *fièvre putride* (527), etc.

1081. Le premier remède contre le *vomissement de sang*, est le repos parfait. Il faut donc s'arrêter le plus promptement possible. On se mettra dans une chambre vaste et bien aérée. Les fenêtres ouvertes, on se découvrira l'estomac, et l'on boira des verres d'eau froide et même à la glace, si l'on peut s'en procurer. Et si l'on a sur-le-champ de l'*elixir de vitriol*, on en ajoutera 8 à 10 gouttes sur chaque verre. On serrera les jarretières et on mettra aux bras les ligatures recommandées (1043). On mettra les pieds et les jambes dans l'eau tiède, et l'on donnera des lavemens émolliens toutes les 4 heures.

1082. Ces secours doivent être employés promptement et sans que l'un puisse nuire à l'autre; il ne faut pas penser à prendre des remèdes plus énergiques : leur action dans l'estomac ne ferait qu'ajouter au danger. Tout ce qu'on pourrait se permettre, s'il y a de la fièvre et si le *vomissement de sang* est dû à la suppression des règles ou des hémorrhoïdes, serait une saignée du pied. Mais les faiblesses la contre-indiquent presque toujours. Les calmans ne sont pas mieux indiqués. En arrêtant le vomissement et resserrant le ventre, ils retiennent le sang extravasé dans les premières voies, lequel s'y putréfie et donne lieu aux

symptômes les plus graves. L'eau la plus froide et même à la glace, comme nous venons de le dire, et quelques gouttes d'*élixir de vitriol*, aidées des autres moyens proposés ci dessus, composent donc tout le traitement, jusqu'à trois jours au moins, après que le *vomissement de sang* est cessé.

1083. On administrera cependant tous les jours des lavemens émolliens. Si les selles qu'ils sollicitent sont noires, ce qui indique qu'il s'est introduit du sang dans les intestins, et qu'il y a séjourné, il faut, le quatrième jour après que le vomissement est arrêté, donner une décoction de 6 décagrammes (2 onces de *pulpe de casse* ou de *manne*, dans 1 litre (une pinte) d'eau. Le malade la prendra froide, et à petits coups dans la matinée. On répétera ce laxatif le lendemain et jusqu'à ce que les selles ne soient plus teintes en noir.

1084. Cependant il peut arriver que le vomissement entraîne tout le sang qui sort des vaisseaux rompus de l'estomac, alors il n'en passe point dans les intestins. Dans ce cas, il n'est pas nécessaire de donner des laxatifs; les lavemens émolliens suffisent. Comme ceux qui éprouvent cette maladie doivent s'attendre à des retours, ils doivent se mettre, pour un temps considérable, à un régime sévère. Nous

les renvoyons à ce que nous avons dit (1076 et suiv.). Celui qui est prescrit pour prévenir le retour du *crachement de sang*, convient également pour en *prévenir le vomissement.*

§. V.

Du Pissement de Sang.

1085. Le sang que l'on rend par les voies urinaires, peut venir des vaisseaux des reins ou de ceux de la vessie. Celui qui vient des reins est pur et coule sans douleur et sans interruption. Celui qui vient de la vessie est en petite quantité, noir et rendu avec un sentiment de chaleur et de douleur dans la partie inférieure du bas ventre.

1086. Les causes ordinaires du *pissement de sang*, sont la pléthore sanguine, une chûte, des coups, des efforts pour tirer des fardeaux trop pesans; l'exercice forcé du cheval, des mouvemens trop violens, des excès avec les femmes; l'abus des liqueurs spiritueuses, un accès de colère; des purgatifs, des diurétiques forts, sur-tout les cantharides, etc. On voit des malades pisser du sang, dans l'inflammation des reins (988); dans la *pierre des reins* et de *la vessie;* dans les ulcères et les érosions de

de ces viscères et du canal de l'urètre ; dans les petites-véroles de mauvais caractères, etc. On voit encore les mélancoliques, les scorbutiques, ceux qui ont quelqu'affection au foie, qui sont echauffés, etc., rendre des urines colorées, rouges, teintes de sang ou sanglantes.

1087. Mais dans tous ces cas, il n'y a pas de véritable hémorrhagie, ou le *pissement de sang* est un symptôme de la maladie existante. Nous ne pouvons nous occuper que de celui qui est essentiel, et auquel sont exposés ceux chez lesquels le flux *hémorrhoïdal* a été supprimé par une cause quelconque, ou chez lesquels il a cessé. Les femmes après la cessation de leurs règles ; ceux qui préparent les emplâtres vésicatoires et autres médicamens dans lesquels entrent les *cantharides*, les débauchés, etc. y sont encore sujets. Lorsqu'il est dû à la pléthore sanguine et qu'il supplée aux règles et aux hémorrhoïdes, il faut le regarder plutôt comme une évacuation salutaire que comme une maladie. Cependant s'il est considérable, s'il épuise les forces, il faut travailler à l'arrêter, car il pourrait conduire à la *pulmonie*, à l'*hydropisie*, etc.

1088. Le danger, dans le *pissement de sang*, est rarement pressant. Cependant le premier remède est le repos, ainsi que dans toute espèce d'*hémorrhagie* : il faut donc que le voyageur

arrête dès que le sang coule de manière à lui donner de justes inquiétudes. Il suivra les conseils déjà donnés (1083). Il emploira l'air froid, la boisson froide, les lavemens émolliens froids, les ligatures, les bains de pieds et de jambes, etc. De plus, on appliquera sur les lombes, les reins et le pubis, des serviettes trempées dans de l'*oxycrat* (282) froid, et on les renouvellera dès qu'elles commenceront à s'échauffer.

1089. Si les lavemens émolliens ne lâchent pas le ventre, on donnera au malade une cuillerée à café de *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*), dans chaque verre de sa boisson. Si ces moyens ne suffisent pas, on lui donnera, toutes les trois ou quatre heures, 1 décagramme et demi (demi-once) de *teinture* de *quinquina* dans 12 décagrammes (4 onces) d'*eau de chaux* (1018). Le *pissement de sang* est sujet au retour. Le malade doit donc vivre de régime pour le prévenir ou l'éloigner; il suivra celui que nous avons conseillé (1076 et suiv.).

§. VI.

De la Dysenterie, ou Flux de Sang.

1090. La *dysenterie* ne mérite pas toujours le nom de *flux de sang*, car elle est tantôt séreuse, sans aucune apparence de sang dans les déjections, pourquoi on l'appelle alors

dysenterie blanche, et tantôt les matières des selles ne sont que striées de sang. On peut même dire que dans tous les cas, le sang que rendent les dysentériques n'est jamais exactement pur, étant toujours mêlé de petits filamens qui représentent des râclures de chair. Ce qui la distingue essentiellement du *flux misantérique*, dont nous parlerons (1105).

1091. Aussi le caractère de la *dysenterie* est-il un cours de ventre considérable, accompagné de douleurs très-aiguës dans les entrailles, et d'un poids vers l'anus, comme si les intestins voulaient sortir. Elle est ordinairement *épidémique* (459) ou contagieuse. On la voit règner sur-tout dans l'automne, après un été chaud et sec; on en conclue qu'elle est due aux fruits. Aux fruits verts, cela peut être : mais aux fruits bien mûrs et de bonne qualité, c'est une erreur d'autant plus grossière, que les bons fruits sont de vrais remèdes, et l'on peut dire les meilleurs remèdes, tant pour guérir que pour prévenir cette maladie. Les observations faites dans les armées et sur les vaisseaux, ne laissent aucun doute à cet égard. La *dysenterie* est fréquente dans les lieux marécageux et dont l'air est mal-sain; dans les camps, dans le prisons, dans les hôpitaux, sur les vaisseaux, etc.

1092. Les lits humides, les habits mouillés, le serein, tout ce qui est capable de supprimer la *transpiration* (723), les alimens mal-sains, enfin la contagion sont les causes ordinaires de la *dysenterie*, qui s'annonce par le frisson, des faiblesses et un pouls vîte: bientôt il survient un cours de ventre plus ou moins considérable, avec des douleurs violentes, de la chaleur, de l'ardeur dans les entrailles; une soif ardente, des envies continuelles d'aller à la garde-robe, et le plus souvent du sang en plus ou moins grande quantité dans les selles. La langue est sèche, baveuse et gercée; il se forme des aphthes dans la bouche. Le malade a des vomissemens quelquefois énormes. La peau se couvre de taches pourprées, et la maladie présente tous les autres symptômes de la *fièvre putride maligne* (527).

1093. La *dysenterie* est d'autant plus dangereuse, qu'elle présente un plus grand nombre de ces derniers symptômes; que le sang est en plus grande quantité, les selles plus fétides; que le malade a plus de difficulté à prendre les lavemens, qu'il est plus âgé, plus délicat, etc. La *dysenterie blanche* (1090) pourrait être prise pour la *diarrhée* (967); mais la *diarrhée* n'est jamais si grave et n'a pas les caractères que nous venons de donner. Elle est encore

très-distincte du *cholera morbus* (957), en ce que dans la *dysenterie* jamais le vomissement n'est aussi violent ni aussi fréquent. On ne peut donc pas la confondre avec ces deux maladies.

1094. Lorsqu'un voyageur se trouve avoir gagné la *dysenterie*, il faut qu'il s'arrête dans une auberge et qu'il fasse avertir un médecin instruit. En l'attendant, il suivra, dans tous les points, les conseils que nous avons donnés à celui qui est attaqué de *fièvre maligne* (529 et suiv.). S'il est sur mer, il faut qu'il redouble d'attention, car si la contagion est dans le vaisseau, étant toujours sous la cause, les soins et les remèdes auront d'autant moins d'activité. Il faudrait, dans ces cas, qu'il ne fût jamais dans sa chambre, qu'il fût toujours à l'air, et qu'il ne fût pas assez malade pour ne pas pouvoir se servir lui-même: car les matelots, les mousses et les valets, au milieu desquels se propage la contagion, sont les premiers et les derniers infectés (204), et leurs services, quand ils sont en état d'en donner, devenant des causes nouvelles de maladie, s'opposent nécessairement à la guérison. Sur mer comme sur terre, les malades ont besoin que ceux qui les entourent soient capables de les encourager et de les flatter de l'espérance de guérir. Cette maladie jette pour l'ordinaire dans l'abattement et le

découragement, et lorsque ces effets sont aggravés par la crainte, par les alarmes de ceux dont les malades attendent des secours, ou qu'ils regardent comme des personnes instruites, il en résulte les conséquences les plus funestes.

1095. Une camisolle de flanelle, en favorisant la *transpiration* (723), sans trop échauffer, a souvent produit de bons effets. Mais il ne faut la quitter que long-temps après que la *dysenterie* est guérie; sans cette attention, elle reparaît de nouveau. Le malade s'abstiendra absolument de viande, de poisson, de tout ce qui a la moindre tendance à la putridité ou à la rancidité. Il mangera de temps en temps dans la journée, des fruits bien mûrs, cruds ou cuits. Les fraises, les cerises, les groseilles, les raisins, les poires fondantes, les pommes et les pruneaux cuits, sont de vrais remèdes (1091).

1096. Pour boisson, il prendra du petit-lait clarifié, ou d'une infusion de fleurs de camomille ou de l'eau d'orge, avec une cuillerée à café de *créme de tartre* (*tartrite acidule de potasse*) dans chaque verre. Ou bien, on lui fera une décoction de 6 décagrammes (2 onces) d'orge et de 3 décagrammes (une once) de *tamarin*, bouillis ensemble jusqu'à réduction de moitié. L'eau commune, pourvu qu'elle

soit de bonne qualité, est elle-même un bon remède. J'ai vu, dit LIEUTAUD, plusieurs malades qui, dans la *dysenterie*, après quelques remèdes généraux, ou sans la moindre préparation se sont mis à l'eau toute pure, pendant plusieurs jours, et ce remède simple, que l'on trouve par-tout, a surpassé leurs espérances. Le malade prendra un lavement émollient, matin et soir.

1097. Mais on commencera le traitement par donner 8 décigrammes (16 grains) d'*ipécacuanha* en poudre (463), dont on aidera l'effet avec l'infusion de fleurs de camomille. Le lendemain, on donnera 4 grammes (un gros) de *rhubarbe* délayé dans un verre de *petit-lait au vin* (700), et les jours suivans le malade prendra l'*ipécacuanha*, à petite dose, comme 1 décigramme ou 1 décigramme ½, (2 ou 3 grains) dans une cuillerée de sirop de pavot, et on la répétera trois fois dans les 24 heures. Cependant on lui donne deux, trois *bouillons gélatineux* par jour, avec une croûte de pain rôtie. Ces bouillons se font avec la tête et les pieds de mouton, et servent de repas, indépendamment des fruits dont nous avons parlé plus haut (1095). Ces remèdes, aidés du régime, suffisent souvent pour guérir la *dysenterie*; mais cela n'arrive pas toujours : on est quelquefois obligé d'avoir recours aux astringens.

1098. Alors on donne des lavemens composés d'empois ou de bouillon de mouton gras, ou fait avec le suif de la moitié d'une chandelle fondue, à chacun desquels on ajoute 30 ou 40 gouttes de *laudanum liquide*, et toutes les heures une cuillerée de la dissolution gommeuse prescrite (982). Et s'il est nécessaire, on donnera tous les soirs, 4 grammes (un gros) de *diascordium* dans un peu de vin.

1099. Quand la *dysenterie* est passée, comme elle est sujette à des retours, il faut continuer de vivre de régime pendant long-temps. Le malade ne mangera donc que des végétaux, des fruits et du lait. Il boira à ses repas du bon vin de Bordeaux. Etant en voyage, il se remettra promptement, car l'exercice et le changement d'air sont de toute nécessité aux convalescens. Il prendra, tous les matins, un verre de *vin de quinquina* (513), et dans la journée, quelques verres d'*eau de boule* (499), ou d'*eau ferrée* (872), ou d'*eau de chaux*, mêlée avec une égale quantité de lait (1018).

§. VII.

Du Flux Hépatique.

1100. Cette maladie, qui est heureusement très-rare, suppose toujours une affection plus ou moins grave au foie, quoiqu'il soit très-

difficile de rien statuer sur sa véritable cause. C'est un flux, ou un cours de ventre, dont les déjections ressemblent à de la lavure de sang, accompagné de *ténesme* (984), et d'une petite fièvre. Les malades qui l'éprouvent ont la bouche amère et des vents; ils rendent des urines chargées de bile; ils ont des douleurs plus ou moins fortes et quelquefois de la tension dans la région du foie. Leur peau est de la couleur que nous avons dit caractériser les maladies du foie (1024), elle est même quelquefois jaune. Ils toussent et ont de la difficulté de respirer. Il y en a qui rendent du sang par le nez, par les crachats, etc. Le *flux hépatique* vient assez souvent après la jaunisse, à la suite de l'*inflammation du foie*, (1022) etc.

1101. La foiblesse de l'estomac et des intestins; l'inertie de la vésicule du fiel, de la rate et des reins; l'obstrucion des veines mésentériques; la suppression ou l'évacuation excessive des règles ou des hémorrhoïdes, etc. paraissent devoir en être les causes les plus ordinaires. Les hypocondriaques y sont les plus sujets. Moins incommode que la *dysenterie* (1090 et suiv.), il est plus opiniâtre et peut se terminer par la *cachexie*, l'*hydropisie* et le *marasme*.

1102. On commence par donner un vomitif d'*ipécacuanha* (463), dont on aide l'effet

avec l'infusion de fleurs de camomille. Le lendemain, on donne une purgation stomachique (871). Le malade prendra pour boisson une infusion de chicorée sauvage et de pissenlit; ou si le pouls est faible et petit, s'il y a de l'abattement, etc., une infusion de sauge et d'absinthe; et, tous les jours, dans la première cuillerée de soupe, 6 ou 8 décigrammes (12 à 16 grains) de *rhubarbe* en poudre. Le soir on lui donnera gros comme une muscade de *thériaque*. Il sera purgé tous les trois ou quatre jours avec 3 décagrammes (une once) de *catholicum*, et 6 décagrammes (2 onces) de *manne en sorte*. S'il y a un peu d'appétit, comme cela arrive quelquefois, il mangera un peu de poulet, de pigeon, etc., et il boira à ses repas de l'eau rougie. Lorsque le flux hépatique sera arrêté, le malade prendra tous les matins un verre de *vin d'absinthe*, et continuera jusqu'à ce que ses forces soient entièrement rétablies. Il essaiera le lait; et, s'il passe bien, il en prendra à discrétion.

1103. Mais lorsque le malade sent dans la région du foie une chaleur brûlante, que la fièvre est forte, et que les forces se soutiennent, etc., il faut d'autres alimens, d'autres boissons, d'autres remèdes. Après le vomitif et la *rhubarbe* (1102), le malade boira de la limonade, ou du petit-lait acidulé avec le suc

de citron ou la *crême de tartre* (*tartrite acidule de potasse*). On lui donnera des lavemens composés d'*oxycrat* (282), et d'eau de son, et on le purgera de temps en temps avec 3 décagrammes (une once) de pulpe de *casse*, et 4 grammes (1 gros) de *rhubarbe*. Il ne prendra pour alimens que des bouillons de veau ou de poulet, assaisonnés avec de la laitue, de l'oseille, et du pourpier, et acidulés avec le suc d'orange. Enfin, il essaiera le lait, qui convient parfaitement dans ce cas, et il observera de ne rien manger qui soit de difficile digestion.

1104. Si le *flux hépatique* est compliqué avec l'abcès du foie, le malade se comportera comme nous avons dit (1031 et suiv.). S'il tient à la faiblesse de l'estomac, il suivra les conseils donnés (863 et suiv.). Si c'est à la suppression, ou à la trop grande abondance des *règles*, ou des *hémorrhoïdes*, il consultera (1058 et suiv., 1264 et suiv. 1268 et suiv.).

§. VIII.

Du Flux mésentérique.

1105. Cette maladie est une vraie *hémorrhagie* des vaisseaux du *mésentère*, et même de l'estomac. Aussi les déjections sont-elles plus sanglantes que dans la *dysenterie* (1090). Quelquefois le sang est très-abondant, rouge, vermeil, et sans odeur; d'autres fois il est noir,

et déjà corrompu, selon que la source est plus ou moins éloignée du fondement; et, dans ce dernier cas, on donne à cette évacuation le nom de, *maladie noire*. Le *flux mésentérique* ne s'observe guère que parmi les mélancoliques et les scorbutiques.

1106. Il demande le même traitement que le *flux hémorrhoïdal* (1056—1065). Ici les lavemens émolliens froids sont de la plus grande importance, pour vider le canal intestinal du sang à mesure qu'il s'y amasse; car, s'il y croupissait, il deviendrait la cause des plus grands désordres. Le malade boira de l'eau de veau, ou de riz, dans chaque verre desquelles on mettra une cuillerée de sirop de limon, ou 30, 40 gouttes d'*esprit de vitriol dulcifié* (*alcohol sulfurique*). Quand les déjections sont noires, l'infusion de fleurs de camomille, en boisson et en lavement, convient singulièrement. On y ajoutera le sirop de limon, ou l'*esprit de vitriol dulcifié*. Toutes ces boissons seront froides. Lorsque le *flux mésentérique* est arrêté, et que les selles ne sont plus teintes ni en noir ni en rouge, on donne une purgation composée de 6 décagrammes (2 onces) de pulpe de *casse*, et de 4 grammes (1 gros) de *rhubarbe*, comme ci-dessus (1103), et on la répète si cela est nécessaire.

Fin du second Volume.